

LES FABLES ÉGYPTIENNES

ET

GRECQUES

Dévoilées & réduites au même principe,

AVEC

UNE EXPLICATION DES

HIÉROGLYPHES,

ET DE

LA GUERRE DE TROYE :

Par Dom ANTOINE-JOSEPH PERNETY, Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur.

Populum Fabulis pascebant Sacerdotes Ægyptii ; ipsi autem sub nomimbus Deorum patriorum philosophabantur. Orig.l. i. contra Celsum.

TOME PREMIER.

Prix, 12 liv. les 2. Vol rel.



A PARIS,

Chez DELALAIN l'aîné, Libraire, rue Saint-Jacques, N°. 240.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



TABLE DES LIVRES ET CHAPITRES DE LA PREMIERE PARTIE.

- ❖ Préface, p5.
- ❖ Discours Préliminaire, p 9.
- ❖ Principes Généraux de Physique, suivant la Philosophie Hermétique, p31.
- ❖ De la première matière, p 34.
- ❖ De la Nature, p37.
- ❖ De la lumière, & de ses effets, p 39.
- ❖ De l'Homme, p 40.
- ❖ Des Eléments, p 47.
- ❖ De la Terre, p 49.
- ❖ De l'Eau, p 50.
- ❖ De l'air, p 52.
- ❖ Du Feu, p 53.
- ❖ Des opérations de la Nature, p 57.
- ❖ Des manières d'être générales des Mixtes, p 59.
- ❖ De la différence qui se trouve entre ces trois Règnes, p 59.
 - Le Minéral, p 59.
 - Le Végétal, p 60.
 - L'Animal, p 60.
 - De l'âme des Mixtes, p 60.
- ❖ De la génération & de la corruption des Mixtes, p 62.
- ❖ De la Lumière, p 64.
- ❖ De la conservation des Mixtes, p 68.
- ❖ De l'humide radical, p 69.
- ❖ De l'harmonie de l'Univers, p 71.
- ❖ Du Mouvement, p 72.
- ❖ Traité de l'œuvre Hermétique, p 73.
- ❖ Conseils Philosophiques, p 74.
- ❖ Aphorisme de la vérité des science, p 75.
- ❖ La clef des Sciences, p 75.
- ❖ Du Secret, p 76.
- ❖ Des moyens pour parvenir au Secret, p 76.
- ❖ Des clefs de la Nature, p 77.
- ❖ Des Principes métalliques, p 77.
- ❖ De la matière du grand œuvre en général, p 78.
- ❖ Des noms que les anciens Philosophes ont donné a la matière, p 80.
- ❖ La matière est une & toute chose, p 82.
- ❖ La clef de l'Œuvre, p 85.



- ❖ Définitions & propriétés de ce Mercure, p 91.
- ❖ Du vase de l' Art, & de celui de la Nature, p 93.
- ❖ Noms donnés à ce vase par les Anciens, p 93.
- ❖ Du Feu en général, p 95.
- ❖ Du Feu Philosophique, p 96.
- ❖ Principes opératifs, p 99.
- ❖ Principes opératifs en particulier. La Calcination, p 101.
- ❖ Solution, p 102.
- ❖ Putréfaction, p 102.
- ❖ Fermentation, p 103.
- ❖ Signes ou principes démonstratifs, p 103.
- ❖ De l'Elixir, p 109.
- ❖ Pratique de l'Elixir suivant d'Espagnet, p 110.
- ❖ Quintessence, p 110.
- ❖ La Teinture, p 111.
- ❖ La Multiplication, p 112.
- ❖ Des poids dans l'Œuvre, p 113.
- ❖ Règles générales très instructives, p 114.
- ❖ Des vertus de la Médecine, p 117.
- ❖ Des maladies des Métaux, p 118.
- ❖ Des temps de la Pierre, p 119.
- ❖ Conclusion, p 119.

LES FABLES ET LES HIÉROGLYPHES DES EGYPTIENS.

- ❖ Introduction, p 122.
- ❖ Chapitre I : Des Hiéroglyphes des Egyptiens, p 136.
- ❖ Chapitre II : Des Dieux de l'Egypte, p 142.
- ❖ Chapitre III : Histoire d'Osiris, p 147.
- ❖ Chapitre IV : Histoire d'Isis, p 158.
- ❖ Chapitre V : Histoire d'Horus, p 167.
- ❖ Chapitre VI : Histoire de Typhon, p 170.
- ❖ Chapitre VII : Harpocrate, p 175.
- ❖ Chapitre VIII : Anubis, p 179.
- ❖ Chapitre IX : Canope, p 182.
- ❖ Section Seconde : Rois d'Egypte et Monuments élevés dans ce pays-là, p 184.
- ❖ Section Troisième : Des animaux révéérés en Egypte et des plantes Hiéroglyphiques, p 197.
- ❖ Chapitre I : Du Bœuf Apis, p 197.
- ❖ Chapitre II : Du Chien & du Loup, p 204.
- ❖ Chapitre III : Du Chat ou Ælurus, p 205.



- ❖ Chapitre IV : Du Lion, p 206.
- ❖ Chapitre V : Du Bouc, p 207.
- ❖ Chapitre VI : De l'Ichneumon & du Crocodile, p 207.
- ❖ Chapitre VIII : Du Bélier, p 209.
- ❖ Chapitre IX : De l'Aigle et de l'Epervier, p 211.
- ❖ Chapitre X : De l'Ibis, p 213.
- ❖ Chapitre XI : Du Lotus & de la Fève d'Egypte, p 215.
- ❖ Chapitre XII : Du Colocasia, p 217.
- ❖ Chapitre XIII : Du Persea, p 217.
- ❖ Chapitre XIV : Du Musca ou Amusa, p 218.
- ❖ Section Quatrième : Des Colonies Egyptiennes, p 221.
- ❖ Livre II : Des allégories qui ont un rapport plus palpable avec l'Art Hermétique, p 228.
- ❖ Chapitre I : Histoire de la conquête de la Toison d'or, p 231.
- ❖ Chapitre II : Histoire de l'enlèvement des Pommes d'or du Jardin des Hespérides, p 260.
- ❖ Chapitre III : Histoire d'Atalante, p 281.
- ❖ Chapitre IV : La Biche aux cornes d'or, p 285.
- ❖ Chapitre V : Midas, p 288.
- ❖ Chapitre VI : De l'âge d'or, p 294.
- ❖ Chapitre VII : Des Pluies d'or, p 298.



PRÉFACE.

LA Philosophie considérée en général a pris naissance avec le monde, parce que de tout temps les hommes ont pensé, réfléchi, médité ; de tout temps le grand spectacle de l'Univers a dû les frapper d'admiration, & piquer leur curiosité naturelle. Né pour la société, l'homme a cherché les moyens d'y vivre avec agrément & satisfaction ; le bon sens, l'humanité, la modestie, la politesse des mœurs, l'amour de cette société, ont donc dû être les objets de son attention. Mais quelque admirable, quelque frappant qu'ait été pour lui le spectacle de l'Univers, quelque avantage qu'il ait cru pouvoir tirer de la société, toutes ces choses n'étaient pas lui. Ne dut-il pas sentir, en se repliant sur lui-même, que la conservation de son être propre, n'était pas un objet moins intéressant ; & penserait-on qu'il se soit oublié, pour ne s'occuper que de ce qui était autour de lui ? Sujet à tant de vicissitudes, en but à tant de maux ; fait d'ailleurs pour jouir de tout ce qui l'environne, il a sans doute cherché les moyens de prévenir ou de guérir ces maladies, pour conserver plus longtemps une vie toujours prête à lui échapper. Il ne lui a pas fallu méditer beaucoup pour concevoir & se convaincre que le principe qui constitue son corps & qui l'entretient, était aussi celui qui devait le conserver dans sa manière d'être. L'appétit naturel des aliments le lui indiquait assez : mais il s'aperçut bientôt que ces aliments, aussi périssables que lui, à cause du mélange des parties hétérogènes qui les constituent, portaient dans son intérieur un principe de mort avec le principe de vie. Il fallut donc raisonner sur les êtres de l'Univers, méditer longtemps pour découvrir ce fruit de vie, capable de conduire l'homme presque à l'immortalité.

Ce n'était pas assez d'avoir aperçu ce trésor à travers l'enveloppe qui le couvre & le cache aux yeux du commun. Pour faire de ce fruit l'usage qu'on se proposait, il était indispensable de le débarrasser de son écorce, & de l'avoir dans toute sa pureté primitive. On suivit la Nature de près ; on épia les procédés qu'elle emploie dans la formation des individus, & dans leur destruction. Non seulement on connut que ce fruit de vie était la base de toutes ses générations, mais que tout se résolvait enfin en ses propres principes.

On se mit donc en devoir d'imiter la Nature ; & sous un tel guide pouvait-on ne pas réussir ? à quelle étendue de connaissances cette découverte ne conduisit-elle pas ? Quels prodiges n'errait-on pas en état d'exécuter, quand on voyait la Nature comme dans un miroir, & qu'on l'avait à ses ordres ?

Peut-on douter que le désir de trouver un remède à tous les maux qui antigène l'humanité, & d'étendre, s'il était possible, les bornes prescrites à la durée de la

~~~~~

vie, n'aie été le premier objet des ardentés recherches des hommes, & n'aie formé les premiers Philosophes? Sa découverte dut flatter infiniment son inventeur, & lui faire rendre de grandes actions de grâces à la Divinité pour une faveur si signalée. Mais il dut penser en même temps que Dieu n'ayant pas donné cette connaissance à tous les hommes, il ne voulait pas sans doute qu'elle fût divulguée. Il fallut donc n'en faire participants que quelques amis ; aussi Hermès Trimégiste, ou trois fois grand, le premier de tous les Philosophes connus avec distinction, ne le communiqua-t-il qu'à des gens d'élite, à des personnes dont il avait éprouvé la prudence & la discrétion. Ceux-ci en firent part à d'autres de la même trempe, & cette découverte se répandit dans tout l'Univers. On vit les Druides chez les Gaulois, les Gymnosophistes dans les Indes, les Mages en Perse, les Chaldéens en Assyrie, Homère, Talés, Orphée, Pythagore, & plusieurs autres Philosophes de la Grèce avoir une conformité de principes, & une connaissance presque égale des plus rares secrets de la Nature. Mais cette connaissance privilégiée demeura toujours renfermée dans un cercle très étroit de personnes, & l'on ne communiqua au reste du monde que des rayons de cette source abondance de lumière.

Cet agent, cette base de la Nature une fois connue, il ne fut pas difficile de l'employer suivant les circonstances des temps & l'exigence des cas. Les métaux, les pierres précieuses entrèrent dans les arrangements de la société, les uns par le besoin qu'on en eut, les autres pour la commodité & l'agrément. Mais comme ces derniers acquirent un prix par leur beauté & leur éclat, & devinrent précieux par leur rareté, on fit usage de ses connaissances Philosophiques pour les multiplier. On transmua les métaux imparfaits en or & en argent, on fabriqua des pierres précieuses, & l'on garda le secret de ces transmutations avec le même scrupule que celui de la panacée universelle, tant parce qu'on ne pouvait dévoiler l'un sans faire connaître l'autre, que parce qu'on sentait parfaitement qu'il résulterait de sa divulgation, des inconvénients infinis pour la société.

Mais comment pouvoir se communiquer d'âges en âges ces secrets admirables, & les tenir en même temps cachés au Public ? Le faire par tradition orale, c'eût été risquer d'en abolir jusqu'au souvenir ; la mémoire est un meuble trop fragile pour qu'on puisse s'y fier. Les traditions de cette espèce s'obscurcissent à mesure qu'elles s'éloignent de leur source, au point qu'il est impossible de débrouiller le chaos ténébreux, où l'objet & la matière de ces traditions se trouvent ensevelis. Confier ces secrets à des tablettes en langues & en caractères familiers, c'était s'exposer à les voir publics par la négligence de ceux qui auraient pu les perdre, ou par l'indiscrétion de ceux qui auraient pu les voler. Bien plus, il fallait ôter jusqu'au moindre soupçon, sinon de l'existence, au



moins de la connaissance de ces secrets. Il n'y avait donc d'autre ressource que celle des hiéroglyphes, des symboles, des allégories, des fables, &c. qui étant susceptibles de plusieurs explications différentes, pouvaient servir à donner le change, & à instruire les uns, pendant que les autres demeureraient dans l'ignorance. C'est le parti que prit Hermès, & après lui tous les Philosophes Hermétiques du monde. Ils amusaient le Peuple par des fables, dit Origène, & ces fables, avec les noms des Dieux du pays, servaient de voile à leur Philosophie.

Ces hiéroglyphes, ces fables présentaient aux yeux des Philosophes, & de ceux qu'ils instruisaient pour être initiés dans leurs mystères, la théorie de leur Art sacerdotal, & aux autres diverses branches de la Philosophie, que les Grecs puisèrent chez les Egyptiens.

Les usages, les modes, les caractères, quelquefois même la façon de penser varient suivant les pays. Les Philosophes des Indes, ceux de l'Europe inventèrent des hiéroglyphes & des fables à leur fantaisie, toujours cependant pour le même objet. On écrivit sur cette matière dans la suite des temps, mais dans un système énigmatique ; & ces ouvrages, quoique composés en langues connues, devinrent aussi intelligibles que les hiéroglyphes mêmes. L'affectation d'y rappeler les fables anciennes, en a fait découvrir l'objet ; & c'est ce qui m'a engagé à les expliquer suivant leurs principes. On les trouve assez développés dans leurs livres, quand on veut les étudier avec une attention opiniâtre, & qu'on a assez de courage pour vouloir se donner la peine de les combiner, de les rapprocher les uns des autres. Ils n'indiquent la matière de leur Art que par ses propriétés, jamais par le nom propre sous lequel elle est connue. Quant aux opérations requises pour la mettre en œuvre philosophiquement, ils ne les ont pas caché sous le sceau d'un secret impénétrable ; ils n'ont point fait de mystère des couleurs ou signes démonstratifs qui se succèdent dans tout le cours des opérations. C'est ce qui leur a fourni particulièrement la matière à imaginer, à feindre les personnages des Dieux & des Héros de la Fable, & les actions qu'on leur attribue ; on en jugera par la lecture de cet Ouvrage. Chaque chapitre est une espèce de dissertation, ce qui lui ôte beaucoup d'agréments, & l'empêche d'être aussi amusant que la matière semblait le porter. Je ne me suis pas proposé d'écrire des fables, mais d'expliquer celles qui sont connues. On verra dans le discours préliminaire les raisons qui m'ont déterminé à mettre en tête des principes généraux de Physique, & un Traité de Philosophie Hermétique. Il était indispensable de mettre par-là le Lecteur au fait de la marche, & du langage des Philosophes, dès que je me proposais de le faire entrer dans leurs idées. Il y verra les énigmes, les allégories, les métaphores donc leurs écrits fourmillent. S'il en désire une explication plus détaillée, il peut avoir recours au



Dictionnaire Mytho Hermétique, que j'ai mis au jour en même temps.

On demande si la Philosophie Hermétique est une science, un art, ou un pur être de raison ? Le préjugé tient pour ce dernier ; mais le préjugé ne fait pas preuve. Le Lecteur sans prévention se décidera après la lecture réfléchie de ce Traité, comme bon lui semblera. On peut sans honte risquer de se tromper avec tant de savants, qui dans tous les temps ont combattu ce préjugé. N'aurait-on pas plus à rougir de combattre avec mépris la Philosophie Hermétique sans la connaître, que d'en admettre la possibilité si bien fondée sur la raison, & même l'existence sur les preuves rapportées par un si grand nombre d'Auteurs, donc la bonne foi n'est pas suspecte ? Au moins ne peut-on raisonnablement contester que l'idée d'une médecine universelle, & celle de la transmutation des métaux, n'aient été assez flatteuses pour échauffer l'imagination d'un homme, & lui faire enfanter des fables pour expliquer ce qu'il en pensait. Orphée, Homère, & les plus anciens Auteurs parlent d'une médecine qui guérit tous les maux ; ils en font mention d'une manière si positive, qu'ils ne laissent aucune doute sur son existence. Cette idée s'est perpétuée jusqu'à nous : les circonstances des fables se combinent, s'ajustent avec les couleurs, & les opérations dont parlent les Philosophes, s'expliquent même par-là d'une manière plus vraisemblable que dans aucun autre système : qu'exigera-t-on de plus ? Sans doute une démonstration ; c'est aux Philosophes Hermétiques à prendre ce moyen de convaincre les incrédules ; & je ne le suis pas.







## LES FABLES ÉGYPTIENNES ET GRECQUES

*Dévoilées & réduites au même principe, avec une explication des Hiéroglyphes, & de la guerre de Troye.*

### DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

**L**e grand nombre d'Auteurs qui ont écrit sur les Hiéroglyphes des Egyptiens, & sur les Fables auxquelles ils ont donné lieu, sont si contraires les uns aux autres, qu'on peut avec raison regarder leurs ouvrages comme de nouvelles Fables. Quelque bien imaginés, quelque bien concertés que soient, au moins en apparence, les systèmes qu'ils ont formés, on en voit le peu de solidité à chaque pas qu'on y fait, quand on ne se laisse pas aveugler par le préjugé. Les uns y croient trouver histoire réelle de ces temps éloignés, qu'ils appellent malgré cela les *temps fabuleux*. Les autres n'y aperçoivent que des principes de morale, & il ne faut qu'ouvrir les yeux pour y voir partout des exemples capables de corrompre les mœurs. D'autres enfin, peu satisfaits de ces explications, ont puisé les leurs dans la Physique. Je demande aux Physiciens Naturalistes de nos jours, s'ils ont lieu d'en être plus contents.

Les uns & les autres n'ayant pas réussi, il est naturel de penser que le principe général sur lequel ils ont établi leurs systèmes, ne fut jamais le vrai principe de ces fictions. Il en fallait un, au moyen duquel on pût expliquer tout, & jusqu'aux moindres circonstances des faits rapportés, quelque bizarres, quelque incroyables, & quelque contradictoires qu'ils paraissent. Ce système n'est pas nouveau, & je suis très éloigné de vouloir m'en faire honneur, je l'ai trouvé par lambeaux épars dans divers Auteurs, tant anciens que modernes, leurs ouvrages sont peu connus ou peu lus, parce que la science qu'ils y traitent est la victime de l'ignorance & du préjugé. La plus grande grâce qu'on croie devoir accorder à ceux qui la cultivent, ou qui en prennent la défense, est de les regarder comme des fous, au moins dignes des Petites maisons. Autrefois ils passaient pour les plus sages des hommes, mais la raison, quoique de tous les temps, n'est pas toujours la maîtresse ; elle est obligée de succomber sous la tyrannie du préjugé & de la mode.



Ce système est donc l'ouvrage de ces prétendus fous, aux yeux du plus grand nombre des modernes, c'est celui que je leur présente ; mais ne dois-je pas craindre que mes preuves établies sur les paroles de ces fous, ne fassent regarder mes raisonnements comme ceux donc parle Horace ?

. . . . . *Ifti tabula fore librum*

*Perfimilem, cujus velut agri fomnia , vana*

*Fingentur fpecies : ut nec pes, nec caput uni*

*Reddatur forma.*

Art. Poet;

Je m'attends bien à ne pas avoir l'approbation de ces génies vastes, sublimes & pénétrants qui embrassent tout, qui savent tout sans avoir rien appris, qui disputent de tout, & qui décident de tout fans connaissance de cause. Ce n'est pas à de tels gens qu'on donne des leçons ; à eux appartient proprement le nom de *Sage*, bien mieux qu'aux Démocrite, aux Platon, aux Pythagore & aux autres Grecs qui furent en Egypte respirer l'air Hermétique, & y puisèrent la folie donc il est ici question. Ce n'est pas pour des Sages de cette trempe qu'est fait cet ouvrage : cet air contagieux d'Egypte y est répandu partout ; ils y courraient les risques d'en être infectés, comme les Geber, les Synesius, les Moriens, les Arnaud de Villeneuve, les Raymond Lulle & tant d'autres, assez bons pour vouloir donner dans cette Philosophie. A l'exemple de Diodore de Sicile, de Pline, de Suidas, & de nombre d'autres anciens ils deviendraient peut-être assez crédules pour regarder cette science comme réelle, & pour en parler comme réelle. Ils pourraient tomber dans le ridicule des Borrichius, des Kunckel, des Beccher, des Scalh, assez fous pour faire des traités qui la prouvent, & en prennent la défense.

Mais si l'exemple de ces hommes célèbres fait quelque impression sur les esprits exempts de prévention, & vides de préjugés à cet égard, il s'en trouvera sans doute d'assez sensés pour vouloir, comme eux, s'instruire d'une science, peu connue à la vérité, mais cultivée de tous les temps. L'ignorance orgueilleuse & la fatuité sont les seules capables de mépriser & de condamner sans connaissance de cause. Il n'y a pas cent ans que le nom seul d'Algèbre éloignait de l'étude de cette science, & révoltait, celui de Géométrie eût été capable de donner des vapeurs à nos petits Maîtres scientifiques d'aujourd'hui. On s'est peu à peu familiarité avec elles. Les termes barbares dont elles sont hérissées ne font plus peur ; on les étudie, on les cultive, l'honneur a succédé à la répugnance, & je pourrais dire au mépris qu'on avait pour elles.



La Philosophie Hermétique est encore en disgrâce, & par-là même en discrédit. Elle est pleine d'énigmes, & probablement ne sera pas de longtemps débarrassée de ces termes allégoriques & barbares dont si peu de personnes prennent le vrai sens. L'étude en est d'autant plus difficile, que les métaphores perpétuelles donnent le change à ceux qui s'imaginent entendre les Auteurs qui en traitent, à la première lecture qu'ils en font. Ces

Auteurs avertissent néanmoins qu'une science telle que celle-là ne veut pas être traitée aussi clairement que les autres, à cause des conséquences funestes qui pourraient en résulter pour la vie civile. Ils en font un mystère, & un mystère qu'ils s'étudient plus à obscurcir qu'à développer. Aussi recommandent-ils sans cesse de ne pas les prendre à la lettre, d'étudier les lois & les procédés de la nature, de comparer les opérations donc ils parlent, avec les siennes, de n'admettre que celles que le Lecteur y trouvera conformes.

Aux métaphores, les Philosophes Hermétiques ont ajouté les Emblèmes, les Hiéroglyphes, les Fables, & les Allégories, & se sont rendus par ce moyen presque inintelligibles à ceux qu'une longue étude & un travail opiniâtre n'ont pas initiés dans leurs mystères. Ceux qui n'ont pas voulu se donner la peine de faire les efforts nécessaires pour les développer, ou qui en ont fait d'inutiles, ont cru n'avoir rien de mieux à faire que de cacher leur ignorance à l'abri de la négative de la réalité de cette science, ils ont affecté de n'avoir pour elle que du mépris ; ils l'ont traitée de chimère & d'être de raison.

L'ambition & l'amour des richesses est le seul ressort qui met en mouvement presque tous ceux qui travaillent à s'instruire des procédés de cette science ; elle leur présente des monts d'or en perspective, & une santé longue & solide pour en Jouir. Quels appas pour des cœurs attachés aux biens de ce monde ! on s'empresse, on court pour parvenir à ce but, & comme on craint de n'y pas arriver assez tôt, on prend la première voie qui paraît y conduire plus promptement, sans vouloir se donner la peine de s'instruire suffisamment du vrai chemin par lequel on y arrive. On marche donc, on avance, on se croie au bout ; mais comme on a marché en aveugle, on y trouve un précipice, on y tombe. On croie alors cacher la honte de sa chute, en disant que ce prétendu but n'est qu'une ombre qu'on ne peut embrasser ; on traite ses guides de perfides ; on vient enfin à nier jusqu'à la possibilité même d'un effet, parce qu'on en ignore les causes. Quoi ! parce que les plus grands Naturalistes ont perdu leurs veilles & leurs travaux à vouloir découvrir quels procédés la Nature emploie pour former & organiser le fœtus dans le sein de sa mère, pour faire germer & croître une plante, pour former les métaux dans la terre, aurait-on bonne grâce à nier le fait ? regarderait-on comme sensé un homme dont l'ignorance serait le fondement de sa négative ? On ne daignerait même pas faire les frais de la

moindre preuve pour l'en convaincre.

Mais des gens savants, des Artistes éclairés & habiles ont étudié toute leur vie, & ont travaillé sans cesse pour y parvenir, ils sont morts à la peine : qu'en conclure ? que la chose n'est pas réelle ? non. Depuis environ l'an 550 delà fondation de Rome, jusqu'à nos jours, les plus habiles gens avaient travaillé à imiter le fameux miroir ardent d'Archimède, avec lequel il brûla les vaisseaux des Romains dans le port de Syracuse, on n'avait pu réunir, on traitait le fait d'histoire inventée à plaisir, c'était une fable, & la fabrique même du miroir était impossible. M. de Buffon s'avise de prendre un chemin plus simple que ceux qui l'avaient précédé ; il en vient à bout, on est surpris, on avoue enfin que la chose est possible.

Concluons donc avec plus de raison, que ces savants, ces habiles Artistes faisaient trop de fond sur leurs prétendues connaissances. Au lieu de suivre les voies droites, simples & unies de la Nature, ils lui supposaient des subtilités qu'elle n'eut jamais. L'Art Hermétique est, disent les Philosophes, un mystère caché à ceux qui se fient trop en leur propre savoir : c'est un don de Dieu, qui jette un œil favorable & propice sur ceux qui sont humbles, qui le craignent, qui mettent route leur confiance en lui, & qui, comme Salomon, lui demandent avec instance & persévérance cette sagesse, qui tient à sa droite la santé (*Proverb. 5. v. 16.*), & les richesses à sa gauche, cette sagesse que les Philosophes préfèrent à tous les honneurs, à tous les royaumes du monde, parce qu'elle est l'arbre de vie à ceux qui la possèdent (*Idib.v.18.* ).

Tous les Philosophes Hermétiques disent que quoique le grand Œuvre soit une chose naturelle, & dans sa matière, & dans ses opérations, il s'y passe cependant des choses si surprenantes, qu'elles élèvent infiniment l'esprit de l'homme vers l'Auteur de son être, qu'elles manifestent sa sagesse & sa gloire, qu'elles sont beaucoup au-dessus de l'intelligence humaine, & que ceux-là seuls les comprennent, à qui Dieu daigne ouvrir les yeux. La preuve en est assez évidente par les bévues & le peu de réussite de tous ces Artistes fameux dans la Chymie vulgaire, qui, malgré route leur adresse dans la main-d'œuvre, malgré toutes leur prétendue science de la Nature, ont perdu leurs peines, leur argent, & souvent leur santé dans la recherche de ce trésor inestimable.

Combien de Beccher, de Homberg, de Boherrave, de Geofroy & tant d'autres savants Chimistes ont par leurs travaux infatigables forcé la Nature à leur découvrir quelques-uns de ses secrets ! Malgré toute leur attention à épier ses procédés, à analyser ses productions, pour la prendre sur le fait, ils ont presque toujours échoué, parce qu'ils étaient les tyrans de cette Nature, & non ses véritables imitateurs. Assez éclairés dans la Chymie vulgaire, & assez instruits

~~~~~

de ses procédés, mais aveugles dans la Chymie Hermétique, & entraînés par l'usage, ils ont élevé des fourneaux sublimatoires (*Novum lumen Chemicum. Tract. I.*), calcinatoires, distillatoires ; ils ont employé une infinité de vases & de creusets inconnus à la simple Nature; ils ont appelé à leur secours le fratricide du feu naturel, comment avec des procédés si violents auraient-ils réuni ? Ils sont absolument éloignés de ceux que suivent les Philosophes Hermétiques. Si nous en croyons le Président d'Espagnet (*Arcan. Herm, Philosophia; opus. Canone 6.*), « les Chimistes vulgaires se sont accourûmes insensiblement à s'éloigner de la voie simple de la Nature, par leurs sublimations, leurs distillations, leurs solutions, leurs congélations, leurs coagulations, par leurs différentes extractions d'esprits & de teintures, & par quantité d'autres opérations plus subtiles qu'utiles. Ils sont tombés dans des erreurs, qui ont été une suite les unes des autres, ils sont devenus les bourreaux de cette Nature. Leur subtilité trop laborieuse, loin d'ouvrir leurs yeux à la lumière de la vérité, pour voir les voies de la Nature, y a été un obstacle, qui l'a empêchée de venir jusqu'à eux. Ils s'en sont éloignés de plus en plus. La seule espérance qui leur reste, est dans un guide fidèle, qui dissipe les ténèbres de leur esprit, & leur fasse voir le soleil dans toute sa pureté. »

« Avec un génie pénétrant, un esprit ferme & *patients*, un ardent désir de la Philosophie, une grande connaissance de la véritable Physique, un cœur pur, des mœurs intègres, un sincère amour de Dieu & du prochain, tout homme, quelque ignorant qu'il soit dans la pratique de la Chymie vulgaire, peut avec confiance entreprendre de devenir Philosophe imitateur de la Nature. »

« Si Hermès, le vrai père des Philosophes, dit le Cosmopolite (*Nov. lum, Chem. Tract. I.*), si le subtil Geber, le profond Raymond Lulle, & tant d'autres vrais & célèbres Chimistes revenaient sur la terre, nos Chimistes vulgaires non seulement ne voudraient pas les regarder comme leurs maîtres, mais ils croiraient leur faire beaucoup de grâces & d'honneur de les avouer pour leurs disciples. Il est vrai qu'ils ne sauraient pas faire toutes ces distillations, ces circulations, ces calcinations, ces sublimations, enfin toutes ces opérations innombrables que les Chimistes ont imaginées pour avoir mal entendu les livres des Philosophes. »

Tous les vrais Adeptes parlent sur le même ton, & s'ils disent vrai, sans prendre tant de peines, sans employer tant de vases, sans consumer tant de charbons, sans ruiner sa bourse & sa santé, on peut travailler de concert avec la Nature, qui, aidée, se prêtera aux désirs de l'Artiste, & lui ouvrira libéralement ses trésors. Il apprendra d'elle, non pas à détruire les corps qu'elle produit, mais comment, avec quoi elle les compose, & en quoi ils se résolvent. Elle leur montrera cette matière, ce chaos que l'Etre suprême a développé, pour en

~~~~~

former l'Univers, ils verront la Nature comme dans un miroir, dont la réflexion leur manifesterait la sagesse infinie du Créateur qui la dirige & la conduit dans toutes ses opérations par une voie simple & unique, qui fait tout le mystère du grand œuvre.

Mais cette chose appelée pierre Philosophale, Médecine universelle, Médecine dorée, existe-t-elle autant en réalité qu'en spéculation ? Comment, depuis tant de siècles, un si grand nombre de personnes, que le Ciel semblait avoir favorisés d'une science & d'une sagesse supérieure à celles du reste des hommes, l'ont-ils cherchée en vain ? Mais d'un autre côté tant d'Historiens dignes de foi, tant de savants hommes en ont attesté l'existence, & ont laissé par des écrits énigmatiques & allégoriques la manière de la faire, qu'il n'est guère possible d'en douter, quand on sait adapter ces écrits aux principes de la Nature.

Les Philosophes Hermétiques diffèrent absolument des Philosophes ou Physiciens ordinaires. Ces derniers n'ont point de système assuré. Ils en inventent tous les jours, & le dernier semble n'être imaginé que pour contredire & détruire ceux qui l'ont précédé. Enfin, si l'un s'élève & s'établit, ce n'est que sur les ruines de son prédécesseur, & il ne subsiste que jusqu'à ce qu'un nouveau vienne le culbuter, & se mettre à sa place.

Les Philosophes Hermétiques au contraire sont tous d'accord entre eux : pas un ne contredit les principes de l'autre. Celui qui écrivait il y a trente ans, parle comme celui qui vivait il y a deux mille ans. Ce qu'il y a même de singulier, c'est qu'ils ne se lassent point de répéter cet axiome que l'Eglise (*Vincent de Lerin. Commonit.*) adopte comme la marque la plus infaillible de la vérité dans ce qu'elle nous propose à croire : *Quod unique, quod ab omnibus, & quod femper creditum est, id firmiffimè credendum puta.* Voyez, dirent-ils, lisez, méditez les choses qui ont été enseignées dans tous les temps, & par tous les Philosophes, la vérité est renfermée dans les endroits où ils sont tous d'accord.

Quelle apparence, en effet, que des gens qui ont vécu dans des siècles si éloignés, & dans des pays si différents pour la langue, & j'ose le dire, pour la façon de penser, s'accordent cependant tous dans un même point ? Quoi ! des Egyptiens, des Arabes, des Chinois, des Grecs, des Juifs, des Italiens, des Allemands, des Américains, des Français, des Anglais, &c. seraient-ils donc convenus sans se connaître, sans s'entendre, sans s'être communiqué particulièrement leurs idées, de parler & d'écrire tous conformément d'une chimère, d'un être de raison ? Sans faire entrer en ligne de compte tous les ouvrages composés sur cette matière, que l'histoire nous apprend avoir été brûlés par les ordres de Dioclétien, qui croyait ôter par-là aux Egyptiens les

~~~~~

moyens de faire de l'or, & les priver de ce secours pour soutenir la guerre contre lui, il nous en reste encore un assez grand nombre dans toutes les langues du monde, pour justifier auprès des incrédules ce que je viens d'avancer. La feule Bibliothèque du Roi conserve un nombre prodigieux de manuscrits anciens & modernes, composés fur cette science dans différentes langues. Michel Maïer disait à ce sujet, dans une Epigramme que l'on trouve au commencement de son Traité, qui a pour titre *Symbola auree, mensae* :

Unum opus en prificis haec ufque ad tempora feclis

Confina diffusis gentibus ora dedit.

Qu'on lise Hermès Egyptien, Abraham, Isaac de Moïros Juifs, cités par Avicenne ; Démocrite, Orphée, Aristote (*De Secretis Secretorum.*), Olympiodore, Héliodore (*De rébus Chemicis ad Theodofium Imperatorem*), Etienne (*De magna & sacrâ scientiâ, ad Heraclium Caesarem*), & tant d'autres Grecs ; Synesius, Théophile, Abugazal, &c. Africains ; Avicenne (*De re rectâ. Tractatus ad Assem Philosophum anima artîs.*), Rhasis, Geber, Artéphius, Alphidius, Hamuel surnommé *Senior*, Rosinus, Arabes ; Albert le Grand (*De Alchymiâ. Concordantia Philofophorum. De compositione compositi, &c.*) Bernard Trévisan, Basile Valentin, Allemands ; Alain (*Liber Chemiae.*) Isaac père & fils, Pontanus, Flamands ou Hollandais ; Arnaud de Villeneuve, Nicolas Flamel, Denis Zachaire, Christophe Parisien, Gui de Montanor, d'Espagnet François ; Morien, Pierre Bon de Ferrare, l'Auteur anonyme du mariage du Soleil & de la Lune, Italiens. Raymond Lulle Majorquain ; Roger Bacon (*Speculum Achemiae*) Hortulain, Jean Dastin, Richard, George Riplée, Thomas Norton, Philalèthe & le Cosmopolite Anglais ou Ecosais, enfin beaucoup d'Auteurs anonymes (*Turba Philofophorum, feu Codex veritdtis. Clangor Buccinae. Scala Philofophorum. Aurora confurgens. Ludus puerorum. Thefaurus Philosophiae, &c.*) de tous les pays & de divers siècles : on n'en trouvera pas un seul qui ait des principes différents des autres. Cette conformité d'idées & de principes ne forme-t-elle pas au moins une présomption, que ce qu'ils enseignent à quelque chose de réel & de vrai ? Si toutes les Fables anciennes d'Homère, d'Orphée & des Egyptiens ne sont que des allégories de cet Art, comme je prétends le prouver dans cet ouvrage, par le fond des Fables mêmes, par leur origine, & par la conformité qu'elles ont avec les allégories de presque tous les Philosophes, pourra-t-on se persuader que l'objet de cette science n'est qu'un vain fantôme, qui n'eut jamais d'existence parmi les productions réelles de la Nature ?

Mais si cette science a un objet réel, si cet Art a existé, & qu'il faille en croire les Philosophes sur les choses admirables qu'ils en rapportent, pourquoi est-elle si méprisée, pourquoi si décriée, pourquoi si discréditée ? Le voici : la pratique de

~~~~~

cet Art n'a jamais été enseignée clairement. Tous les Auteurs tant anciens que modernes qui en traitent, ne l'ont fait que sous le voile des Hiéroglyphes, des Enigmes, des Allégories & des Fables, de manière que ceux qui ont voulu les étudier, ont communément pris le change. De là s'est formée une espèce de Secte, qui pour avoir mal entendu & mal expliqué les écrits des Philosophes, ont introduit une nouvelle Chymie, & se sont imaginé qu'il n'y en avait point de réelle que la leur. Nombre de gens se sont rendus célèbres dans cette dernière. Les uns, très habiles suivant leurs principes ; les autres, extrêmement adroits dans la pratique, & particulièrement pour le tour de main requis pour la réussite de certaines opérations, se sont réunis contre la Chymie Hermétique, ils ont écrit d'une manière plus intelligible, & plus à la portée de tout le monde. Ils ont prouvé leurs sentiments par des arguments spécieux, à force de faire souvent au hasard des mélanges de différentes matières, & de les travailler à l'aveugle, sans savoir ce qu'il en résulterait, ils ont vu naître des monstres, & le même hasard qui les avait produits, a servi de base & de fondement aux principes établis en conséquence. Les mêmes mélanges réitérés, le même travail répété, ont donné précisément le même résultat ; mais ils n'ont pas fait attention que ce résultat était monstrueux, & qu'il n'était analogue qu'aux productions monstrueuses de la Nature, & non à celles qui résultent de ces procédés, quand elle se renferme dans les espèces particulières à chaque règne. Toutes les fois qu'un âne couvre une jument, il en vient un animal monstrueux appelé mulet ; parce que la nature agit toujours de la même manière quand on lui fournit les mêmes matières, & qu'on la met dans le même cas d'agir, soit pour produire des monstres, soit pour former des êtres conformes à leur espèce particulière. Si les mulets nous venaient de quelque île fort éloignée, où l'on garderait un secret inviolable sur leur naissance, nous serions certainement tentés de croire que ces animaux forment une espèce particulière, qui se multiplie à la manière des autres. Nous ne soupçonnerions pas que ce fussent des monstres. Nous sommes affectés de la même façon par les résultats de presque toutes les opérations Chimiques, & nous prenons des productions monstrueuses pour des productions faites dans l'ordre commun de la Nature. De forte qu'on pourrait dire de cette espèce de Chymie, que c'est la science de détruire méthodiquement les mixtes produits par la Nature, pour en former des monstres, qui ont à peu près la même apparence & les mêmes propriétés que les mixtes naturels. En fallait-il davantage pour se concilier les suffrages du Public ? Prévenu & frappé par ces apparences trompeuses ; inondé par des écrits subtilement raisonnés, fatigué par les invectives multipliées contre la Chymie Hermétique, inconnue même à ses agresseurs, est-il surprenant qu'il la méprise ?

Basile Valentin (*Azot des Philosophes.*) compare les Chimistes aux Pharisiens, qui



~~~~~

étaient en honneur & en autorité parmi le Public, à cause de leur extérieur affecté de religion & de piété. C'étaient, dit-il, des hypocrites attachés uniquement à la terre & à leurs intérêts ; mais qui abusaient de la confiance & de la crédulité du peuple, qui se laisse ordinairement prendre aux apparences, parce qu'il n'a pas la vue assez perçante pour pénétrée jusqu'au-dessous de l'écorce. Qu'on ne s'imagine cependant pas que par un tel discours je prétende nuire à la Chymie de nos jours. On a trouvé le moyen de la rendre utile, & l'on ne peut trop louer ceux qui en font une étude assidue. Les expériences curieuses que la plupart des Chimistes ont faites, ne peuvent que satisfaire le Public. La Médecine en retire tant d'avantages, que ce serait être ennemi du bien des Peuples, que de la décrier. Elle n'a pas peu contribué aussi aux commodités de la vie, par les méthodes qu'elle a donné pour perfectionner la Métallurgie, & quelques autres Arts. La porcelaine, la faïence, sont des fruits de la Chymie. Elle fournit des matières pour les teintures, pour les verreries, &c. Mais parce que son utilité est reconnue, doit-on en conclure qu'elle est la seule & vraie Chymie ? & faut-il pour cela rejeter & mépriser la Chymie Hermétique ? Il est vrai qu'une infinité de gens se donnent pour Philosophes, & abusent de la crédulité des sots. Mais est-ce la faute de la science Hermétique ? Les Philosophes ne crient-ils pas assez haut pour se faire entendre à tout le monde, & pour le prévenir contre les pièges que lui tendent ces sortes le gens ? Il n'en est pas un qui ne dise que la matière de cet Art est de vil prix, & même qu'elle ne coure rien, que le feu, pour la travailler, ne coûte pas davantage, qu'il ne faut qu'un vase, ou tout au plus deux pour tout le cours de l'œuvre. Ecoutons d'Espagnet (Can. 35.) : « L'œuvre Philosophique demande plus de temps & de travail que de dépenses, car il en reste très peu à faire à celui qui a la matière requise. Ceux qui demandent de grandes sommes pour le menée à sa fin ont plus de confiance dans les richesses d'autrui, que dans la science de cet Art. Que celui qui en est amateur se tienne donc sur ses gardes, & qu'il ne donne pas dans les pièges que lui tendent des fripons, qui en veulent à sa bourse dans le temps même qu'ils leur promettent des monts d'or. Ils demandent le Soleil pour se conduire dans les opérations de cet Art, parce qu'ils n'y voient goutte. » Il ne faut donc pas s'en prendre à la Chymie Hermétique, qui n'en est pas plus responsable que la probité l'est de la friponnerie. Un ruisseau peut être sale, puant par les immondices qu'il ramasse dans son cours, sans que sa source en soit moins pure, moins belle & moins limpide.

Ce qui décrie encore la science Hermétique, sont ces bâtards de la Chymie vulgaire, connus ordinairement sous les noms de souffleurs, & de chercheurs de pierre Philosophale. Ce sont des idolâtres de la Philosophie Hermétique. Toutes les recettes qu'on leur propose, sont pour eux autant de Dieu, devant lequel ils fléchissent le genou. Il se trouve un bon nombre de cette sorte de gens très bien

~~~~~

instruits des opérations de la Chymie vulgaire ; ils ont même beaucoup d'adresse dans le tour de main, mais ils ne sont pas instruits des principes de la Philosophie Hermétique, & ne réussiront jamais. D'autres ignorent jusqu'aux principes mêmes de la Chymie vulgaire, & ce sont proprement les souffleurs. C'est à eux qu'il faut appliquer le proverbe : *Alchemia est ars, cujus initium laborare, médium mentiri, finis mendicare.*

La plupart des habiles Artistes dans la Chymie vulgaire ne nient pas la possibilité de la pierre Philosophale ; le résultat d'un grand nombre de leurs opérations la leur prouve assez clairement. Mais ils sont esclaves du respect humain ; ils n'oseraient avouer publiquement qu'ils la reconnaissent possible, parce qu'ils craignent de s'exposer à la risée des ignorants, & des prétendus savants que le préjugé aveugle. En public ils en badinent comme bien d'autres, ou en parlent au moins avec tant d'indifférence, qu'on ne les soupçonne même pas de la regarder comme réelle, pendant que les essais qu'ils font dans le particulier tendent presque tous à sa recherche. Après avoir passé bien des années au milieu de leurs fourneaux sans avoir réussi, leur vanité s'en trouve offensée, ils ont honte d'avoir échoué, & cherchent ensuite à s'en dédommager, ou à s'en venger en disant du mal de la chose donc ils n'ont pu obtenir la possession. C'étaient des gens qui n'avaient pas leurs semblables pour la théorie & la pratique de la Chymie, ils s'étaient donnés pour tels ; ils l'avaient prouvé tant bien que mal ; mais à force de le dire ou de le faire dire par d'autres, on le croyait comme eux. Que sur la fin de leurs jours ils s'avisent de décrier la Philosophie Hermétique, on n'examinera pas s'ils le font à tort ; la réputation qu'ils s'étaient acquise, répond qu'ils ont droit de le faire, & l'on n'oserait ne pas leur applaudir. Oui, dit-on, si la chose avait été faisable, elle n'eût pu échapper à la science, à la pénétration & à l'adresse d'un aussi habile homme. Ces impressions se fortifient insensiblement ; un second, ne s'y étant pas mieux pris que le premier, a été frustré de son espérance & de ses peines ; il joint sa voix à celle des autres, il crie même plus fort s'il le peut ; il se fait entendre, la prévention se nourrit, on vient enfin au point de dire avec eux que c'est une chimère, & qui plus est, on se le persuade sans connaissance de cause. Ceux à qui l'expérience a prouvé le contraire, contents de leur sort, n'envient point les applaudissements du peuple ignorant. *Sapientiam & doctrinam ftulti (Prov. c. I.) defcipiunt.* Quelques-uns ont écrit pour le désabuser (*Beccher, Stalh, M. Potth, M. de Justi dans ses Mémoires, en prennent ouvertement la défense.*) , il n'a pas voulu secouer le joug du préjugé, ils en sont restés là.

Mais enfin en quoi consiste donc la différence qui se trouve entre la Chymie vulgaire & la Chymie Hermétique ? La voici. La première est proprement l'art de détruire les composés que la Nature a faits ; & la seconde est l'art de



travailler avec la Nature pour les perfectionner. La première met en usage le tyran furieux & destructeur de la Nature : la seconde emploie son agent doux & bénin. La Philosophie Hermétique prend pour matière de son travail les principes secondaires ou principiés des choses, pour les conduire à la perfection donc ils font susceptibles, par des voies & des procédés conformes à ceux de la Nature. La Chymie vulgaire prend les mixtes parvenus déjà au point de leur perfection, les décompose, & les détruit. Ceux qui seront curieux de voir un parallèle plus étendu de ces deux Arts, peuvent avoir recours à l'ouvrage qu'un des grands antagonistes de la Philosophie Hermétique, le P. Kircker Jésuite, a composé, & que Mangée a inféré dans le premier volume de sa *Bibliothèque de la Chymie curieuse*. Les Philosophes Hermétiques ne manquent guère de marquer dans leurs ouvrages la différence de ces deux Arts. Mais la marque la plus infaillible à laquelle on puisse distinguer un Adepté d'avec un Chymiste, est que l'Adepté, suivant ce qu'en disent tous les Philosophes, ne prend qu'une seule chose, ou tout au plus deux de même nature, un seul vase ou deux au plus, & un seul fourneau pour conduire l'œuvre à sa perfection ; le Chymiste au contraire travaille sur toutes sortes de matières indifféremment. C'est aussi la pierre de touche à laquelle il faut éprouver ces fripons de souffleurs, qui en veulent à votre bourse, qui demandent de l'or pour en faire, & qui, au lieu d'une transmutation qu'ils vous promettent, ne font en effet qu'une translation de l'or de votre bourse dans la leur. Cette remarque ne regarde pas moins les tourneurs de bonne foi & de pro-bité, qui croient être dans la bonne voie, & qui trompent les autres en se trompant eux-mêmes. Si cet ouvrage fait assez d'impression sur les esprits pour persuader la possibilité & la réalité de la Philosophie Hermétique, Dieu veuille qu'il serve aussi à désabuser ceux qui ont la manie de dépenser leurs biens à souffler du charbon, à élever des fourneaux, à calciner, à sublimer, à distiller, enfin à réduire tout à rien, c'est-à-dire, en cendre & en fumée. Les Adeptes ne courent point après l'or & l'argent. Morien en donna une grande preuve au Roi Calid. Celui-ci ayant trouvé beaucoup de livres qui traitaient de la science Hermétique, & ne pouvant y rien comprendre, fit publier qu'il donnerait une grande récompense à celui qui les lui expliquerait (*Entretien du Roi Calid.*). L'appas de cette récompense y conduisit un grand nombre de souffleurs. Morien, l'Hermite Morien sortit alors de son désert, attiré non par la récompense promise, mais par le désir de manifester la puissance de Dieu, & combien il est admirable dans ses œuvres. Il fut trouver Calid, & demanda, comme les autres, un lieu propre à travailler, afin de prouver par ses œuvres la vérité de ses paroles. Morien ayant fini ses opérations, laissa la pierre parfaite dans un vase, autour duquel il écrivit : *Ceux qui ont eux-mêmes tous ce qu'il leur faut, n'ont besoin ni de récompense, ni du secours d'autrui*». Il délogea ensuite sans dire mot, & retourna dans sa solitude. Calid ayant trouvé ce vase, & lu l'écriture, sentit bien ce qu'elle signifiait ; & après avoir fait l'épreuve de la



poudre, il chassa ou fit mourir tous ceux qui avaient voulu le tromper.

Les Philosophes disent donc avec raison que cette pierre est comme le centre & la source des vertus, puisque ceux qui la possèdent, méprisent toutes les vanités du monde, la sottise gloire, l'ambition, qu'ils ne font pas plus de cas de l'or, que du sable & de la vile poussière (*Sapient. cap. 7.*), & l'argent n'est pour eux que de la boue. La sagesse seule fait impression sur eux, l'envie, la jalousie & les autres passions tumultueuses n'excitent point de tempêtes dans leur cœur ; ils n'ont d'autres désirs que de vivre selon Dieu, d'autre satisfaction que de se rendre en secret utile au prochain, & de pénétrer de plus en plus dans l'intérieur des secrets de la Nature.

La Philosophie Hermétique est donc l'école de la piété & de la Religion. Ceux à qui Dieu en accorde la connaissance étaient déjà pieux, ou ils le deviennent (*Flamel Hiéroglyph.*). Tous les Philosophes commencent leurs ouvrages par exiger de ceux qui les lisent, avec dessein de pénétrer dans le sanctuaire de la Nature, un cœur droit & un esprit craignant Dieu : *Jnitium sapientiae, timor Domini* ; un caractère compatissant, pour secourir les pauvres, une humilité profonde, & un dessein formel de tout faire pour la gloire du Créateur, qui cache ses secrets aux superbes & aux faux sages du monde, pour les manifester aux humbles (*Matth. c. II.*).

Lorsque notre premier Père entendit prononcer l'arrêt de mort pour punition de sa désobéissance, il entendit en même temps la promesse d'un Libérateur qui devait sauver tout le genre humain. Dieu tout miséricordieux ne voulut pas permettre que le plus bel ouvrage de ses mains pérît absolument. La même sagesse qui avait disposé avec tant de bonté le remède pour l'âme, n'oublia pas sans doute d'en indiquer un contre les maux qui devaient affliger le corps. Mais comme tous les hommes ne mettent pas à profit les moyens de salut que Jésus-Christ nous a mérités, & que Dieu offre à tous, de même tous les hommes ne savent pas user du remède propre à guérir les maux du corps, quoique la matière dont ce remède se fait soit vile, commune, & présente à leurs yeux, qu'ils la voient sans la connaître, & qu'ils l'emploient à d'autres usages qu'à, celui qui lui est véritablement propre (*Basile Valentin, Azot des Phil. & le Cosmopol.*). C'est ce qui prouve bien que c'est un don de Dieu, qui en favorise celui qu'il lui plaît. *Vir insipiens non cognoscet, & sulltus non intelliget haec.* Quoique Salomon, le plus sage des hommes, nous dise : *Altissimus de terra, creavit medicinam : & posuit Deus super terram medicamentum quod sapiens non despiciet (Eccl. c. 38.)*.

C'est cette matière que Dieu employa pour manifester sa sagesse dans la composition de tous les êtres. Il l'anima du souffle de cet esprit, qui était porté



sur les eaux, avant que sa toute-puissance eût débrouillé le chaos de l'Univers. C'est elle qui est susceptible de toutes les formes, & qui n'en a proprement aucune qui lui soit propre (*Bas. Val.*). Aussi la plupart des Philosophes comparent-ils la confection de leur pierre à la création de l'Univers. Il y avait, dit l'Écriture (*Genes. c. I.*) , un chaos confus, duquel aucun individu n'était distingué. Le globe terrestre était submergé dans les eaux : elles semblaient contenir le Ciel, & renfermer dans leur sein les semences de toutes choses. Il n'y avait point de lumière, tout était dans les ténèbres. La lumière parut, elle les dissipa, & les astres furent placés au firmament. L'œuvre Philosophique est précisément la même chose. D'abord c'est un chaos ténébreux, tout y paraît tellement confus, qu'on ne peut rien distinguer séparément des principes qui composent la matière de la pierre. Le Ciel des Philosophes est plongé dans les eaux, les ténèbres en couvrent toute la surface ; la lumière enfin s'en sépare ; la Lune & le Soleil se manifestent, & viennent répandre la joie dans le cœur de l'Artiste, & la vie dans la matière.

Ce chaos consiste dans le sec & l'humide. Le sec constitue la terre, l'humide est l'eau. Les ténèbres sont la couleur noire, que les Philosophes appellent le noir plus noir que le noir même, *nigrum nigro nigrius*. C'est la nuit Philosophique, & les ténèbres palpables. La lumière dans la création du monde parut avant le Soleil, c'est cette blancheur tant désirée de la matière qui succède à la couleur noire. Le Soleil paraît enfin de couleur orangée, dont le rouge se fortifie peu à peu jusqu'à la couleur rouge de pourpre : ce qui fait le complément du premier œuvre.

Le Créateur voulut ensuite mettre le sceau à son ouvrage : il forma l'homme en le pétrissant de terre, & d'une terre qui paraissait inanimée : il lui inspira un souffle de vie. Ce que Dieu fit alors à l'égard de l'homme, l'agent de la Nature, que quelques-uns nomment son *Archée* (*Paracelse, Van Helmont.*), le fait sur la terre ou limon Philosophique. Il la travaille par son action intérieure, & l'anime de manière qu'elle commence à vivre, & à se fortifier de jour en jour jusqu'à sa perfection. Morien (*Loc. cit.*) ayant remarqué cette analogie, a expliqué la confection du Magistère par une comparaison prise de la création & de la génération de l'homme. Quelques-uns même prétendent qu'Hermès parle de la résurrection des corps, dans son Pymandre, parce qu'il la conclut de ce qu'il voyait se passer dans le progrès du Magistère. La même matière qui avait été poussée à un certain degré de perfection dans le premier œuvre, se dissout & se putréfie ; ce qu'on peut très bien appeler une mort, puisque notre Sauveur l'a dit du grain que l'on sème (*Loc. cit. (c) Flamel.*) *nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet*. Dans cette putréfaction, la matière Philosophique devient une terre noire volatile, plus subtile qu'aucune autre



poudre. Les Adeptes l'appellent même *cadavre* lorsqu'elle est dans cet état, & disent qu'elle en a l'odeur : non, dit Flamel (*Flamel.*), que l'Artiste sente une odeur puante, puisqu'elle se fait dans un vase scellé ; mais il juge qu'elle est telle par l'analogie de sa corruption avec celle des corps morts. Cette poudre ou cendre, que Morien dit qu'il ne faut pas mépriser, parce qu'elle doit revivre, & qu'elle renferme le diadème du Roi Philosophe, reprend en effet vigueur peu à peu, à mesure qu'elle sort des bras de la mort, c'est-à-dire, de la noirceur : elle se revivifie & prend un éclat plus brillant, un état d'incorruptibilité bien plus noble que celui qu'elle avait avant sa putréfaction.

Lorsque les Egyptiens observèrent cette métamorphose, ils en prirent occasion de feindre l'existence du Phénix, qu'ils disaient être un oiseau de couleur de pourpre, qui renaissait de ses propres cendres. Mais cet oiseau absolument fabuleux, n'est autre que la pierre des Philosophes parvenue à la couleur de pourpre après sa putréfaction.

Plusieurs anciens Philosophes éclairés par ces effets admirables de la Nature en ont conclu avec Hermès, dont ils avaient puisé les principes en Egypte, qu'il y avait une nouvelle vie après que la mort nous avait ravi celle-ci. C'est ce qu'ils ont voulu prouver i quand ils ont parlé de la résurrection des plantes de leurs propres cendres en d'autres plantes de même espèce. On n'en trouve point qui ait parlé de Dieu & de l'homme avec tant d'élévation & de noblesse. Il explique même comment on peut dire des hommes qu'ils sont des Dieux, *Ego dixi Dii estis, & filii excelsi omnes*, dit David, & Hermès (*Pymand. c. II.*) : « L'âme, o Tat, est de la propre essence de Dieu. Car Dieu a une essence, & telle qu'elle puisse être, lui seul se connaît. L'âme n'est pas une partie séparée de cette essence divine, comme on sépare une partie d'un tout matériel, mais elle en est comme une effusion ; à peu près comme la clarté du Soleil n'est pas le Soleil même. Cette âme est un Dieu dans les hommes, c'est pourquoi l'on dit des hommes qu'ils sont des Dieux, parce que ce qui constitue proprement l'humanité confine avec la Divinité. »

Quelles doivent donc être les connaissances de l'homme ? est-il surprenant qu'éclairé par le Père des lumières, il pénètre jusque dans les replis les plus sombres & les plus cachés de la Nature ? qu'il en connaisse les propriétés, & qu'il sache les mettre en usage ? Mais Dieu est maître de distribuer ses dons comme il lui plaît. S'il a été assez bon pour établir un remède contre les maladies qui affligent l'humanité, il n'a pas jugé à propos de le faire connaître à tout le monde. Morien dit en conséquence (*Entret. de Calid. & de Morien.*), « que le Magistère n'est autre que le secret des secrets du Dieu très-haut, grand, sage & créateur de tout ce qui existe, & que lui-même a révélé ce secret à ses saints Prophètes, dont il a placé les âmes dans son saint Paradis. »



Si ce secret est un don de Dieu, dira quelqu'un, il doit sans doute être mis dans la classe des talents que Dieu confie, & que l'on ne doit pas enfouir. Si les Philosophes sont des gens si pieux, si charitables, pourquoi voit-on si peu de bonnes œuvres de leur part ? Un seul Nicolas Flamel en France a bâti & doté des Eglises & des Hôpitaux. Ces monuments subsistent encore aujourd'hui au milieu & à la vue de tout Paris. S'il y a d'autres Philosophes, pourquoi ne suivent-ils pas un si bon exemple ? pourquoi ne guérissent-ils pas les malades ? pourquoi ne relèvent-ils pas des familles d'honnêtes gens que la misère accable ? Je réponds à cela, qu'on ne sait pas tout le bien qui se fait en secret. On ne doit pas le faire en le publiant à son de trompe, la main gauche, selon le précepte de Jésus-Christ notre Sauveur, ne doit pas savoir le bien que la droite fait. On a même ignoré jusqu'après la mort de Flamel qu'il était l'auteur unique de ces bonnes œuvres. Les figures hiéroglyphes qu'il fit placer dans les Charniers des Saints Innocents, ne présentaient rien que de pieux & de conforme à la Religion. Il vivait lui-même dans l'humilité, sans faste, & sans donner le moindre soupçon du secret dont il était possesseur. D'ailleurs il pouvait avoir dans ce temps là des facilités que l'on n'a pas eues depuis longtemps pour faire ces bonnes œuvres.

Les Philosophes ne sont pas si communs que les Médecins. Ils sont en très petit nombre. Ils possèdent le secret pour guérir toutes les maladies, ils ne manquent pas de bonne volonté pour faire du bien à tout le monde ; mais ce monde est si pervers, qu'il est dangereux pour eux de le faire. Ils ne le peuvent sans courir risque de leur vie. Guériront-ils quelqu'un comme par miracle ? on entendra s'élever un murmure parmi les Médecins & le Peuple, & ceux mêmes qui doutaient le plus de l'existence du remède Philosophique le soupçonneront alors existant. On suivra cet homme, on observera ses démarches, le bruit s'en répandra ; des avarés, des ambitieux le poursuivront pour avoir son secret. Que pourra-t-il donc espérer, que des persécutions, ou l'exil volontaire de sa patrie ?

Les exemples du Cosmopolite & de Philalèthe en sont une preuve bien convaincante. « Nous sommes, dit ce dernier (*Introit. Apert, c. 13.*) comme enveloppés dans la malédiction & les opprobres : nous ne pouvons jouir tranquillement de la société de nos amis ; quiconque nous découvrira pour ce que nous sommes, voudra ou extorquer notre secret, ou machiner notre perte, si nous le lui refusons. Le monde est si méchant & si pervers aujourd'hui, l'intérêt & l'ambition dominant tellement les hommes, que toutes leurs actions n'ont d'autre but. Voulons-nous, comme les Apôtres, opérer des œuvres de miséricorde ? on nous rend le mal pour le bien. J'en ai fait l'épreuve depuis peu dans quelques lieux éloignés. J'ai guéri comme par miracle quelques moribonds abandonnés des Médecins, & pour éviter la persécution, je me suis vu obligé



plus d'une fois en pareil cas de changer de nom, d'habit, de me faire raser les cheveux & la barbe, & de m'enfuir à la faveur de la nuit ». A quels dangers encore plus pressants ne s'exposerait pas un Philosophe qui ferait la transmutation ? quoique son dessein ne fût que d'en faire usage pour une vie fort simple, & pour en faire-part à ceux qui sont dans le besoin. Cet or plus fin, & plus beau que l'or vulgaire, suivant ce qu'ils en disent, sera bientôt reconnu. Sur cet indice seul on soupçonnera le porteur, & peut-être de faire la fausse monnaie. Quelles affreuses conséquences n'aurait pas à craindre pour lui un Philosophe chargé d'un tel soupçon ?

Je fais qu'un bon nombre de Médecins n'exercent pas leur profession, tant par des vues d'intérêt, que par envie de rendre service au Public, mais tous ne sont pas dans ce cas là. Les uns se réjouiront de voir faire du bien à leur prochain, d'autres seront mortifiés de ce qu'on les prive de l'occasion de grossir leurs revenus. La jalousie ne manquerait pas de s'emparer de leur cœur, & la vengeance tarderait-elle à faire sertir ses effets ? La science Hermétique ne s'apprend pas dans les écoles de Médecine, quoiqu'on ne puisse guère douter qu'Hippocrate ne l'ait sue, lorsqu'on pèse bien les expressions éparses dans ses ouvrages, & l'éloge qu'il fit de Démocrite aux Abdéritains, qui regardaient ce Philosophe comme devenu insensé, parce qu'au retour d'Egypte, il leur distribua presque tous les biens de patrimoine qui lui restaient, afin de vivre en Philosophe dans une petite maison de campagne éloignée du tumulte. Cette preuve serait cependant bien insuffisante pour l'antiquité de la science Hermétique, mais il y en a tant d'autres, qu'il faut n'avoir pas lu les Auteurs anciens pour la nier. Que veut dire (*Olymp. 6.*) Pindare, lorsqu'il débite que le plus grand des Dieux fit tomber dans la ville de Rhode une neige d'or, faite par l'art de Vulcain ? Zosime Panopolite, Eusebe, & Synesius nous apprennent que cette science fut longtemps cultivée à Memphis en Egypte. Les uns & les autres citent les ouvrages d'Hermès. Plutarque (*Théolog. Physico Graecor.*) dit que l'ancienne Théologie des Grecs & des Barbares n'était qu'un discours de Physique caché sous le voile des Fables. Il essaye même de l'expliquer, en disant que par Latone ils entendaient, la nuit ; par Junon, la terre ; par Apollon, le soleil ; & par Jupiter, la chaleur. Il ajoute peu après que les Egyptiens disaient qu'Osiris était le Soleil, Isis la Lune, Jupiter l'esprit universel répandu dans toute la Nature, & Vulcain le feu, &c. Manéthon s'étend beaucoup là-dessus.

Origène (*L. I. contre Celse*) dit que les Egyptiens amusaient le peuple par des fables, & qu'ils cachaient leur Philosophie sous le voile des noms des Dieux du pays. Coringius, malgré tout ce qu'il a écrit contre la Philosophie Hermétique, s'est vu contraint par des preuves solides d'avouer que les Prêtres d'Egypte exerçaient l'art de faire de l'or, & que la Chymie y a pris naissance. Saint





Clément d'Alexandrie fait dans ses Stromates un grand éloge de six ouvrages d'Hermès sur la Médecine. Diodore de Sicile parle allez au long (*Antiq. 1. 4. c. 2.*) d'un secret qu'avaient les Rois d'Egypte pour tirer de l'or d'un marbre blanc qui se trouvait sur les frontières de leur Empire. Strabon (*Geogr. 1. 17.*) fait aussi mention d'une pierre noire dont on faisait beaucoup de mortiers à Memphis. On verra dans la suite de cet ouvrage, que cette pierre noire, ce marbre blanc & cet or n'étaient qu'allégoriques, pour signifier la pierre des Philosophes parvenue à la couleur noire, que les mêmes Philosophes ont appelé *mortier*, parce que la matière se broie & se dissout. Le marbre blanc était cette même matière parvenue à la blancheur, appelée marbre, à cause de sa fixité. L'or était l'or Philosophique qui se tire & naît de cette blancheur, ou la pierre fixée au rouge : on trouvera ces explications plus détaillées dans le cours de cet ouvrage.

Philon Juif (*Lib. 1. de vitâ Mesis*) rapporte que Moïse avait appris en Egypte l'Arithmétique, la Géométrie, la Musique, & la *Philosophie symbolique*, qui ne s'y écrivait jamais que par des caractères sacrés, l'Astronomie & les Mathématiques. S. Clément d'Alexandrie s'exprime dans les mêmes termes que Philon, mais il ajoute la Médecine & la connaissance des Hiéroglyphes, que les Prêtres n'enseignaient qu'aux enfants des Rois du pays & aux leurs propres.

Hermès fut le premier qui enseigna toutes ces sciences aux Egyptiens, suivant Diodore de Sicile (*Lib. 2. c. 1.*), & Strabon (*Lib. 17.*). Le P. Kircker, quoique fort déchaîné contre la Philosophie Hermétique, a prouvé lui-même (*Oedyp. -Aegypt, T. 2.p.2.*) qu'elle était exercée en Egypte. On peut voir aussi Diodore (*Antiq. i. c. 11.*) & Julius Matern. Firmicus (*lib. 3.0. i. de Petosiri & Nicepso.*) S. Clément d'Alexandrie (*Strom. 1. 6.*) s'exprime ainsi à ce sujet : Nous avons encore quarante-deux ouvrages d'Hermès très utiles & très nécessaires. Trente-six de ces livres renferment toute la Philosophie des Egyptiens ; & les autres six regardent la Médecine en particulier : l'on traite de la construction du corps ou anatomie ; le second, des maladies ; le troisième, des instruments ; le quatrième, des médicaments ; le cinquième, des yeux ; & le sixième, des maladies des femmes.

Homère avait voyagé en Egypte (*Diod. de Sic. 1. I. c. 2.*), & y avait appris bien des choses dans la fréquentation qu'il eut avec les Prêtres de ce pays-là. On peut même dire que c'est là qu'il puisa ses Fables. Il en donne de grandes preuves dans plusieurs endroits de ses ouvrages, & en particulier dans son Hymne III. à Mercure, où il dit que ce Dieu fut le premier qui inventa l'art du feu. Homère parle même d'Hermès comme de l'auteur des richesses, & le nomme en conséquence. C'est pour cela qu'il dit (*ibid. v. 249.*) qu'Apollon ayant été trouver Hermès pour avoir des nouvelles des bœufs qu'on lui avait volés, il le vit couché dans son antre obscur, plein de nectar, d'ambrosie, d'or & d'argent,



& d'habits de Nymphes rouges & blancs. Ce nectar, cette ambroisie & ces habits de Nymphes seront expliqués dans le cours de cet ouvrage.

Esdras, dans ton quatrième liv. chap. 8. s'exprime ainsi. *Quomodo interrogabis terram, & dicet tibi quoniam dabit terram multam magis, unde fiat fictile, parvum autem pulverem unde aurum sit.*

Etienne de Byzance était si persuadé qu'Hermès était l'auteur de la Chymie, & en avait une si grande idée, qu'il n'a pas fait difficulté de nommer l'Egypte même *Ερρεοχυμιος*, & Vossius (de Idol.) a cru devoir corriger ce mot par celui *Ερμοχημιος*. C'est sans doute ce qui avait aussi engagé Homère à feindre que ces plantes *Moly* & *Nepenthes*, qui avaient tant de vertus, venaient d'Egypte. Pline (*Lib.13.c : 2.*) en rend témoignage en ces termes ; *Homerus quidem primus dodrinarum & antiquitatis parens, multus alias in admiratione Circes, gloriam herbarum AEgypto tribuit. Herbas certè AEgyptias à Régis uxore traditas suae Helenae plurimas narrat, ac nobile illud nepenthes, oblivionem tristitiae veniamque afferens, ab Helenâ nuque omnibus mortalibus propinandum.*

Il est donc hors de doute que l'Art Chymique d'Hermès était connu chez les Egyptiens. Il n'est guère moins constant que les Grecs qui voyagèrent en Egypte, l'y apprirent, au moins quelques-uns, & que l'ayant appris sous des hiéroglyphes, ils l'enseignèrent ensuite sous le voile des fables. Eustathius nous le donne assez à entendre dans son commentaire sur l'Iliade.

L'idée de faire de l'or par le secours de l'Art n'est donc pas nouvelle ; outre les preuves que nous en avons données, Pline (*Lib. 33. c. 4*) le confirme par ce qu'il rapporte de Caligula. « L'amour & l'avidité que Caius Caligula avait pour l'or, engagèrent ce Prince à travailler pour s'en procurer. il fit donc cuire, dit cet Auteur, une grande quantité d'orpiment, & réussit en effet à faire de l'or excellent, mais en petite quantité, qu'il y avait beaucoup plus de perte que de profit ». Caligula savait donc qu'on pouvait faire de l'or artificiellement, la Philosophie Hermétique était donc connue.

Quant aux Arabes, personne ne doute que la Chymie Hermétique & la vulgaire n'aient été toujours en vigueur parmi eux. Outre qu'Albusaraius nous apprend (*Dynastiâ nonâ.*) que les Arabes nous ont conservé un grand nombre d'ouvrages des Chaldéens, des Egyptiens & des Grecs par les traductions qu'ils en avaient faites en leur langue, nous avons encore les écrits de Geber, d'Avicenne, d'Abudali, d'Alphidius, d'Alchindis & de beaucoup d'autres sur ces matières. On peut même dire que la Chymie s'est répandue dans toute l'Europe par leur moyen. Albert le Grand, Archevêque de Ratisbonne, est un des premiers connus depuis les Arabes. Entre les autres ouvrages pleins de science &

~~~~~

d'érudition sur la Dialectique, les Mathématiques, la Physique, la Métaphysique, la Théologie & la Médecine, on en trouve plusieurs sur la Chymie, dont l'un porte pour titre *de Alchymia* : on l'a farci dans la suite d'une infinité d'additions & de sophistications. Le second est intitulé, *de concordantia Philosophorum*, le troisième, *de compositione compositi*. Il a fait aussi un traité des minéraux, à la fin duquel il met un article particulier de la matière des Philosophes sous le nom de *Electrum minérale*.

Dans le premier de ces Traités il dit : « L'envie de m'instruire dans la Chymie Hermétique, m'a fait parcourir bien des Villes & des Provinces, visiter les gens savants pour me mettre au fait de cette science. J'ai transcrit, & étudié avec beaucoup de soins & d'attention les livres qui en traitent, mais pendant longtemps JE n'ai point reconnu pour vrai ce qu'ils avancent. J'étudiai de nouveau les livres pour & contre, & je n'en pus tirer ni bien ni profit. J'ai rencontré beaucoup de Chanoines tant savants qu'ignorants dans la Physique, qui se mêlaient de cet Art, & qui y avaient fait des dépenses énormes ; malgré leurs peines, leurs travaux et leur argent, ils n'avaient point réussi. Mais tout cela ne me rebuta point ; je me mis moi-même à travailler ; je fis de la dépense, je lisais, je veillais ; j'allais d'un lieu à un autre, & je méditais sans cesse sur ces paroles d'Avicenne ; *Si la chose est, comment est-elle ? si elle n'est pas, comment n'est-elle pas ?* Je travaillais donc, j'étudiai avec persévérance, jusqu'à ce que je trouvais ce que je cherchais. J'en ai l'obligation à la grâce du Saint-Esprit qui m'éclaira, & non à ma science ». Il dit aussi dans son Traité des minéraux (*Lib. 3. c. I.*) : « Il n'appartient pas aux Physiciens de déterminer & de juger de la transmutation des corps métalliques, & du changement de l'un dans l'autre : c'est là le fait de l'Art, appelé Alchimie. Ce genre de science est très bon & très certain, parce qu'elle apprend à connaître chaque chose par sa propre cause ; & il ne lui est pas difficile de distinguer des choses mêmes les parties accidentelles qui ne sont pas de sa nature ». Il ajoute ensuite dans le chapitre second du même livre : « La première matière des métaux est un humide onctueux, subtil, incorporé, & mêlé fortement avec une matière terrestre. » C'est parler en Philosophe, & conformément à ce qu'ils en disent tous, comme on le verra dans la suite.

Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle son difficile, & Flamel parurent peu de temps après ; le nombre augmenta peu à peu, & cette science se répandit dans tous les Royaumes de l'Europe. Dans le siècle dernier on vit le Cosmopolite, d'Espagnet, & le Philalèthe, sans doute qu'il y en avait bien d'autres, & qu'il en existe encore aujourd'hui ; mais le nombre en est si petit ou ils se trouvent tellement cachés, qu'on ne saurait les découvrir. C'est une grande preuve qu'ils ne cherchent pas la gloire du monde, ou du moins qu'ils craignent les effets de



sa perversité. Ils se tiennent même dans le silence, tant du côté de la parole, que du côté des écrits. Ce n'est pas qu'il ne paraisse de temps en temps quelques ouvrages sur cette matière ; mais il suffit d'avoir lu & médité ceux des vrais Philosophes, pour s'apercevoir bientôt qu'ils ne leur ressemblent que par les termes barbares, & le style énigmatique, mais nullement pour le fond. Leurs Auteurs avaient lu de bons livres ; ils les citent assez souvent, mais ils le font si mal à propos, qu'ils prouvent clairement, ou qu'ils ne les ont point médités, ou qu'ils l'ont fait de manière à adapter les expressions des Philosophes aux idées fausses que la prévention leur avait mises dans l'esprit à l'égard des opérations & de la matière, & non point en cherchant à rectifier leurs idées sur celle des Auteurs qu'ils lisaient. Ces ouvrages des faux Philosophes sont en grand nombre ; tout le monde a voulu se mêler d'écrire, & la plupart sans doute pour trouver dans la bourse du Libraire une ressource qui leur manquait d'ailleurs, ou du moins pour se faire un nom qu'ils ne méritent certainement pas. Un Auteur souhaitait autrefois que quelque vrai Philosophe eût assez de charité envers le Public pour publier une liste de bons Auteurs dans ce genre de sciences, afin d'ôter à un grand nombre de personnes la confiance avec laquelle ils lisent les mauvais qui les induisent en erreur. Olaus Borrichius, Danois, fit imprimer en conséquence, sur la fin du siècle dernier, un ouvrage qui a pour titre : *Conspectus Chymicorum celebriorum*. Il fait des articles séparés de chacun, & dit assez prudemment ce qu'il en pense. Il exclut un grand nombre d'Auteurs de la classe des vrais Philosophes : mais tous ceux qu'ils donnent pour vrais le sont-ils en effet ? d'ailleurs le nombre en est si grand, qu'on ne sait lesquels choisir préféablement à d'autres. On doit être par conséquent fort embarrassé quand on veut s'adonner à cette étude. J'aimerais donc mieux m'en tenir au sage conseil de d'Espagnet, qu'il donne en ces termes dans *son Arcanum Hermeticae Philofophiae opus*, can. 9. « Celui qui aime la vérité de cette science doit lire peu d'Auteurs ; mais marqués au bon coin ». Et can. 10. « Entre les bons Auteurs qui traitent de cette Philosophie abstraite, & de ce secret Physique, ceux qui en ont parlé avec le plus d'esprit, de solidité & de vérité sont, entre les anciens, Hermès (*Table d'Emeraude & les sept chapitres.*) & Morien Romain (*Entretien du Roi Calid & de Morien.*), entre les modernes, Raymond Lulle, que j'estime & que je considère plus que tout les autres, & Bernard, Comte de la Marche-Trévisanne, connu sous le nom du bon Trévisan (*La Philosophie des Métaux, & sa Lettre à Thomas de Boulogne.*). Ce que le subtil Raymond Lulle a omis, les autres n'en ont point fait mention. Il est donc bon de lire, relire & méditer sérieusement son testament ancien & son codicille, comme un legs d'un prix inestimable, dont il nous a fait présent ; à ces deux ouvrages on joindra la lecture de ses deux pratiques (*La plupart des autres livres de Raymond Lulle qui ne sont pas cités ici sont plus qu'inutiles.*). On y trouve tout ce qu'on peut désirer, particulièrement la vérité de la matière, les degrés du feu, le régime au moyen

duquel on parfait l'œuvre ; toutes choses que les Anciens se sont étudiés de cacher avec plus de soins. Aucun autre n'a parlé si clairement & si fidèlement des causes cachées des choses, & des mouvements secrets de la Nature. Il n'a presque rien dit de l'eau première & mystérieuse des Philosophes ; mais ce qu'il en dit est très significatif».

« Quant à cette eau limpide recherchée de tant de personnes, & trouvée de si peu, quoiqu'elle foie présente à tout le monde & qu'il en fait usage. Un noble Polonais, homme d'esprit & savant, a fait mention de cette eau qui est la base de l'œuvre, assez au long dans ses Traités qui ont pour titre : *Novum lumen, Chemicum ; Parabola ; Enigma ; de Sulfure*. Il en a parlé avec tant de clarté, que celui qui en demanderait davantage, ne serait pas capable d'être contenté par d'autres. »

« Les Philosophes, continue le même Auteur, s'expliquent plus volontiers & avec plus d'énergie par un discours muet, c'est-à-dire, par des figures allégoriques & énigmatiques, que par des écrits ; tels sont, par exemple, la table de Senior ; les peintures allégoriques du Rosaire ; celles d'Abraham Juif, rapportées par Flamel, & celles de Flamel même. De ce nombre sont aussi les emblèmes de Michel Maïer, qui y a renfermé, & comme expliqué si clairement les mystères des Anciens, qu'il n'est guère possible de mettre la vérité devant les yeux avec plus de clarté. »

Tels font les seuls Auteurs loués par d'Espagnet, comme suffisants sans doute pour mettre au fait delà Philosophie Hermétique, un homme qui veut s'y appliquer. Il dit qu'il ne faut pas se contenter de les lire une ou deux fois, mais six fois & davantage sans se rebuter ; qu'il faut le faire avec un cœur pur & détaché des embarras fatigants du siècle, avec un véritable & ferme propos de n'user de la connaissance de cette science, que pour la gloire de Dieu & l'utilité du prochain, afin que Dieu puisse répandre ses lumières & sa sagesse dans l'esprit & le cœur ; parce que la sagesse, suivant que dit le Sage, n'habitera jamais dans un cœur impur & souillé de péchés.

D'Espagnet exige encore une grande connaissance de la Physique ; & c'est pour cet effet que j'en mettrai à la suite de ce Discours un traité abrégé qui en renfermera les principes généraux tirés des Philosophes Hermétiques, que d'Espagnet a recueillis dans son Enchyridion. Le traité Hermétique qui est à la suite est absolument nécessaire pour disposer le Lecteur à l'intelligence de cet ouvrage. J'y joindrai les citations des Philosophes, pour faire voir qu'ils sont tous d'accord sur les mêmes points.

On ne saurait trop recommander l'étude de la Physique, parce qu'on y apprend



à connaître les principes que la Nature emploie dans la composition & la formation des individus des trois règnes animal, végétal & minéral. Sans cette connaissance on travaillerait à l'aveugle, & l'on prendrait pour former un corps, ce qui ne serait propre qu'à en former un d'un genre ou d'une espèce tout-à-fait différente de celui qu'on se propose. Car l'homme vient de l'homme, le bœuf du bœuf, la plante de sa propre semence, & le métal de la sienne. Celui qui chercherait donc, hors de la nature métallique, l'art & le moyen de multiplier ou de perfectionner les métaux, serait certainement dans l'erreur. Il faut cependant avouer que la Nature ne saurait par elle seule multiplier les métaux, comme le fait l'art Hermétique. Il est vrai que les métaux renferment dans leur centre cette propriété multiplicative, mais ce sont des pommes cueillies avant leur maturité, suivant ce qu'en dit Flamel. Les corps ou métaux parfaits (Philosophiques) contiennent cette semence plus parfaite & plus abondance ; mais elle y est si opiniâtement attachée, qu'il n'y a que la solution Hermétique qui puisse l'en tirer. Celui qui en a le secret, a celui du grand œuvre, si l'on en croit tous les Philosophes. Il faut, pour y parvenir, connaître les agents que la Nature emploie pour réduire les mixtes à leurs principes ; parce que chaque corps est composé de ce en quoi il se résout naturellement. Les principes de Physique détaillés ci-après sont très propres à servir de flambeau pour éclairer les pas de celui qui voudra pénétrer dans le puits de Démocrite, & y découvrir la vérité cachée dans les ténèbres les plus épaisses. Car ce puits n'est autre que les énigmes, les allégories, & les obscurités répandues dans les ouvrages des Philosophes, qui ont appris des Egyptiens, comme Démocrite, à ne point dévoiler les secrets de la sagesse, dont il avait été instruit par les successeurs du père de la vraie Philosophie.



PRINCIPES GÉNÉRAUX DE PHYSIQUE,

Suivant la Philosophie Hermétique.

Il n'est pas donné à tous de pénétrer jusqu'au facturier des ferrets de la Nature : très peu de gens savent le chemin qui y conduit. Les uns impatients s'égarerent en prenant des sentiers qui semblent en abrégier la route ; les autres trouvent presque à chaque pas des carrefours qui les embarrassent, prennent à gauche, & vont au Tartare, au lieu de tenir la droite qui mène aux champs Elysées, parce qu'ils n'ont pas, comme Enée (*Eneid. L. 6.*), une Sibylle pour guide. D'autres enfin ne pensent pas se tromper en suivant le chemin le plus battu & le plus fréquenté. Tous s'aperçoivent néanmoins, après de longues fatigues, que, loin d'être arrivés au but, ils ont ou passé à côté, ou lui ont tourné le dos.

Les erreurs ont leur source dans le préjugé, comme dans le défaut de lumières & de solides instructions. La véritable route ne peut être que très simple, puisqu'il n'y a rien de plus simple que les opérations de la Nature. Mais quoique tracée par cette même Nature, elle est peu fréquentée, & ceux mêmes qui y passent se font un devoir jaloux de cacher leurs traces avec des ronces & des épines. On n'y marche qu'à travers l'obscurité des fables & des énigmes, il est très difficile de ne pas s'égarer, si un Ange tutélaire ne porte le flambeau devant nous.

Il faut donc connaître la Nature avant que de se mettre en devoir de l'imiter, & d'entreprendre de perfectionner ce qu'elle a laissé dans le chemin de la perfection. L'étude de la Physique nous donne cette connaissance, non de cette Physique des Ecoles, qui n'apprend que la spéculation, & qui ne meuble la mémoire que de termes plus obscurs, & moins intelligibles que la chose même que l'on veut expliquer. Physique, qui prétendant nous définir clairement un corps, nous dit que c'est un composé de points ou de parties, de points qui menés d'un endroit à un autre formeront des lignes, ces lignes rapprochées, une surface ; de-là l'étendue & les autres dimensions. De la réunion des parties résultera un corps, & de leur désunion, la divisibilité à l'infini, ou, si l'on veut, à l'indéfini. Enfin, tant d'autres raisonnements de cette espèce, peu capables de satisfaire un esprit curieux de parvenir à une connaissance palpable & pratique des individus qui composent ce vaste Univers. C'est à la Physique Chymique qu'il faut avoir recours. Elle est une science pratique, fondée sur une théorie, dont l'expérience prouve la vérité. Mais, cette expérience est malheureusement si rare, que bien des gens en prennent occasion de douter de son existence.

En vain des Auteurs, gens d'esprit, de génie, & très savants dans d'autres parties, ont-ils voulu inventer des systèmes, pour nous représenter, par une



description fleurie, la formation & la naissance du monde L'un s'est embarrassé dans des tourbillons, donc le mouvement trop rapide l'a emporté : il s'est perdu avec eux. Sa première matière, divisée en matière subtile, rameuse & globuleuse, ne nous a laissé qu'une vaine matière à raisonnements subtils, sans nous apprendre ce que c'est que l'essence des corps. Un autre, non moins ingénieux, s'est avisé de soumettre tout au calcul, & a imaginé une attraction réciproque, qui pourrait tout au plus nous aider à rendre raison du mouvement actuel des corps, sans nous donner aucune lumière sur les principes donc ils sont composés. Il sentait très bien que c'était faire revivre, sous un nouveau nom, les qualités occultes des Péripatéticiens, bannies de l'école depuis longtemps ; aussi n'a-t-il débité son attraction que comme une conjecture, que ses sectateurs se font fait un devoir de soutenir comme une chose réelle.

La tête du troisième, frappée du même coup dont sa prétendue comète heurta le Soleil, a laissé prendre à ses idées des routes aussi peu régulières que celles qu'il fixe aux planètes, formées, selon lui, des parties séparées par ce choc du corps igné de l'Astre qui préside au jour.

Les imaginations d'un Telliamed, & celles d'autres Ecrivains semblables sont des rêveries qui ne méritent que du mépris ou de l'indignation. Tous ceux enfin qui ont voulu s'écarter de ce que Moïse nous a laissé dans la Genèse, se sont perdus dans leurs vains raisonnements.

Qu'on ne nous dite pas que Moïse n'a voulu faire que des Chrétiens, & non des Philosophes. Instruit par la révélation de l'Auteur même de la Nature ; versé d'ailleurs très parfaitement dans toutes les sciences des Egyptiens, les plus instruits & les plus éclairés dans toutes celles que nous cultivons, qui, mieux que lui, était en état de nous apprendre quelque chose de certain sur l'histoire de l'Univers ?

Son système, il est vrai, est très propre à faire des Chrétiens, mais cette qualité, qui manque à la plupart des autres, est-elle donc incompatible avec la vérité ? Tout y annonce la grandeur, la toute-puissance, & la sagesse du Créateur ; mais tout en même temps y manifeste à nos yeux la créature telle qu'elle est. Dieu parla, & tout fut fait, *dixit, & facta sunt* (Gen.1.). C'était assez pour des Chrétiens, mais ce n'était pas assez pour des Philosophes. Moïse ajoute d'où ce monde a été tiré, quel ordre il a plu à l'Etre suprême de mettre dans la formation de chaque règne de la Nature. Il fait plus : il déclare positivement quel est le principe de tout ce qui existe, & ce qui donne la vie & le mouvement à chaque individu. Pouvait-il en dire davantage en si peu de paroles ? Exigeraient-on de lui qu'il eût décrit l'anatomie de toutes les parties de ces individus ?



& quand il l'aurait fait, s'en serait-on mieux rapporté à lui ? On veut examiner ; on le veut, parce qu'on doute : on doute par ignorance, & sur un tel fondement, quel système peut-on élever, qui ne tombe bientôt en ruine ?

Le Sage ne pouvait mieux désigner cette espèce d'Architectes, ces fabricateurs de systèmes, qu'en disant que Dieu a livré l'Univers à leurs vains raisonnements (*Eccléf. c. 3. v. II. 1. Partie.*). Disons mieux : il n'est personne versé dans la science de la Nature, qui ne reconnaisse Moïse pour un homme inspiré de Dieu, pour un grand Philosophe, & un vrai Physicien. Il a décrit la création du monde & de l'homme avec autant de vérité, que s'il y avait assisté en personne. Mais avouons en même temps que ses écrits sont si sublimes, qu'ils ne sont pas à la portée de tout le monde, & que ceux qui le combattent, ne le font que parce qu'ils ne l'entendent pas, que les ténèbres de leur ignorance les aveuglent, & que leurs systèmes ne sont que des délires mal combinés d'une tête bouffie de vanité, & malade de trop de présomption.

Rien de plus simple que la Physique. Son objet, quoique très composé aux yeux des ignorants, n'a qu'un seul principe, mais divisé en parties les unes plus subtiles que les autres. Les différentes proportions employées dans le mélange, la réunion & les combinaisons des parties plus subtiles avec celles qui le sont moins, forment tous les individus de la Nature. Et comme ces combinaisons sont presque infinies, le nombre des mixtes l'est aussi.

Dieu est un Etre éternel, une unité infinie, principe radical de tout : son essence est une immense lumière, sa puissance une toute-puissance, son désir un bien parfait, sa volonté absolue un ouvrage accompli. A qui voudrait en savoir davantage, il ne reste que l'étonnement, l'admiration, le silence, & un abîme impénétrable de gloire.

Avant la création il était comme replié en lui-même & se suffisait. Dans la création il accoucha, pour ainsi dire, & mit au jour ce grand ouvrage qu'il avait conçu de toute éternité. Il se développa par une extension manifeste de lui-même, & rendit actuellement matériel ce monde idéal, comme s'il eût voulu rendre palpable l'image de sa Divinité. C'est ce qu'Hermès a voulu nous faire entendre lorsqu'il dit que Dieu changea de forme ; qu'alors le monde fut manifesté & changé en lumière (*Pymand. c. I.*). Il paraît vraisemblable que les Anciens entendaient quelque chose d'approchant, par la naissance de Pallas, sortie du cerveau de Jupiter avec le secours de Vulcain ou de la lumière.

Non moins sage dans ses combinaisons que puissant dans ses opérations, le Créateur a mis un si bel ordre dans la masse organique de l'Univers, que les



choses supérieures sont mêlées sans confusion avec les inférieures, & deviennent semblables par une certaine analogie. Les extrêmes se trouvent liés très étroitement par un milieu insensible, ou un nœud secret de cet adorable ouvrier, de manière que tout obéit de concert à la direction du Modérateur suprême, sans que le lien des différentes parties puisse être rompu que par celui qui en a fait l'assemblage. Hermès avait donc raison de dire (*Tab. Smarag.*) que ce qui est en bas est semblable à ce qui est en haut, pour parfaire toutes les choses admirables que nous voyons.

De la première matière.

Quelques Philosophes ont supposé une matière préexistante aux éléments, mais comme ils ne la connaissaient pas, ils n'en ont parlé que d'une manière obscure & très embrouillée. Aristote, qui paraît avoir cru le monde éternel, parle cependant d'une première matière universelle, sans oser néanmoins s'engager dans les détours ténébreux des idées qu'il en avait. Il ne s'est exprimé à cet égard que d'une manière fort ambiguë. Il la regardait comme le principe de toutes les choses sensibles, & semble vouloir insinuer que les éléments se sont formés par une espèce d'antipathie ou de répugnance qui se trouvait entre les parties de cette matière (*De ortu & interitu, 1. 2. c. 1. & 2.*). Il eût mieux philosophé s'il n'y avait vu qu'une sympathie & un accord parfait, puisqu'on ne voit aucune contrariété dans les éléments mêmes, quoiqu'on pense ordinairement que le feu est opposé à l'eau. On ne s'y tromperait pas, si l'on faisait attention que cette opposition prétendue ne vient que de l'intention de leurs qualités, & de la différence de subtilité de leurs parties, puisqu'il n'y a point d'eau sans feu.

Thalès, Héraclite, Hésiode ont regardé l'eau comme la première matière des choses. Moïse paraît dans la Genèse (*Gen. 1.*) favoriser ce sentiment, en donnant les noms d'abîme & d'eau à cette première matière, non qu'il entendît l'eau, élément que nous buvons, mais une espèce de fumée, une vapeur humide, épaisse & ténébreuse, qui se condense dans la suite plus ou moins, selon les choses plus ou moins compactes qu'il a plu au Créateur d'en former. Ce brouillard, cette vapeur immense se concentra, s'épaissit, ou se raréfia en une eau universelle & chaotique, qui devint par-là le principe de tout pour le présent & pour la suite (*Cosmop. Tract.4.*).

Dans son commencement, cette eau était volatile, telle qu'un brouillard, la condensation en fit une matière plus ou moins fixe. Mais quelle que puisse être cette matière, premier principe des choses, elle fut créée dans des ténèbres trop épaisses & trop obscures, pour que l'esprit humain puisse y voir clairement.



l'Auteur seul de la Nature la connaît, & en vain les Théologiens & les Philosophes voudraient-ils déterminer ce qu'elle était.

Il est cependant très vraisemblable que cet abîme ténébreux, ce chaos était une matière aqueuse ou humide, comme plus propre & plus disposée à être atténuée, raréfiée, condensée, & servir par ces qualités à la construction des Cieux & de la Terre.

L'Écriture Sainte nomme cette masse informe tantôt terre vide, & tantôt eau, quoiqu'elle ne fût actuellement ni l'une ni l'autre, mais seulement en puissance. Il serait donc permis de conjecturer qu'elle pouvait être à peu près comme une fumée, ou une vapeur épaisse & ténébreuse, stupide & sans mouvement, engourdie par une espèce de froid, & sans action ; jusqu'à ce que la même parole qui créa cette vapeur, y infusa un esprit vivifiant, qui devint comme visible & palpable par les effets qu'il y produisit.

La séparation des eaux supérieures d'avec les inférieures, dont il est fait mention dans la Genèse, semble s'être faite par une espèce de sublimation des parties les plus subtiles, & les plus ténues, d'avec celles qui l'étaient moins, à peu près comme dans une distillation où les esprits montent & se séparent des parties les plus pesantes, plus terrestres, & occupent le haut du vase, pendant que les plus grossières demeurent au fond.

Cette opération ne put se faire que par le secours de cet esprit lumineux qui fut infusé dans cette masse. Car la lumière est un esprit igné, qui, en agissant sur cette vapeur, & dans elle, rendit quelques parties plus pesantes en les condensant, & devenues opaques par leur adhésion plus étroite ; cet esprit les chassa vers la région inférieure, où elles conservent les ténèbres dans lesquelles elles étaient premièrement ensevelies. Les parties plus ténues, & devenues homogènes de plus en plus par l'uniformité de leur ténuité & de leur pureté, furent élevées & poussées vers la région supérieure, où moins condensées elles laissèrent un passage plus libre à la lumière qui s'y manifesta dans toute sa splendeur.

Ce qui prouve que l'abîme ténébreux, le chaos, ou la première matière du monde, était une masse aqueuse & humide, c'est qu'outre les raisons que nous avons rapportées, nous en avons une preuve assez palpable sous nos yeux. Le propre de l'eau est de couler, de fluer tant que la chaleur l'anime & l'entretient dans son état de fluidité. La continuité des corps, l'adhésion de leurs parties est due à l'humeur aqueuse. Elle est comme la colle ou la soudure qui réunit & lie les parties élémentaires des corps. Tant qu'elle n'en est point séparée entièrement, ils conservent la solidité de leur masse. Mais si le feu vient à



échauffer ces corps au-delà du degré nécessaire pour leur conservation dans leur manière d'être actuelle, il chasse, raréfie cette humeur, la fait évaporer, & le corps se réduit en poudre, parce que le lien qui en réunissait les parties n'y est plus.

La chaleur est le moyen & l'instrument que le feu emploie dans ses opérations ; il produit même par son moyen deux effets qui paraissent opposés, mais qui sont très conformes aux lois de la Nature, & qui nous représentent ce qui s'est passé dans le débrouillement du chaos. En séparant la partie la plus ténue & la plus humide de la plus terrestre, la chaleur raréfie la première, & condense la seconde. Ainsi par la séparation des hétérogènes se fait la réunion des homogènes.

Nous ne voyons en effet dans le monde qu'une eau plus ou moins condensée. Entre le Ciel & la Terre, tout est fumée, brouillards, vapeurs poussés du centre & de l'intérieur de la terre, & élevée au-dessus de sa circonférence dans la partie que nous appelons air. La faiblesse des organes de nos sens ne nous permet pas de voir les vapeurs subtiles, ou émanations des corps célestes, que nous nommons influences, & se mêlent avec les vapeurs qui se subliment des corps sublunaires. Il faut que les yeux de l'esprit viennent au secours de la faiblesse des yeux du corps.

En cour temps les corps transpirent une vapeur subtile, qui se manifeste plus clairement en Été. L'air échauffe sublime les eaux en vapeurs, les pompe, les attire à lui. Lorsqu'après une pluie les rayons du Soleil dardent sur la terre, on la voit fumer & s'exhaler en vapeurs. Ces vapeurs voltigent dans l'air en forme de brouillards, lorsqu'elles ne s'élèvent pas beaucoup au-dessus de la superficie de la terre : mais quand elles montent jusqu'à la moyenne région, on les voit courir ci & là sous la forme de nuées. Alors elles se résolvent en pluie, en neige, en grêle, &c. & tombent pour retourner à leur origine.

L'ouvrier le sent à sa grande incommodité, quand il travaille avec action. L'homme oisif même l'éprouve dans les grandes chaleurs. Le corps transpire toujours, & les sueurs qui ruissellent souvent le long du corps le manifestent assez.

Ceux qui ont donné dans les idées creuses des Rabbins, ont cru qu'il avait existé, avant cette première matière, un certain principe plus ancien qu'elle, auquel ils ont donné fort improprement le nom *d'Hylé*. C'était moins un corps qu'une ombre immense, moins une chose, qu'une image très obscure de la chose, que l'on devrait plutôt nommer un fantôme ténébreux de l'Etre, une nuit très noire, & la retraite ou le centre des ténèbres, enfin une chose qui n'existe



qu'en puissance, & telle seulement qu'il serait possible à l'esprit humain de se l'imaginer dans un songe. Mais l'imagination même ne saurait nous le représenter autrement que comme un aveugle-né se représente la lumière du Soleil. Ces sectateurs du Rabbinisme ont jugé à propos de dire que Dieu tira de ce premier principe un abîme ténébreux, informe comme la matière prochaine des éléments & du monde. Mais enfin tout de concert nous annonce l'eau comme première matière des choses.

L'esprit de Dieu qui était porté sur les eaux (*Gen. I.*), fut l'instrument dont le suprême Architecte du monde se servit pour donner la forme à l'Univers. Il répandit à l'instant la lumière, réduisit de puissance en acte les semences des choses auparavant confuses dans le chaos, & par une altération constante de coagulations & de résolutions, il entretint tous les individus. Répandu dans toute la masse, il en anime chaque partie, & par une continuelle & secrète opération il donne le mouvement à chaque individu, félon le genre & l'espèce auquel il l'a déterminé. C'est proprement l'âme du monde, & qui l'ignore ou le nie, ignore les lois de l'Univers.

De la Nature.

A ce premier moteur ou principe de génération & d'altération, s'en joint un second corporifié, auquel nous donnons le nom de *Nature*. L'œil de Dieu, toujours attentif à son ouvrage, est proprement la Nature même, & les lois qu'il a posées pour sa conservation, sont les causes de tout ce qui s'opère dans l'Univers. La Nature que nous venons d'appeler un second moteur corporifié, est une Nature secondaire, un serviteur fidèle qui obéit exactement aux ordres de son maître (*Cosmopol. Tract. 2.*), ou un instrument conduit par la main d'un ouvrier incapable de se tromper. Cette Nature ou cause seconde est un esprit universel, qui a une propriété vivifiante & fécondante de la lumière créée dans le commencement, & communiquée à toutes les parties du macrocosme. Zoroastre avec Héraclite l'ont appelé un esprit igné, un feu invisible, & l'âme du monde. C'est de lui que parle Virgile, lorsqu'il dit (*Eneid. 1. 6.*) : Dès le commencement un certain esprit igné fut infusé dans le ciel, la terre & la mer, la lune, & les astres Titaniens ou terrestres (*C'est-à-dire, les minéraux & les métaux, auxquels on a donné les noms de planètes.*). Cet esprit leur donne la vie & les conserve. Ame répandue dans tout le corps, elle donne le mouvement à toute la masse, & à chacune de ses parties. De là sont venues toutes les espèces d'êtres vivants, quadrupèdes, oiseaux, poissons. Cet esprit igné est le principe de leur vigueur : son origine est céleste, & il leur est communiqué par la semence qui les produit.



L'ordre qui règne dans l'Univers n'eut qu'une suite développée des lois éternelles. Tous les mouvements des différentes parties de sa masse en dépendent. La Nature forme, altère & corrompt sans cesse, & son modérateur, présent partout, répare continuellement les altérations de l'ouvrage.

On peut partager le monde en trois régions, la supérieure, la moyenne & l'inférieure. Les Philosophes Hermétiques donnent à la première le nom d'*intelligible*, & disent qu'elle est spirituelle, immortelle ou inaltérable ; c'est la plus parfaite.

La moyenne est appelée céleste. Elle renferme les corps les moins imparfaits & une quantité d'esprits (Il faut remarquer que les Philosophes n'entendent pas par ces esprits, des esprits immatériels ou esprits angéliques, mais seulement des esprits physiques, tels que l'esprit igné répandu dans l'univers. Telle est aussi la spiritualité de leur région supérieure.). Cette région étant au milieu participe de la supérieure & de l'inférieure. Elle sert comme de milieu pour réunir ces deux extrêmes, & comme de canal par où se communiquent sans cesse à l'intérieure les esprits vivifiants qui en animent toutes les parties. Elle n'est sujette qu'à des changements périodiques.

L'inférieure ou élémentaire comprend tous les corps sublunaires. Elle ne reçoit des deux autres les esprits vivifiants que pour les leur rendre. C'est pourquoi tout s'y altère, tout s'y corrompt, tout y meurt ; il ne s'y fait point de génération qui ne soit précédée de corruption ; & point de naissance, que la mort ne s'ensuive.

Chaque région est soumise, & dépend de celle qui lui est supérieure, mais elles agissent de concert. Le Créateur seul a le pouvoir d'anéantir les êtres, comme lui seul a eu le pouvoir de les tirer du néant. Les lois de la Nature ne permettent pas que ce qui porte le caractère d'être ou de substance, soit assujetti à l'anéantissement. Ce qui a fait dire à Hermès (*Pymand.*) que rien ne meurt dans ce monde, mais que tout passe d'une manière d'être à une autre. Tout mixte est composé d'éléments, & se résout enfin dans ces mêmes éléments, par une rotation continuelle de la Nature, comme l'a dit Lucrèce:

Huic accedit uti quicque in sua corpora rursum

Dissolvat natura ; neque ad nihilum interimat res.

Il y eut donc dès le commencement deux principes, l'un lumineux, approchant beaucoup de la Nature spirituelle ; l'autre tout corporel & ténébreux. Le premier pour être le principe de la lumière, du mouvement & de la chaleur : le second comme principe des ténèbres, d'engourdissement & de froid (*Cosmop.*



Tract. I.) Celui-là actif & masculin, celui-ci passif & féminin. Du premier vient le mouvement pour la génération dans notre monde élémentaire, & de la part du second procède l'altération, d'où la mort a pris commencement.

Tout mouvement se fait par raréfaction & condensation (*Beccher. Phys. subt.*). La chaleur, effet de la lumière sensible ou insensible, est la cause de la raréfaction, & le froid produit le resserrement ou la condensation. Toutes les générations, végétations & accrétions ne se font que par ces deux moyens ; parce que ce sont les deux premières dispositions dont les corps aient été affectés. La lumière ne s'est répandue que par la raréfaction ; & la condensation, qui produit la densité des corps, a feule arrêté le progrès de la lumière, & conservé les ténèbres.

Lorsque Moïse dit que Dieu créa le ciel & la terre, il semble avoir voulu parler des deux principes formel & matériel, ou actif & passif que nous avons expliqué, & il ne paraît pas avoir entendu par la terre, cette masse aride qui parut après que les eaux s'en furent séparées. Celle dont parle Moïse est le principe matériel de tout ce qui existe, & comprend le globe terra-aque-aérien. L'autre n'a pris proprement son nom que de sa sécheresse ; & pour la distinguer de l'amas des eaux, & *vocavit Deus aridam terrant, congrigationesque aquarum maris* (*Gen. C. I.*).

L'air, l'eau & la terre ne sont qu'une même matière plus ou moins tenue & subtilisée, selon qu'elle est plus ou moins raréfiée. L'air, comme le plus proche du principe de raréfaction, est le plus subtil ; l'eau vient ensuite, & puis la terre.

Comme l'objet que je me propose en donnant ces principes abrégés de Physique, est seulement d'instruire sur ce qui peut éclairer les amateurs de la Philosophie Hermétique, je n'entrerai point dans le détail de la formation des astres & de leurs mouvements.

De la lumière, & de ses effets.

La lumière, après avoir agi sur les parties de la masse ténébreuse, qui lui étaient plus voisines, & les avoir raréfiées plus ou moins à proportion de leur éloignement, pénétra enfin Jusqu'au centre, pour l'animer dans son tout, la féconder, & lui faire produire tout ce que l'Univers présente à nos yeux. Il plut alors à Dieu d'en fixer la source naturelle dans le Soleil, sans cependant l'y ramasser toute entière. Il semble que Dieu l'en ait voulu établir comme l'unique dispensateur, afin que la lumière créée de Dieu unique, lumière incréée, elle fût communiquée aux créatures par un seul, comme pour nous indiquer sa première origine.

De ce flambeau lumineux tous les autres empruntent leur lumière & l'éclat



qu'ils réfléchissent sur nous ; parce que leur matière compacte produit à notre égard le même effet qu'une masse sphérique polie, ou un miroir sur lequel tombent les rayons du Soleil. Nous devons juger des corps célestes comme de la Lune, dans laquelle la vue seule nous découvre de la solidité, & une propriété commune aux corps terrestres d'intercepter les rayons du Soleil, & de produire de l'ombre, ce qui ne convient qu'aux corps opaques. On ne doit pas en conclure que les Astres, & les Planètes ne sont pas des corps diaphanes ; puisque les nuages, qui ne sont que des vapeurs ou de l'eau, font également de l'ombre en interceptant les rayons solaires.

Quelques Philosophes ont appelé le Soleil *âme du monde*, & l'ont supposé placé au milieu de l'univers, afin que comme d'un centre il lui fût plus facile de communiquer partout ses bénignes influences. Avant que de les avoir reçues, la terre était comme dans une espèce d'oisiveté, ou comme une femelle sans mâle. Sitôt qu'elle en fut imprégnée, elle produisit aussitôt, non des simples végétaux comme auparavant, mais des êtres animés & vivants, des animaux de toutes sortes d'espèces.

Les éléments furent donc aussi le fruit de la lumière ; & ayant tous un même principe, comment pourraient-ils, suivant l'opinion vulgaire, avoir entre eux de l'antipathie & de la contrariété ? C'est de leurs union que sont formés tous les corps selon leur espèces différentes ; & leur diversité ne vient que du plus ou du moins de ce que chaque élément fournit pour la composition de chaque mixte.

La première lumière avait jeté les semences des choses dans les matrices qui étaient propres à chacune ; celle du Soleil les a comme fécondées, & fait germer. Chaque individu conserve dans son intérieur une étincelle de cette lumière qui réduit les semences de puissance en acte. Les esprits des êtres vivants sont des rayons de cette lumière, & l'âme seule de l'homme est un rayon ou comme une émanation de la lumière incréée. Dieu, cette lumière éternelle, infinie, incompréhensible, pouvait-il se manifester au monde autrement que par la lumière ; & faut-il s'étonner s'il a infusé tant de beautés & de vertus dans son image, qu'il a formé lui-même, & dans laquelle il a établi son trône : *In sole posuit tabernaculum suum (Psal.18.)*.

De l'Homme.

Dieu en se corporifiant, pour ainsi dire, par la création du monde, ne crut pas que c'était assez d'avoir fait de si belles choses, il voulut y mettre le sceau de sa Divinité, & se manifester encore plus parfaitement par la formation de l'homme. Il le fit pour cet effet à son image & à celle du monde. Il lui donna une



âme, un esprit & un corps, & de ces trois choses réunies dans un même sujet, il en constitua l'humanité.

Il composa ce corps d'un limon extraie de la plus pure substance de tous les corps créés. Il tira son esprit de tout ce qu'il y avait de plus parfait dans la Nature, & il lui donna une âme faire par une espèce d'extension de lui-même. C'est Hermès qui parle.

Le corps représente le monde sublunaire, composé de terre & d'eau ; c'est pour cela qu'il est composé de sec & d'humide, ou d'os, de chair & de sang.

L'esprit infiniment plus subtil, tient comme le milieu entre l'âme & le corps, & leur sert comme de lien pour les unir, parce qu'on ne peut joindre deux extrêmes que par un milieu. C'est lui qui par sa vertu ignée vivifie & meut le corps sous la conduite de l'âme, donc il est le ministre, quelquefois rebelle, à ses ordres, il suit ses propres fantaisies & son penchant. Il représente le firmament, dont les parties constituantes sont infiniment plus subtiles que celles de la terre & de l'eau. L'âme enfin est l'image de Dieu même, & le flambeau de l'homme.

Le corps tire sa nourriture de la plus pure substance des trois règnes de la Nature, qui passent successivement de l'un dans l'autre pour aboutir à l'homme, qui en est la fin, le complément & l'abrégé. Ayant été fait de terre & d'eau, il ne peut se nourrir que d'une manière analogue, c'est-à-dire, d'eau & de terre, & ne saurait manquer de s'y résoudre.

L'esprit se nourrit de l'esprit de l'Univers, & de la quintessence de tout ce qui le constitue, parce qu'il en a été fait. L'âme enfin de l'homme s'entretient de la lumière divine dont elle tire son origine.

La conservation du corps est confiée à l'esprit. Il travaille les aliments grossiers que nous prenons des végétaux & des animaux, dans les laboratoires pratiqués dans l'intérieur du corps. Il y sépare le pur de l'impur, il garde & distribue dans les vaisseaux déférents la quintessence analogue à celle dont le corps a été fait, soit pour en augmenter le volume, soit pour l'entretenir, renvoie & rejette l'impur & l'hétérogène par les voies destinées à cet usage.

C'est la véritable archée de la Nature, que Van Helmont (*Traité des Mal. I. Partie.*) suppose placé à l'orifice de l'estomac ; mais donc il ne paraît pas avoir eu, une idée nette, puisqu'il en a parlé d'une manière si embrouillée, qu'il s'est rendu presque inintelligible.

Cet archée est un principe igné, principe de chaleur, de mouvement & de vie, qui anime le corps, & conserve sa manière d'être autant de temps que la



faiblesse de ses organes le permet. Il se nourrit des principes analogues à lui-même qu'il attire sans cesse par la respiration : c'est pourquoi la mort succède à, la vie, presque aussitôt que la respiration est interceptée.

Le corps, est par lui-même un principe de mort, analogue à cette masse informe, froide & ténébreuse, de laquelle Dieu forma le monde. Il représente les ténèbres. L'esprit tient & participe de cette matière animée par l'esprit de Dieu, qui au commencement était porté sur les eaux, & qui par la lumière qu'il répandit, infusa dans la masse cette chaleur qui donne le mouvement & la vie à toute la nature, & cette vertu fécondante, principe de génération, qui fournit à chaque individu l'envie & le moyen de multiplier son espèce.

Infusé dans la matrice avec la semence même qu'il anime il y travaille à former & à perfectionner la demeure & le logement qu'il doit habiter, suivant l'espèce. & la qualité, des matériaux fournis, suivant la disposition des lieux, & la spécification de la matière. Si les matériaux sont de bonnes qualités, le bâtiment en sera plus solide, le tempérament plus fort & plus vigoureux. S'ils sont mauvais, le corps en sera plus faible & moins propre à résister aux assauts perpétuels qu'il aura à soutenir tant qu'il subsistera. Si la matière est susceptible d'une organisation plus déliée, plus combinée & plus parfaite, l'esprit la fera de manière qu'il puisse y exercer dans la suite son action avec toute la liberté & l'aisance possible. Alors l'enfant qui en viendra, sera plus alerte, plus vif, & l'esprit se manifestera dans les actions de la vie avec plus de brillant & d'éclat. Mais s'il manque quelque chose ; si la matière est grossière & terrestre, si cet esprit est faible par lui-même, par son peu de force ou de quantité, les organes seront défectueux ou viciés, l'esprit ne pourra travailler à sa demeure que faiblement ; l'enfant sera plus ou moins pesant, stupide. L'âme qui y sera infusée n'en sera pas moins parfaite, mais son ministre n'y pouvant alors exercer ses fonctions que difficilement, à cause des obstacles qu'il rencontre à chaque pas, elle ne paraîtra pas avec toute sa splendeur, & ne pourra se manifester telle qu'elle est. Une cabane de paysan, une maison même bourgeoise n'annoncerait pas la demeure d'un Roi, quoiqu'un Roi y fît son séjour. En vain aura-t-il toutes les qualités requises pour régner glorieusement ; en vain son Ministre sera-t-il entendu & capable de seconder son Souverain, si la constitution de l'Etat est mauvaise, s'ils ne peuvent pas se faire obéir, s'il n'y a aucun remède, l'Etat ne sera point brillant, tout ira mal, tout languira ; il tendra à sa perte sans qu'on puisse nier l'existence du Souverain, ou rejeter sur lui le défaut de gloire & de splendeur. On rendra même au Roi & à son Ministre la justice qui leur est due.

On voit par-là pourquoi la raison ne se manifeste dans les enfants qu'à un



certain âgé, & dans les uns plutôt que dans les autres ; pourquoi, à mesure que les organes s'affaiblissent, la raison paraît aussi s'affaiblir. *Corpus quod corrumpitur aggravat animam, & terrena inhabitatio deprimit sensum multa, cogitantem (Sap.9.)*. Il faut un certain temps aux organes pour se fortifier & se perfectionner. Ils s'usent enfin ; ils tombent en décadence & se détruisent. L'Etat fût-il au plus haut degré de gloire, s'il commence à décliner, si sa perche est inévitable, le Roi & son Ministre avec toute l'attention & toute la capacité possible, ne pourront tout au plus que faire de temps en temps quelques efforts, qui manifesteront leurs talents, mais faiblement, de manière à ne pouvoir arrêter la ruine de l'Etat.

Si peu qu'un homme tenté se replie sur lui-même, & qu'il fasse l'anatomie de son composé, il y reconnaîtra bientôt ces trois principes de son humanité réellement distincts, mais réunis dans un seul individu (*Nicolas Flamel. Explic. des figures, chap. 7.*).

Que les prétendus esprits forts, que les Matérialistes ignorants, & peu accoutumés à réfléchir sérieusement, rentrent de bonne foi en eux-mêmes, & suivent pas à pas ce petit détail de l'homme, ils reconnaîtrons bientôt leur égarement & la faiblesse de leurs principes. Ils y verront que leur ignorance leur fait confondre le Roi avec le Ministre & les Sujets, l'âme avec l'esprit & le corps. Enfin qu'un Prince est responsable & de ses propres actions, & celles de son Ministre, lorsque celui-ci les fait par son ordre, ou de son consentement & avec son approbation.

Salomon confond l'erreur des Matérialistes de son temps, & nous apprend en même temps qu'ils raisonnaient aussi follement que ceux de nos jours. « Ils ont, dit-il (*Sap. c. a.*), parlé en insensés, qui pensent mal, & ont dit : Le temps de la vie est court & ennuyeux ; nous n'avons ni biens ni plaisirs à espérer après notre mort ; personne n'est revenu de l'autre monde pour nous apprendre ce qu'on dit qui s'y passe, parce que nous Sommes nés de rien, & qu'après notre mort nous serons comme si nous n'avions pas existé ; c'est une fumée que nous respirons, & une étincelle qui donne le mouvement à noire cœur : cette étincelle une fois éteinte, notre esprit se dissipera dans les airs, & notre corps ne sera plus qu'une cendre & une poussière..... Venez donc, mes amis ; profitons des biens présents ; jouissons des créatures, divertissons-nous pendant que nous sommes jeunes..... C'est ainsi qu'ils ont pensé, & qu'ils sont tombés dans l'erreur, parce que leurs passions & la malice de leur cœur les ont aveuglés. Ils ont ignoré les promesses fermes & stables de Dieu ; ils n'ont point espéré la récompense promise à la justice, & n'ont pas eu assez de bon sens & de jugement pour reconnaître l'honneur & la gloire qui est réservée aux âmes



Saintes & pieuses, puisque Dieu a créé l'homme à Son image, & l'a fait » *inexterminable.* »

On voit clairement dans ce chapitre la distinction de l'esprit & de l'âme. Le premier est une vapeur ignée, une étincelle, un feu qui donne la vie animale & le mouvement au corps, & qui se dissipe dans l'air, quand les organes se détruisent. L'âme est le principe des actions volontaires & réfléchies, & survit à la destruction du corps, & à la dissipation de l'esprit.

Ce chapitre détermine par conséquents le sens de ces paroles du même Auteur (*Ecclesiast. c. 3. v, 19. & Suiv.*) : « La condition de l'homme est la même que celle des » bêtes : les uns & les autres respirent, & la mort des bêtes est la même que celle de l'homme. ».

Cette vapeur ignée, cette parcelle de lumière anime donc le corps de l'homme & en fait jouer tous les ressorts. En vain cherche-t-on le lieu particulier où l'âme fait sa résidence, où elle commande en maître. C'est le séjour particulier de cet esprit qu'il faudrait chercher ; mais inutilement voudrait-on le déterminer. Toutes les parties du corps son animées ; il est répandu partout. Si la pression de la glande pinéale ou du corps calleux arrêtent l'action de cet esprit, ce n'est pas qu'il y habite en particulier ; c'est que les ressorts que l'esprit emploie pour faire jouer la machine, aboutissent la médiatement ou immédiatement. Leur jeu est empêché par cette pression : & l'esprit, quoique répandu partout, ne peut plus les faire agir.

La ténuité de cette vapeur ignée est trop grande pour être aperçue des sens, autrement que par ses effets. Ministre de Dieu & de l'âme dans les hommes, elle fuit uniquement dans les animaux les impressions & les lois que le Créateur lui a imposées pour les animer, leur donner le mouvement conforme à leurs espèces. Il se fait tout à tout, & se spécifie dans l'homme & les animaux, suivant leurs organes. De là vient la conformité qui se remarque dans un très grand nombre des actions des hommes & des bêtes. Dieu s'en sert comme d'un instrument au moyen duquel les animaux voient, goûtent, flairent, entendent. Il l'a constitué sous ses ordres le guide de leurs actions. Il le spécifie dans chacun d'eux, selon la différente spécification qu'il lui a plu de donner à leurs organes. De là la différence de leurs caractères, & leurs manières d'agir différences, mais néanmoins toujours uniformes quant à chacun en particulier, prenant toujours le même chemin pour parvenir au même but, quand il ne s'y trouve pas d'obstacles.

Cet esprit, que l'on appelle ordinairement instinct, quand il s'agit des animaux, déterminé & presque absolument spécifié dans chaque animal, ne l'est pas dans



l'homme, parce que celui de l'homme est l'abrégé & la quintessence de tous les esprits des animaux. aussi l'homme n'a-t-il pas un caractère particulier qui lui soit propre, comme l'a chaque animal. Tout chien est fidèle ; tout agneau est doux ; tout lion est hardi, entreprenant ; tout chat est traître, sensuel ; mais l'homme est tout ensemble, fidèle, indiscret, traître, gourmand, sobre, doux, furieux, hardi, timide, courageux ; les circonstances ou la raison décident toujours de ce qu'il est à chaque instant de la vie, & l'on ne voit jamais dans aucun animal ces variétés que l'on trouve dans l'homme, parce qu'il possède lui seul le germe de tout cela. Chaque homme le verrait développer, & le réduirait de puissance en acte comme les animaux, toutes les fois que l'occasion s'en présente, si cet esprit n'était subordonné à une autre substance fort supérieure à la sienne. L'âme, purement spirituelle, tient les rênes : elle le guide & le conduit dans toutes les actions réfléchies. Quelquefois il ne lui laisse pas le temps de donner ses ordres, & d'exercer son empire. Il agit de lui-même ; il met les ressorts du corps en mouvement, & l'homme alors fait des actions purement animales. Telles sont celles que l'on appelle *premier mouvement*, & celles que l'on fait sans réflexion, comme aller, venir, manger, lorsqu'on à la tête pleine de quelque affaire Sérieuse qui l'occupe toute entière.

L'animal obéit toujours infailliblement à son penchant naturel, parce qu'il rend uniquement à la conservation de son être mortel & passager, dans laquelle gît tout son bonheur & sa félicité. Mais l'homme ne suit pas toujours cette pente ; parce que, s'il est porté à conserver ce qu'il y a en lui de mortel, il sent aussi un autre penchant qui le porte à travailler pour la félicité de sa partie immortelle, à laquelle il est très persuadé qu'il doit la préférence.

Dieu a donc créé l'homme à Son image, & l'a formé comme l'abrégé de tous ses ouvrages, & le plus parfait des êtres corporels. On l'appelle avec raison *Microcosme*. Il est le centre où tout abouti : il renferme la quintessence de tout l'Univers. Il participe aux vertus & aux propriétés de tous les individus. Il a la fixité des métaux & des minéraux, la végétabilité des plantes, la faculté sensitive des animaux, & de plus une âme intelligente & immortelle. Le Créateur a renfermé dans lui, comme dans une boîte de Pandore, tous les dons & les vertus des choses supérieures & inférieures. Il finit son ouvrage de la création par la formation de l'homme, parce qu'il fallait créer tout l'Univers en grand, avant d'en faire l'abrégé. Et comme l'Être Suprême n'ayant point eu de commencement, était néanmoins le commencement de tout, il voulut mettre le sceau à son ouvrage par un individu, qui, ne pouvant être sans commencement, fût au moins sans fin comme lui-même.

Que l'homme ne déshonore donc point le modèle dont il est l'image. Il doit



penser qu'il, n'a pas été fait pour vivre seulement suivant son animalité, mais suivant son humanité proprement dite. Qu'il boive, qu'il mange ; mais qu'il prie, qu'il modère ses passions, qu'il travaille pour la vie éternelle, c'est en quoi il différera des animaux, & sera proprement homme.

Le corps de l'homme est Sujet à l'altération & à la dissolution entière, comme les autres mixtes. L'action de la chaleur produit ce changement dans la manière d'être de tous les individus sublunaires, parce que leur masse étant un composée de parties plus grossières, moins pures, moins liées, & plus hétérogènes entre elles que celles des Astres ou des Planètes, elle est plus susceptible des effets de la raréfaction.

Cette altération est dans son progrès une vraie corruption qui se fait successivement, & qui par degrés dispose à une nouvelle génération, ou nouvelle manière d'être ; car l'harmonie de l'Univers consiste dans une diverse & graduée information de la matière qui le constitue.

Ce changement de formes n'arrive qu'aux corps de ce bas monde. La cause n'est pas, comme plusieurs l'ont pensé, la contrariété ou l'opposition des qualités de la matière, mais sa propre essence ténébreuse, & purement passive, qui n'ayant pas d'elle-même de quoi se donner une forme permanente, est obligée de recevoir ces formes différentes & passagères du principe qui l'anime, toujours selon la détermination qu'il a plu à Dieu de donner aux genres & aux espèces.

Pour suppléer à ce défaut originel de la matière, dont le corps même de l'homme a été formé, Dieu mit Adam dans le Paradis terrestre, afin qu'il pût combattre & vaincre cette caducité par l'usage du fruit de l'arbre de vie, dont il fut privé en punition de sa désobéissance, & condamné à subir le sort des autres individus que Dieu n'avoit pas favorisés de ce Secours.

La première matière dont tout a été fait, celle qui sert de base à tous les mixtes semble avoir été tellement fondue & identifiée dans eux, après qu'elle eut reçu sa forme de la lumière, qu'on ne saurait l'en séparer sans les détruire. La Nature nous a laissé un échantillon de cette masse confuse & informe, dans cette eau sèche, qui ne mouille point, que l'on voit sortir des montagnes, ou qui s'exhale de quelques lacs, imprégnée de la semence des choses, & qui s'évapore à la moindre chaleur. Cette eau sèche est celle qui fait la base du grand œuvre, suivant tous les Philosophes. Qui saurait marier cette matière toute volatile avec son mâle, en extraire les éléments, & les séparer philosophiquement, pourrait se flatter, dit d'Espagnet (*Enchirid. Phys restit. can. 49.*), d'avoir en sa possession le plus précieux secret de la Nature, & même l'abrégé de l'essence des cieux.



Des Eléments.

La Nature n'employa donc dès le commencement que deux principes simples, dont tout ce qui existe fut formé ; savoir, la matière première passive, & l'argent lumineux qui lui donna la forme. Les éléments sortirent de leur action, comme principes secondaires, du mélange desquels se forma une matière seconde, sujette aux vicissitudes de la génération & de la corruption.

En vain s'imaginera-t-on pouvoir, par le secours de l'art Chymique, acquérir & séparer les éléments absolument simples & distincts les uns des autres. L'esprit humain ne les connaît même pas. Ceux à qui le vulgaire donne le nom d'éléments, ne sont point réellement simples & homogènes : ils sont tellement mêlés & unis ensemble, qu'ils sont inséparables.

Les corps sensibles de la terre, de l'eau, de l'air, qui dans leurs sphères sont réellement distincts, ne sont pas les premiers & simples éléments que la Nature emploie dans ses diverses générations. Ils semblent n'être que la matrice des autres. Les éléments simples sont imperceptibles & insensibles, jusqu'à ce que leur réunion constitue une matière dense, que nous appelons corps, à laquelle se joignent les éléments grossiers comme parties intégrantes. *Ex insensibilibus namque omnia consistere principiis constare* (Lucret. lib. 2.). Les éléments qui constituent notre globe sont trop crus, impurs & indigestes pour former une parfaite génération. Mal à propos aussi les Chymistes & les Physiciens leur attribuent-ils les propriétés des vrais éléments principes. Ceux-ci sont comme l'âme des mixtes, ceux-là n'en sont que les corps. L'art ignore les premiers, & travaillerait en vain à y réduire les mixtes : c'est l'ouvrage de la Nature Seule.

Sur ces principes les anciens Philosophes distinguèrent les éléments en trois seulement, & feignirent l'Univers gouverné par trois frères, enfants de Saturne, qu'ils dirent fils du ciel & de la terre. Les Egyptiens, chez qui les anciens Philosophes Grecs avaient puisé leur philosophie, regardaient Vulcain comme père de Saturne, si nous en croyons Diodore de Sicile. C'est sans doute la raison qui put les déterminer à ne pas mettre le feu au nombre des éléments. Mais comme ils supposaient que le feu de la Nature, principe du feu élémentaire, avait sa source dans le Ciel, ils en donnèrent l'empire à Jupiter ; & pour sceptre & marque distinctive, ils l'armèrent d'une foudre à trois pointes, & lui associèrent pour femme sa sœur Junon, qu'ils feignirent présider à l'air. Neptune fut constitué sur la mer, & Pluton Sur les enfers. Les Poètes adoptèrent ces idées des Philosophes, qui connaissant parfaitement la Nature, jugèrent à propos de la distinguer seulement en trois, persuadés que les accidents, qui distinguent la basse région de l'air de la supérieure, ne fournissaient pas une



raison suffisante pour en faire une distinction réelle. Ils n’y remarquaient qu’une différence de sec & d’humide, de chaud & de froid mariés ensemble ; ce qui leur fit imaginer les deux sexes dans le même élément.

Chacun des trois frères avait un sceptre à trois pointes pour marque de son empire, & pour donner à entendre que chaque élément, tel que nous le voyons, est un composé des trois. Ils étaient proprement frères, puisqu’ils étaient sortis du même principe, fils du ciel & de la terre, c’est-à-dire, la première matière animée donc tout a été fait.

Pluton est appelé le Dieu des richesses & le Maître des enfers, parce que la terre est la source des richesses, & que rien ne tourmente les hommes comme la soif des richesses & l’ambition.

Il n’est pas plus difficile d’appliquer le reste de la Fable à la Physique. Plusieurs Auteurs se sont exercés sur cette matière, & ont comme démontré que les Anciens ne se proposaient que d’instruire par l’invention de ces fables. Les Philosophes Hermétiques, qui se flattent d’être les vrais disciples & les imitateurs de la Nature, firent une double application de ces principes, voyant dans les procédés & les progrès du grand œuvre les opérations de la Nature, comme dans un miroir ; ne se distinguèrent plus les uns des autres, & les expliquèrent de la même manière. Ils comparèrent alors tout ce qui se passe dans l’œuvre aux progrès successifs de la création de l’Univers, par une certaine analogie qu’ils crurent y remarquer. Est-il surprenant que toutes leurs fictions aient eu ces deux choses pour objet ? Si l’on y faisait réflexion, on ne trouverait pas tant de ridicule dans leurs Fables. S’ils personnifiaient tout, c’était pour rendre leurs idées plus sensibles ; & l’on reconnaîtrait bientôt que les actions ridicules & licencieuses qu’ils attribuaient à ces prétendus Dieux, n’étaient que les opérations de la Nature, que nous voyons tous les jours sans y faire assez d’attention. Voulant ne s’expliquer que par allégories, pouvaient-ils supposer les choses autrement faites & par d’autres acteurs ? Notre ignorance dans la Physique ne nous donne-t-elle point le sot privilège de nous moquer d’eux, & de leur imputer le ridicule, qu’ils feraient peut-être aisément retomber sur nous s’ils étaient sur la terre, pour s’expliquer dans le goût du siècle présent ?

L’analyse des mixtes ne nous donne que le sec, & l’humide ; d’où l’on doit conclure qu’il n’y a que deux éléments sensibles dans le composé des corps ; savoir, la terre & l’eau. Mais la même expérience nous montre que les deux autres y sont cachés. L’air est trop subtil pour frapper nos yeux : l’ouïe & le toucher sont les seuls sens qui nous démontrent son existence. Quant au feu de la Nature, il est impossible à l’art de le manifester autrement que par ses effets.



De la Terre.

La terre est froide de sa nature, parce qu'elle ; participe plus de la première matière opaque & ténébreuse. Cette froideur en fait le corps le plus pesant, comme le plus dense ; & cette densité la rend moins pénétrable à la lumière, qui est le principe de la chaleur. Elle a été créée au milieu des eaux, avec lesquels elle est toujours mêlée ; & le Créateur semble ne l'avoir rendue aride dans sa superficie, que pour la rendre propre au séjour des végétaux & des animaux.

Le Créateur a fait la terre spongieuse, afin que l'air, l'eau & le feu y eussent un accès plus libre, & que le feu interne, qui lui fut infusé par l'esprit de Dieu avant la formation du Soleil (*Cosmop. Tract. 4.*), pût du centre à la superficie pousser par ses pores les vertus des éléments, & exhaler ces vapeurs humides qui corrompent les semences des choses par une légère putréfaction, & les préparent à la génération. Ces semences ainsi disposées reçoivent alors la chaleur céleste & vivifiante, l'attirent même par un amour magnétique ; le germe se développe, & la semence produit son fruit.

La chaleur propre au sein de la terre n'est propre qu'à la corruption. Son humidité l'affaiblit, & ne saurait rien produire, si elle n'est aidée de la chaleur céleste, pure & sans mélange, qui mène à la génération, en excitant l'action du feu interne, en le développant, en le dilatant, & en le tirant, pour ainsi dire, du centre des semences, où il est comme engourdi & caché. Ces deux chaleurs, par leur homogénéité, travaillent de concert à la génération & à la conservation des mixtes.

Tout froid est contraire à la génération. Lorsqu'une matière est de cette nature, elle devient passive, & n'y est propre qu'autant qu'elle est aidée & corrigée par un secours étranger. L'Auteur de la Nature voulant que la terre fût la matrice des mixtes, l'échauffe en conséquence continuellement par la chaleur des feux célestes & central, & y joint la nature humide de l'eau ; afin qu'aidée des deux principes de la génération, le chaud & l'humide, elle ne soit pas stérile, & devienne le vase où se font toutes les générations (*Cosmop. Ibid.*). On dit, par cette raison, que la terre contient les autres éléments.

Elle peut être divisée en terre pure & terre impure. La première est la base de tous les mixtes, & produit tout par le mélange de l'eau & l'action du feu. La seconde est comme l'habit de la première ; elle entre comme partie intégrante dans la composition des individus. La pure est animée d'un feu qui vivifie les mixtes, & les conserve dans leur manière d'être, avant de temps que le froid de l'impure ne le domine point, ou qu'il n'est point trop excité & tyrannisé par le feu artificiel & élémentaire Son fratricide. Ce qui est visible dans la terre est fixe,



& ce qui est invisible est volatil.

De l'Eau.

L'eau est d'une nature de densité qui tient le milieu entre celle de l'air & celle de la terre. Elle est le menstrue de la Nature, & le véhicule des semences. C'est un corps volatil qui semble fuir les atteintes du feu, & s'exhale en vapeurs à la chaleur la plus légère. Il est susceptible de toutes les figures, & plus changeant que Prothée. L'eau est un mercure, qui prenant tantôt la nature d'un corps terra-aqueux, tantôt celle d'un corps aqua-aérien, attire, & va chercher les vertus des choses supérieures & inférieures. Il devient par ce moyen le messenger des Dieux & leur médiateur ; c'est par lui que s'entretient le commerce entre le ciel & la terre.

Un phlegme onctueux est répandu dans l'eau. (*Mém. De l'Acad. de Berlin. I Partie.*); M. Eller l'a fort bien reconnu dans ses observations. Une eau, dit-il, très purifiée & très dégagée de toutes les parties hétérogènes, (à la manière des Chymistes vulgaires) peut suffire la végétation. Elle fournit la terre, base de la solidité des plantes : elle répand même dans elle cette partie inflammable, huileuse ou résineuse qu'on y trouve.

Que l'on prenne une terre, après avoir été lessivée & desséchée au feu, dans laquelle on sera assuré qu'il n'y a aucune semence de plantes ; qu'on l'expose à l'air dans un vase, & que l'on ait soin de l'Arroser d'eau de pluie, elle produira des petites plantes en grand nombre ; preuve qu'elle est le véhicule des Semences.

Comme l'eau est d'une nature plus approchante de la nature de la première matière du monde, elle en devient aisément l'image. Le chaos d'où tout est sorti, était comme une vapeur, ou une substance humide. Semblable à une fumée Subtile. La lumière l'ayant raréfiée, les cieux se formèrent de la portion la plus subtilisée ; l'air, de celle qui l'était un peu moins ; l'eau élémentaire, de celle qui était un peu plus grossière ; & la terre, de la plus dense, & comme des fèces (*Raymond Lulle, Testam, Anc. Théor.*). L'eau participant donc de la nature de l'air & de la terre, se trouve placée au milieu. Plus légère que la terre & moins légère que l'air, elle est toujours mêlée avec l'un & l'autre. A la moindre raréfaction elle semble abandonner la terre pour prendre la nature de l'air ; est-elle condensée par le moindre froid, elle quitte l'air, & va se réunir à la terre.

La nature de l'eau est plutôt humide que froide, parce qu'elle est plus rare & plus ouverte à la lumière que n'est la terre. L'eau a conservé l'humidité, de la matière première & du chaos : la terre en a retenu la froideur.



La siccité est un effet du froid comme de la chaleur, & l'humide est le principal sujet sur lequel le chaud & le froid agissent. Lorsque celui-ci est vif, il condense, il dessèche l'humide ; nous le voyons dans la neige, la glace, la grêle : de là vient la chute des feuilles en automne. Le froid augmente-t-il, l'hiver succède, l'humide se coagule dans les plantes, les pores se resserrent, la tige devient faible faute de nourriture : elles sèchent enfin. Si l'hiver est rigoureux, il porte la siccité jusque dans les racines : il attaque l'humide vital, les plantes périssent. Comment peut-on dire après cela que le froid est une qualité de l'eau, puisqu'il est son ennemi, & que la Nature ne souffre pas qu'un élément agisse sur lui-même ? On parle, ce semble, un peu plus correctement, quand on dit que le froid a brûlé les plantes. Le froid & le chaud brûlent également, mais d'une manière différente ; la chaleur en dilatant, & le froid en resserrant les parties du mixte.

Ce que l'eau nous présente de visible est volatil, son intérieur est fixe. L'air tempère son humidité. Ce que l'air reçoit du feu, il le communique à l'eau ; celle-ci à la terre.

On peut diviser cet élément en trois parties ; le pur, le plus pur & le très pur (*Cosmopol, de l'eau*) ; de celui-ci les cieux ont été faits ; du plus pur l'air, & le simplement pur est demeuré dans sa sphère : c'est l'eau ordinaire, qui ne forme qu'un même globe avec la terre. Ces deux éléments réunis sont tout, parce qu'ils contiennent les deux autres : De leur union naît un limon, dont la Nature se sert pour former tous les corps. Ce limon est la matière prochaine de toutes les générations. C'est une espèce de chaos où les éléments sont comme confondus. Notre premier père a été formé de limon, de même que toutes les générations qui s'en sont suivies. Du sperme & du menstrue se forme un limon, & de ce limon un animal.

Dans la production des végétaux, les semences se putréfie, & se changent en limon avant de germer. Il se consolide ensuite & se raffermi en corps végétal. Dans la génération des métaux, le soufre & mercure se résolvent en une eau visqueuse, qui est un vrai limon. La décoction coagule cette eau, la fixe plus ou moins, & il en résulte des minéraux & des métaux. Dans l'œuvre philosophique, on forme d'abord un limon de deux substances ou principes, après les avoir bien purifiés. Comme les quatre éléments s'y trouvent, le feu préserve la terre de submersion & de dissolution entière : l'air entretient le feu, l'eau conserve la terre contre les atteintes violentes de ce dernier ; & agissant ainsi les uns sur les autres de concert, il en résulte un tout harmonique, qui compose ce qu'ils appellent la pierre Philosophale & le Microcosme.



De l'air.

L'air est léger, & n'est point visible, mais il contient une matière qui se corporifie, qui devient fixe. Il est d'une nature moyenne entre ce qui est au-dessus & au-dessous de lui ; c'est pourquoi il prend facilement les qualités de ses voisins. De là viennent les changements que nous éprouvons dans la basse région, tant du froid que de la chaleur.

L'air est le réceptacle des semences de tout, le crible de la Nature, par lequel les vertus & les influences des autres corps nous sont transmises. Il pénètre tout. C'est une fumée très subtile, le sujet propre de la lumière & des ténèbres, du jour & de la nuit ; un corps toujours plein, diaphane, & le plus susceptible des qualités étrangères, comme le plus facile à les abandonner. Les Philosophes l'appellent esprit, quand ils traitent du grand œuvre. Il contient les esprits vitaux de tous les corps ; il est l'aliment du feu, des végétaux & des animaux, qui meurent quand on le leur soustrait. Rien ne naîtrait dans le monde sans sa force pénétrante & altérante, & rien ne peut résister à sa raréfaction.

La région Supérieure de l'air, voisine de la Lune, est pure sans être ignée, comme on l'a longtemps enseigné dans les écoles, sur l'opinion de quelques Anciens. Sa pureté n'est souillée par aucune des vapeurs qui s'élèvent de la basse.

La moyenne reçoit les exhalaisons Sulfureuses les plus subtiles, débarrassées des vapeurs grossières. Elles y errent, & s'y allument de temps en temps par leurs mouvements & les différents chocs qu'elles subissent entre elles. Ce sont les divers météores que nous y apercevons.

Dans la basse région s'élèvent & se ramassent les vapeurs de la terre. Elles s'y condensent par le froid, & retombent par leur propre poids. La Nature rectifie ainsi, l'eau, & la purifie, pour la rendre propre à ses générations. C'est pourquoi on distingue les eaux en supérieures & en inférieures. Celles-ci sont contiguës à la terre, y sont appuyées comme sur leur base, & ne forment qu'un même globe avec elle. Les supérieures occupent la basse région de l'air où elles se sont élevées en forme de vapeurs & de nuages, & où elles errent au gré des vents. L'air en est rempli en tout temps ; mais elles ne se manifestent à notre vue qu'en partie, lorsqu'elles se condensent en nuées. C'est une suite de la création. Dieu répara les eaux du firmament, de celles qui étaient au-dessous. Il ne doit pas être surprenant que toutes ces eaux rassemblées aient pu couvrir toute la surface de la terre, & former un déluge universel, puisqu'elles la couvraient avant que Dieu les en eût séparées (*Gen. ç. 5.*). Ces masses humides qui volent sur nos têtes, sont comme des voyageurs qui vont recueillir les richesses de tous



les pays, & reviennent en gratifier leur patrie.

Du Feu.

Quelques Anciens plaçaient le feu comme quatrième élément, dans la plus haute région de l'air, parce qu'ils le regardaient comme le plus léger & le plus subtil Mais le feu de la Nature ne diffère point du feu céleste ; c'est pourquoi Moïse n'en fait aucune mention dans la Genèse, parce qu'il avait dit que la lumière fut créée le premier jour.

Le feu dont on use communément est en partie naturel, & artificiel en partie. Le Créateur a ramassé dans le Soleil un esprit igné, principe de mouvement & d'une chaleur douce, telle qu'il la faut à la Nature pour ses opérations. Il la communique à tous les corps, & en excitant & développant le feu qui leur est inné, il conserve le principe de la génération & de la vie. Chaque individu y participe plus ou moins. Qui cherche dans la Nature un autre élément du feu, ignore ce que c'est que le Soleil & la lumière.

Il est logé dans l'humide radical, comme dans le siège qui lui est propre. Chez les animaux, il semble avoir établi son domicile principal dans le cœur, qui le communique à toutes les parties, comme le Soleil le fait à tout l'Univers.

Le feu de la nature est son premier agent. Il réduit les semences de puissance en acte. Sitôt qu'il n'agit plus, tout mouvement apparent cesse, & toute action vitale. Le mouvement a la lumière pour principe, & le mouvement est la cause de la chaleur. C'est pourquoi l'absence du Soleil & de la lumière font de si grands effets sur les corps. La chaleur pénètre dans l'intérieur des plus opaques & des plus durs, & y anime la nature cachée & engourdie. La lumière ne pénètre que les corps diaphanes, & son propre est de manifester les accidents sensibles des mixtes. Le Soleil est donc le premier agent naturel & universel.

En partant du Soleil, la lumière frappe les corps denses, tant célestes que terrestres ; elle met leurs facultés en mouvement, les emporte, les réfléchit avec elle, & les répand tant dans l'air supérieur que dans l'inférieur. L'air ayant une disposition à se mêler avec l'eau & la terre, devient le véhicule de ces facultés, & les communique aux corps qui en sont formés, ou qui en sont susceptibles par l'analogie qu'ils ont avec elles. Ce sont ces facultés que l'on appelle *influences*. Nombre de Physiciens en nient l'existence, parce qu'ils ne les connaissent pas.

On divise le feu en trois, le céleste, le terrestre ou central, & l'artificiel. Le premier est le principe des deux autres, & se distingue en feu universel, & feu particulier. L'universel répandu partout excite & met en mouvement les vertus des corps ; il échauffe & conserve les semences des choses infusées dans notre



globe, destiné à leur servir de matrice. Il développe le feu particulier ; il mêle les éléments, & donne la forme à la matière.

Le feu particulier est inné, & implanté dans chaque mixte avec sa semence. Il n'agit guère que lorsqu'il est excité ; il fait alors dans la partie de l'Univers, ce que le Soleil son père fait dans le tout.

Partout où il y a génération, il y a nécessairement du feu, comme cause efficiente. Les Anciens le pensaient comme nous (*Virg. Aeneid. 1. 6.*). Mais il est surprenant qu'ils aient admis une contrariété & une opposition entre le feu & l'eau, puisqu'il n'y a point d'eau sans feu, & qu'ils agissent toujours de concert dans les générations des individus.

Tout œil un peu clairvoyant doit au contraire remarquer un amour, une sympathie qui fait la conservation de l'Univers, le cube de là Nature, & le lien le plus solide pour unir les éléments, & les choses supérieures avec les inférieures. Cet amour même est, pour ainsi dire, ce que l'on devrait appeler la Nature, le ministre du Créateur, qui emploie les éléments pour exécuter ses volontés, selon les lois qu'il lui a imposées. Tout se fait dans le monde en paix & en union, ce qui ne peut être un effet de la haine & de la contrariété. La Nature ne serait pas si semblable à elle-même dans la formation des individus de même espèce, si tout chez elle ne se faisait pas de concert. Nous ne verrions que des monstres sortir de la semence hétérogène de pères perpétuellement ennemis, & qui se combattraient sans cesse. Voyons-nous les animaux travailler par haine & par contrariété à la propagation de leurs espèces ? Jugeons des autres opérations de la Nature par celle-là : ses lois sont simples & uniformes.

Que la Philosophie cesse donc d'attribuer l'altération, la corruption, la caducité, la décadence des mixtes à la contrariété prétendue entre les éléments : elle se trouve dans la pénurie & la faiblesse propre à la matière première ; car dans le chaos, *Frigida non pugnabant calidis, humentia siccis*. Tout y était froid & humide, qualités qui conviennent à la matière, comme femelle. Le chaud & le sec, qualités masculines & formelles, lui sont venus de la lumière, dont elle a reçu la forme. Aussi n'est-ce qu'après la retraite des eaux que la terre fut appelée *aride* ou Sèche.

Nous voyons sans cesse que le chaud & le sec donnent la forme à tout. Un Potier ne réussirait jamais à faire un vase, si la sécheresse ne donne à sa terre un certain degré de liaison & de solidité. La terre est-elle trop mouillée, trop molle, c'est de la boue, c'est un limon qui n'a aucune forme déterminée.

Tel était le chaos, avant que la chaleur de la lumière l'eût raréfié, & fait évaporer



une partie de l'humidité. Les parties se rapprochèrent, le limon du chaos devint terre, & une terre d'une consistance propre à servir de matière à la formation de tous les mixtes de la Nature.

Le chaud & le sec ne sont donc que des qualités accidentelles à la première matière; elle n'en a été douée qu'en recevant sa forme (*Genes. ch. I.*). Aussi n'est-il point dit dans la Genèse, que Dieu trouva le chaos *très bon*, comme il l'assure de la lumière & des autres choses. L'abîme semble n'avoir acquis un degré de perfection, que lorsqu'il commença à produire. La confusion, la difformité, une densité opaque, une froideur, une humidité indigeste, & une impuissance étaient son apanage, qualités qui indiquent un corps languissant, malade, disposé à la corruption. Il a conservé quelque chose de cette tache originelle & primitive, & en a infecté tous les corps qui en sont sortis, pour être placé dans cette basse région. C'est pourquoi tous les mixtes y ont une manière d'être passagère, quant à la détermination de leur forme individuelle & spécifiée.

Quelque opposées que semblent être la lumière & les ténèbres, depuis qu'elles ont concouru, l'une comme agent, l'autre comme patient, à la formation de l'Univers, elles ont fait dans ce concours de leurs qualités contraires, un traité de paix presque inaltérable, qui a passé dans la famille homogène des éléments, d'où s'en est suivi la génération paisible de tous les individus. La Nature se plaît dans la combinaison, & fait tout par proportion, poids & mesure, & non par contrariété.

Est modus in rébus, sunt certè denique fines,

Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

Hor. Art. Poët.

Chaque éléments a en propre une des qualités dont nous parlons. Le chaud, le sec, le froid & l'humide sont les quatre roues que la Nature emploie pour produire le mouvement lent, gradué & circulaire qu'elle semble affecter dans la formation de tous ses ouvrages.

Le feu, son agent universel, est le principe du feu élémentaire. Celui-ci se nourrit de toutes les choses grasses, parce que tout ce qui est gras est de la nature humide & aérienne. Quoiqu'à l'extérieur il nous paroisse sec, tel que le soufre, la poudre à canon, &c. l'expérience nous apprend que cet extérieur cache un humide gras, onctueux, huileux, qui se résout à la chaleur.

Ceux qui ont imaginé qu'il se formait dans l'air des corps durs, tels que les pierres de foudre, se sont trompés, s'ils les ont regardés comme des corps



proprement terrestres. C'est une matière qui appartient à l'élément grossier de l'eau : une humeur grasse, visqueuse, renfermée dans les nuages comme dans un fourneau, où elle se condense en se mêlant avec des exhalaisons sulfureuses, par conséquent chaudes & très aisées à s'enflammer. L'air qui s'y trouve renfermé & trop resserré par la condensation, s'y raréfie par la chaleur, & y fait le même effet que la poudre à canon dans une bombe : le vaisseau éclate, le feu répandu dans l'air, débarrasse de ses liens par le mouvement, produit cette lumière & ce bruit qui étonne souvent les plus intrépides.

Notre feu artificiel & commun a des propriétés tout-à-fait contraires au feu de la Nature, quoiqu'il l'ait pour père. Il est ennemi de toute génération ; il ne s'entretient que de la ruine des corps ; il ne se nourrit que de rapine ; il réduit tout en cendres, & détruit tout ce que l'autre compose. C'est un parricide, le plus grand ennemi de la Nature ; & si l'on ne savait opposer des digues à sa fureur, il ravagerait tout. Est-il surprenant que les souffleurs voient périr tout entre ses mains, leurs biens & leur santé s'évanouir en fumée, & une cendre inutile pour toute ressource ?

M. Stahl n'est pas le premier, comme le veut M. Pott, qui ait donné des idées raisonnables & liées sur la substance du feu qui se trouve dans les corps ; mais il est le premier qui en a raisonné sous le nom de *Phlogistique*. On a vu ci-devant le sentiment des Philosophes Hermétiques à ce sujet. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour être convaincu qu'ils connaissaient parfaitement cet agent de la Nature ; & que M. Pott avance mal à propos que les Auteurs antérieurs à M. Stahl se perdaient dans des obscurités continuelles & des contradictions innombrables. Peut-être ne parle-t-il que des Chymistes & des Physiciens vulgaires ; mais dans ce cas il aurait dû faire une exception des Chymistes Hermétiques, qu'il a sans doute lus, & avec lesquels il s'est du moins si heureusement rencontré, dans son Traité du feu & de la lumière, imprimé avec la Traduction Française de sa Lithogéognosie. M. Stahl les avait étudiés avec beaucoup d'attention. Il en fournit une grande preuve, non seulement pour avoir raisonné comme eux sur cette matière, mais par le grand nombre de citations qu'il en fait dans son Traité qui a pour titre : *Fundamenta Chemiae dogmaticae & experimentalis*. Il y donne au mercure le nom d'*eau sèche*, nom que les Philosophes Hermétiques donnent au leur. Basile Valentin, Philalèthe & plusieurs autres sont cités à cet égard. Il distingue même les Chymistes vulgaires des Chymistes Hermétiques, (*part. i. p. 114*) en nommant les premiers *Physici communes*, & les Seconds *Chymici alii*. Dans la même partie du même ouvrage, pag. 2. il dit qu'Isaac Hollandais, Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle, Basile Valentin, Trithème, Paracelse, &c. se sont rendus recommandables dans l'Art Chymique.



Loin de mépriser, comme tant d'autres, & de rejeter comme faux ce que ces Auteurs disent, cet habile homme se contente de parler comme eux, & dit, p. 183. qu'ils se sont exprimés par énigmes, allégories, &c. pour cacher leur secret au Peuple, & semblent n'avoir affecté des contradictions, que pour donner le change aux Lecteurs ignorants. Il s'étend encore davantage sur cette matière, pag. 219. & suiv. où il appelle les Chymistes Hermétiques du nom de *Philosophes*. On peut après un si grand homme employer cette dénomination. Nous aurons occasion de parler encore de M. Pott, en traitant de la lumière & de ses effets.

La proximité de l'eau & de la terre fait qu'ils sont presque toujours mêlés. L'eau délaye la terre ; celle-ci épaisit l'eau ; il s'en forme du limon. Si l'on expose ce mélange à une chaleur vive, chaque élément visible retourne à sa sphère, & la forme du corps se détruit.

Placée entre la terre & l'air, l'eau est proprement la cause des révolutions, du désordre, du trouble, de l'agitation, & du renversement que l'on remarque dans l'air & la terre. Elle obscurcit l'air par de noires & dangereuses vapeurs, elle inonde la terre : elle porte la corruption dans l'un & dans l'autre, & par son abondance ou sa disette, elle trouble l'ordre des saisons & de la Nature. Elle fait enfin autant de maux que de biens.

Quelques Anciens disaient que le Soleil présidait particulièrement au feu, & la Lune à l'eau, parce qu'ils regardaient le Soleil comme la source du feu de la Nature, & la Lune comme le principe de l'humide. Ce qui a fait dire à Hippocrate (*Lib. I^o. de Dioetâ.*) que les éléments du feu & de l'eau pouvaient tout, parce qu'ils renfermaient tout.

Des opérations de la Nature.

La sublimation, la descension & la coction sont trois instruments ou manières d'opérer que la Nature emploie pour parfaire ses ouvrages. Par la première, elle évacue l'humidité superflue, qui suffoquerait le feu, & empêcherait son action dans la terre sa matrice.

Par la descension, elle rend à la terre l'humidité dont les végétaux ou la chaleur l'ont privée. La sublimation se fait par l'élévation des vapeurs dans l'air, où elles se condensent en nuages. La seconde se fait par la pluie & la rosée. Le beau temps succède à la pluie, & la pluie au beau temps à l'alternative; une pluie continuelle inonderait tout, un beau temps perpétué dessécherait tout. La pluie tombe gouttes à gouttes, parce que versée trop abondamment, elle perdrait tout, comme un Jardinier qui arroserait ses graines à pleins seaux. C'est ainsi



que la Nature distribue ses bienfaits avec poids, mesure & proportion.

La coction est une digestion de l'humeur crue instillée dans le sein de la terre, une maturation, & une conversion de cet humeur en aliment, au moyen de son feu secret.

Ces trois opérations sont tellement liées ensemble, que la fin de l'une est le commencement de l'autre. La sublimation a pour objet de convertir une chose pesante en une légère ; une exhalaison en vapeurs ; d'atténuer le corps crasse & impur, & de le dépouiller de ses fèces ; de faire prendre à ces vapeurs les vertus & propriétés des choses supérieures, & enfin de débarrasser la terre d'une humeur superflue qui empocherait ses productions.

A peine ces vapeurs sont-elles sublimées, qu'elles se condensent en pluie, & de Spiritueuses & invisibles qu'elles étaient, elles deviennent, un instant après, un corps dense & aqueux, pour retomber sur la terre, & l'imbiber du nectar céleste dont il a été imprégné pendant son séjour dans les airs. Sitôt que la terre l'a reçu, la Nature travaille à le digérer & le cuire.

Chaque animal, le plus vil vermisseau est un petit monde où toutes ces choses se font. Si l'homme cherche le monde hors de lui-même, il le trouvera partout. Le Créateur en a fabriqué une infinité de la même matière ; la forme seule en est différence. L'humilité donc convient parfaitement à l'homme, & la gloire à Dieu seul.

L'eau contient un ferment, un esprit vivifiant, qui découle des natures supérieures sur les inférieures, donc elle s'est imprégnée en errant dans les airs, & qu'elle dépose ensuite dans le sein de la terre. Ce ferment est une semence de vie, sans laquelle l'homme, les animaux & les végétaux ne vivraient & n'engendreraient point. Tout respire dans la Nature ; & l'homme ne vie pas de pain seul, mais de cet esprit aérien qu'il aspire sans cesse.

Dieu seul, & la Nature son ministre, savent se faire obéir des éléments matériels principes des corps. L'art n'y saurait atteindre ; mais les trois qui en résultent, deviennent sensibles dans la résolution des mixtes. Les Chymistes les nomment soufre, sel & mercure. Ce sont les éléments principiés. Le mercure se forme par le mélange de l'eau & de la terre : le soufre, de la terre & de l'air ; le sel, de l'air & de l'eau condensés. Le feu de la Nature s'y joint comme principe formel. Le mercure est composé d'une terre grasse visqueuse & d'une eau limpide. Le Soufre, d'une terre très sèche, très subtile, mêlée avec l'humide de l'air. Le sel, enfin d'une eau crasse, pontique, & d'un air crud qui s'y trouve embarrassé. *Voyez la Physique souterraine de Beccher.*



Démocrite a dit que tous les mixtes étaient composés d'arômes, ce sentiment ne paraît point 'éloigné de la vérité, quand on fait attention à ce que la raison nous dicte, & à ce que l'expérience nous démontre. Ce Philosophe a voilé comme les autres, sous cette manière obscure de s'expliquer, le vrai mélange des éléments, qui, pour être conforme aux opérations de la Nature, doit se faire intimement, ou, comme on dit, *per minima, & actu indivisibilia corpuscula*. Sans cela les parties ne feraient pas un tour continu. Les mixtes se résolvent en une vapeur très Subtile par la distillation, artificielle ; & la Nature n'est-elle pas une ouvrière bien plus adroite que l'homme le plus expérimenté ? C'est tout ce que Démocrite a voulu dire.

Des manières d'être générales des Mixtes.

On remarque trois façons d'être (*Cosmop. Nov. lum. Chem. Tr. 7.*), qui constituent trois genres, ou trois classes appelées *règnes*, l'animal, le végétal, & le minéral. Les minéraux s'engendrent dans la terre seulement, les végétaux ont leurs racines dans la terre, & s'élèvent dans l'eau & l'air ; les animaux prennent naissance dans l'air, l'eau & la terre; & l'air test pour tous un principe de vie.

Quelque différence que les mixtes paraissent avoir quant à leurs formes extérieures, ils ne diffèrent point de principes (*Cosmop. Travt. 2.*) ; la terre & l'eau leur servent de base à tous, & l'air n'entre presque dans leur composition que comme instrument, de même que le feu. La lumière agit sur l'air, l'air sur l'eau, l'eau sur la terre. L'eau devient souvent l'instrument du mélange dans les ouvrages de l'art, mais ce mélange n'est que superficiel, comme nous le voyons dans le pain, la brique, &c. Il y a une autre mixtion intime que Beccher appelle *centrale* (*Phys. sub. sect. i. c. 4.*). C'est celle par laquelle l'eau est tellement mêlée avec la terre, qu'on ne peut les séparer sans détruire la forme du mixte. Nous n'encrerons point dans le détail des différents degrés de cette cohésion, afin d'être plus court. On peut voir tout cela dans l'ouvrage que nous venons de citer.

De la différence qui se trouve entre ces trois Règnes.

Le Minéral.

On dit communément des minéraux qu'ils existent, & non pas qu'ils vivent, comme on le dit des animaux & des végétaux ; quoiqu'on puisse dire que les métaux tirent en quelque façon leur vie des minéraux, soit parce que dans leur génération il y a comme une jonction du mâle & de la femelle sous les noms de soufre & de mercure, qui par une fermentation, une circulation, & une cuisson continuée, se purifient avec le secours de sel de nature, se cuisent & se forment



enfin en une masse que nous appelons métal, soit parce que les métaux parfaits contiennent un principe de vie, ou feu inné, qui devenu languissant, & comme sans mouvement sous la dure écorce qui le renferme, y est caché comme un trésor, jusqu'à ce qu'étant mis en liberté par une solution philosophique de cette écorce, il se développe & s'exalte par un mouvement végétatif, au plus haut degré de perfection que l'art puisse lui donner.

Le Végétal.

Une âme ou esprit végétatif anime les plantes, c'est par lui qu'elles croissent & se multiplient ; mais elles sont privées du sentiment & du mouvement des animaux. Leurs semences sont hermaphrodites, quoique les Naturalistes aient remarqué les deux sexes dans presque tous les végétaux. L'esprit végétatif & incorruptible se développe dans la fermentation & la putréfaction des semences. Quand le grain pourrit en terre sans germer, cet esprit va rejoindre sa sphère.

L'Animal.

Les animaux ont de plus que les minéraux & les végétaux une âme sensitive, principe de leur vie & de leurs mouvements. Ils sont comme le complément de la Nature quant aux êtres Sublunaires. Dieu a distingué & séparé les deux sexes dans ce règne, afin que de deux il en vînt un troisième. Ainsi dans les choses les plus parfaites se manifeste plus parfaitement l'image de la Trinité.

L'homme est le Prince Souverain de ce bas monde. Toutes ses facultés sont admirables. Les troubles qui s'élèvent dans son esprit, ses agitations, ses inquiétudes, sont comme des vents, des éclairs, des tonnerres, des tourbillons, & des météores qui s'élèvent dans le grand monde. Son cœur, son sang, tout son corps même en sont quelquefois agités, mais ce sont comme des tremblements de terre, & tout prouve en lui qu'il est véritablement l'abrégé de l'Univers. David n'avait-il donc pas raison de s'écrier que Dieu est infiniment admirable dans ses ouvrages (*Psal. 91.6. & 138. 14.*) ?

De l'âme des Mixtes.

Tous les mixtes parfaits qui ont vie, ont une âme, ou esprit, & un corps. Le corps est composé de limon, ou de terre & d'eau, l'âme qui donne la forme au mixte, est une étincelle du feu de la Nature, ou un rayon imperceptible de la lumière, qui agit dans les mixtes, suivant la disposition actuelle de la matière, & la perfection des organes spécifiés dans chacun d'eux. Si les bêtes ont une âme, elle ne diffère guère de leur esprit que du plus au moins.



Les formes spécifiques des mixtes, ou, si l'on veut, leur âme, conserve une je ne sais quelle connaissance de leur origine. L'âme de l'homme se réfléchit souvent sur la lumière divine par la contemplation. Elle semble vouloir pénétrer dans ce sanctuaire accessible à Dieu Seul : elle y tend sans cesse, & y retourne enfin. Les âmes des animaux, sorties du secret des Cieux, & des trésors du Soleil, semblent avoir une sympathie avec cet Astre, par les différents présages de son lever, de son coucher, du mouvement même des cieux, & des changements de température de l'air, que les mouvements des animaux nous annoncent.

Fournies par l'air, & presque entièrement aériennes, les âmes des végétaux poussent tant qu'elles peuvent la tête de leur tige en haut, comme empressées de retourner à leur patrie.

Les rochers, les pierres, formés d'eau & de terre, se cuisent dans la terre comme un ouvrage de poterie, c'est pourquoi ils rendent à la terre, comme en faisant partie. Mais les pierres précieuses & les métaux sont plus favorisés des influences célestes ; les premières sont comme des larmes du Ciel, & une rosée céleste congelée, c'est pourquoi les Anciens leur attribuaient tant de vertus. Le Soleil & les Astres semblent avoir aussi une attention particulière pour les métaux, & l'on dirait que la Nature leur laisse le soin de leur imprimer la forme. L'âme des métaux est comme emprisonnée dans leur matière ; le feu des Philosophes sait l'en tirer pour lui faire produire un fils digne du Soleil, & une quintessence admirable, qui rapproche le Ciel de nous.

La lumière est le principe de la vie, & les ténèbres sont celui de la mort. Les âmes des mixtes font des rayons de lumière, & leurs corps font des abîmes de ténèbres. Tout vit par la lumière, & tout ce qui meurt en est privé. C'est de ce principe auquel on fait si peu d'attention, qu'on dit communément d'un homme mort, qu'il a perdu le jour, la lumière; & que Saint Jean dit (*Evang. c. l.*), *la lumière est la vie des hommes.*

Chaque mixte a des connaissances qui lui sont propres. Quant aux animaux, il Suffit de réfléchir sur leurs actions pour en être convaincu. Le temps de s'accoupler qui leur est si bien connu ; la juste distribution des parties dans les petits qui en viennent ; l'usage qu'ils font de chaque membre ; l'attention & le soin qu'ils se donnent, tant pour la nourriture de leurs petits, que pour leur défense ; leurs différences affections de plaisir, de crainte, de bienveillance envers leurs maîtres, leurs dispositions à en recevoir les instructions ; leur adresse à se procurer les besoins de la vie ; leur prudence à éviter ce qui peut leur nuire, & tant d'autres choses qu'un observateur peut remarquer, prouvent que leur âme est douée d'une espèce de raisonnement.



Les végétaux ont aussi une faculté virale, & une manière de connaître & de prévoir. Les facultés vitales sont chez eux le soin d'engendrer leurs semblables, les vertus multiplicatives, nutritives, augmentatives, sensitives & autres. Leur notion se manifeste dans le présage du temps, & la connaissance de la température qui leur est favorable pour germer & pousser leurs tiges. Leurs observations strictes des changements, comme lois de la Nature dans le choix de l'aspect du Ciel qui leur est propre ; dans la manière d'enfoncer leurs racines, d'élever leurs tiges, d'étendre leurs brandies, de développer leurs feuilles, de configurer & de colorer leurs fruits, de transmuier les éléments en nourriture, d'infuser dans leurs semences une vertu prolifique.

Pourquoi certaines plantes ne pouffent-elles que dans certaines saisons, quoiqu'elles se sèment d'elles-mêmes par la chute naturelle de leurs graines, ou qu'on les sème sitôt qu'elles sont en maturité ? Elles ont dès lors leur principe végétatif, & néanmoins elles ne le développeront que dans un temps marqué, à moins que l'art ne leur fournisse ce qu'elles trouveraient dans la saison qui leur est propre. Pourquoi une plante semée dans une mauvaise terre tout joignant une bonne, poussera-t-elle ses racines du côté de cette dernière ? Qu'est ce qui apprend à un oignon mis en terre le germe en bas, à le diriger vers l'air ? Comment le lierre, & autres plantes de telle espèce, dirigent-elles leurs faibles branches vers les arbres qui peuvent les soutenir ? Pourquoi la citrouille allonge-t-elle son fruit de tout son possible vers un vase plein d'eau, placé auprès ? Qu'est-ce qui enseigne aux plantes dans lesquelles on remarque les deux sexes, à se placer communément le mâle auprès de la femelle, & même assez souvent inclinés l'un vers l'autre ? Avouons que tout cela passe notre entendement ; que la Nature n'est pas aveugle, & qu'elle est gouvernée par la sagesse même.

De la génération & de la corruption des Mixtes.

Tout retourne à son principe. Chaque individu est en puissance dans le monde matériel avant que de paraître au jour sous sa forme individuelle, & retournera dans son temps, & à son rang au même point d'où il est sorti, comme les neiges dans la mer, pour renaître à leur tour (*Eccles.1.7.*). C'était peut-être ainsi que Pythagore entendait sa métempsycose, que l'on n'a pas comprise.

Lorsque le mixte se dissout, par le vice des éléments corruptibles qui le composent, la partie éthérée l'abandonne, & va rejoindre sa patrie.

Il se fait alors un dérangement, un désordre & une confusion dans les parties du cadavre, par l'absence de celui qui y conservait l'ordre. La mort, la corruption s'en emparent, jusqu'à ce que cette matière reçoive de nouveau les



influences célestes qui réunissant les éléments épars & errants, les rendra propres à une nouvelle génération.

Cet esprit vivifiant ne se sépare pas de la matière pendant la putréfaction générative, parce qu'elle n'est pas une corruption entière & parfaite, comme celle qui produit la destruction du mixte. C'est une corruption combinée, & causée par cet esprit même, pour donner à la matière la forme qui convient à l'individu qu'il doit animer. Il y est quelquefois dans l'inaction, tel qu'on le voit dans les semences ; mais il n'attend que d'être excité. Sitôt qu'il l'est, il met la matière en mouvement, & plus il agit, plus il acquière de nouvelles forces jusqu'à ce qu'il ait achevé de perfectionner le mixte.

Que les Matérialistes, les partisans ridicules du hasard dans la formation des mixtes & leur conservation, examinent & réfléchissent un peu sérieusement & sans préjugés sur tout ce que nous avons dit, & qu'ils me disent ensuite comment un être imaginaire peut être la cause efficiente de quelque chose de réel & de si bien combiné. Qu'ils suivent cette Nature pas à pas. Ses procédés, les moyens qu'elle emploie, & ce qui en résulte. Ils verront, s'ils ne veulent pas fermer les yeux à la lumière, que la génération des mixtes a un temps déterminé ; que tout se fait dans l'Univers par poids & mesure, & qu'il n'y a qu'une sagesse infinie qui puisse y présider.

Les éléments commencent la génération par la putréfaction, comme les aliments la nutrition. Ils se résolvent en nature humide ou première matière ; le chaos se fait alors, & de ce chaos la génération. C'est donc avec raison que les Physiciens disent que la conservation est une création continuée, puisque la génération de chaque individu répond analogiquement à la création & à la conservation du macrocosme. La Nature est toujours semblable à elle-même ; elle n'a qu'une voie droite, donc elle ne s'écarte que par des obstacles insurmontables, alors elle fait des monstres.

La vie est le résultat harmonique de l'union de la matière avec la forme, ce qui constitue la perfection de l'individu. La mort est le terme préfixe où se fait la désunion, & la séparation de la forme & de la matière. On commence à mourir dès que cette désunion commence, & la dissolution du mixte en est le complément.

Tout ce qui vie soit végétal, soit animal, a besoins de nourriture pour sa conservation, & ces aliments sont de deux sortes. Les végétaux ne se nourrissent pas moins d'air que d'eau & de terre. Les mamelles mêmes de celle-ci tariraient bientôt, si elles n'étaient continuellement abreuvées du lait éthéréen. C'est ce que Moïse nous exprime parfaitement par les termes de la bénédiction qu'il



donna aux fils de Joseph : *De benedictione Domini terra ejus ; de pomis cœli & rore atque abyssso subjacente ; de pomis fructuum Solis & Lunæ ; de pomis collium æternorum ; de vertice antiquorum montium ; & de frugibus terræ , & de plenitudine ejus, &c. (Deuter. 33.)*

Serait-ce seulement pour rafraîchir le cœur, que la Nature aurait pris soin de placer auprès de lui les poumons, ces admirables & infatigables soufflets ? Non, ils ont un usage plus essentiel : c'est pour aspirer & lui transmettre continuellement cet esprit éthéréen qui vient au secours des esprits vitaux, & répare leur perte & les multiplie quelquefois. C'est pourquoi l'on respire plus souvent quand on se donne beaucoup d'agitation, parce qu'il se fait alors une plus grande déperdition esprits, que la Nature cherche à remplacer.

Les Philosophes donnent le nom d'esprits, ou natures spirituelles, non seulement aux êtres créés sans être matière, & qui ne peuvent être connues que par l'intellect, telles que les Anges, les Démons ; mais celles-là mêmes qui, quoique matérielles, ne peuvent être aperçues des sens, à cause de leur grande ténuité. L'air pur ou Ether est de cette nature, les influences des corps célestes, le feu inné, les esprits séminaux, vitaux, végétaux, &c. Ils sont les ministres de la Nature, qui semble n'agir sur la matière que par leur moyen.

Le feu de la Nature ne se manifeste dans les animaux que par la chaleur qu'il excite. Lorsqu'il se retire, la mort prend sa place, le corps élémentaire ou le cadavre reste entier jusqu'à ce qu'il commence à se résoudre. Ce feu est trop faible dans les végétaux, pour y devenir sensible au sens même du coucher.

On ne sait pas quelle est la nature du feu commun ; sa matière est si ténue, qu'elle ne se manifeste que par les autres corps auxquels elle s'attache. Le charbon n'est pas feu, ni le bois qui brûle, ni la flamme, qui n'est qu'une fumée enflammée. Il paraît s'éteindre & s'évanouir quand l'aliment lui manque. Il faut qu'il soit un effet de la lumière sur les corps combustibles.

De la Lumière.

L'origine de la lumière nous prouve Sa nature Spirituelle. Avant que la matière commençât à recevoir sa forme, Dieu forma la lumière; elle se répandit aussitôt dans la matière, qui lui servie comme de mèche pour son entretien. La manifestation de la lumière fut donc comme le premier acte que Dieu exerça sur la matière ; le premier mariage du créateur avec la créature, & celui de l'esprit avec le corps.

Répondue d'abord partout, la lumière sembla se réunir dans le Soleil, comme plusieurs rayons se réunissent dans un point. La lumière du Soleil est par



conséquent un esprit lumineux, attaché inséparablement à cet Astre, donc les rayons se revêtent des parties de l'Ether pour devenir sensibles à nos yeux. Ce sont des ruisseaux qui coulent sans cesse d'une source inépuisable, & qui se répandent dans la vaste étendue de tout l'Univers.

Il ne faut cependant pas en conclure que ces rayons sont purement spirituels. Ils se corporifient avec l'Ether comme la flamme avec la fumée. Fournissons dans nos foyers un aliment perpétuellement fumeux, nous aurons une flamme perpétuelle.

La nature de la lumière est de fluer sans cesse ; & nous sommes convenus d'appeler rayons ces éfluxions du Soleil mêlées avec l'Ether. Il ne faut donc pas confondre la lumière avec le rayon, ou la lumière avec la splendeur & la clarté. La lumière est la cause, la clarté est l'effet.

Quand une bougie allumée s'éteint, l'esprit igné & lumineux qui enflamme la mèche, ne se perd pas, comme on le croit communément. Son action seule disparaît quand l'aliment lui manque, ou qu'on l'en retire. Il se répand dans l'air, qui est le réceptacle de la lumière, & des natures spirituelles du monde matériel.

De même que les corps retournent, par la résolution, à la matière d'où ils tirent leur origine ; de même aussi les formes naturelles des individus retournent à la forme universelle, ou à la lumière, qui est l'esprit vivifiant de l'Univers. On ne doit pas confondre cet esprit avec les rayons du Soleil, puisqu'ils n'en sont que le véhicule. Il pénètre jusqu'au centre même de la terre, lorsque le Soleil n'est pas sur notre horizon.

La lumière est pour nous une vive image de la Divinité. L'amour Divin ne pouvant, pour ainsi dire, se contenir dans lui-même, s'est comme répandu hors de lui, & multiplié dans la création. La lumière ne se renferme pas non plus dans le corps lumineux : elle se répand, elle se multiplie, elle est comme Dieu une source inépuisable de biens. Elle se communique sans cesse sans aucune diminution ; elle semble même prendre de nouvelles forces par cette communication, comme un maître qui enseigne à ses disciples les connaissances qu'il a, sans les perdre, & même en les imprimant davantage dans son esprit.

Cet esprit igné porté dans les corps par les rayons, s'en distingue fort aisément. Ceux-ci ne se communiquent qu'autant qu'ils ne trouvent dans leur chemin point de corps opaques qui en arrêtent le cours. Celui-là pénètre même les corps les plus denses, puisqu'on sent la chaleur au côté d'un mur opposé au côté où tombent les rayons, quoiqu'ils n'y aient pu pénétrer. Cette chaleur subsiste



même encore après que les rayons sont disparus avec le corps lumineux.

Tout corps diaphane, le verre particulièrement, transmet cet esprit igné & lumineux sans transmettre les rayons : c'est pourquoi l'air qui est derrière, en fournissant un nouveau corps à cet esprit, devient illuminé & forme des rayons nouveaux, qui se répandent comme les premiers. D'ailleurs tout corps diaphane, en servant de milieu pour transmettre cet esprit, se trouve non seulement éclairé, mais devient lumineux ; & cette augmentation de clarté se manifeste aisément à ceux qui y font un peu d'attention. Cette augmentation de splendeur n'arriverait pas si le corps diaphane transmettait les rayons tels qu'il les a reçus.

M. Pott paraît avoir adopté ces idées des Philosophes Hermétiques sur la lumière, dans son Essai d'observations Chymiques & Physiques sur les propriétés & les effets de la lumière & du feu. Il s'est parfaitement rencontré avec d'Espagnet, dont j'analyse ici les sentiments, & qui vivait il y a près d'un siècle & demi. Les observations que ce savant Professeur de Berlin rapporte, concourent toutes à prouver la vérité de ce que nous avons dit jusqu'ici. Il appelle la lumière le *grand & merveilleux agent de la Nature*. Il dit que sa substance, à cause de la ténuité de ses parties, ne peut être examinée par le nombre, par la mesure ni par le poids, que la Chymie ne peut exposer sa forme extérieure, parce que dans aucune substance elle ne peut être conçue, encore moins exprimée ; que sa dignité & son excellence sont annoncées dans l'Écriture Sainte, où Dieu se fait appeler du nom de lumière & de feu : puisqu'il y est dit, que Dieu est une lumière, qu'il demeure dans la lumière ; que la lumière est son habit ; que la vie est dans la lumière, qu'il fait ses Anges flammes de feu, &c. & enfin que plusieurs personnes regardent la lumière plutôt comme un être spirituel que comme une substance corporelle.

En réfléchissant sur la lumière, la première chose, dit cet Auteur, qui se présente à mes yeux & à mon esprit, c'est la lumière du Soleil ; & je présume que le Soleil est la source de toute la lumière qui se trouve dans la Nature ; que toute la lumière y rentre comme dans son cercle de révolution, & que de là elle est de nouveau renvoyée sur notre globe.

Je ne pense pas, ajoute-t-il, que le Soleil contienne un feu brûlant, destructif, mais il renferme une substance lumineuse, pure, simple & concentrée, qui éclaire tout. Je regarde la lumière comme une substance qui réjouit, qui anime, & qui produit la clarté ; en un mot, je la regarde comme le premier instrument que Dieu mit & met encore en œuvre dans la Nature. De là vient le culte que quelques Païens ont rendu au Soleil ; de là la fable de Prométhée qui déroba le



feu dans le Ciel, pour le communiquer à la terre.

M. Pott n'approuve cependant pas en apparence, mais il le fait en réalité, le sentiment de ceux qui font de l'Ether un véhicule de la matière de la lumière, parce qu'ils multiplient, dit-il, les êtres sans nécessité. Mais si la lumière est un être si simple qu'il l'avoue, pourra-t-elle le manifester autrement que par quelque substance sensible ? Elle a la propriété de pénétrer très subtilement les corps par sa ténuité supérieure à celle de l'air, & par son mouvement progressif, le plus rapide qu'on puisse imaginer mais il n'ose déterminer s'il est dû à une substance spirituelle, quoiqu'il soit certain que le principe moteur est aussi ancien que cette substance même.

Le mouvement, comme mouvement, ne produit pas la lumière, mais il la manifeste dans les matières convenables. Elle ne se montre que dans les corps mobiles, c'est-à-dire, dans une matière extrêmement subtile, fine & propre au mouvement précipité, soit que cette matière s'écoule immédiatement du Soleil, ou de son atmosphère, & qu'elle pénètre jusqu'à nous ; soit, ce qui paraît, dit-il, plus vraisemblable, que le Soleil mette en mouvement ces matières extrêmement subtiles, dont notre atmosphère est remplie.

Voilà donc un véhicule de la lumière, & un véhicule qui ne diffère point de l'Ether ; puisque ce Savant ajoute plus bas : *c'est donc aussi là la cause du mouvement de la lumière qui agit sur notre Ether, & qui nous vient principalement, & plus efficacement du Soleil.* Ce véhicule n'est donc pas, même selon lui, un être multiplié sans nécessité.

Il distingue très bien le feu de la lumière, & marque la différence de l'un & de l'autre ; mais après avoir dit que la lumière produit la clarté, il confond ici cette dernière avec le principe lumineux, comme on peut le conclure des expériences qu'il rapporte. J'en aurais conclu qu'il y a un feu & une lumière qui ne brûlent pas, c'est-à-dire, qui ne détruisent pas les corps auxquels ils sont adhérents ; mais non pas qu'il y a une lumière sans feu. Le défaut de distinction entre le principe ou la cause de la splendeur & de la clarté, & l'effet de cette cause est la source d'une infinité d'erreurs sur cette matière.

Peut-être n'est-ce que la faute du Traducteur qui aura employé indifféremment les termes de lumière & clarté comme synonymes. Je serais assez porté à le croire, puisque M. Pott, immédiatement après avoir rapporté divers phénomènes des matières phosphoriques, le bois pourri, les vers lumineux, l'argile calcinée & frottée, &c. dit, que la matière de la lumière dans sa pureté, ou séparée de tout autre corps, ne se laisse pas apercevoir, que nous ne la traitons qu'entourée d'une enveloppe, & que nous ne connaissons sa présence



que par induction. C'est distinguer proprement la lumière de la clarté qui en est l'effet. Avec cette distinction il est aisé de rendre raison d'une infinité de phénomènes très difficiles à expliquer sans cela.

La chaleur, quoique effet du mouvement, est comme identifiée avec lui. La lumière étant le principe du feu, l'est du mouvement & de la chaleur. Celle-ci n'étant qu'un moindre degré de feu, ou le mouvement produit par un feu plus modéré, ou plus éloigné du corps affecté. C'est à ce mouvement que l'eau doit sa fluidité, puisque sans cette cause elle devient glace.

On ne doit donc pas confondre le feu élémentaire avec le feu des cuisines ; & observer que le premier ne devient un feu actuel brûlant que lorsqu'il est combiné avec des substances combustibles ; il ne donne par lui-même ni flamme, ni lumière. Ainsi le phlogistique ou substance huileuse, sulfureuse, résineuse n'est pas le principe du feu, mais la matière propre à l'entretenir, à le nourrir & à le manifester.

Les raisonnements de M. Pott prouvent que le sentiment de d'Espagnet & des autres Philosophes Hermétiques sur le feu & la lumière, est un sentiment raisonné, & très conformes aux observations Physico-Chymiques les plus exactes, puisqu'ils sont d'accord avec ce Savant Professeur de Chymie dans l'Académie des Sciences & Belles Lettres de Berlin. Ces Philosophes connaissaient donc la Nature : & s'ils la connaissaient, pourquoi ne pas plutôt essayer de lever le voile obscur sous lequel ils ont caché ses procédés par leurs discours énigmatiques, allégoriques, fabuleux, que de mépriser leurs raisonnements, parce qu'ils paraissent intelligibles ; ou de les accuser d'ignorance & de mensonge ?

De la conservation des Mixtes.

L'esprit igné, le principe vivifiant donne la vie & la vigueur aux mixtes ; mais ce feu les consumerait bientôt, si son activité n'était modérée par l'humeur aqueuse qui les lie. Cet humide circule perpétuellement dans tous. Il s'en fait une révolution dans l'Univers, au moyen de laquelle les uns se forment, se nourrissent, augmentent même de volume pendant que son évaporation & son absence font dessécher & périr les autres.

Toute la machine du monde ne compose qu'un corps, dont toutes les parties sont liées par des milieux qui participent des extrêmes. Ce lien est caché, ce nœud est secret ; mais il n'en est pas moins réel, & c'est par son moyen que toutes ces parties se prêtent un secours mutuel, puisqu'il y a un rapport, & un vrai commerce entre elles. Les esprits émissaires des natures supérieures sont &



entretiennent cette communication ; les uns s'en vont quand les autres viennent ; ceux-ci retournent à leur source quand ceux-là en descendent ; les derniers venus prennent la place, ceux-ci partent à leur tour, d'autres leur succèdent ; & par ce flux & reflux continuels, la Nature se renouvelle & s'entretient. Ce sont les ailes de Mercure, à l'aide desquelles le messager des Dieux rendait de si fréquentes visites aux habitants du Ciel & de la Terre.

Cette succession circulaire d'esprits se fait par deux moyens, la raréfaction & la condensation, que la Nature emploie pour spiritualiser les corps & corporifier les esprits ; ou, si l'on veut, pour atténuer les éléments grossiers, les ouvrir, les élever même à la nature subtile des matières spirituelles, & les faire ensuite retourner à la nature des éléments grossiers & corporels. Ils éprouvent sans cesse de telles métamorphoses. L'air fournit à l'eau une substance tenue éthérée qui commence à s'y corporifier ; l'eau la communique à la terre où elle se corporifie encore plus. Elle devient alors un aliment pour les minéraux & les végétaux. Dans ceux-ci, elle se fait tige, écorce, feuilles, fleurs, fruit ; en un mot, une substance corporelle, palpable.

Dans les animaux, la Nature sépare le plus subtil, le plus spirituel du boire & du mangée pour le tourner en aliment. Elle change, & spécifie la plus pure substance en semence, en chair, en os, &c. & laisse la plus grossière & la plus hétérogène pour les excréments. L'art imite la Nature dans ses résolutions & ses compositions.

De l'humide radical.

La vie & la conservation des individus consiste dans l'union étroite de la forme & de la matière. Le nœud, le lien qui forme cette union consiste dans celle du feu inné avec l'humide radical. Cet humide est la portion la plus pure, la plus digérée de la matière, & comme une huile extrêmement rectifiée par les alambics de la Nature. Les Semences des choses contiennent beaucoup de cet humide radical, dans lequel une étincelle de feu céleste se nourrit ; & mis dans une matrice convenable, il opère, quand il est aidé constamment, tout ce qui est nécessaire à la génération.

On trouve quelque chose d'immortel dans cet humide radical ; la mort des mixtes ne le fait évanouir ni disparaître. Il résiste même au feu le plus violent, puisqu'on le trouve encore dans les cendres des cadavres brûlés.

Chaque mixte contient deux humides, celui donc nous venons de parler, & un humide élémentaire, en partie aqueux, aérien en partie. Celui-ci cède à la violence du feu ; il s'envole en fumée, en vapeurs, & lorsqu'il est tout-à-fait



évaporé, le corps n'est plus que cendres, ou parties séparées les unes des autres.

Il n'en est pas ainsi de l'humide radical ; comme il constitue la base des mixtes, il affronte la tyrannie du feu, il souffre le martyr avec un courage insurmontable, & demeure attaché opiniâtrement aux cendres du mixte ; ce qui indique manifestement sa grande pureté.

L'expérience a montré aux Verriers, gens communément très ignorants dans la connaissance de la Nature, que cet humide est caché dans les cendres. Ils ont trouvé à force de feu le Secret de le manifester autant que l'art & la violence du feu artificiel en sont capables. Pour faire le verre, il faut nécessairement mettre les cendres en fusion, & il ne saurait y avoir de fusion, où il n'y a pas d'humide.

Sans savoir que les sels extraits des cendres contiennent la plus grande vertu des mixtes, les laboureurs brûlent les chaumes & les herbes pour augmenter la fertilité de leurs champs : preuve que cet humide radical est inaccessible aux atteintes du feu ; qu'il est le principe de la génération, la base des mixtes, & que sa vertu, son feu actif ne demeurent engourdis que jusqu'à ce que la terre, matrice commune des principes, en développe les facultés, ce qui se voit journellement dans les semences.

Ce baume radical est le serment de la Nature, qui se répand dans toute la masse des individus. C'est une teinture ineffaçable, qui a la propriété de multiplier, & qui pénètre même jusque dans les plus sales excréments, puisqu'on les emploie avec succès pour fumer les terres, & augmenter leur fertilité,

On peut conjecturer avec raison, que cette base, cette racine des mixtes, qui survit à leur destruction, est une partie de la première matière, la portion la plus pure, & indestructible, marquée au coin de la lumière dont elle reçut la forme. Car le mariage de cette première matière avec sa forme est indissoluble, & tous les éléments corporifiés en individus tirent d'elle leur origine. Ne fallait-il pas en effet une telle matière pour servir de base incorruptible, & comme de racine cubique aux mixtes corruptibles, pour pouvoir en être un principe constant, perpétuel, & néanmoins matériel, autour duquel tourneraient sans cesse les vicissitudes & les changements que les êtres matériels éprouvent tous les jours ?

S'il était permis de porter ses conjectures dans l'obscurité de l'avenir, ne pourrait-on pas dire que cette substance inaltérable est le fondement du monde matériel, & le ferment de son immortalité, au moyen duquel il subsistera même après sa destruction, après avoir passé par la tyrannie du feu, & avoir été purgé de sa tache originelle, pour être renouvelé & devenir incorruptible & inaltérable pendant toute l'éternité ?



Il semble que la lumière n'a encore opéré que sur lui, & qu'elle a laissé le reste dans les ténèbres ; aussi en conservent-ils toujours une étincelle, qui n'a besoin que d'être excitée.

Mais le feu inné est bien différent de l'humide. Il tient de la spiritualité de la lumière, & l'humide radical est d'une nature moyenne entre la matière extrêmement subtile & spirituelle de la lumière, & la matière grossière, élémentaire, corporelle. Il participe des deux, & lie ces deux extrêmes. C'est le sceau du traité visible & palpable de la lumière & des ténèbres & le point de réunion & de commerce entre le Ciel & la Terre.

On ne peut donc confondre sans erreur cet humide radical avec le feu inné. Celui-ci est l'habitant, celui-là l'habitation, la demeure. Il est dans tous les mixtes le laboratoire de Vulcain ; le foyer où se conserve ce feu immortel, premier moteur créé de toutes les facultés des individus ; le baume universel, l'élixir le plus précieux de la Nature, le mercure de vie parfaitement sublimé & travaillé, que la Nature distribue par poids & par mesure à tous les mixtes. Qui saura extraire ce trésor du cœur, & du centre caché des productions de ce bas monde, le dépouiller de l'écorce épaisse, élémentaire, qui le cache à nos yeux, & le tirer de la prison ténébreuse où il est renfermé, & dans l'inaction, pourra se glorifier de savoir-faire la plus précieuse médecine pour soulager le corps humain.

De l'harmonie de l'Univers.

Les corps supérieurs & les inférieurs du monde ayant une même source, & une même matière pour principe, ont conservé entre eux une sympathie qui fait que les plus purs, les plus nobles, les plus forts, communiquent à ceux qui le sont moins toute la perfection dont ils sont susceptibles. Mais lorsque les organes des mixtes se trouvent mal disposés naturellement ou par accident, cette communication est troublée ou empêchée, l'ordre établi pour ce commerce se dérange ; le faible moins secouru s'affaiblit, succombe, & devient le principe de sa propre mine, *mole ruit suâ*.

(*Cosmop. Tract. 2.*) Les quatre qualités des éléments, le froid, le chaud, le sec & l'humide, sont comme les tons harmoniques de la Nature. Ils ne sont pas plus contraires entre eux, que le ton grave dans la musique l'est à l'aigu ; mais ils sont différents, & comme séparés par des intervalles, ou tous moyens, qui rapprochent les deux extrêmes. De même que par ces tons moyens on compose une très belle harmonie, la Nature sait aussi combiner les qualités des éléments, de manière qu'il en résulte un tempérament qui constitue celui des mixtes.



Du Mouvement.

Il n'y a point de repos réel & proprement dit dans la Nature (*Ibid. Tr. 4.*). Elle ne peut rester oisive ; & si elle laissait succéder le repos réel au mouvement pendant un seul instant, toute la machine de l'Univers tomberait en ruine. Le mouvement l'a comme tiré du néant ; le repos l'y replongerait. Ce à quoi nous donnons le nom de repos, n'est qu'un mouvement moins accéléré, moins sensible. Le mouvement est donc continu dans chaque partie comme dans le tout. La Nature agit toujours dans l'intérieur des mixtes : les cadavres mêmes ne sont point en repos, puisqu'ils se corrompent, & que la corruption ne peut se faire sans mouvement.

L'ordre & l'uniformité règnent dans la manière de mouvoir la machine du monde ; mais il y a divers degrés dans ce mouvement, qui est inégal, & différent dans les choses différentes & inégales. La Géométrie exige même cette loi d'inégalité, & l'on peut dire que les corps célestes ont un mouvement égal en raison géométrique ; savoir, eu égard à la différence de leur grandeur, de leur distance & de leur nature.

Nous apercevons aisément dans le cours des saisons, que les voies que la Nature emploie ne diffèrent entre elles qu'en apparence. Pendant l'hiver elle paraît sans mouvement, morte, ou du moins engourdie. C'est cependant durant cette *morte saison* qu'elle prépare, digère, couve les semences, & les dispose à la génération. Elle accouche pour ainsi dire au printemps ; elle nourrit & élève en été, elle mûrit même certains fruits, elle en réserve d'autres pour l'automne, quand ils ont besoin d'une plus longue digestion. A la fin de cette saison, tout devient caduque, pour se disposer à une nouvelle génération.

L'homme éprouve dans cette vie les changements de ces quatre saisons. Son hiver n'est pas le temps de la vieillesse, comme on le dit communément, c'est celui qu'il passe dans le ventre de sa mère sans action, & comme dans les ténèbres, parce qu'il n'a pas encore joui des bienfaits de la lumière Solaire. A peine a-t-il vu le jour, qu'il commence à croître : il entre dans son printemps, qui dure jusqu'à ce qu'il soit capable de mûrir ses fruits. Son été succède alors ; il se fortifie, il digère, il cuit le principe de vie qui doit la donner à d'autres. Son fruit est-il mûr l'automne s'en empare, il devient sec, il flétrit, il penche vers le principe où sa nature l'entraîne ; il y tombe, il meurt, il n'est plus.

De la distance inégale & variée du Soleil procède particulièrement la variété des saisons. Le Philosophe qui veut s'appliquer à imiter les procédés de la Nature dans les opérations du grand œuvre, doit les méditer très sérieusement.



Je n'entrerai point ici dans le détail des différents mouvements des corps célestes. Moïse n'a presque expliqué que ce qui regarde le globe que nous habitons. Il n'a presque rien dit des autres créatures. Sans doute afin que la curiosité humaine trouvât plutôt matière à l'admiration, qu'à former des arguments pour la dispute. L'envie désordonnée de tout savoir tyrannise cependant encore le faible esprit de l'homme. Il ne sait pas se conduire, & il est assez fou pour prescrire au Créateur des règles pour conduire l'Univers. Il forge des systèmes, & parle avec un ton si décisif, qu'on dirait que Dieu l'a consulté pour tirer le monde du néant, & qu'il a suggéré au Créateur les lois qui conservent l'harmonie de son mouvement général & particulier. heureusement les raisonnements de ces prétendus Philosophes n'influent en rien sur cette harmonie. Nous aurions lieu d'en craindre des conséquences aussi fâcheuses pour nous, que celles qu'on tire de leurs principes sont ridicules. Tranquillons-nous : le monde ira son train autant de temps qu'il plaira à son Auteur de le conserver. Ne perdons pas le temps d'une vie aussi courte que la nôtre à disputer des choses que nous ignorons. Appliquons-nous plutôt à chercher le remède aux maux qui nous accablent ; à prier celui qui a créé *la médecine de la terre*, de nous la faire connaître ; & qu'après nous avoir favorisé de cette admirable connaissance, nous n'en usons que pour l'utilité de notre prochain, par amour pour le souverain Etre, à qui seul soit rendu gloire dans tous les siècles des siècles.

TRAITÉ DE L'ŒUVRE HERMÉTIQUE.

La source de la santé & des richesses, deux bases sur lesquelles est appuyé le bonheur de cette vie, sont l'objet de cet art. Il fut toujours un mystère ; & ceux qui en ont traité, en ont parlé dans tous les temps, comme d'une science, dont la pratique a quelque chose de surprenant, & dont le résultat tient du miracle dans lui-même & dans ses effets. Dieu auteur de la Nature, que le Philosophe se propose d'imiter, peut seul éclairer & guider l'esprit humain dans la recherche de ce trésor inestimable, & dans le labyrinthe des opérations de cet art. Aussi tous ces Auteurs recommandent-ils de recourir au Créateur, & de lui demander cette grâce avec beaucoup de ferveur & de persévérance.

Doit-on être surpris que les possesseurs d'un si beau secret l'ait voilé des ombres des hiéroglyphes, des fables, des allégories, des métaphores, des énigmes, pour en ôter la connaissance au commun des hommes ? Ils n'ont écrit que pour ceux à qui Dieu daignerait en accorder l'intelligence. Les décrier, déclamer forcément contre la science même, parce qu'on a fait d'inutiles efforts



pour l'obtenir, c'est une vengeance basse ; c'est faire tort à sa propre réputation, c'est afficher son ignorance, & l'impuissance où l'on est d'y parvenir. Que l'on élevé sa voix contre les souffleurs, contre ces brûleurs de charbons, qui, après avoir été dupes de leur propre ignorance, cherchent à faire d'autres dupes, à la bonne heure. Je me joindrais volontiers à ces sortes de critiques ; je voudrais même avoir une voix de stentor pour me faire mieux entendre. Mais qui sont ceux qui se mêlent de parler & d'écrire contre la Philosophie Hermétique ? Des gens qui en ignorent, le gagerons, jusqu'à la définition ; gens dont la mauvaise humeur n'est excitée que par le préjugé. J'en appelle à la bonne foi ; qu'ils examinent sérieusement, s'ils sont au fait de ce qu'ils critiquent : ont-ils lu & relu vingt fois & davantage, les bons Auteurs qui traitent cette matière ? qui d'entre eux peut se flatter de savoir les opérations & les procédés de cet art ? quel Œdipe leur a donné l'intelligence de ses énigmes & de ses allégories ? quelle est la Sibylle qui les a introduits dans son sanctuaire ? qu'ils demeurent donc dans l'étroite sphère de leurs connaissances : ne sutor ultra crepidam. Ou puisque c'est la mode, qu'il leur soit permis d'aboyer après un si grand trésor donc ils désespèrent la possession. Faible consolation, mais la seule qui leur reste ! Et plutôt à Dieu que leurs cris se fassent entendre de tous ceux qui dépensent mal à propos leurs biens dans la poursuite de celui-ci qui leur échappe, faute de connaître les procédés simples de la Nature.

Monsieur de Maupertuis en pense bien autrement (lettres) : Sous quelque aspect qu'on considère la pierre Philosophale, on ne peut, dit ce célèbre Académicien, en prouver l'impossibilité ; mais son prix, ajoute-t-il, ne suffit pas pour balancer le peu d'espérance de la trouver. M. de Justi, Directeur général des mines de l'Impératrice Reine de Hongrie, en prouve non seulement la possibilité, mais l'existence actuelle, dans un discours qu'il a donné au public, & dont les arguments sont fondés sur sa propre expérience.

Conseils Philosophiques.

Adorez Dieu seul ; aimez-le de tout votre cœur, & votre prochain comme vous-même. Proposez-vous toujours la gloire de Dieu pour fin de toutes vos actions : invoquez-le, il vous exaucera ; glorifiez-le, il vous exaltera.

Soyez tardif dans vos paroles & dans vos actions. Ne vous appuyez pas sur votre prudence, sur vos connaissances, ni sur la parole & les richesses des hommes, principalement des Grands. Ne mettez votre confiance qu'en Dieu. Faites valoir le talent qu'il vous a confié. Soyez avare du temps ; il est infiniment court pour un homme qui sait l'employer. Ne remettez pas au lendemain, qui n'est pas à vous, une chose nécessaire que vous pouvez faire



aujourd'hui. Fréquentée les bons & les savants. L'homme est né pour apprendre ; sa curiosité naturelle en est une preuve bien palpable, & c'est dégrader l'humanité, que de croupir dans l'oisiveté & l'ignorance. Plus un homme a de connaissances, plus il approche de l'Auteur de son être, qui sait tout. Profitez donc des lumières des savants ; recevez leurs instructions avec douceur, & leurs corrections toujours en bonne part. Fuyez le commerce des méchants, la multiplicité des affaires, & la quantité d'amis.

Les Sciences ne s'acquièrent qu'en étudiant, en méditant, & non dans la dispute. Apprenez peu à la fois : répétez souvent la même étude ; l'esprit peut tout quand il est à peu, & ne peut rien quand il est en même temps à tout.

La Science jointe à l'expérience forme la vraie sagesse. On est contraint, à son défaut, de recourir à l'opinion, au doute, à la conjecture, & à l'autorité.

Les sujets de la science sont Dieu, le grand monde, & l'homme. L'homme a été fait pour Dieu, la femme pour Dieu & l'homme, & les autres créatures pour l'homme & la femme (*Sap. 9. v. 2. & suiv.*), afin qu'ils fissent usage pour leurs occupations, leur propre conservation, & la gloire de leur Auteur commun. Après tout, faites en sorte que vous soyez toujours bien avec Dieu & votre prochain. La vengeance est une faiblesse dans les hommes. Ne vous faites jamais aucun ennemi ; & si quelqu'un veut vous faire du mal, ou vous en a fait, vous ne sauriez mieux & plus noblement vous venger qu'en lui faisant du bien.

APHORISME DE LA VERITE DES SCIENCES.

Deux sortes de sciences, & non plus. La Religion & la Physique, c'est-à-dire, la Science de Dieu & celle de la Nature : tout, le reste n'en est que les branches. Il y en a même de bâtardes ; mais elles sont plutôt des erreurs que des sciences.

Dieu donne la première dans sa perfection aux Saints & aux enfants du Ciel. Il éclaire l'esprit de l'homme pour acquérir la seconde, & le Démon y jette, des nuages pour insinuer les bâtardes.

La Religion vient du Ciel, c'est la vraie science, parce que Dieu, source de toute vérité, en est l'auteur. La Physique est la connaissance de la Nature ; avec elle l'homme fait des choses surprenantes. *Mens humana mirabilium effecrix.*

La puissance de l'homme est plus grande qu'on ne saurait l'imaginer. Il peut tout par Dieu, rien sans lui, excepté le mal.

La clef des Sciences.

Le premier pas à la sagesse est la crainte de Dieu, le second la connaissance de



la Nature. Par elle on monte jusqu'à la connaissance de son Auteur (*S. Paul. Rom. 1. 20.*). La Nature enseigne aux clairvoyants la Physique Hermétique. L'ouvrage long est toujours de là Nature ; elle opère simplement. successivement, & toujours par les mêmes voies pour produire les mêmes choses. L'ouvrage de l'art est moins long ; il avance beaucoup les démarches de la Nature. Celui de Dieu se fait en un instant. L'Alchimie proprement dite est une opération de la Nature, aidée par l'art. Elle nous met en main la clef de la magie naturelle ou de la Physique, & nous rend admirables aux hommes, en nous élevant au-dessus du commun.

Du Secret.

La statue d'Harpocrate, qui avait une main sur sa bouche, était chez les anciens sages l'emblème du secret, qui se fortifie par le silence, s'affaiblit & s'évanouit par la révélation. Jésus-Christ notre Sauveur ne révélait nos mystères qu'à ses Disciples, & parlait toujours au peuple par allégories & par paraboles. *Vobis datum est noscere mysteria regni cœlorum... sine parabolis non loquebatur eis* (*Mat. 13. v. II. Marc. 4. v. II. Matth. 13. v. 34. I. Partie.*).

Les Prêtres chez les Egyptiens, les Mages chez les Persans, les Mécubales & les Cabalistes chez les Hébreux, les Brahmanes aux Indes, les Gymnosophistes en Ethiopie, les Orphées, les Homeres, les Pythagores, les Platons, les Porphyres parmi les Grecs, les Druides parmi les Occidentaux, n'ont parlé des sciences secrètes que par énigmes & par allégories : s'ils avaient dit quel en était le véritable objet, il n'y aurait plus eu de mystères, & le sacré aurait été mêlé avec le profane.

Des moyens pour parvenir au Secret.

Les dispositions pour arriver au secret, sont la connaissance de la Nature, & de soi-même. L'on ne peut avoir parfaitement la première & même la seconde que par l'aide de l'Alchimie, l'amour de la sagesse, l'horreur du crime, du mensonge, la fuite des Cacochymistes, la fréquentation des sages, l'invocation du Saint-Esprit, ne pas ajouter secret sur secret, ne s'attacher qu'à une chose, parce que Dieu & la Nature se plaisent dans l'unité & la simplicité.

L'homme étant l'abrégé de toute la Nature, il doit apprendre à se connaître comme le précis & le raccourci d'icelle. Par sa partie spirituelle, il participe à toutes les créatures immortelles ; & sa partie matérielle, à tout ce qui est caduc dans l'Univers.



Des clefs de la Nature.

De coûteuses choses matérielles il se fait de la cendre ; de la cendre on fait du sel, du sel on sépare l'eau & le mercure, du mercure on compose un élixir ou une quintessence. Le corps se met en cendres pour être nettoyé de ses parties combustibles, en sel pour être séparé de ses terrestrités, en eau pour pourrir & se putréfier, & en esprit pour devenir quintessence.

Les sels sont donc les clefs de l'Art & de la Nature ; sans leur connaissance il est impossible de l'imiter dans ses opérations. Il faut savoir leur sympathie & leur antipathie avec les métaux & avec eux-mêmes. Il n'y a proprement qu'un sel de nature, mais il se divise en trois sortes pour former les principes des corps. Ces trois sont le nitre, le tartre & le vitriol ; tous les autres en sont composés.

Le nitre est fait du premier sel par atténuation, subtilisation, & purgation des terrestrités crues & froides qui s'y trouvent mélangées. Le Soleil le cuit, le digère en toutes ses parties, y fait l'union des éléments, & l'imprègne des vertus séminales, qu'il porte ensuite avec la pluie dans la terre qui est la matrice commune.

Le Sel de tartre est ce même nitre plus cuit, plus digéré par la chaleur de la matrice où il avait été déposé, parce que cette matrice sert de fourneau à la Nature. Ainsi du nitre & du tartre se forment les végétaux. Ce sel se trouve partout où le nitre a été déposé, mais particulièrement sur la superficie de la terre, où la rosée & la pluie le fournissent abondamment.

Le vitriol est le même sel nitre, qui ayant passé par la nature du tartre, devient sel minéral par une cuisson plus longue, & dans des fourneaux plus ardents. Il se trouve en abondance dans les entrailles, les concavités & les porosités de la terre, où il se réunit avec une humeur visqueuse qui le rend métallique.

Des Principes métalliques.

Des sels dont nous venons de parler, & de leurs vapeurs se fait le mercure que les Anciens ont appelé *semence minérale*. De ce mercure & du soufre soit pur, soit impur, sont faits tous les métaux dans les entrailles de la terre & à sa superficie.

lorsque les éléments corporifiés par leur union prennent la forme de salpêtre, de tartre & de vitriol, le feu de la Nature, excité par la chaleur Solaire, digère l'humidité que la sécheresse de ces sels attire, & séparant le pur de l'impur, le sel de là terre, les parties homogènes des hétérogènes, elle l'épaissit en argent-vif, puis en métal pur ou impur, suivant le mélange & la qualité de la matrice.



La diversité du soufre & du mercure plus ou moins purs, & plus ou moins digérés, leur union & leurs différentes combinaisons forment la nombreuse famille du règne minéral. Les pierres, les marcassites, les minéraux différent encore entre eux, suivant la différence de leurs matrice, & le plus ou moins de cuisson.

De la matière du grand œuvre en général.

Les Philosophes n'ont, ce semble, parlé de la matière que pour la cacher, au moins quand il s'est agi de la désigner en particulier. Mais quand ils en parlent en général, ils s'étendent beaucoup sur ses qualités & ses propriétés ; ils lui donnent tous les noms des individus de l'Univers, parce qu'ils disent qu'elle en est le principe & la base. « Examinez, dit le Cosmopolite (*Tract. I.*), si ce que vous vous proposez de faire, est conforme à ce que peut faire la Nature. Voyez quels sont les matériaux qu'elle emploie, & de quel vase elle se sert. Si vous ne voulez que faire ce qu'elle fait, suivez-la pas à pas. Si vous voulez faire quelque chose de mieux, voyez ce qui peut servir à cet effet ; mais demeurez toujours dans les natures de même genre. Si, par exemple, vous voulez pousser un métal au-delà de la perfection qu'il a reçue de la Nature, il faut prendre vos matériaux dans le genre métallique, & toujours un mâle & une femelle. Sans quoi vous ne réussirez pas. Car en vain vous proposeriez-vous de faire un métal avec de l'herbe, ou une nature animale, comme d'un chien ou de toute autre bête, vous ne sauriez produire un arbre... »

Cette première matière est appelée plus communément soufre & argent-vif. Raymond Lulle (*Codicit. c. 9.*) les nomme les deux extrêmes de la pierre & de tous les métaux. D'autres dissent en général que le Soleil est son père & la Lune sa mère ; qu'elle est mâle & femelle ; qu'elle est composée de quatre, de trois, de deux & d'un, & tout cela pour la cacher. Elle se trouve partout, sur terre & sur mer, dans les plaines, sur les montagnes, &c. Le même Auteur dit que leur matière est unique, & dit ensuite que la pierre est composée de plusieurs principes individuels. Toutes ces contradictions ne sont cependant qu'apparentes, parce qu'ils ne parlent pas de la matière dans un seul point de vue, mais quant à ses principes généraux, ou aux différents états où elle se trouve dans les opérations.

Il est certain qu'il n'y a qu'un seul principe dans toute la Nature, & qu'il l'est de la pierre comme des autres choses. Il faut donc savoir distinguer ce que les Philosophes disent de la matière en général, d'avec ce qu'ils en disent en particulier. Il n'y a aussi qu'un seul esprit fixe, composé d'un sel très pur, & incombustible, qui fait sa demeure dans l'humide radical des mixtes. Il est plus



parfait dans l'or que dans toute autre chose, & le seul mercure des Philosophes a la propriété & la vertu de le tirer de sa prison, de le corrompre & de le disposer à la génération. L'argent-vif est le principe de la volatilité, de la malléabilité, & de la minéralité ; l'esprit fixe de l'or ne peut rien sans lui. L'or est humecté, réincrudé, volatilisé & soumis à la putréfaction par l'opération du mercure : & celui-ci est digéré, cuit, épaissi, desséché & fixé par l'opération de l'or philosophique, qui le rend par ce moyen une teinture métallique.

L'un & l'autre sont le mercure & le soufre philosophique. Mais ce n'est pas assez qu'on fasse entrer dans l'œuvre un soufre métallique comme levain ; il en faut aussi un comme sperme ou semence de nature sulfureuse, pour s'unir à la semence de substance mercurielle. Ce soufre & ce mercure ont été sagement représentés chez les Anciens par deux serpents, l'un mâle & l'autre femelle, entortillés autour de la verge d'or de Mercure. La verge d'or est l'esprit fixe, où ils doivent être attachés. Ce sont les mêmes que Junon envoya contre Hercule, dans le temps que ce héros était encore au berceau.

Ce soufre est l'âme des corps, & le principe de l'exubération de leur teinture, le mercure vulgaire en est privé ; l'or & l'argent vulgaires n'en ont que pour eux. Le mercure propre à l'œuvre doit donc premièrement être imprègne d'un soufre invisible (*D'Espagnet, Can. 30.*), afin qu'il soit plus disposé à, recevoir la teinture visible des corps parfaits, & qu'il puisse ensuite la communiquer avec usure.

Nombre de Chymistes suent sang & eau pour extraire la teinture de l'or vulgaire ; ils s'imaginent qu'à force de lui donner la torture, il la lui feront dégorger, & qu'ensuite ils trouveront le secret de l'augmenter & de la multiplier, mais

Spes tandem Agricolas vanis eludit aristis.

Virg. Georg.

Car il est impossible que la teinture solaire puisse être entièrement séparée de son corps. L'art ne saurait défaire dans ce genre ce que la Nature a si bien uni. S'ils réussissent à tirer de l'or une liqueur colorée & permanente, par la force du feu ou par la corrosion des eaux fortes, il faut la regarder seulement comme une portion du corps, mais non comme sa teinture ; car ce qui constitue proprement la teinture, ne peut être séparé de l'or. C'est ce terme de teinture qui fait illusion à la plupart des Artistes. Je veux bien encore que ce soit une teinture, au moins conviendront-ils qu'elle est altérée par la force du feu, ou les eaux fortes, qu'elle ne peut être utile à l'œuvre, & qu'elle ne saurait donner aux corps volatils la



fixité de l'or dont elle aurait été séparée. C'est pour ces raisons que d'Espagnet (*Can.* 34.) leur conseille de ne pas dépenser leur argent & leur or dans un travail si pénible, & dont ils ne pourraient tirer aucun fruit.

Des noms que les anciens Philosophes ont donné à la matière.

Les anciens Philosophes cachaient le vrai nom de la matière du grand œuvre avec autant de soins que les modernes. Ils n'en parlaient que par allégories, & par symboles. Les Egyptiens la représentaient dans leurs hiéroglyphes sous la forme d'un bœuf, qui était en même temps le symbole d'Osiris & d'Isis, qu'on supposait avoir été frère & sœur, l'époux & l'épouse, l'un & l'autre petits-fils du Ciel & de la Terre. D'autres lui ont donné le nom de Vénus. Ils l'ont aussi appelé Androgyne, Andromède, femme de Saturne, fille du Dieu Neptune ; Latone, Maja, Sémélé, Leda, Cérès, & Homère l'a honorée plus d'une fois du titre de mère des Dieux. Elle était aussi connue sous les noms de Rée, terre coulante, fusible, & enfin d'une infinité d'autres noms de femmes, suivant les différences circonstances où elle se trouve dans les diverses & successives opérations de l'œuvre. Ils la personnifiaient, & chaque circonstance leur fournissait un sujet pour je ne sais combien de fables allégoriques, qu'ils inventaient comme bon leur semblaient : on en verra des preuves dans tout le cours de cet ouvrage.

Le Philosophe Hermétique veut que le *Laiton* (nom qu'il lui a plu aussi de donner à leur matière) soit composé d'un or & d'un argent cruds, volatils, immeurs, & plein de noirceur pendant la putréfaction, qui est appelé *ventre de Saturne*, dont Vénus fut engendrée. C'est pourquoi elle est regardée comme née de la mer Philosophique. Le Sel qui en était produit, était représenté par Cupidon, fils de Vénus & de Mercure ; parce qu'alors Vénus signifiait le soufre, & Mercure argent-vif, ou le mercure philosophique.

Nicolas Flamel a représenté la première matière dans ses figures hiéroglyphiques sous la figure de deux Dragons, l'un ailé, l'autre sans ailes, pour signifier, dit-il (*Explicat. des fig. ch. 4.*), « le principe fixe, ou le mâle, ou le soufre ; & par celui qui a des ailes, le principe volatil, ou l'humidité, ou la femelle, ou l'argent-vif. Ce sont, ajoute-t-il, le Soleil & la Lune de source mercurielle. Ce sont ces Serpents & Dragons que les anciens Egyptiens ont peints encercle, à la tête mordant, la queue, pour dire qu'ils étaient sortis d'une même chose, & qu'elle seule était suffisante à elle-même, & qu'en son contour & circulation elle se par faisait. Ce font ces Dragons que les anciens Philosophes Poètes ont mis à garder sans dormir les pommes dorées des jardins des Vierges Hespérides. Ce sont ceux sur lesquels Jason, en l'aventure de la Toison d'or,



versa le jus préparé par la belle Médée ; des discours desquels les livres des Philosophes sont si remplis, qu'il n'y a point de Philosophe qui n'en ait écrit depuis le véridique Hermès Trimégiste, Orphée, Pythagoras, Artéphius, Morienus & les autres suivants jusqu'à moi. »

« Ce sont ces deux Serpents envoyés par Junon, qui est la nature métallique, que le fort Hercule, c'est-à-dire, le Sage, doit étrangler en son berceau : je veux dire vaincre & tuer, pour les faire pourrir, corrompre & engendrer au commencement de son œuvre. Ce sont les deux Serpents attachés autour du caducée de Mercure, avec lesquels il exerce sa grande puissance, & se transfigure & se change comme il lui plaît. »

La Tortue était aussi chez les Anciens le symbole de la matière, parce qu'elle porte sur son écaille une espèce de représentation de cette figure de ζ Saturne. C'est pourquoi Vénus était quelquefois représentée (*Plutarchus in præceptis connub.*) assise sur un Bouc, donc la tête comme celle du Bélier présence à peu près cette figure M de Mercure, & le pied droit appuyé sur une Tortue. On voit aussi dans un emblème Philosophique un Artiste faisant une sauce à une Tortue avec des raisins. Et un Philosophe interrogé quelle était la matière, répondit *testudo solis cum pinguedine vitis.*

Chez les Aborigènes la figure ζ de Saturne était en grande vénération ; ils la mettaient sur leurs médailles, sur leurs colonnes, obélisques, &c. Ils représentaient Saturne sous la figure d'un vieillard, ayant cependant un air mâle & vigoureux, qui laissait couler son urine en forme de jet d'eau ; c'était dans cette eau qu'ils faisaient consister la meilleure partie de leur médecine & de leurs richesses. D'autres y joignaient la plante appelée *Molybdnos*, ou plante Saturnienne, donc ils disaient que la racine était de plomb, la tige d'argent & les fleurs d'or. C'est la même dont il est fait mention dans Homère (*Odyss. I. 10. v. 302, & suiv.*) sous le nom de Moly. Nous en parlerons fort au long dans les explications que nous donnerons de la descente d'Enée aux enfers, à la fin de cet ouvrage.

Les Grecs inventèrent aussi une infinité de fables à cette occasion, & formèrent en conséquence le nom de *Mercur* de *Μηρος*, *inguin*, & de *Καξος*, *puer*, parce que le Mercure philosophique est une eau, que plusieurs Auteurs, & particulièrement Raymond Lulle (*Lib. Secretorum & alibi.*) ont appelé *urine d'enfant*. De là aussi la fable d'Orion, engendré de l'urine de Jupiter, de Neptune & de Mercure.



La matière est une & toute chose.

Les Philosophes, toujours attentifs à cacher tant leur matière que leurs procédés, appellent indifféremment leur matière, cette même matière dans tous les états où elle se trouve dans le cours des opérations. Ils lui donnent pour cet effet bien des noms en particulier qui ne lui conviennent qu'en général, & jamais mixte n'a eu tant de noms. Elle est une & toutes choses, disent-ils, parce qu'elle est le principe radical de tous les mixtes. Elle est en tout & semblable à tout, parce qu'elle est susceptible de toutes les formes, mais avant qu'elle soit spécifiée à quelque espèce des individus des trois règnes de la Nature. Lorsqu'elle est spécifiée au genre minéral, ils disent qu'elle est semblable à l'or, parce qu'elle en est la base, le principe & la mère. C'est pourquoi ils l'appellent or crud, or volatil, or immeur, or lépreux. Elle est analogue aux métaux, étant le mercure dont ils sont composés. L'esprit de ce mercure est si congelant, qu'on le nomme le père des pierres tant précieuses que vulgaires. Il est la mère qui les conçoit, l'humide qui les nourrit, & la matière qui les fait.

Les minéraux, en font aussi formés ; & comme l'antimoine est le Prothée de la Chymie, & le minéral qui a le plus de propriétés & de vertus, Artéphius a nommé la matière du grand œuvre, *antimoine des parties de Saturne*. Mais quoiqu'elle donne un vrai mercure, il ne faut pas s'imaginer que ce mercure se tire de l'antimoine vulgaire, ni que ce soit le mercure commun. Philalèthe nous assure (*Introitus apertus, &c.*) que de quelque façon qu'on traite le mercure vulgaire, on n'en fera jamais le mercure Philosophique. Le Cosmopolite dit que celui-ci est le vrai mercure, & que le mercure commun n'est que son frère bâtard (*Dialog. Mercur. Alkemistae & Naturae.*). Lorsque le mercure des Sages est mêlé avec l'argent & l'or, il est appelé l'électre des Philosophes, leur airain, leur laiton, leur cuivre, leur acier ; & dans les opérations, leur venin, leur arsenic, leur orpiment, leur plomb, leur laiton qu'il faut blanchir, Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, la Lune & le Soleil.

Ce mercure est une eau ardente, qui a la vertu de dissoudre tous les mixtes, les minéraux, les pierres ; & tout ce que les autres menstrues ou eaux fortes ne sauraient faire, la faux du vieillard Saturne en vient à bout, ce qui lui a fait donner le nom de dissolvant universel.

Paracelse, en parlant de Saturne, s'exprime ainsi (*Coeluro Philosoph. Can, de Saturno.*) « : Il ne serait pas à propos que l'on se persuadât, encore moins que l'on fût instruit des propriétés cachées dans l'intérieur de Saturne & tout ce qu'on peut faire avec lui & par lui. Si les hommes le savaient, tous les Alchimistes abandonneraient toute autre matière pour ne travailler que sur



celle là. »

Je finirai ce que j'ai à dire sur la matière du grand œuvre, par l'exclusion que quelques Philosophes donnent à certaine matière que les Souffleurs prennent communément pour faire la médecine dorée, ou pierre Philosophale. « J'ai, dit Riplée, fait beaucoup d'expériences sur toutes les choses que les Philosophes nomment dans leurs écrits, pour faire de l'or & de l'argent, & je veux vous les raconter. J'ai travaillé sur le cinabre, mais il ne valait rien, & sur le mercure sublimé qui me coûtait bien cher. J'ai fait beaucoup de sublimations d'esprits, de ferments, des sels du fer, de l'acier & de leur écume, croyant par ce moyen & ces matières parvenir à faire la pierre ; mais je vis bien enfin que j'avais perdu mon temps, mes frais & mes peines. Je suivais pourtant exactement tout ce qui m'était prescrit par les Auteurs ; & je trouvai que tous les procédés qu'ils enseignaient étaient faux. Je fis ensuite des eaux fortes, des eaux corrosives, des eaux ardentes, avec lesquelles j'opérais de diverses manières, mais toujours à pure perte. J'eus recours, après cela aux coques d'œufs, au soufre, au vitriol, que les Artistes insensés prennent pour le Lion vert des Philosophes, à l'arsenic, à l'orpiment, au sel ammoniac, au sel de verre, au sel alkali, au sel commun, au sel gemme, au salpêtre, au sel de soude, au sel attincar, au sel de tartre, au sel alembrot ; mais, croyez-moi, donnez-vous de garde de toutes ces matières. Fuyez les métaux imparfaits rubéfiés, l'odeur du mercure, le mercure sublimé ou précipité vous y seriez trompé comme moi. J'ai éprouvé tout, le sang, les cheveux, l'âme de Saturne, les marcassites, l'œs ustum, le safran de Mars, les écailles & l'écume du fer, la litharge, l'antimoine ; tout cela ne vaut pas une figure pourrie. J'ai travaillé beaucoup pour avoir l'huile & l'eau de l'argent ; j'ai calciné ce métal avec un sel préparé, & sans sel, avec de l'eau-de-vie ; j'ai tiré des huiles corrosives ; mais tout cela était inutile. J'ai employé les huiles, le lait, le vin, la présure, le sperme des étoiles qui tombe sur la terre, la chélidoine, les Secondines, & une infinité d'autres choses, & je n'en ai tiré aucun profit. J'ai mélangé le mercure avec des métaux, je les ai réduits en cristaux, m'imaginant faire quelque chose de bon, j'ai cherché dans les cendres mêmes : mais, croyez-moi, pour Dieu, fuyez, fuyez de telles sottises. Je n'ai trouvé qu'un seul œuvre véritable. »

Le Trévisan (*Philosoph. des Métaux*) s'explique à peu près dans le même sens. « Et par ainsi, dit-il, nous en avons vu & connu plusieurs & infinis besognants en ces amalgamations & multiplications au blanc & au rouge, avec toutes les matières que vous sauriez imaginer, & toutes peines, continuations & constances, que je crois qu'il est possible ; mais jamais nous ne trouvons notre or ni notre argent multiplié ni du tiers, ni de moitié, ni de nulle partie. Et si avons vu tant de blanchissement & rubifications, de recettes, de sophistications



par tant de pays, tant en Rome, Navarre, Espagne, Turquie, Grèce, Alexandrie, Barbarie, Perse, Messine ; en Rhodes, en France, en Ecosse, en la Terre Sainte & ses environs ; en toute l'Italie, en Allemagne, en Angleterre, & quasi circuyant tout le monde. Mais jamais nous ne trouvions que gens besognants de choses sophistiques & matières herbales, animales, végétales & plantables, & pierres minérales, sels, aluns & eaux fortes, distillations & séparations des éléments, & sublimations, calcinations, congélations d'argent-vif par herbes, pierres, eaux, huiles, fumiers, & feu & vaisseaux très étranges, & jamais nous ne trouvions labourants sur matière due. Nous en trouvions bien en ces pays qui savaient bien la pierre, mais jamais ne pouvions avoir leur accointance..... & je me mis donc à lire les livres savants que de besogner davantage, pensant bien en moi-même que par homme je n'y pouvais parvenir ; partant que s'ils le savaient, jamais ne le voudraient dire.... ainsi je regardai là où plus les livres s'accordaient ; alors je pensais que c'était là la vérité ; car ils ne peuvent dire vérité qu'en une chose. Et par ainsi je trouvai la vérité. Car où plus ils s'accordent, cela était la vérité ; combien que l'un le nomme en une manière, & l'autre en une autre ; toutefois *c'est toute une substance* en leurs paroles. Mais je connus que la fausseté était en diversité, & non point en accordance ; car si c'était vérité, ils *n'y mettraient qu'une matière*, quelques noms & quelques figures qu'ils baillassent..... Et en mon Dieu, je crois que ceux qui ont écrit paraboliquement & figurativement leurs livres, en parlant de cheveux, d'urine, de Sang, de Sperme, d'herbes, de végétales, d'animaux, de plantes, & des pierres & des minéraux, comme sont sels, aluns & couperose, attramens, vitriols, borax & magnésie, & pierres quelconques, & eaux, je crois, dis-je, qu'oncques il ne leur coûta guère, ou qu'ils n'y ont pris guère de peines, ou qu'ils sont trop cruels..... Car sachez que nul livre ne déclare en paroles vraies, sinon par paraboles, comme figure. Mais l'homme y doit aviser & réviser souvent le possible de ce qu'ils disent, & regarder les opérations que Nature adresse en Ses ouvrages. »

« Par quoi je conclus, & me croyez. Laissez sophistications & tous ceux qui y croient : fuyez leurs sublimations, conjonctions, séparations, congélations, préparations, disjonctions, connexions, & autres déceptions... Et se taisent ceux qui afferment autre teinture que la nôtre, non vraie, ne portant quelque profit. Et se taisent ceux qui vont disant & sermonnant autre soufre que le nôtre, qui est caché dedans la magnésie (Philosophique), & qui veulent tirer autre argent-vif que du serviteur rouge, & autre eau que la nôtre, qui est permanente, qui nullement ne se conjoint qu'à sa nature, & qui ne mouille autre chose, sinon chose qui soit la propre unité de sa nature... »

« Laissez aluns, vitriols, sels & tous attramens, borax, eaux fortes quelconques,



animaux, bêtes, & tout ce que d'eux peut sortir ; cheveux, sang, urine, spermes, chairs, œufs, pierres & tous minéraux. Laissez tous métaux seuls : car combien que d'eux soit l'entrée, & que notre matière, par tous les dits des Philosophes, doit être composée de vif-argent ; & vif-argent n'est en autres choses qu'ès métaux, comme il appert par Geber, par le grand Rosaire, par le code de toute vérité par Morien, par Haly, par Calib, par Avicenne, par Bendegid, Esid, Serapion, par Sarne, qui fit le livre appelé *Lilium*, par Euclides en son septantième chapitre des Rétractations, & par le Philosophe (Aristote) au troisième des météores..... & pour ce disent Aristote & Démocrite au livre de la Physique, chapitre troisième des Météores : fassent grande chere les Alchimistes ; car ils ne mueront jamais la forme des métaux, s'il n'y a réduction faite à leur première matière.... Or Sachez, comme le dit Noscus, en la Turbe, lequel fut Roi d'Albanie, que d'homme ne vient qu'homme ; de volatil que volatil, ni de bête brute que bête brute, & que Nature ne s'amende qu'eu sa propre nature, & non point en autre. »

Ce que nous venons de rapporter de ces deux Auteurs est une leçon pour les Souffleurs. Elle leur indique clairement qu'ils ne sont pas dans la bonne voie, & pourra servir en même temps de préservatif à ceux qu'ils auraient envie de duper, parce que toutes les fois qu'un homme promettra de faire la pierre avec les matières ci-dessus exclues, on peut en conclure que c'est ou un ignorant, ou un fripon, il est clair aussi par tout ce raisonnement du Trévisan, que la matière du grand œuvre doit être de nature minérale & métallique ; mais quelle est cette matière en particulier ? aucun ne la dit précisément.

La clef de l'Œuvre.

Basile Valentin (*Addition aux 12 Clefs.*) dit que celui qui a de la farine fera bientôt de la pâte, & que celui qui a de la pâte trouvera bientôt un four pour la cuire. C'est comme s'il disait que l'Artiste qui aurait la véritable matière philosophique, ne sera pas embarrassé pour la mettre en œuvre : il est vrai, si l'on en croit les Philosophes, que la confection de l'œuvre est une chose très aisée, & qu'il faut plus de temps & de patience que de frais ; mais cela ne doit sans doute s'entendre que de certaines circonstances de l'œuvre, & lorsqu'on est parvenu à un certain point. Flamel (*Explicat. des fig. hiéroglyph.*) dit, que *la préparation des agents est une chose difficile sur toute autre au monde.* Augurelle (*Chrysop. 1. 2*) nous assure qu'il faut un travail d'Hercule :

Alter inauratam nota de vertice pellem

Principium velut ostendit, quod sumere possis :



Alter onus quantum subeas.

Et d'Espagnet ne fait pas difficulté de dire qu'il y a beaucoup d'ouvrage à faire (*Can. 42.*). « Dans la sublimation philosophique du mercure, ou la première préparation, il faut un travail d'Hercule, car sans lui Jason n'aurait jamais osé entreprendre la conquête de la Toison d'or. » Il ne faut pas cependant s'imaginer que cette sublimation se fasse à la manière des sublimations Chymiques, aussi a-t-il eu soin de l'appeler *Philosophique*. Il fait entendre par ce qu'il dit après, qu'elle consiste dans la dissolution & la putréfaction de la matière ; parce que cette sublimation n'est autre chose qu'une séparation du pur de l'impur, ou une purification de la matière, qui est de nature à ne pouvoir être sublimée que par la putréfaction. D'Espagnet cite en conséquence les paroles suivantes de Virgile. Le Poète, dit-il, semble avoir touché quelque chose de la nature, de la qualité, & de la culture de la terre philosophique par ces termes :

Pingue solum primis extemplo a mensibus anni

Fortes invertant Tauri :

.... Tunc zephyro putris se gleba resolvit.

Georg. i.

C'est donc la solution qui est la clef de l'œuvre. Tous les Philosophes en conviennent, & tous parlent de la même manière à ce sujet. Mais il y a deux travaux dans l'œuvre, l'un pour faire la pierre, l'autre pour faire l'élixir. Il faut d'abord commencer à préparer les agents ; & c'est de cette préparation que les Philosophes n'ont point parlé, parce que tout dépend d'elle, & que le second œuvre n'est, suivant leurs dires, qu'un jeu d'enfants & un amusement de femmes. Il ne faut donc pas confondre les opérations du second œuvre avec celles du premier, quoique Morien (Entretien du Roi Calid.) nous assure que le second œuvre, qu'il appelle disposition, n'est qu'une répétition du premier. Il est à croire cependant que ce n'est pas une chose si pénible & si difficile, puisqu'ils n'en disent mot, ou n'en parlent que pour la cacher. Telle que puisse être cette préparation, il est certain qu'elle doit se commencer par la dissolution de la matière, quoique plusieurs lui aient donné le nom de calcination ou de sublimation ; & puisqu'ils n'en ont pas voulu parler clairement, on peut au moins des opérations de la seconde disposition tirer des introductions pour nous éclairer sur les opérations de la première.

Il s'agit d'abord de faire le mercure philosophique ou le dissolvant avec une matière qui renferme en elle deux qualités, & qui soit en partie volatile, & fixe en partie. Ce qui prouve qu'il faut une dissolution, c'est que le Cosmopolite nous dit de chercher une matière de laquelle nous puissions faire une eau qui



dissolve l'or naturellement & sans violence. Or une matière ne peut se réduire en eau que par la dissolution, quand on n'emploie pas la distillation de la Chymie vulgaire, qui est exclue de l'œuvre.

Il est bon de remarquer ici que tous les termes de la Chymie vulgaire, que les Philosophes emploient dans leurs livres, ne doivent pas être pris dans le sens ordinaire, mais dans le sens philosophique. C'est pourquoi le Philalèthe nous avertit (*Enarratio method. trium Gebri niedicin.*) que les termes de distillation, sublimation, calcination, assation, réverbération, dissolution, descension, coagulation, ne sont qu'une & même opération, faite dans un même vase, c'est-à-dire, une cuisson de la matière ; nous en ferons voir les différences dans la suite, lorsque nous parlerons de chacune en particulier.

Il faut encore remarquer que les signes démonstratifs de l'œuvre, desquels les Philosophes font mention, regardent particulièrement le second œuvre. On observera aussi que le plus grand nombre des Auteurs Hermétiques commencent leurs traités à cette seconde opération, & qu'ils supposent leur mercure & leur soufre déjà fait, que les descriptions qu'ils en font dans leurs énigmes, leurs allégories, leurs fables, &c. sont presque toutes tirées de ce qui se passe dans cette seconde disposition de Morien ; & que de là viennent les contradictions apparentes qui se trouvent dans leurs ouvrages, où l'un dit qu'il faut deux matières, l'autre une seulement, l'autre trois, l'autre quatre, &c. Ainsi, pour s'exprimer conformément aux idées des Philosophes, il faut donc les suivre pas à pas ; & comme je ne veux point m'éloigner en rien de leurs principes, ni de leur manière de les déduire, je les copierai mot pour mot, afin que le Lecteur ne regarde pas les explications que je donnerai des fables, comme une pure production de mon imagination. Basile Valentin est un de ceux qui en fait le plus d'applications, dans son Traité des 12 Clefs ; mais il les emploie pour former ses allégories, & non pour faire voir quelle était l'intention de leurs Auteurs, Flamel au contraire en cite de temps en temps quelques-unes dans le sens de leurs Auteurs ; c'est pourquoi je le citerai ici plus souvent que les autres ; & ce traité sera dans la suite composé, pour la plus grande partie, de ses propres paroles.

Les deux Dragons, qu'il a pris pour symbole hiéroglyphique de la matière, sont, dit-il (*Loco cit.*), « les deux Serpents envoyés par Junon, qui est la nature métallique, que le fort Hercule, c'est-à-dire, le Sage, doit étrangler en son berceau : je veux dire vaincre & tuer pour les faire pourrir, corrompre & engendrer *au commencement de son œuvre.* » Voilà la clef de l'œuvre ou la dissolution annoncée ; les Serpents, les Dragons, la Chimère, le Sphinx, les Harpies & les autres montres de la fable, que l'on doit tuer ; & comme la



putréfaction succède à la mort, « Flamel dit qu'il faut les faire pourrir & corrompre. Etant donc mis ensemble dans le vaisseau du sépulcre, ils se mordent tous deux cruellement, & par leur grand poison & rage furieuse, ne se laissent jamais depuis le moment qu'ils se sont pris & entre-saisi (si le froid ne les empêche) que tous deux de leur bavant venin & mortelles blessures, ne se soient ensanglantés par toutes les parties de leur corps, & finalement s'entre-tuant, ne se soient étouffés dans leur venin propre, qui les change après leur mort, *en eau vive & permanente*. Cette eau est proprement le mercure, des Philosophes. Ce sont, ajoute-t-il, ces deux spermes masculins & féminin, décrits au commencement de mon sommaire philosophique, qui sont engendrés, (dit Rasis, Avicenne, & » Abraham Juif) dans les reins, entrailles, & des opérations des quatre éléments. Ce sont l'humide radical des métaux, soufre & argent-vif ; non les vulgaires, & qui se vendent par les Marchand ; droguistes ; mais ce sont ceux que nous donnent ces deux beaux & chers corps que nous aimons tant. Ces deux spermes, disait Démocrite, ne se trouvent point sur la terre des vivants. Avicenne le dit aussi, mais il ajoute qu'ils se recueillent de la fiente, ordure & pourriture du Soleil & de la Lune. »

La putréfaction est déclarée par les termes suivants : « La cause pourquoi j'ai peint ces deux spermes en forme de Dragons, c'est parce que leur puanteur est très grande, comme est celle des Dragons, & les exhalaisons qui montent dans le matras, sont obscures, noires, bleues & jaunâtres.... le Philosophe ne sent jamais cette puanteur, s'il ne casse ses vaisseaux ; mais seulement il la juge telle par la vue & le changement des couleurs qui proviennent de la pourriture de ses confections. » Que les Chymistes ou Souffleurs qui cherchent la pierre philosophale dans leurs calcinations & leurs creusets, jugent de ces paroles de Flamel, si leurs opérations sont conformes aux siennes, & s'ils ont raison de s'exposer à respirer les vapeurs des matières puantes & arsenicales sur lesquelles ils opèrent.

La putréfaction de la matière dans le vase est donc le principe & la cause des couleurs qui se manifestent, & la première un peu permanente ou de durée qui doit paraître, est la couleur noire, qu'ils appellent simplement le noir, & d'une infinité d'autres noms que l'on verra ci-après dans le cours de cet ouvrage, ou dans le Dictionnaire des termes propres à la Philosophie Hermétique, qui le suit immédiatement.

Cette couleur signifie donc la putréfaction & la génération qui s'ensuit, & qui nous est donnée par la *dissolution* de nos corps parfaits. Ces dernières paroles indiquent que Flamel parle de la seconde opération, & non de la première. « Cette dissolution vient de la chaleur externe, qui aide, & de l'ignéité politique,



& vertu aigre admirable du poison de notre mercure, qui met & résout en pure poussière, même en poudre impalpable, ce qu'il trouve qui lui résiste. Ainsi la chaleur agissant sur & contre l'humidité radicale métallique, visqueuse & oléagineuse, engendre sur le sujet la noirceur. » Elle est ce voile noir avec lequel le navire de Thésée revint victorieux de Crète, & qui fut cause de la mort de son père. Aussi faut-il que le père meure, afin que des cendres de ce Phœnix il en renaisse un autre, & que le fils soit Roi. »

La véritable clef de l'œuvre est cette noirceur au commencement de ses opérations ; & s'il paraît une autre couleur rouge ou blanche avant celle-là, c'est une preuve qu'on n'a pas réussi, ou, comme le dit noire Auteur, «on doit toujours souhaiter cette noirceur, & certes qui ne la voit durant les jours de la pierre, quelle autre couleur qu'il voit, il manque entièrement au magistère, & ne le peut plus parfaire avec ce chaos.... Et véritablement je te dis derechef, que quand même eu besognerais sur les vraies matières, si au commencement, après avoir mis les confections dans l'œuf philosophique, c'est-à-dire, quelque temps après que le feu les a irritées, si tu ne vois cette *tête de corbeau, noire du noir très noir*, il te faut recommencer ; car cette faute est irréparable. Surtout on doit craindre une couleur orangée ou demi-rouge, parce que si dans ce commencement tu la vois dans ton œuf, sans doute tu brûles, ou as brûlé la verdeur & la vivacité de la pierre. »

La couleur bleuâtre & jaunâtre indiquent que la putréfaction & la dissolution n'est point encore achevée. La noirceur est le vrai signe d'une parfaite solution. Alors la matière se dissout en poudre plus menue, pour ainsi dire, que les atomes qui voligent aux rayons du Soleil, & ces atomes se changent en eau permanence. les Philosophes ont donné à cette dissolution les noms de mort, destruction & perdition, enfer, tartare, ténèbres, nuit, veste ténébreuse, sépulcre, tombeau, eau venimeuse, charbon, fumier, terre noire, voile noir, terre sulfureuse, mélancolie, magnifie noire, boue, menstrue puant, fumée, noir de fumée, feu venimeux, nuée, plomb, plomb noir, plomb des Philosophes, Saturne, poudre noire, chose méprisable, chose vile, sceau d'Hermès, esprit puant, esprit sublime, soleil éclipsé, ou éclipse du soleil & de la lune, fiente de cheval, corruption, écorce noire, écume de la mer, couverture du vase, chapiteaux de l'alambic, naphte, immondice du mort, cadavre, huile de Saturne, noir plus noir que le noir même. Ils l'ont enfin désignée par tous les noms qui peuvent exprimer ou désigner la corruption, la dissolution & la noirceur. C'est elle qui a fourni aux Philosophes la matière à tant d'allégories sur les morts & les tombeaux. Quelques-uns l'ont même nommée *calcination, dénudation, séparation, trituration, assation*, à cause de la réduction des matières en poudre très menues. D'autres, *réduction en première matière, mollification, extraction, commixtion, liquéfaction, conversion des éléments, subtilisation, division*,



humation, impastation & distillation. Les autres *xir, ombres cimménennes, gouffre, génération, ingression, submersion, complexion, conjonction, imprégnation.* Lorsque la chaleur agit sur ces matières, elles se changent d'abord en poudre, & eau grasse & gluante, qui monte en vapeur au haut du vase, & redescend en rosée ou pluie, au fond du vase (*Artéphius.*), où elle devient à peu près comme un bouillon noir un peu gras. C'est pourquoi on l'a appelée sublimation, & volatilisation, ascension & descension. L'eau se coagulant ensuite davantage devient comme de la poix noire, ce qui la fait nommer terre fétide & puante. Elle donne une odeur de relent, de sépulcres & de tombeaux. Hermès l'a appelée la terre des feuilles. « Mais son vrai nom, dit Flamel, est le *laiton ou laton, qu'il faut blanchir.* Les anciens Sages, ajoute-t-il, l'ont décrit sous l'histoire du Serpent de Mars, qui avait dévoré les compagnons de Cadmus, lequel le tua en le perçant de sa lance contre un chêne creux. » *Remarques sur ce chêne.*

Mais pour parvenir à cette putréfaction il faut un agent ou dissolvant analogue au corps qu'il doit dissoudre. Celui-ci est le corps dissoluble, appelé semence masculine ; l'autre est l'esprit dissolvant, nommé semence féminine. Quand ils sont réunis dans le vase, les Philosophes leur donnent le nom de *Rebis* ; c'est pourquoi Merlin, a dit :

Res rebis est bina conjuncta, sed tamen una.

Philalèthe (*Vera confect, lapid. Philosop. p 15. & suiv.*) s'exprime ainsi au sujet de ce dissolvant. « Cette semence féminine est un des principaux principes de notre magistère ; il faut donc méditer profondément dessus, comme sur une matière sans laquelle on ne peut réussir, puisque quoiqu'argent-vif, il n'est pas en effet un argent-vif naturel dans sa propre nature, mais un certain autre mercure propre à une nouvelle génération, & qui, outre sa pureté, demande une longue & admirable préparation, qui lui laisse sa qualité minérale, homogène, saine & sauve. Car si l'on ôte à cet esprit dissolvant sa fluidité & sa mercurialité, il devient inutile à l'œuvre philosophique, parce qu'il a perdu par-là sa nature dissolvante ; & s'il était changé en poudre, de quelque espèce quelle puisse être ; si elle n'est pas de la nature du corps dissoluble, il le perd, il n'a plus de relation ni de proportion avec lui, & doit être rejeté de notre œuvre. Ceux-là pensent donc follement & fausement qui altèrent l'argent-vif, avant qu'il soit uni avec les espèces métalliques. Car cet argent-vif, qui n'est pas le vulgaire est la matière de tous les métaux, & comme leur eau, à cause de son homogénéité avec eux. Il se revêt de leur nature dans son mélange avec eux, & prend toutes leurs qualités, parce qu'il ressemble au mercure céleste, qui devient semblable aux qualités des planètes avec lesquelles il est en conjonction. »



Aucune eau ne peut dissoudre radicalement & naturellement les espèces métalliques, si elle n'est de leur nature, & si elle ne peut être congelée avec elles. Il faut qu'elle passe dans les métaux comme un aliment qui s'incorpore avec eux, & ne fasse plus qu'une & même substance. Celui qui ôtera donc à l'argent-vif son humidité avec les sels, les vitriols, ou autres choses corrosives, agit en insensé. Ceux-là ne se trompent pas moins, qui s'imaginent extraire du mercure naturel une eau limpide & transparente, avec laquelle ils puissent faire des choses admirables. Quand même ils viendraient à bout de faire une telle eau, elle ne vaudrait rien pour l'œuvre.

Définitions & propriétés de ce Mercure.

Le mercure est une chose qui dissout les métaux d'une dissolution naturelle, qui conduit leurs esprits de puissance en acte.

Le mercure est cette chose qui rend la matière des métaux lucide, claire & sans ombre, c'est-à-dire, qui les nettoye de leurs impuretés, & tire de l'intérieur des métaux parfaits leur nature & semence qui y est cachée.

Le mercure dissolvant est une vapeur sèche, nullement visqueuse, ayant beaucoup d'acidité, très subtile, très volatile au feu, ayant une grande propriété de pénétrer & de dissoudre les métaux en le préparant ; & en faisant cette dissolution, outre la longueur du travail, on court un très grand danger, dit Philalèthe. Il recommande en conséquence de préserver ses yeux, ses oreilles & son nez.

La confection de ce mercure, ajoute le même Auteur, est le plus grand des secrets de la Nature ; on ne peut guère l'apprendre que par la révélation de Dieu, ou d'un ami ; car on n'en viendra presque jamais à bout par les instructions des livres.

Le mercure dissolvant n'est point mercure des Philosophes avant sa préparation, mais seulement aptes, & il est le commencement de la Médecine du troisième ordre. Voyez ce qu'on entend par ces médecines, dans le Dictionnaire ci-joint.

Ceux qui à la place de ce mercure emploient pour l'œuvre philosophique le mercure naturel, ou sublimé, ou en poudre calcinée ou précipitée, se trompent lourdement.

Le mercure dissolvant est un élément de la terre, dans lequel il faut semer le grain de l'or. Il corrompt le Soleil, le putréfie, le résout en mercure, & le rend volatil, & semblable à lui-même. Il se change en Soleil & Lune, & devient



comme les mercures des métaux. Il tire au dehors les âmes des corps, les enlève & les cuit. C'est ce qui a donné lieu aux anciens Sages, de dire que le Dieu Mercure tirait les âmes des corps vivants & les conduisait au Royaume de Pluton. C'est pourquoi Homère nomme très souvent mercure *Argicida*.

Le mercure dissolvant ne doit pas être sec, car s'il est tel, tous les Philosophes nous assurent qu'il ne sera pas propre à la dissolution, il faut donc prendre une semence féminine en forme semblable & prochaine à celle des métaux. L'art le rend menstrue des métaux ; & par les opérations de la première médecine, ou de sa préparation imparfaite, il passe par toutes les qualités des métaux, jusqu'à celles du Soleil. Le soufre des métaux imparfaits le coagule, & il prend les qualités du métal dont le soufre l'a coagulé ; si le mercure dissolvant n'est point animé, en vain l'emploiera-t-on pour l'œuvre universelle, ni pour le particulier.

Le mercure dissolvant est le vase unique des Philosophes, dans lequel s'accomplit tout le magistère. Les Philosophes lui ont donné divers noms, dont voici les plus usités, *Vinaigre, vinaigre des Philosophes, champ, aludel, eau, eau de l'art, eau ardente, eau divine, eau de fontaine, eau purifiante, eau permanente, eau première, eau simple, bain, ciel, prison, paupière supérieure, crible, fumée, humidité, feu, feu artificiel, feu corrodant, feu contre nature, feu humide, Jourdain, liqueur, liqueur végétale crue, lune, matière, matière lunaire, première vertu, mère, mercure crud, mercure préparante, ministre premier, seroiteur fugitif, nymphes, bacchantes, muses, femme, mer, esprit crud, esprit cuit, sépulcre, sperme de mercure, eau stygienne, estomac d'autruche, vase, vase des Philosophes, inspecteur de choses cachées, argent-vif crud tiré simplement de sa minière, mais on ne doit point oublier que ce n'est pas celui qui se vend dans les boutiques des Apothicaires ou Droguistes.*

Lorsque la conjonction du mercure est faite avec le corps dissoluble, les Philosophes ne parlent des deux que comme d'une seule chose ; & alors ils disent que les Sages trouvent dans le mercure tout ce qu'il leur faut. On ne doit donc pas se laisser tromper à la diversité des noms ; & pour prévenir les erreurs en ce genre, en voici quelques-uns des principaux. *Eau épaisse, notre eau, eau seconde, arcane, argent-vif, bien, bien qui a plusieurs noms, chaos, Hylé, notre compost ; notre confection, corps confus, corps mixte, cuivre, Æs des Philosophes, laiton, fumier, fumée aqueuse, humidité brûlante, feu étranger, feu innaturel, pierre, pierre minérale, pierre unique, matière unique, matière confuse des métaux, menstrue, menstrue second, minière, notre minière, minière des métaux, mercure, mercure épaissi, pièce de monnaie, œuf, œuf des Philosophes, racine, racine unique, pierre connue dans les chapitres des livres. C'est enfin à ce mélange ou mercure que la plupart des Auteurs commencent leurs livres & leurs traités sur l'œuvre.*



Du vase de l'Art, & de celui de la Nature.

Trois sortes de matrices, la première est la terre, la matrice universelle du monde, le réceptacle des éléments, le grand vase de la Nature, le lieu où se fait la corruption des semences, le sépulcre & le tombeau vivant de toutes les créatures. Elle est en particulier la matrice du végétal & du minéral.

La seconde matrice est celle de l'utérus dans l'animal ; celle des volatiles est l'œuf ; & le seul rocher, celle de l'or & de l'argent.

La troisième, celle du métal, est connue de peu de personnes ; la matrice étant, avec le sperme, la cause de la spécification du métal.

La connaissance de ce vase précieux, & de l'esprit fixe & saxifique implanté dans lui, était un des plus grands secrets de la cabale des Egyptiens. Il a donc fallu chercher un vase analogue à celui que la Nature emploie pour la formation des métaux ; un vase qui devînt la matrice de l'arbre doré des Philosophes ; & l'on n'en a point trouvé de meilleur que le verre. Ils y ont ajouté la manière de le Sceller, à l'imitation de la Nature, afin qu'il ne s'en exhalât aucun des principes. Car, comme dit Raymond Lulle, la composition qui se fait de la substance des vapeurs exhalées, & rabattues sur la matière qui se corrompt, pour l'humecter, la dissoudre, est la putréfaction. Ce vase doit donc avoir une forme propre à faciliter la circulation des esprits, & doit être d'une épaisseur & d'une consistance capable de résister à leur impétuosité.

Noms donnés à ce vase par les Anciens.

Les Philosophes faisaient en sorte de faire entrer ce vase dans leurs allégories, de manière qu'on n'eût pas le moindre soupçon sur l'idée qu'ils en avaient. Tantôt c'était une tour, tantôt un navire ; ici un coffre ; là une corbeille. Telle fut la tour de Danaé ; le coffre de Deucalion, & le tombeau d'Osiris ; la corbeille, l'outre de Bacchus & sa bouteille ; l'amphore d'or ou vase de Vulcain ; la coupe que Junon présenta à Thétis le vaisseau de Jason, le marais de Lerne, qui fut ainsi appelé de *capsa, loculus* ; le panier d'Erichthonius ; la cassette dans laquelle fut enfermé Tennis Triodite avec sa sœur Hémithée ; la chambre de Léda, les œufs d'où naquirent Castor, Pollux, Clytemnestre & Hélène ; la ville de Troye ; les cavernes des monstres ; les vases dont Vulcain fit présent à Jupiter. La cassette que Thétis donna à Achille, dans laquelle on mit les os de Patrocle, & ceux de son ami. La coupe avec laquelle Hercule passa la mer pour aller enlever les bœufs de Gérion. La caverne du mont Hélicon, qui servait de demeure aux Muses & à Phœbus ; tant d'autres choses enfin accommodées aux fables que l'on inventait au sujet du grand œuvre. Le lit où Vénus fut trouvée avec Mars ;



la peau dans laquelle Orion fut engendré ; le clepsydre ou corne d'Amalthée, de je cache, & eau. Les Egyptiens enfin n'entendaient autre chose par leurs puits, leurs sépulcres, leurs urnes, leurs mausolées en forme de pyramide.

Mais ce qui a trompé davantage ceux qui ont étudié la Philosophie Hermétique dans les livres, c'est que le vase de l'Art & celui de la Nature n'y sont pas communément distingués. Ils parlent tantôt de l'un, tantôt de l'autre, suivant que le sujet les amené. Sans qu'aucun en fasse la distinction. Ils font mention pour l'ordinaire d'un triple vaisseau. Flamel l'a représenté dans ses Hiéroglyphes, sous la figure d'une écritoire. « Ce vaisseau de terre, en forme d'écritoire dans une niche, est appelé, dit il, le triple vaisseau ; car dans son milieu il y a un étage, sur lequel il y a une écuelle pleine de cendres tièdes, dans lesquelles est posé l'œuf Philosophique, qui est un matras de verre, que tu vois peint en forme d'écritoire, & qui est plein de confection de l'art, c'est-à-dire, de l'écume de la mer Rouge & de la graisse du vent mercuriel. » Mais il paraît, par sa description qu'il donne de ce triple vaisseau, qu'il parle non seulement du vase, mais du fourneau.

Il est absolument nécessaire de connaître le vase & sa forme pour réussir dans l'œuvre. Quant à celui de l'art, il doit être de verre, de forme ovale ; mais pour celui de la Nature, les Philosophes nous disent qu'il faut être instruit parfaitement de sa quantité & de sa qualité. C'est la terre de la pierre, ou la femelle, ou la matrice dans laquelle la semence du mâle est reçue, se putréfie & se dispose à la génération. Morien parle de celui-ci en ces termes : « Vous devez savoir, ô bon Roi, que ce magistère est le Secret des Secrets de Dieu très grand ; il l'a confié & recommandé à ses Prophètes, dont il a mis les âmes dans son paradis. Que si les Sages, leurs successeurs, n'eussent compris ce qu'ils avaient dit de la *qualité* du vaisseau dans lequel se fait le magistère, ils n'auraient jamais pu faire l'œuvre. » Ce vase, dit Philalèthe « est un aludel, non de verre, mais de terre ; il est le réceptacle des teintures ; & respectivement à la pierre, il doit contenir (la première année des Chaldéens) vingt-quatre pleines mesures de Florence, ni plus, ni moins. »

Les Philosophes ont parlé de différents vases pour tromper les ignorants. Ils ont même cherché à en faire un mystère comme de tout le reste. C'est pourquoi ils lui ont donné divers noms, suivant les différences dénominations qu'il leur a plu donner aux divers états de la matière. Ainsi ils ont fait mention d'alambic, de cucurbite, de vases sublimatoires, calcinatoires, &c. Mais il n'y a qu'un vase de l'art que d'Espagnet (*Can. 112. & siuv.*) décrit ainsi : « Pour dire la vérité, & parler avec ingénuité, on n'a besoin que d'un seul vase pour perfectionner les deux soufres ; il en faut un second pour l'élixir. La diversité des digestions ne



demande pas un changement de vase ; il est même nécessaire de ne point l'ouvrir, ni le changer jusqu'à la fin du premier œuvre. Ce vase sera de verre, ayant le fond rond ou ovale, & un cou long au moins d'une palme, mais étroit comme celui d'une *bouteille* ; il faut que le verre soit épais également dans toutes ses parties, sans nœuds ni fêlures, afin qu'il puisse résister à un feu long & quelquefois vif. »

« Le second vase de l'art sera fait de deux hémisphères creux de chêne, dans lesquelles on mettra l'œuf, pour le faire couvrir. » Le Trévisan fait aussi mention de ce tronc de chêne, en ces termes (*Philosoph. des métaux. 4. part.*) : « Après, afin que la fontaine fût plus forte, & que les chevaux n'y marchassent, ni autres bêtes brutes, il y éleva un creux de chêne tranché par le milieu, qui garde le Soleil & l'ombre de lui. »

Le troisième vase, enfin est le fourneau qui renferme & conserve les deux autres vases & la matière qu'ils contiennent. Flamel dit qu'il n'aurait jamais pu deviner sa forme, si Abraham Juif ne l'avait dépeint avec le feu proportionné, dans ses figures hiéroglyphiques. En effet, les Philosophes l'ont mis au nombre de leurs secrets, & l'ont nommé Athanor à cause du feu qu'on y entretient continuellement, quoique inégalement quelquefois, parce que la capacité du fourneau & la quantité de la matière demandent un feu proportionné. Quant à sa construction, on peut voir ce qu'en dit d'Espagnet.

Du Feu en général.

Quoique nous ayons parlé du feu assez au long dans les principes de Physique qui précèdent ce traité, il est à propos d'en dire encore deux mots, pour ce qui regarde l'œuvre. Nous connaissons trois sortes de feux, le céleste, le feu de nos cuisines, & le feu central. Le premier est très pur, simple, & non brûlant par lui-même; le second est impur, épais, & brûlant ; le central est pur en lui-même, mais il est mélangé & tempéré. Le premier est ingénérant, & luit sans brûler ; le second est destructif, & brûle en luisant, au lieu d'engendrer ; le troisième, engendre & éclaire quelquefois sans brûler, & brûle quelquefois sans éclairer. Le premier est doux, le second âcre & corrosif ; le troisième est salé & doux. Le premier est par lui-même sans couleur & sans odeur ; le second, puant & coloré. suivant son aliment ; le troisième est invisible, quoique de toutes couleurs & de toutes odeurs. Le céleste n'est connu que par ses opérations ; le second par les sens, & le central par ses qualités.

Le feu est très vif dans l'animal, stupide & lié dans le métal, tempéré dans le végétal, bouillant & très brûlant dans les vapeurs minérales.



Le feu céleste a pour sa sphère la région éthérée, d'où il se fait sentir jusqu'à nous. Le feu élémentaire a pour demeure la superficie de la terre, & notre atmosphère ; le feu central est logé dans le centre de la matière. Ce dernier est tenace, visqueux, glutineux, & est inné dans la matière ; il est digérant, mûrissant, ni chaud, ni brûlant au toucher ; il se dissipe & consume très peu, parce que sa chaleur est tempérée par le froid.

Le feu céleste est sensible, vital, actif dans l'animal, plus chaud au toucher, moins digérant, & s'exhale sensiblement.

L'élémentaire est destructif, d'une voracité incroyable ; il blesse les sens, il brûle ; il ne digère, ne cuit, & n'engendre rien. Il est dans l'animal ce que les Médecins appellent *chaleur fébrile* & contre nature, il consume ou divise l'humeur radicale de notre vie.

Le céleste passe en la nature du feu central ; il devient interne, engendrant ; le second est externe & séparant ; le central est interne, unissant & homogénéant.

La lumière ou le feu du Soleil habillé des rayons de l'Ether, concentrés & réverbérés sur la superficie de la terre, prend la nature du feu élémentaire, ou de nos cuisines. Celui-ci passe en la nature du feu céleste à force de se dilater, & devient central à force de se concentrer dans la matière. Nous avons un exemple de ces trois feux dans une bougie allumée ; sa lumière dans son expression représente le feu céleste ; sa flamme le feu élémentaire, & la mèche le feu central.

Comme le feu de l'animal est d'une dissipation incroyable, dont la plus grande se fait par la transpiration insensible, les Philosophes se sont étudiés à chercher quelque moyen de réparer cette perte ; & sentant bien que cette réparation ne pouvait se faire par ce qui est impur & corruptible comme l'animal même, ils ont eu recours à une matière, où cette chaleur requise fût concentrée abondamment. L'art de la Médecine ne pouvant empêcher cette perte, & ignorant les moyens abrégés de la réparer, s'est contentée d'aller aux accidents qui détruisent notre substance, qui viennent ou des vices des organes, ou de l'intempérie du sang, des esprits, des humeurs, de leur abondance ou disette, d'où suit infailliblement la mort, si l'on n'y apporte un remède efficace, que les Médecins avouent eux-mêmes ne connaître que très imparfaitement.

Du Feu Philosophique.

La raison qui engageait les anciens sages à faire un mystère de leur vase, était le peu de connaissance que l'on avait dans ces temps reculés, de la fabrique du verre. On a découvert dans la suite la manière de le faire ; c'est pourquoi les



Philosophes n'ont plus tant caché la matière & la forme de leur vase. Il n'en est pas ainsi de leur feu secret ; c'est un labyrinthe dont le plus avisé ne saurait se tirer.

Le feu du Soleil ne peut être ce feu secret ; il est interrompu, inégal ; il ne peut soutenir une chaleur en tout semblable dans ses degrés, la mesure & sa durée. Sa chaleur ne saurait pénétrer l'épaisseur des montagnes, ni échauffer la froideur des marbres & des rochers, qui reçoivent les vapeurs minérales dont l'or & l'argent sont formés.

Le feu de nos cuisines empêche l'union des miscibles, & consume ou fait évaporer le lien des parties constituantes des corps; il en est le tyran.

Le feu central ou inné dans la matière a la propriété de mêler les substances, & d'engendrer ; mais il ne peut être cette chaleur Philosophique tant vantée, qui fait la corruption des semences métalliques ; parce que ce qui est de soi-même principe de corruption, ne le peut être de génération que par accident : je dis par accident ; car la chaleur qui entend est interne & innée à la matière, & celle qui corrompt est externe & étrangère.

Cette chaleur est fort différente dans la génération des individus des trois règnes. L'animal l'emporte de beaucoup en activité au-dessus de la plante. La chaleur du vase dans la génération du métal doit répondre & être proportionné A la qualité de la semence dont la corruption est très difficile. Il faut donc conclure que n'y ayant point de génération sans corruption, & point de corruption sans chaleur, il faut proportionner la chaleur à la semence que l'on emploie pour la génération.

Il y a donc deux chaleurs, une putrédinale externe, & une vitale, ou générative interne. Le feu interne obéit à la chaleur du vase jusqu'à ce que, délié & délivré de sa prison, il s'en rend le maître. La chaleur putrédinale vient à son secours, elle passe en la nature de la chaleur vitale, & toutes deux travaillent ensuite de concert.

C'est donc le vase qui administre la chaleur propre à corrompre, & la semence qui fournit le feu propre à la génération ; mais comme la chaleur de ce vase n'est pas si connue pour le métal comme elle l'est pour l'animal & la plante, il faut réfléchir sur ce que nous avons dit du feu en général pour trouver cette chaleur. La Nature l'a si proportionnellement mesurée dans sa matrice quant aux animaux, qu'elle ne peut guère être augmentée ni diminuée ; la matrice est dans ce cas un véritable Athanor.



Quant à la chaleur du vase pour la corruption de la graine des végétaux, il la faut très petite ; le Soleil la lui fournit suffisamment ; mais il n'en est pas de même dans l'art Hermétique. La matrice étant de l'invention de l'Artiste, veut un feu artistement inventé & proportionné à celui que la Nature implante au vase pour la génération des matières minérales. Un Auteur anonyme dit que pour connaître la matière de ce feu, il suffit de savoir comment le feu élémentaire prend la forme du feu céleste, & que pour sa forme, tout le secret consiste dans la forme & la structure de l'athanor, par le moyen duquel, ce feu devient égal, doux, continu, & tellement proportionné que la matière puisse se corrompre, après quoi la génération du soufre doit se faire, qui prendra la domination pour quelque temps, & régira le reste de l'œuvre. C'est pourquoi les Philosophes disent que la femelle domine pendant la corruption, & le mâle chaud & sec pendant la génération.

Artéphius est un de ceux qui a traité le plus au long du feu Philosophique ; & Pontanus avoue avoir été redressé, & reconnu son erreur dans la lecture du traité de ce Philosophe. Voici ce qu'il en dit : « Notre feu est minéral, il est égal, il est continu, il ne s'évapore point, s'il n'est trop fortement excité ; il participe du soufre ; il est pris d'autre chose que de la matière, il détruit tout, il dissout, congèle & calcine ; il y a de l'artifice à le trouver & à le faire ; il ne coûte rien, ou du moins fort peu. De plus, il est humide, vaporeux, digérant, altérant, pénétrant, subtil, aérien, non violent, incomburant, ou qui ne brûle point, environnant, contenant de unique. Il est aussi la fontaine d'eau vive, qui environne & contient le lieu où se baignent, & se lavent le Roi & la Reine. Ce feu humide suffit en toute l'œuvre au commencement, au milieu & à la fin ; parce que tout l'art consiste en ce feu. Il y a encore un feu naturel, un feu contre nature, & un feu innaturel, & qui ne brûle point, enfin pour complément il y a un feu chaud, sec, humide, froid. pensez bien à ce que je viens de dire, & travaillez droitement, sans vous servir d'aucune matière étrangère. » Ce que le même Auteur ajoute ensuite est dans le fond une véritable explication de ces trois feux ; mais comme il les appelle feu de *lampes*, feu de *cendres*, & feu naturel de notre eau ; on voit bien qu'il a voulu donner le change ; ceux qui voudront voir un détail plus circonstancié du feu Philosophique, peuvent avoir recours au Testament de Raymond Lulle & à son Codicile ; d'Espagnet en parle aussi fort au long depuis le 98 Canon jusqu'au cent huitième. Les autres Philosophes n'en ont presque fait mention que pour le cacher, ou ne l'ont indiqué que par ses propriétés. Mais quand il s'est agi d'allégories ou de fables, ils ont donné à ce feu les noms d'épée, de lance, de flèches, de javelot, de hache, &c. telle fut celle dont Vulcain frappa Jupiter pour le faire accoucher de Pallas ; l'épée que le même Vulcain donna à Pelée père d'Achille ; la massue dont il fit présent à



Hercule ; l'arc que ce héros reçut d'Apollon ; le cimenterre de Persée ; la lance de Bellerophon, &c. C'est le feu que Prométhée vola au Ciel ; celui que Vulcain employait pour fabriquer les foudres de Jupiter, & les armes des Dieux, la ceinture de Vénus, le trône d'or du Souverain des Cieux, &c. C'est enfin le feu de Vesta, entretenu si scrupuleusement à Rome, qu'on punissait de mort les Vierges vestales auxquelles on avait confié le soin de l'entretenir, lorsque par négligence ou autrement elles le laissaient éteindre.

Principes opératifs.

La préparation est composée de quatre parties. La première est la solution de la matière en eau mercurielle ; la seconde est la préparation du mercure des Philosophes ; la troisième est la corruption ; la quatrième, la génération & la création du soufre Philosophique. La première se fait par la semence minérale de la terre ; la seconde volatilise & spermatise les corps ; la troisième fait la séparation des substances & leur rectification ; la quatrième les unit & les fixe, ce qui est la création de la pierre. Les Philosophes ont comparé la préparation à la création du monde, qui fut d'abord une masse, un chaos, une terre vide, informe & ténébreuse qui n'était rien en particulier, mais tout en général, la seconde est une forme d'eau pondéreuse & visqueuse, pleine de l'esprit occulte de son soufre ; & la troisième est la figure de la terre qui parut aride après la séparation des eaux.

Dieu dit, la lumière fut faite, elle sortit de son limbe, & se plaça dans la région la plus élevée. Alors les ténèbres disparurent devant elle ; le chaos & la confusion firent place à l'ordre, la nuit au jour, & pour ainsi dire, le néant à l'être.

Dieu parla une seconde fois ; les éléments confus se séparèrent, les plus légers se logèrent en haut, & les plus pesants en bas ; alors la terre dégagée de ses moites abîmes parut, & parut capable de tout produire.

Cette séparation d'eau de la terre, où l'air se trouva & le feu se répandit, n'est qu'un changement successif de la matière sous cette double forme ; ce qui a fait dire aux Philosophes, que l'eau est tout le fondement de l'œuvre, sans laquelle la terre ne pouvait être dissoute, pourrie, préparée, & que la terre est le corps où les éléments humides se terminent, se congèlent, & s'ensevelissent en quelque façon, pour reprendre une plus noble vie.

Il se fait alors une circulation, dont le premier mouvement sublime la matière en la raréfiant, le second l'abaisse en la congelant ; & le tout se termine enfin en une espèce de repos, ou plutôt un mouvement interne, une coction insensible de la matière.



La première roue de cette rotation d'éléments, comme l'appelle d'Espagnet, consiste dans la réduction de la matière en eau, où la génération commence ; l'éclipse du Soleil & de la Lune se fait ensuite. La seconde est une évacuation de l'humidité superflue, & une coagulation de la matière sous forme d'une terre visqueuse & métallique, la troisième roue opère la séparation & la rectification des substances ; les eaux le séparent des eaux. Tout se spiritualise ou se volatilise ; le Soleil & la Lune reprennent leur clarté, & la lumière commence à paraître sur la terre. La quatrième est la création du soufre.

« Par la première digestion, dit l'Auteur que je viens de citer (*Can. 68. & suiv.*), le corps se dissout ; la conjonction du mâle & de la femelle, & le mélange de leurs semences se font, la putréfaction succède, & les éléments se résolvent en une eau homogène. Le Soleil & la Lune s'éclipsent à la tête du Dragon ; & tout le monde enfin retourne & rentre dans le chaos antique & dans l'abîme ténébreux. Cette première digestion se fait, comme celle de l'estomac, par une chaleur pépantique & faible, plus propre à la corruption qu'à la génération. »

« Dans la Seconde digestion, l'esprit de Dieu est porté sur les eaux ; la lumière commence à paraître, & les eaux se séparent des eaux ; la Lune & le Soleil reparaissent, les éléments ressortent du chaos pour constituer un nouveau monde, un nouveau ciel, & une terre nouvelle. Les petits corbeaux changent de plumes, & deviennent des colombes ; l'aigle & le lion, se réunissent par un lien indissoluble. »

« Cette régénération se fait par l'esprit igné, qui descend sous la forme d'eau pour laver la matière de son péché originel, & y porter la semence aurifique, car l'eau des Philosophes est un feu. Mais donnez toute votre attention pour que la séparation des eaux se fasse par poids & mesure, de crainte que celles qui sont sous le ciel n'inondent la terre, ou que s'élevant en trop grande quantité, elles ne laissent la terre trop sèche & trop aride. »

« La troisième digestion fournie à la terre naissante un lait chaud, & y infuse toutes les vertus spirituelles d'une quintessence qui lie l'âme avec le corps au moyen de l'esprit. La terre alors cache un grand trésor dans son sein, & devient premièrement semblable à la Lune, puis au Soleil. La première se nomme terre de la Lune, la seconde terre du Soleil, & sont nées pour être liées par un mariage indissoluble, car l'une & l'autre ne craignent plus les atteintes du feu. »

« La quatrième digestion achève tous les mystères du monde ; la terre devient par son moyen un ferment précieux, qui fermente tout en corps parfaits, comme le levain change toute pâte en sa nature : elle avait acquis cette propriété en devenant quintessence céleste. Sa vertu émanée de l'esprit universel du monde,



est une panacée ou médecine universelle à toutes les maladies des créatures qui peuvent être guéries. Le fourneau secret des Philosophes vous donnera ce miracle de l'Art & de la Nature, en répétant les opérations du premier œuvre. »

Tout le procédé Philosophique consiste dans la solution du corps & la congélation de l'esprit, & tout se fait par une même opération. Le fixe & le volatil se mêlent intimement, mais cela ne peut se faire si le fixe n'est auparavant volatilisé. L'un & l'autre s'embrassent enfin, & par la réduction ils deviennent absolument fixes.

Les principes opératifs, que l'on appelle aussi les clefs de l'œuvre, ou le régime, sont donc au nombre de quatre : le premier est la solution ou liquéfaction ; le second l'ablution ; le troisième la réduction ; & le quatrième la fixation. Par la solution, les corps retournent en leur première matière, & se réincrudent par la coction. Alors le mariage se fait entre le mâle & la femelle, & il en naît le corbeau. La pierre se résout en quatre éléments confondus ensemble ; le ciel & la terre s'unissent pour mettre Saturne au monde. L'ablution apprend à blanchir le corbeau, & à faire naître Jupiter de Saturne : cela se fait par le changement du corps en esprit. L'office de la réduction est de rendre au corps son esprit que la volatilisation lui avait enlevé, & de le nourrir ensuite d'un lait spirituel, en forme de rosée, jusqu'à ce que le petit Jupiter ait acquis une force parfaite.

« Pendant ces deux dernières opérations, dit d'Espagnet, le Dragon descendu du ciel, devient furieux contre lui-même ; il dévore sa queue, & s'engloutit peu à peu, jusqu'à ce qu'enfin il se métamorphose en pierre. » Tel fut le Dragon dont parle Homère (*Iliad.* 1. 2. v. 306. & suiv.) : il est la véritable image, ou le vrai symbole de ces deux opérations. « Pendant que nous étions assemblés sous un beau platane, disait Ulysse aux Grecs, & que nous étions là pour faire des hécatombes, auprès d'une fontaine qui sourdait de cet arbre, il apparut un prodige merveilleux. Un horrible Dragon dont le dos était tacheté, envoyé par Jupiter même, sortit du fond de l'autel, & courut au platane. Au haut de cet arbre étaient huit petits moineaux avec leur mère qui voltigeait autour d'eux. Le Dragon les saisit avec fureur, & même la mère qui pleurait la perte de ses petits. Après cette action le même Dieu qui l'avait envoyé, le rendit beau, brillant, & le changea en pierre à nos yeux étonnés. » Je laisse au Lecteur à en faire l'application.

Principes opératifs en particulier. La Calcination.

La calcination vulgaire n'est autre chose que la mort & la mortification du mixte, par la séparation de l'esprit, ou de l'humide qui liait ses parties. C'est à



proprement parler une pulvérisation par le feu, & une réduction du corps en chaud, cendre, terre, fleurs, &c.

La Philosophique est une extraction de la substance de l'eau, du sel, de l'huile, de l'esprit, & le reste de la terre, & un changement d'accidents, une altération de la quantité, une corruption de la substance, de manière cependant que toutes ces choses séparées puissent se réunir pour qu'il en vienne un corps plus parfait. La calcination vulgaire se fait par l'action du feu de des cuisines, ou des rayons concentrés du Soleil la Philosophique a l'eau pour agent, ce qui a fait dire aux Philosophes : *Les Chymistes brûlent avec le feu, & nous brûlons avec l'eau ;*

d'où l'on doit conclure que la Chymie vulgaire est aussi différente de la Chymie Hermétique, que le feu diffère de l'eau.

Solution.

La solution, chimiquement parlant, est une atténuation ou liquéfaction de la matière sous forme d'eau, d'huile, d'esprit ou d'humeur. Mais la Philosophique est une réduction du corps en sa première matière, ou une désunion naturelle des parties du composé, & une coagulation des parties spirituelles. C'est pourquoi les Philosophes l'appellent une solution du corps & une congélation de l'esprit. Son effet est d'aquéfier, dissoudre, ouvrir, réincruder, décuire, & évacuer les substances de leur terrestrités, de décorporifier le mixte pour le réduire en sperme.

Putréfaction.

La putréfaction est en quelque façon la clef de toutes les opérations, quoiqu'elle ne soit pas proprement la première. Elle nous découvre l'intérieur du mixte : elle est l'outil qui rompt les liens des parties ; elle fait, comme le disent les Philosophes, l'occulte manifeste. Elle est le principe du changement des formes, la mort des accidentelles, le premier pas à la génération, le commencement & le terme de la vie ; le milieu entre le non être & l'être.

Le Philosophe veut qu'elle se fasse, quand le corps dissous par une résolution naturelle, est soumis à l'action de la chaleur putrédinale. La distillation & la sublimation n'ont été inventées qu'à l'imitation de celles de la Nature à l'égard des éléments, dont l'inclination ou la disposition à se raréfier & s'élever, à se condenser & à descendre, font tout le mélange & les productions de la Nature.

La distillation diffère de la sublimation, en ce que la première se fait par l'élévation des choses humides, qui distillent ensuite goutte à goutte, au lieu que la sublimation & l'élévation d'une matière sèche s'attache au vaisseau.



L'une & l'autre sont vulgaires.

La distillation & la sublimation, philosophiquement parlant, sont une purgation, subtilisation, rectification de la matière.

La coagulation & la fixation sont les deux grands instruments de la Nature & de l'Art.

Fermentation.

Le ferment est dans l'œuvre ce que le levain est dans la fabrique du pain. On ne peut faire du pain sans levain, & l'on ne peut faire de l'or sans or. L'or est donc l'âme & ce qui détermine la forme intrinsèque de la pierre. Ne rougissons pas d'apprendre à faire de l'or & de l'argent, comme le boulanger fait le pain, qui n'est qu'un composé d'eau & de farine pétrie, fermentée, qui ne diffère l'un de l'autre que par la cuisson. De même la médecine dorée n'est qu'une composition de terre & d'eau, c'est-à-dire, de soufre & de mercure fermentés avec l'or ; mais avec un or réincrudé. Car comme, on ne peut faire du levain avec du pain cuit, on ne peut en faire un avec l'or vulgaire, tant qu'il demeure or vulgaire,

Le mercure ou eau mercurielle est cette eau, le soufre cette farine, qui par une longue fermentation s'aigrissent & sont faits levain, avec lequel l'or & l'argent sont faits. Et comme le levain se multiplie éternellement, & sert toujours de matière à faire du pain, la médecine Philosophique se multiplie aussi, & sert éternellement de levain pour faire de l'or.

Signes ou principes démonstratifs.

Les couleurs qui surviennent à la matière Philosophique pendant le cours des opérations de l'œuvre sont des signes démonstratifs, qui font connaître à l'Artiste qu'il a procédé de manière à réussir. Elles se succèdent immédiatement & par ordre, si cet ordre est dérangé, c'est une preuve qu'on a mal opéré. Il y a trois couleurs principales ; la première est la noire, appelée tête de corbeau, & de beaucoup d'autres noms que nous avons rapportés ci-devant dans l'article intitulé, *Clef de l'œuvre*.

Le commencement de cette noirceur indique que le feu de la Nature commencé à opérer, & que la matière est en voie de solution ; lorsque cette couleur noire est parfaite, la solution l'est aussi, & les éléments sont confondus. Le grain se pourrit pour se disposer à la génération. « Celui qui ne noircira point, ne saurait blanchir, dit Artéphius ; parce que la noirceur est le commencement de la blancheur, & c'est la marque de la putréfaction & de l'altération. Voici comment



cela se fait. En la putréfaction qui se fait dans noire eau, il paraît premièrement une noirceur qui ressemble à du bouillon gras, sur lequel on a jeté du poivre. Cette liqueur s'étant ensuite épaissie, devient comme une terre noire ; elle se blanchit en continuant de la cuire.... & de même que la chaleur agissant sur l'humide, produit la noirceur, laquelle est la première couleur qui paraît ; de même la chaleur continuant toujours son action, elle produit la blancheur qui est la seconde principale de l'œuvre. »

Cette action du feu sur l'humide fait tout dans l'œuvre, comme il fait tout dans la Nature, pour la génération des mixtes. Ovide l'avait dit :

.... *Ubi temperiem sumpsere humorque calorque*

Conciptunt : & ab his oriuntur cuncta duobus.

Métam. 1. I.

Pendant cette putréfaction, le mâle Philosophique ou le soufre est confondu avec la femelle, de manière qu'ils ne font plus qu'un seul & même corps, que les Philosophes nomment Hermaphrodite : « C'est, dit Flamel (*Loco cit.*), l'androgyné des Anciens, la tête du corbeau, & les déments convertis. En cette façon, je te peins ici que tu as deux natures réconciliées, qui peuvent former un embryon en la matrice du vaisseau, & puis t'enfanter un Roi très puissant, invincible, & incorruptible..... Notre matière dans cet état est le Serpent Python, qui ayant pris son être de la corruption du limon de la terre, doit être mis à mort, & vaincu par les flèches du Dieu Apollon, par le blond Soleil ; c'est-à-dire, par notre feu, égal à celui du Soleil. Celui qui lave ou plutôt ces lavements qu'il faut continuer avec l'autre moitié, ce sont les dents de ce serpent que le Sage opérateur, le prudent Cadmus, sèmera dans la même terre, d'où naîtront des soldats, qui se détruiront eux-mêmes, se laissant résoudre en la même nature de terre..... Les Philosophes envieux ont appelé cette confection, Rebis, & encore *Numus, Ethelia, Arene, Boritis, Corsusle, Cambar, Albar æres, Duenech, Bauderie, Kukul, Thaburis, Ebisemeth, Ixir, &c.* c'est ce qu'ils ont commandé de blanchir. » J'ai parlé assez au long de cette noirceur dans l'article des principes opératifs : le Lecteur pourra y avoir recours.

Le second signe démonstratif ou la deuxième couleur principale est le blanc. Hermès (*Sept. chap.*) dit : Sachez, fils de la science, que le vautour crie du haut de la montagne, je suis le blanc du noir ; parce que la blancheur succède à la noirceur. Morien appelle cette blancheur la fumée blanche. Alphidius nous apprend que cette matière ou cette fumée blanche est la racine de l'art, & l'argent-vif des Sages. Philalèthe (*Narrat. method. p. 36.*) nous assure que cet



argent-vif est le vrai mercure des Philosophes. « Cet argent-vif, dit-il, extrait de cette noirceur très subtile, est le mercure tingeant Philosophique avec son soufre blanc & rouge naturellement mêlé ensemble dans leur minière. »

Les Philosophes lui ont entre autres noms donné ceux qui suivent, *Cuivre blanc, agneau, agneau sans tache, aibathest, blancheur, aiborach, eau bénite, eau pesante, talc, argent-vif animé, mercure coagulé, mercure purifié, argent, zoticon, arsenic, orpiment, or, or blanc, azoch, baurach, borax, bœuf, cambar, caspa, céruse, cire, chaia, comerisson, corps blanc, corps improprement dit, Décembre, E, électre, essence, essence blanche, Euphrate, Eve, fada, favonius, le fondement de l'art, pierre précieuse de giovinis, diamant, chaux, gomme blanche, hermaphrodite, hæ, hypostase, Hylé, ennemi, insipide, lait, lait de vierge, pierre connue, pierre minérale, pierre unique, lune, lune dans son plan, magnésie blanche, alun, mère, matière unique des métaux, moyen dispositif, menstrue, mercure dans son couchant, huile, huile vive, légume, œuf, phlegme, plomb blanc, point, racine, racine de l'art, racine unique, rebis, sel, sel alkali, sel alerot, sel alembrot, sel fufible, sel de nature, sel gemme, sel des métaux, savon des sages, seb, secondine, sedine, vieillesse, sesh, serinech, serf fugitif, main gauche, compagnon, sœur, sperme des métaux, esprit, étain, sublimé, suc, soufre, soufre blanc, soufre onctueux, terre, terre feuillée, terre féconde, terre en puissance, champ dans le quel il faut semer l'or, tevos, tincar, vapeur, étoile du soir, vent, virago, verre, verre de Pharaon, vingt-un, urine d'enfants, vautour, zibach, ziva, voile, voile blanc, narcisse, lys, rose blanche, os calciné, coque d'œuf, &c.*

Artéphius dit que la blancheur vient de ce que l'âme du corps surnage au-dessus de l'eau comme une crème blanche ; & que les esprits s'unissent alors si fortement, qu'ils ne peuvent plus s'enfuir, parce qu'ils ont perdu leur volatilité.

Le grand secret de l'œuvre est donc de blanchir le laiton, & laisser là tous les livres, afin de ne point s'embarrasser par leur lecture, qui pourrait faire naître des idées de quelque travail inutile & dispendieux. Cette blancheur est la pierre parfaite au blanc ; c'est un corps précieux, qui, quand il est fermenté, & devenu élixir au blanc, est plein d'une teinture exubérante, qu'il a la propriété de communiquer à tous les autres métaux. Les esprits volatils auparavant sont alors fixes. Le nouveau corps ressuscite beau, blanc, immortel, victorieux. C'est pourquoi on l'a appelé *résurrection, lumière, jour*, & de tous les noms qui peuvent indiquer la blancheur, la fixité & l'incorruptibilité.

Flamel a représenté cette couleur dans ses figures Hiéroglyphiques, par une femme environnée d'un rouleau blanc, pour te montrer, dit-il, « que Rebis commencera de se blanchir de cette même façon, blanchissant premièrement aux extrémités tout à l'entour de ce cercle blanc. L'échelle des Philosophes



(*Scala Philosop.*) dit : Le signe de la première partie de la blancheur, est quand l'on voit un certain petit cercle capillaire ; c'est-à-dire, passant sur la tête, qui apparaîtra à l'entour de la matière aux côtés du vaisseau, en couleur tirant sur l'orangé. »

Les Philosophes, Suivait le même Flamel, ont représenté aussi cette blancheur sous la figure d'une épée nue brillante. « Quand tu auras blanchi, ajoute le même Auteur, tu as vaincu les Taureaux enchantés qui jetaient feu & fumée par les narines. Hercule a nettoyé l'étable pleine d'ordure de pourriture & de noirceur. Jason a versé le jus sur les Dragons de Colchos, & tu as en ta puissance la corne d'Amalthée, qui encore qu'elle ne soit que blanche, te peut combler tout le reste de ta vie, de gloire, d'honneur & de richesses. Pour l'avoir, il t'a fallu combattre vaillamment & comme un Hercule. Car cet Acheloüs, ce fleuve humide (qui est la noirceur, l'eau noire du fleuve Esep) est doué d'une force très puissance, outre qu'il se change très souvent d'une forme en une autre. »

Comme le noir & le blanc sont, pour ainsi dire, deux extrêmes, & que deux extrêmes ne peuvent s'unir que par un milieu, la matière, en quittant la couleur noire, ne devient pas blanche tout à coup ; la couleur grise se trouve intermédiaire, parce qu'elle participe des deux.

Les Philosophes lui ont donné le nom de Jupiter, parce qu'elle succède au noir, qu'ils ont appelé Saturne. C'est ce qui a fait dire à d'Espagnet, que l'air succède à l'eau après qu'elle a achevé ses sept révolutions, que Flamel a nommées *Inhibitions*. La matière, ajoute d'Espagnet, s'étant fixée au bas du vase, Jupiter, après avoir chassé Saturne, s'empare du Royaume, & en prend le gouvernement. A son avènement l'enfant Philosophique se forme, se nourrit dans la matrice, & vient enfin au jour avec un visage beau, brillant, & blanc comme la Lune. Cette matière au blanc est dès lors un remède universel à toutes les maladies du corps humain.

Enfin la troisième couleur principale est la rouge : elle est le complément & la perfection de la pierre. On obtient cette rougeur par la seule continuation de la cuisson de la matière. Après le premier œuvre, un l'appelle *sperme masculin, or philosophique, feu de la pierre, couronne royale, fils du Soleil, minière de feu céleste*.

Nous avons déjà dit que la plupart des Philosophes commencent leurs traités de l'œuvre à la pierre au rouge. Ceux qui lisent ces ouvrages, ne sauraient faire trop d'attention à cela. Car c'est une source d'erreurs pour eux, tant parce qu'ils ne sauraient deviner de quelle matière parlent alors les Philosophes, qu'à cause des opérations, des proportions des matières qui sont dans le second œuvre, ou la fabrique de l'élixir, bien différentes de celles du premier. Quoique Morien



nous assure que cette seconde opération n'est qu'une répétition de la première, il est bon cependant de remarquer que ce qu'ils appellent feu, air, terre & eau dans l'un, ne sont pas les mêmes choses que celles auxquelles ils donnent les mêmes noms dans l'autre. Leur mercure est appelé mercure, tant sous la forme liquide que sous la forme sèche. Ceux, par exemple, qui lisent Alphidius, s'imaginent, quand il appelle la matière de l'œuvre, *minièrre rouge*, qu'il faut chercher, pour le premier commencement des opérations, une matière rouge ; les uns en conséquence travaillent sur le cinabre, d'autres sur le minium, d'autres sur l'orpiment, d'autres sur la rouille de fer ; parce qu'ils ne savent pas que cette minièrre rouge est la pierre parfaite au rouge, & qu'Alphidius ne commence son ouvrage que de là. Mais afin que ceux qui liront cet ouvrage, & qui voudront travailler, n'y soient pas trompés, voici un grand nombre des noms donnés à la pierre au rouge. *Acide, aigu, adam, aduma, almagra, altum ou élevé, azernard, âme, bélier, or, or vif, or altéré, cancer, cadmie, camereth, bile, chibur, cendre, cendre de tartre, corsuste, corps, corps proprement dit, corps rouge, droite, deeb, déhab, Eté, fer, forme, forme de l'homme, frère, fruit, coq, crête de coq, gabricius, gabrius, gophrith, grain d'Ethiopie, gomme, gomme rouge, hageralzarnard, homme, feu, feu de nature, infini, jeunesse, hebrit, pierre, pierre indienne, pierre indradême, pierre lasule, pierre rouge, litharge d'or, litharge rouge, lumière, matin. Mars, mardeck, mâle, magnésie rouge, métros, minièrre, neusi, huile de Mars, huile incombustible, huile rouge, olive, olive perpétuelle, orient, père, une partie, pierre étoilée, phison, roi, réezon, résidence, rougeur, rubis, sel, sel rouge, semence, sericon, soleil, soufre, soufre rouge, soufre vif, tamne, troisième, treizième, terre rouge, thériaque, thelima, thion, thita, toarech, vare, veine, sang, pavot, vin rouge, vin, virago, jaune d'œuf, vitriol rouge, chalcitis, colchotar, cochenille, verre, zaaph, zahau, zit, zumech, zumelazuli, sel d'urine, &c.*

Mais tous ces noms ne lui ont pas été donnés pour la même raison ; les Auteurs dans ces différentes dénominations n'ont eu égard qu'à la manière de l'envisager, tantôt par rapport à sa couleur, tantôt à ses qualités. Ceux, par exemple, qui ont nommé cette matière ou pierre au rouge, *acide, adam, Eté, almagra, âme, bélier, or, cancer, camereth, cendre de tartre, corsusté, deeb, frère, fruit, coq, jeunesse, kibrit, pierre indradême, mardeck, mâle, père, soleil, troisième, neusis, olive, thion, verre, zaaph*, ne l'ont nommée ainsi qu'à cause de l'altération de sa complexion. Ceux qui n'ont eu en vue que sa couleur, l'ont appelée *gomme rouge, huile rouge, rubis, séricon, soufre rouge, jaune d'œuf, vitriol rouge, &c.* « En cette opération de rubifiement, dit Flamel, encore que tu imbibes, tu n'auras guère de noir, mais bien du violet, bleu, & de la couleur de la queue du paon : car notre pierre est si triomphante en siccité, qu'incontinent que ton mercure la touche, la nature s'éjouissant de sa nature, se joint à elle, &



la boit avidement ; & partant le noir qui vient de l'humidité ne se peut montrer qu'un peu sous ces couleurs violettes & bleues, d'autant que la siccité gouverne maintenant absolument... Or souviens-toi de commencer la rubification par l'apposition du mercure orangé rouge, mais il n'en faut guère verser, & seulement une ou deux fois, selon que tu verras : car cette opération se doit faire par feu sec, sublimation & calcination sèche. Et vraiment je te dis ici un secret que tu trouveras bien rarement écrit. »

Dans cette opération le corps fixe se volatilise ; il monte & descend en circulant dans le vase, jusqu'à ce que le fixe ayant vaincu le volatil, il le précipite au fond avec lui pour ne plus faire qu'un corps de nature absolument fixe. Ce que nous avons rapporté de Flamel doit s'entendre de l'élixir donc nous parlerons ci-après ; mais quant aux opérations du premier œuvre, ou de la manière de faire le soufre Philosophique, d'Espagnet la décrit ainsi (*Lum. 109.*) : « Choisissez un Dragon rouge, comateux, qui n'ait rien perdu de sa force naturelle : ensuite sept ou neuf Aigles vierges, hardies, dont les rayons du Soleil ne soient pas capables d'éblouir les yeux : menez-les avec le Dragon dans une prison claire transparente, bien close, & par-dessus un bain chaud, pour les exciter au combat. Ils ne tarderont pas à en venir aux prises ; le combat sera long & très pénible jusqu'au quarante-cinquième ou cinquantième jour, que les Aigles commenceront à dévorer le Dragon. Celui-ci en mourant infectera toute la prison de son sang corrompu, & d'un venin très noir, à la violence duquel les Aigles ne pouvant résister, expireront aussi. De la putréfaction de leurs cadavres naîtra un corbeau, qui élèvera peu à peu sa tête ; & par l'augmentation du bain, il déploiera ses ailes, & commencera à voler ; le vent, les nuages l'emporteront ça & là ; fatigué d'être ainsi tourmenté, il cherchera à s'échapper : ayez donc soin qu'il ne trouve aucune issue. Enfin lavé & blanchi par une pluie constante, de longue durée, & une rosée céleste, on le verra métamorphosé en cygne. La naissance du corbeau vous indiquera la mort du Dragon. »

« Si vous êtes curieux de pousser jusqu'au rouge, ajoutez l'élément du feu qui manque à la blancheur : sans toucher ni remuer le vase, mais en tonifiant le feu par degrés, poussez son action sur la matière jusqu'à ce que l'occulte devienne manifeste, l'indice sera la couleur citrine. Gouvernez alors le feu du quatrième degré toujours par les degrés requis, jusqu'à ce que par l'aide de Vulcain, vous voyiez éclore des roses rouges qui se changeront en amarantes, couleur de sang. Mais ne cessez de faire agir le feu par le feu, que vous ne voyiez le tout réduit en cendres très rouges & impalpables. »

Ce soufre Philosophique est une terre d'une ténuité, d'une ignéité & d'une sécheresse extrêmes. Elle contient un feu de nature très abondant, c'est



pourquoi on l'a nomme *feu de la pierre*. Il a la propriété d'ouvrir, de pénétrer les corps des métaux, & de les changer en sa propre nature : on le nomme en conséquence *père* & semence masculine.

Les trois couleurs noire, blanche & rouge doivent nécessairement se succéder dans l'ordre que nous les avons décrites ; mais elles ne sont pas les seules qui se manifestent. Elles indiquent les changements essentiels qui surviennent à la matière : au lieu que les autres couleurs presque infinies & semblables à celles de l'arc-en-ciel, ne sont que passagères & d'une durée très courte. Ce sont des espèces de vapeurs qui affectent plutôt l'air que la terre, qui se chassent les unes & les autres, & qui se dissipent pour faire place aux trois principales donc nous avons parlé.

Ces couleurs étrangères sont cependant quelquefois des signes d'un mauvais régime, & d'une opération mal conduite ; la noirceur répétée en est une marque certaine : car les petits corbeaux, dit d'Espagnet (*Can.66.*), ne doivent point retourner dans le nid après l'avoir quitté. La rougeur prématurée est encore de ce nombre ; car elle ne doit paraître qu'à la fin, comme preuve de la maturité du grain, & du temps de la moisson.

De l'Elixir.

Ce n'est pas assez d'être parvenu au soufre Philosophique que nous venons de décrire ; la plupart y ont été trompés, & ont abandonné l'œuvre dans cet état-là, croyant l'avoir poussé à sa perfection. L'ignorance des procédés de la Nature & de l'Art sont la cause de cette erreur. En vain voudrait-on tenter de faire la projection avec ce soufre ou pierre au rouge. La pierre Philosophale ne peut être parfaite qu'à la fin du second œuvre qu'on appelle *Elixir*.

De ce premier soufre on en fait un second, que l'on peut ensuite multiplier à l'infini. On doit donc conserver précieusement cette première minière de feu céleste pour l'usage requis.

L'élixir, suivant d'Espagnet, est composé d'une matière triple ; savoir, d'une eau métallique, ou du mercure sublimé philosophiquement, du ferment blanc, si l'on veut faire l'élixir au blanc, ou du ferment rouge pour l'élixir au rouge, & enfin du second soufre ; le tout selon les poids & proportions Philosophiques. L'élixir doit avoir cinq qualités, il doit être fusible, permanent, pénétrant, *tingeant* & *multipliant* ; il tire sa teinture & sa fixation du ferment ; sa fusibilité de l'argent-vif, qui sert de moyen pour réunir les teintures du ferment & du soufre ; & sa propriété multiplicative lui vient de l'esprit de la quintessence qu'il a naturellement.



Les deux métaux parfaits donnent une teinture parfaite, parce qu'ils tiennent la leur du soufre pur de la Nature ; il ne faut donc point chercher son ferment ailleurs que dans ces deux corps. Teignez donc votre élixir blanc avec la Lune, & le rouge avec le Soleil. Le mercure reçoit d'abord cette teinture, & la communique ensuite. Prenez garde à vous tromper dans le mélange des ferments, & ne prenez pas l'un pour l'autre, vous perdriez tout. Ce second œuvre se fait dans le même vase, ou dans un vase semblable au premier, dans le même fourneau, & avec les mêmes degrés de feu ; mais il est beaucoup plus court.

La perfection de l'élixir consiste dans le mariage & l'union parfaite du sec & de l'humide, de manière qu'ils soient inséparables, & que l'humide donne au sec la propriété d'être fusible à la moindre chaleur. On en fait l'épreuve en en mettant un peu sur une lame de cuivre ou de fer échauffée, s'il fond d'abord sans fumée, on a ce qu'un souhaite.

Pratique de l'Elixir suivant d'Espagnet.

« Terre rouge ou ferment rouge trois parties, eau & air pris ensemble six parties ; mêlez le tout, & broyez pour en faire un amalgame, ou pâte métallique, de consistance de beurre, de manière que la terre soit impalpable, ou insensible au tact ; ajoutez-y une partie & demi de feu, & mettez le tout dans un vase, que vous scellerez parfaitement. Donnez-lui un feu du premier degré, pour la digestion ; vous ferez ensuite l'extraction des éléments par les degrés de feu qui leur sont propres, jusqu'à ce qu'ils soient tous réduits en terre fixe. La matière deviendra comme une pierre brillante, transparente, rouge, & sera pour lors dans sa perfection. Prenez-en à volonté, mettez le dans un creuset sur un feu léger, & imbinez cette partie avec son huile rouge, en l'incérant goutte à goutte jusqu'à ce qu'elle se fonde & coule sans fumée. » Ne craignez pas que votre mercure s'évapore, car la terre boira avec plaisir & avidité cette humeur qui est de sa nature. Vous avez alors en possession votre élixir parfait. Remerciez Dieu de la faveur qu'il vous a faite, faites-en usage pour sa gloire, & gardez le secret.»

L'élixir blanc se fait de même que le rouge ; mais avec des ferments blancs, & de l'huile blanche.

Quintessence.

La quintessence est une extraction de la plus spiritueuse & radicale substance de la matière ; elle se fait par la séparation des éléments qui se terminent en une céleste & incorruptible essence dégagée de toutes les hétérogénéité. Aristote la



nomme une substance très pure, incorporée en certaine matière non mélangée d'accidents. Héraclite l'appelle une essence céleste, qui prend le nom du lieu d'où elle tire son origine. Paracelse la dit, l'être de notre ciel centrique ; Pline, une essence corporelle, séparée néanmoins de toute matérialité, & dégagée du commerce de la matière. Elle a été nommée en conséquence un corps spirituel, ou un esprit corporel, fait d'une substance Ethérée. Toutes ces qualités lui ont fait donner le nom de quintessence, c'est-à-dire, une cinquième substance, qui résulte de l'union des parties les plus pures des éléments.

Le Secret Philosophique consiste à séparer les éléments des mixtes, à les rectifier, & par la réunion de leurs parties pures, homogènes & spiritualisées, faire cette quintessence, qui en renferme toutes les propriétés, sans être sujette à leur altération.

La Teinture.

Lorsque les ignorants dans la Philosophie Hermétique lisent le terme de *teinture* dans les ouvrages qui traitent de cette Science, ils s'imaginent qu'on doit l'entendre seulement de la couleur des métaux, telle que l'orangée pour l'or, & la blanche pour l'argent. Et comme il est dit dans ces mêmes ouvrages, que le soufre est le principe de la teinture ; on travaille à extraire ce soufre par des eaux forces, des eaux régales, par la calcination & les autres opérations de la Chymie vulgaire. Ce n'est pas là proprement l'idée des Philosophes, non seulement pour les opérations, mais pour la teinture prise en elle-même. La teinture de l'or ne peut être séparée de son corps, parce qu'elle en est l'âme ; & qu'on ne pourrait l'en extraire sans détruire le corps ; ce qui n'est pas possible à la Chymie vulgaire, comme le savent très bien tous ceux qui ont voulu tenter cette expérience.

La teinture, dans le sens Philosophique, est l'élixir même, rendu fixe, fusible, pénétrant & tingeant, par la corruption & les autres opérations dont nous avons parlé. Cette teinture ne consiste donc pas dans la couleur externe, mais dans la substance même qui donne la teinture avec la forme métallique. Elle agit comme le safran dans l'eau ; elle pénètre même plus que l'huile ne fait sur le papier ; elle se mêle intimement comme la cire avec la cire, comme l'eau avec l'eau, parce que l'union se fait entre deux choses de même nature. C'est de cette propriété que lui vient celle d'être une panacée admirable pour les maladies des trois règnes de la Nature ; elle va chercher dans eux le principe radical & vital, qu'elle débarrasse, par son action, des hétérogènes qui l'embarrassent, & le tiennent en prison ; elle vient à son aide, & se joint à lui pour combattre ses ennemis. Ils agissent alors de concert, & remportent une victoire parfaite. Cette



quintessence chasse l'impureté des corps, comme le feu fait évaporer l'humidité du bois ; elle conserve la santé, en donnant des forces au principe de la vie pour résister aux attaques des maladies, & faire la séparation de la substance véritablement nutritive des aliments d'avec celle qui n'en est que le véhicule.

La Multiplication.

On entend par la multiplication Philosophique, une augmentation en quantité & en qualités, & l'une & l'autre au-delà de tout ce qu'on peut s'imaginer. Celle de la qualité est une multiplication de la teinture par une corruption, une volatilisation & une fixation réitérées autant de fois qu'il plaît à l'Artiste. La seconde augmente seulement, la quantité de la teinture, sans accroître ses vertus.

Le second soufre se multiplie avec la même matière dont il a été fait, en y ajoutant une petite partie du premier. Selon les poids & mesures requises. Il y a néanmoins trois manières de faire la multiplication si nous en croyons d'Espagnet, qui les décrit de la manière suivante. La première est de prendre une partie de l'élixir parfait rouge, que l'on mêle avec neuf parties de son eau rouge ; on met le vase au bain, pour faire dissoudre le tout en eau. Après la solution on cuit cette eau jusqu'à ce qu'elle se coagule en une matière semblable à un rubis ; on insère ensuite cette matière à la manière de l'élixir ; &, dès cette première opération la médecine acquiert dix fois plus de vertus qu'elle n'en avait. Si l'on réitère ce même procédé une seconde fois, elle augmentera de cent ; une troisième fois de mille, & ainsi de suite toujours par dix.

La Seconde manière est de mêler la quantité que l'on veut d'élixir avec son eau y en gardant cependant les proportions entre l'un & l'autre, & après avoir mis le tout dans un vase de réduction bien scellé, le dissoudre au bain, & suivre tout le régime du second en distillant successivement les éléments par leurs propres feux, jusqu'à ce que le tout devienne pierre, on insère ensuite comme dans l'autre, & la vertu de l'élixir augmente de cent dès la première fois, mais cette voie est plus longue. On la réitère comme la première, pour accroître sa force de plus en plus.

La troisième enfin est proprement la multiplication en quantité. On projette une once de l'élixir multiplié en qualité sur cent onces de mercure commun purifié ; ce mercure mis sur un petit feu se changera bientôt en élixir. Si on jette une once de ce nouvel élixir sur cent onces d'autre mercure commun purifié, il deviendra or très fin. La multiplication de l'élixir au blanc se fait de la même manière, en prenant l'élixir blanc & son eau, au lieu de l'élixir rouge.



Plus on réitérera la multiplication en qualité plus elle aura d'effet dans la projection ; mais non pas de la troisième manière de multipliée dont nous avons parlé ; car sa force diminue à chaque projection. On ne peut cependant pousser cette réitération que jusqu'à la quatrième ou cinquième fois, parce que la médecine serait alors si active & si ignée que les opérations deviendraient instantanées ; puisque leur durée s'abrège à chaque réitération ; sa vertu d'ailleurs est assez grande à la quatrième ou cinquième fois pour combler les désirs de l'Artiste, puisque dès la première un grain peut convertir cent grains de mercure en or, à la seconde mille, à la troisième dix mille, à la quatrième cent mille, &c. On doit juger de cette médecine comme du grain, qui multiplie à chaque fois qu'on le sème.

Des poids dans l'Œuvre.

Rien de plus embrouillé que les poids & les proportions requis dans l'œuvre Philosophique. Tous les Auteurs en parlent, & pas un ne les explique clairement. L'un dit qu'il faut mesurer son feu clibaniquement (*Flamel.*) ; l'autre géométriquement (*D'Espagnet & Artéphius.*). Celui-là, suivant la chaleur du Soleil depuis le printemps jusqu'en automne ; celui-ci, qu'il faut une chaleur fébrile, &c. Mais le Trévisan nous conseille de donner un feu lent & faible plutôt que fort, parce qu'on ne risque alors que de finir l'œuvre plus tard, au lieu qu'en forçant le feu, on est dans un danger évident de tout perdre.

Le composé des mixtes & leur vie ne subsistent que par la mesure & le poids des éléments combinés & proportionnés de manière que l'un ne domine point sur les autres en tyran. S'il y a trop de feu, le germe se brûle ; si trop d'eau, l'esprit séminal & radical se trouve suffoqué, si trop d'air & de terre, le composé aura ou trop, ou trop peu de consistance, & chaque élément n'aura pas son action libre.

Cette difficulté n'est pas cependant si grande qu'elle le paraît d'abord à la première lecture des Philosophes ; quelques uns nous avertissent (*Le Trévisan.*) que la Nature a toujours la balance à la main pour peser ces éléments, & en faire ses mélanges tellement proportionnés, qu'il en résulte toujours les mixtes qu'elle se propose de faire, à moins qu'elle ne soit empêchée dans ses opérations par le défaut de la matrice où elle fait ses opérations, ou par celui des semences qu'on lui fournit, ou enfin par d'autres accidents. Nous voyons même dans la Chymie vulgaire, que deux corps hétérogènes ne se mêlent point ensemble, ou ne peuvent rester longtemps unis, que lorsque l'eau a dissout une certaine quantité de sel, elle n'en dissout pas davantage ; que plus les corps ont d'affinité ensemble, plus ils semblent se chercher, & quitter même ceux qui en



ont le moins pour se réunir a ceux qui en ont le plus. Ces expériences sont connues, particulièrement entre les minéraux & les métaux.

L'Artiste du grand œuvre se propose la Nature pour modèle ; il faut donc qu'il étudie cette Nature pour pouvoir l'imiter Mais comment trouver ses poids & ses combinaisons ? Quand elle veut faire quelque mixte, elle ne nous appelle pas à son conseil, ni à ses opérations, tant pour voir ses matières constituantes, que son travail dans l'emploi qu'elle en fait. Les Philosophes Hermétiques ne se lassent point de nous recommander de suivre la Nature ; sans doute qu'ils la connaissent, puisqu'ils se flattent d'être ses disciples. Ce serait donc dans leurs ouvrages qu'on pourrait apprendre à l'imiter. Mais l'un (*Artéphius.*) dit « qu'il ne faut qu'une seule chose pour parfaire l'œuvre, qu'il n'y a qu'une pierre, qu'une médecine, qu'un vaisseau, qu'un régime, & qu'une seule disposition ou manière pour faire successivement le blanc & le rouge. Ainsi, quoi que nous disions, ajoute le même Auteur, mets ceci, mets cela, nous n'entendons pas qu'il faille prendre plus d'une chose, la mettre une seule fois dans je vaisseau, & le fermer ensuite jusqu'à ce que l'œuvre soit parfaite & accomplie..... que l'Artiste n'a autre chose à faire qu'à préparer extérieurement la matière comme il faut, parce que d'elle-même elle fait intérieurement tout ce qui est nécessaire pour se rendre parfaite.... ainsi prépare & dispose seulement la matière, & la Nature fera tout le reste. »

Raymond Lulle nous avertit que cette chose unique n'est pas une seule chose prise individuellement, mais deux choses de même nature, qui n'en font qu'une ; s'il y a deux ou plusieurs choses à mêler, il faut le faire avec proportion, poids & mesure. Nous en avons parlé dans l'article des signes démonstratifs, sous les noms d'Aigle & de Dragon ; & nous avons aussi donné les proportions des matières requises pour la multiplication. On doit voir par-là que les proportions des matières ne sont pas les mêmes dans le premier & le second œuvre.

Règles générales très instructives.

Il ne faut presque jamais prendre les paroles des Philosophes à la lettre, parce que tous leurs termes ont double entente, & qu'ils affectent d'employer ceux qui sont équivoques. Ou s'ils font usage des termes connus & usités dans le langage ordinaire (Geber, d'Espagnet, & plusieurs autres.), plus ce qu'ils disent paraît simple, clair & naturel, plus il faut y soupçonner de l'artifice. Timeo Danaos, & dona ferentes. Dans les endroits au contraire où ils paraissent embrouillés, enveloppés, & presque inintelligibles, c'est ce qu'il faut étudier avec plus d'attention. La vérité y est cachée.

Pour mieux découvrir cette vérité, il faut les comparer les uns avec les autres,



faire une concordance de leurs expressions & de leurs dires, parce que l'un laisse échapper quelquefois ce qu'un autre a omis à dessein (*Philalèthe.*). Mais dans ce recueil de textes, on doit bien prendre garde à ne pas confondre ce que l'un dit de la première préparation, avec ce qu'un autre dit de la troisième.

Avant de mettre la main à l'œuvre, on doit avoir tellement combiné tout, que l'on ne trouve plus dans les livres des Philosophes (*Zachaire.*) aucune chose qu'on ne soit en état d'expliquer par les opérations qu'on se propose d'entreprendre. Il faut pour cet effet être assuré de la matière que l'on doit employer ; voir si elle a véritablement toutes les qualités & les propriétés par lesquelles les Philosophes la désignent, puisqu'ils avouent qu'ils ne l'ont point nommée par le nom sous lequel elle est connue ordinairement. On doit observer que cette matière ne coûte rien, ou peu de choses ; que la médecine, que le Philalèthe (*Enarr. Meth. Trium. Gebr. medic.*), après Geber, appelle médecine du premier ordre, ou la première préparation, se parfait sans beaucoup de frais, en tout lieu, en tout temps, par toutes sortes de personnes, pourvu qu'on ait une quantité suffisante de matière.

La Nature ne perfectionne les mixtes que par des choses qui sont de même nature (*Cosmopolite.*) ; on ne doit donc pas prendre du bois pour perfectionner le métal. L'animal engendre l'animal, la plante produit la plante, & la nature métallique les métaux. Les principes radicaux du métal sont un soufre & un argent-vif, mais non les vulgaires ; ceux-ci entrent comme complément, comme principes même constituants, mais comme principes combustibles, accidentels & séparables du vrai principe radical, qui est fixe & inaltérable. On peut voir sur la matière ce que j'en ai rapporté dans son article, conformément à ce qu'en disent les Philosophes.

Toute altération d'un mixte se fait par dissolution en eau ou en poudre, & il ne peut être perfectionné que par la séparation du pur d'avec l'impur. Toute conversion d'un état à un autre se fait par un agent, & dans un temps déterminé. La nature n'agit que successivement ; l'Artiste doit faire de même.

Les termes de conversion, dessiccation, mortification, inspissation, préparation, altération, ne signifient que la même chose dans l'Art Hermétique. La sublimation, descension, distillation, putréfaction, calcination, congélation, fixation, cération, sont, quant à elles-mêmes, des choses différentes ; mais elles ne constituent dans, l'œuvre qu'une même opération continuée dans le même vase. Les Philosophes n'ont donné tous ces noms qu'aux différentes choses ou changements qu'ils ont vu se passer dans le vase. Lorsqu'ils ont aperçu la matière s'exhaler en fumée subtile, & monter au haut du vase, ils ont nommé



cette ascension, *sublimation*. Voyant ensuite cette vapeur descendre au fond du vase, ils l'ont appelée *descension, distillation*. Morien dit en conséquence : toute notre opération consiste à extraire l'eau de sa terre, & à l'y remettre jusqu'à ce que la terre pourrisse & se purifie. Lorsqu'ils ont aperçu que cette eau, mêlée avec sa terre, se coagulait ou s'épaississait, qu'elle devenait noire & puante, ils ont dit que c'était la putréfaction, principe de génération. Cette putréfaction dure jusqu'à ce que la matière soit devenue blanche.

Cette matière étant noire, se réduit en poudre lorsqu'elle commence à devenir grise ; cette apparence de cendre a fait naître l'idée de la calcination, incération, incinération, déalbation y & lorsqu'elle est parvenue à une grande blancheur, ils l'ont nommée calcination parfaite. Voyant que la matière prenait une consistance solide, qu'elle ne fluait plus, elle a formé leur *congélation, leur induration* ; c'est pourquoi ils ont dit que tout le magistère consiste à dissoudre & à coaguler naturellement.

Cette même matière congelée, & endurcie de manière qu'elle ne se résolve plus en eau, leur a fait dire, qu'il fallait la sécher & la fixer ; ils ont donc donné à cette prétendue opération, les noms de *dessiccation, fixation, cération*, parce qu'ils expliquent ce terme d'une union parfaite de la partie volatile avec la fixe sous la forme d'une poudre ou pierre blanche.

Il faut donc regarder cette opération comme unique, mais exprimée en termes différents. On saura encore que toutes les expressions suivantes ne signifient aussi que la même chose. Distiller à l'alambic, séparer l'âme du corps ; brûler ; aquéfier, calciner ; cérer ; donner à boire ; adapter ensemble ; faire manger ; assembler ; corriger ; cribler ; couper avec des tenailles ; diviser ; unir les éléments ; les extraire ; les exalter ; les convertir ; les changer l'un dans l'autre ; couper avec le couteau, frapper du glaive, de la hache, du cimeterre ; percer avec la lance, le javelot, la flèche ; assommer ; écraser ; lier ; délier ; corrompre ; folier ; fondre ; engendrer ; concevoir ; mettre au monde ; puiser ; humecter ; arroser ; imbiber ; empâter ; amalgamer ; enterrer ; incérer ; laver ; laver avec le feu ; adoucir ; polir ; limer ; battre avec le marteau ; mortifier ; noircir ; putréfier ; tourner au tour ; circuler ; rubéfier ; dissoudre ; sublimer ; lessiver ; inhumer, ressusciter, réverbérer, broyer ; mettre en poudre ; piler dans le mortier ; pulvériser sur le marbre, & tant d'autres expressions semblables : tout cela ne veut dire que cuire par un même régime, jusqu'au rouge foncé. On doit donc se donner de garde de remuer le vase, & de l'ôter du feu ; car si la matière se refroidissait, tout serait perdu.



Des vertus de la Médecine.

Elle est, suivant le dire de tous les Philosophes, la source des richesses & de la santé ; puisque avec elle on peut faire l'or & l'argent en abondance, & qu'on se guérie non seulement de toutes les maladies qui peuvent être guéries, mais que, par son usage modéré, on peut les prévenir. Un grain seul de cette médecine ou élixir rouge, donné aux paralytiques, hydropiques, goutteux, lépreux, les guérira, pourvu qu'ils en prennent la même quantité pendant quelques jours seulement. L'épilepsie, les coliques, les rhumes, fluxions, phrénésie & toute autre maladie interne ne peuvent tenir contre ce principe de vie. Quelques Adeptes ont dit qu'elle, donnait l'ouïe aux sourds & la vue aux aveugles ; qu'elle est un remède assuré contre toutes sortes de maladies des yeux, tous apostèmes, ulcères, blessures, cancers, fistule, moli me-tangere, & toutes maladies de la peau, en en faisant dissoudre un grain dans un verre de vin ou d'eau, donc l'on bassine les maux extérieurs, qu'elle fond peu à peu la pierre dans la vessie ; qu'elle chasse tout venin & poison en en buvant comme ci-dessus.

Raymond Lulle (*Testam. antiq.*) assure qu'elle est en général un remède souverain contre tous les maux qui affligent l'humanité, depuis les pieds jusqu'à la tête ; qu'elle les guérit en un jour, s'ils ont duré un mois, en douze jours, s'ils sont d'une année ; & en un mois, quelque vieux qu'ils soient.

Arnaud de Villeneuve (*Rosari.*) dit que son efficacité est infiniment supérieure à celle de tous les remèdes d'Hippocrate, de Galien, d'Alexandre, d'Avicenne & de toute la Médecine ordinaire ; qu'elle réjouit le cœur, donne de la vigueur & de la force, conserve la jeunesse, & fait reverdir la vieillesse. En général, qu'elle guérit toutes les maladies tant chaudes que froides, tant lèches qu'humides.

Geber (*Summâ.*), sans faire l'énumération des maladies que cette médecine guérit, se contente de dire, qu'elle surmonte toutes celles que les Médecins ordinaires regardent comme incurables. Qu'elle rajeunit la vieillesse & l'entretient en santé pendant de longues années, même au-delà du cours ordinaire, en prenant seulement gros comme un grain de moutarde deux ou trois fois la semaine à jeun.

Philalèthe (*Introît. Apert. & enarrat. Method.*) ajoute à cela qu'elle nettoie la peau de toutes caches, rides, &c. ; qu'elle délivre la femme en travail d'enfant, fût-il mort, en tenant seulement la poudre au nez de la mère ; & cite Hermès pour son garant. Il assure avoir lui-même tiré des bras de la mort bien des malades abandonnés des Médecins. On trouve la manière de s'en servir particulièrement



dans les ouvrages de Raymond Lulle & d'Arnaud de Villeneuve.

Des maladies des Métaux.

Le premier vice des métaux vient du premier mélange des principes avec l'argent-vif, & le second se trouve dans l'union des soufres & du mercure. Plus les éléments sont épurés, plus ils sont proportionnellement mêlés & homogènes, plus ils ont de poids, de malléabilité, de fusion, d'extension, de fulgidité, & d'incorruptibilité permanente.

Il y a donc deux sortes de maladies dans les métaux, la première est appelée originelle & incurable, la seconde vient de la diversité du soufre qui fait leur imperfection & leurs maladies, savoir, la lèpre de Saturne, la jaunisse de Vénus, l'enrhument de Jupiter, l'hydropisie de Mercure, & la galle de Mars.

L'hydropisie du mercure ne lui arrive que de trop de aquosité & de crudité qui trouvent leur cause dans la froideur de la matrice où il est engendré, & de défaut de temps pour se cuire. Ce vice est un péché originel donc tous les autres métaux participent. Cette froideur, cette crudité, cette aquosité ne peuvent être guéries que par la chaleur & l'ignéité d'un soufre bien puissant.

Outre cette maladie, les autres métaux ont de plus celle qui leur vient de leur soufre tant interne qu'externe. Ce dernier n'étant qu'accidentel peut être aisément sépare, parce qu'il n'est pas du premier mélange des éléments. Il est noir, impur, puant, il ne se mêle point avec le soufre radical, parce qu'il lui est hétérogène. Il n'est point susceptible d'une décoction qui puisse le rendre radical & parfait.

Le Soufre radical purge, épaissie, fixe en corps parfait le mercure radical ; au lieu que le second le suffoque, l'absorbe, & le coagule avec ses propres impuretés & ses crudités ; il produit alors les métaux imparfaits. On en voit une preuve dans la coagulation du mercure vulgaire fait par la vapeur du soufre de Saturne, éteint par celle de Jupiter.

Ce soufre impur fait toute la différence des métaux imparfaits. La maladie des métaux n'est donc qu'accidentelle ; il y a donc un remède pour les guérir, & ce remède est la poudre Philosophique, ou pierre Philosophale, appelée pour cette raison *poudre de projection*. Son usage est pour les métaux, d'en enfermer dans un peu de cire proportionnellement à la quantité du métal que l'on veut transmuer, & de la jeter sur du mercure mis dans un creuset sur le feu, lorsque le mercure est sur le point de fumer. Il faut que les autres métaux soient en fonte & purifiés. On laisse le creuset au feu jusqu'après la détonation, & puis on le retire, ou on le laisse refroidit dans le feu.



Des temps de la Pierre.

« Les temps de la pierre sont indiqués, dit d'Espagnet, par l'eau Philosophique & Astronomique. Le premier œuvre au blanc doit être terminé dans la maison de la Lune, le second, dans la seconde maison de Mercure. Le premier œuvre au rouge, dans le second domicile de Vénus ; & le Second ou le dernier, dans la maison d'exaltation de Jupiter ; car c'est de lui que notre Roi doit recevoir son sceptre & sa couronne ornée de précieux rubis. »

Philalèthe (*Loco cit. p. 156.*) ne se lasse point de recommander à l'Artiste de bien s'instruire du poids, de la mesure du temps & du feu ; qu'il ne réussira jamais s'il ignore, quant à la médecine du troisième ordre, les cinq choses suivantes.

Les Philosophes réduisent les années en mois, les mois en semaines, & les semaines en jours.

Toute chose sèche boit avidement l'humidité de son espèce.

Elle agit sur cette humidité, après qu'elle en est imbibée, avec beaucoup plus de force & d'activité qu'auparavant.

Plus il y aura de terre, & moins d'eau, la Solution sera plus parfaite. La vraie solution naturelle ne peut se faire qu'avec des choses de même nature ; & ce qui dissout la Lune, dissout aussi le Soleil.

Quant au temps déterminé & à sa durée pour la perfection de l'œuvre, on ne peut rien conclure de certain de ce qu'en disent les Philosophes, parce que les uns, en le déterminant, ne parlent point de celui qu'il faut employée dans la préparation des agents : les autres ne traitent que de l'élixir ; d'autres mêlent les deux œuvres ; ceux qui font mention de l'œuvre au rouge, ne parlent point toujours de la multiplication ; d'autres ne parlent que de l'œuvre au blanc ; d'autres ont leur intention particulière. C'est pourquoi on trouve tant de différence dans les ouvrages sur cène matière. L'un dit qu'il faut douze ans, l'autre dix, sept, trois, un & demi, quinze mois ; tantôt c'est un tel nombre de semaines, un Philosophe a intitulé son ouvrage : *L'œuvre de trois jours*. Un autre a dit qu'il n'en fallait que quatre. Pline le Naturaliste dit que le mois Philosophique est de quarante jours. Enfin tout est un mystère dans les Philosophes.

Conclusion.

Tout ce traité est tiré des Auteurs ; je me suis servi presque toujours de leurs propres expressions. J'en ai cité de temps en temps quelques-uns, afin de mieux



persuader que je n'y parle que d'après eux. Quand je n'ai point cité leurs ouvrages, c'est que je ne les avais pas alors sous ma main. On a dû y remarquer un accord parfait, quoiqu'ils ne parlent que par énigmes & par allégories. J'avais d'abord dessein de rapporter beaucoup de traits tirés des douze Clefs de Basile Valentin, parce qu'il a plus souvent que les autres employé les allégories des Dieux de la Fable, & qu'elles auraient eu en conséquence un rapport plus immédiat avec le traité suivant ; mais des énigmes n'expliquent pas des énigmes ; d'ailleurs cet ouvrage est assez commun ; il n'en est pas de même des autres.

Pour entendre plus aisément les explications que je donne dans le traité *des Hiéroglyphes*, on saura que les Philosophes donnent ordinairement le nom de mâle ou père, au principe sulfureux, & le nom de femelle au principe mercuriel. Le fixe est aussi mâle ou agent, le volatil est femelle ou patient. Le résultat de la réunion des deux, est l'enfant Philosophique, communément mâle, quelquefois femelle, quand la matière n'est parvenue qu'au blanc, parce qu'elle n'a pas encore toute la fixité dont elle est susceptible ; aussi les Philosophes l'ont nommée Lune, Diane ; & le rouge, Soleil, Apollon, Phœbus. L'eau mercurielle & la terre volatile sont toujours femelle, souvent mère, comme Cérés, Latone, Sémélé, Europe, &c. L'eau est ordinairement désignée sous des noms de filles, Nymphes, Nâïades, &c. Le feu interne est toujours masculin, & dans l'action. Les impuretés sont indiquées par des monstres.

Basile Valentin, que j'ai cité ci-devant, introduit les Dieux de la Fable, ou les Planètes, comme interlocuteurs, dans la pratique abrégée qu'il donne au commencement de son *Traité des douze Clefs*. En voici la substance.

Dissous du bon or comme la Nature l'enfreigne, dit cet Auteur, tu trouveras une semence qui est le commencement, le milieu & la fin de l'œuvre, de laquelle notre or & sa femme sont produits ; savoir, un subtil & pénétrant esprit, une âme délicate, nette & pure, & un corps ou sel qui est un baume des Astres. Ces trois choses sont réunies dans notre eau mercurielle. On mena ; cette eau au Dieu Mercure son père, qui l'épousa ; il en vint une huile incombustible. Mercure jeta ses ailes d'aigle, dévora sa queue de dragon & attaqua Mars, qui le fit prisonnier, & constitua Vulcain pour son Geôlier. Saturne se présenta, & conjura les autres Dieux de le venger des maux que Mercure lui avait faits. Jupiter approuva les plaintes de Saturne, & donna ses ordres, qui furent exécutés. Mars alors parut avec une épée flamboyante, variée de couleurs admirables, & la donna à Vulcain pour qu'il exécutât la sentence prononcée contre Mercure, & qu'il réduisît en poudre les os de ce Dieu. Diane ou la Lune se plaignit que Mercure tenait son frère en prison avec lui, & qu'il fallait l'en



retirer ; Vulcain n'écoula point sa prière, & ne se rendit même pas à celle de la belle Vénus qui se présenta avec tous ses appas. Mais enfin le Soleil parut couvert de son manteau de pourpre & dans tout son éclat.

Je finis ce traité par la même allégorie que d'Espagnet. La Toison d'or est gardée par un Dragon à trois têtes ; la première vient de l'eau, la seconde de la terre, la troisième de l'air. Ces trois têtes doivent enfin, par les opérations, se réunir en une seule, qui sera assez forte & assez puissante pour dévorer tous les autres Dragons. Invoquez Dieu pour qu'il vous éclaire ; s'il vous accorde cette Toison d'or, n'en usez que pour sa gloire, l'utilité du prochain, & votre salut.





LES FABLES ET LES HIÉROGLYPHES DES EGYPTIENS.

LIVRE PREMIER.

INTRODUCTION.

Tout chez les Egyptiens avait un air de mystère, suivant le témoignage de Saint Clément d'Alexandrie (*Stromat*, 1.). Leurs maisons, leurs, temples, leurs instruments, les habits qu'ils portaient tant dans les cérémonies de leur culte, que dans les pompes & les fêtes publiques, leurs gestes mêmes étaient des symboles & des représentations de quelque chose de grand. Ils avaient puisé ce goût dans les instructions du plus grand homme qui ait jamais, paru. Il était Egyptien lui-même, nommé *Thoth* ou *Phtath* par ses compatriotes, *Taut* par les Phéniciens (*Euseb. 1.1. c. 7.*), & *Hermès Trimégiste* par les Grecs. La Nature semblait l'avoir choisi pour son favori, & lui avait en conséquence prodigué toutes les qualités nécessaires pour l'étudier & la connaître parfaitement ; Dieu lui avait, pour ainsi dire, infusé les arts & les sciences, afin qu'il en instruisît le monde entier.

Voyant la superstition introduite en Egypte, & qu'elle avait obscurci les idées que leurs pères leur avaient données de Dieu, il pensa sérieusement à prévenir l'idolâtrie, qui menaçait de se glisser insensiblement dans le culte Divin. Mais il sentit bien qu'il n'était pas à propos de découvrir les mystères trop sublimes de la Nature & de son Auteur à un peuple aussi peu capable d'être frappé de leur grandeur, qu'il était peu susceptible de leur connaissance. Persuadé que tôt ou tard ce peuple les tournerai en abus, il s'avisa d'inventer des symboles si subtils, & si difficiles à entendre, que les Sages ou les génies les plus pénétrants serraient les seuls qui pourraient y voir clair, pendant que le commun des hommes n'y trouverait qu'un sujet d'admiration. Ayant cependant dessein de transmettre ses idées claires & pures à la postérité, il ne voulut pas les laisser deviner, sans déterminer leur signification, & sans les communiquer à quelques personnes. Il fit choix pour cet effet d'un certain nombre d'hommes qu'il reconnut les plus propres à être les dépositaires de son secret, & seulement entre ceux qui pouvaient aspirer au trône. Il les établie Prêtres du Dieu vivant, après les avoir rassemblés, & les instruisit de toutes les sciences & les arts, en leur expliquant ce que signifiaient ; les symboles & les hiéroglyphes qu'il avait imaginés. L'Auteur Hébreu du livre qui a pour titre *la Maison de Melchisedech*, parle d'Hermès en ces termes : « La maison de Canaan vit sortir de son sein un homme d'une sagesse consommée, nommé *Adris* ou Hermès. Il institua le



premier des écoles, inventa les lettres & les sciences Mathématiques, il apprit aux hommes l'ordre des temps ; il leur donna des lois, il leur montra la manière de vivre en société, & de mener une vie douce & gracieuse, ils apprirent de lui le culte Divin, & tout ce qui pouvait contribuer à les faire vivre heureusement ; de manière que tous ceux, qui après lui se rendirent recommandables dans les arts & les sciences, ambitionnaient de porter le même non d'Adris.»

Dans le nombre de ces arts & sciences, il y en avait un qu'il ne communiqua à ces Prêtres qu'à condition qu'ils le garderaient pour eux avec un secret inviolable. Il les obligea par serment à ne le divulguer qu'à ceux qui, après une longue épreuve, auraient été trouvés dignes de leur succéder : les Rois leur défendirent même de le révéler, sous peine de la vie. Cet art était appelé *l'Art des Prêtres*, comme nous l'apprenons de Salamas (*De mirabil. nuindi.*), de Mahumet Ben Almaschaudi dans Gelaldinus. d'Ismaël Sciachinicia, & de Gelaldinus lui-même. Alkandi fait mention d'Hermès dans les termes suivants :

« Du temps d'Abraham vivait en Egypte Hermès ou Idris second ; que la paix soit sur lui ; & il fut surnommé Trimégiste, parce qu'il était Prophète, Roi & Philosophe. Il enseigna l'Art des métaux, l'Alchymie, l'Astrologie, la Magie, la science des Esprits.... Pythagore, Benteclé (Empédocle), Archélaüs le Prêtre ; Socrate, Orateur & Philosophe ; Platon Auteur politique, & Aristote le Logicien, puisèrent leur science dans les écrits d'Hermès.» Eusebe déclare expressément, d'après Manéthon, qu'Hermès fut l'instituteur des Hiéroglyphes ; qu'il les réduisit en ordre, & les dévoila aux Prêtres ; que Manéthon, Grand Prêtre des Idoles, les expliqua en Langue grecque à Ptolomée Philadelphie. Ces Hiéroglyphes étaient regardés comme Sacrés ; on les tenait cachés dans les lieux les plus secrets des Temples.

Le grand Secret qu'observèrent les Prêtres, & les hautes sciences qu'ils professaient, les firent considérer & respecter de toute l'Egypte, tant pendant les longues années qu'ils n'eurent point de communication avec les étrangers, qu'après qu'ils leur eurent laissé la liberté du commerce. L'Egypte fut toujours regardée comme le séminaire des sciences & des arts. Le mystère que les Prêtres en faisaient irritait encore davantage la curiosité. Pythagore (*S. Clém. d'Alexand 1.1. Strom.*), toujours envieux d'apprendre, consentit même à souffrir la circoncision, pour être du nombre des initiés. Il était en effet flatteur pour un homme de se trouver distingué du commun, non par un secret dont l'objet n'aurait été que chimérique, mais par des sciences réelles, qu'on ne pouvait apprendre sans cela, puisqu'elles ne se communiquaient que dans le fond du sanctuaire (*Justin quaest. ad orthod*), & seulement à ceux que l'on en trouvait dignes, par l'étendue de leur génie, & par leur probité.



Mais comme les lois les plus sages trouvent toujours des prévaricateurs, & que les choses les mieux instituées sont sujettes à ne pas durer toujours dans le même état ; les figures hiéroglyphiques, qui dévoient servir de fondement inébranlable pour appuyer la véritable Religion, & la soutenir dans toute sa pureté, furent une occasion de chute pour le peuple ignorant. Les Prêtres, obligés au secret pour ce qui concernait certaines sciences, craignirent de le violer en expliquant ces Hiéroglyphes quant à la Religion, parce qu'ils s'imaginèrent sans doute, qu'il se trouverait des gens du commun assez clairvoyants pour soupçonner que ces mêmes Hiéroglyphes servaient en même temps de voile à quelques autres mystères ; & qu'ils viendraient enfin à bout d'y pénétrer. Il fallut donc quelquefois leur donner le change, & ces explications forcées tournèrent en abus. Ils ajoutèrent même quelques symboles arbitraires à ceux qu'Hermès avait inventés ; ils fabriquèrent des fables qui se multiplièrent dans la suite, & l'on s'accoutuma insensiblement à regarder comme Dieux les choses qu'on ne présentait au peuple que pour lui rappeler l'idée du seul & unique Dieu vivant.

Il n'est pas surprenant que le peuple ait donné aveuglément dans des idées aussi bizarres. Peu accoutumé à réfléchir sur les choses qui ne tendent pas à sa ruine de ses intérêts, ou au risque de sa vie, il laisse à ceux qui ont plus de loisir, le soin de penser & de l'instruire. Les Prêtres ne raisonnaient guère avec lui que symboliquement, & le peuple prenait tout à la lettre. Il eut dans les commencements les idées qu'il devait avoir de Dieu & de la Nature ; il est même vraisemblable que le plus grand nombre les conservèrent toujours. Les Egyptiens, qui passaient pour les plus spirituels & les plus éclairés de tous les hommes, auraient-ils pu donner dans des absurdités aussi grossières, & dans des puérités aussi ridicules que celles qu'on leur attribue ? On ne doit pas même le croire de ceux d'entre les Grecs qui furent en Egypte, pour se mettre au fait de ces sciences qu'on n'apprenait que par hiéroglyphes. Si les Prêtres ne leur dévoilèrent pas à tous le Secret de *l'Art sacerdotal*, au moins ne leur cachèrent-ils pas ce qui regardait la Théologie & la Physique. Orphée Se métamorphosa, pour ainsi dire, en Egypte, & s'appropriâ leurs idées & leurs raisonnements, au point que les hymnes, & ce qu'elles renferment, annoncent plutôt un Prêtre d'Egypte, qu'un Poète Grec. Il fut le premier qui transporta dans la Grèce les fables des Egyptiens ; mais il n'est pas probable qu'un homme, que Diodore de Sicile appelle *le plus savant des Grecs*, recommandable par son esprit & ses connaissances, aie voulu débiter dans sa patrie ces fables pour des réalités. Les autres Poètes, Homère, Hésiode, auraient-ils voulu de sang froid tromper les peuples, en leur donnant pour de véritables histoires, des faits controuvés, & des acteurs qui n'existèrent jamais en effet ?



Un disciple devenu maître, donne communément ses leçons & ses instructions de la manière & suivant la méthode qu'il les a reçues. Ils avaient été instruits, par des fables, des hiéroglyphes, des allégories, des énigmes, ils en ont usé de même. Il s'agissait de mystères ; ils ont écrit mystérieusement. Il n'était pas nécessaire d'en avertir les Lecteurs ; les moins clairvoyants pouvaient s'en apercevoir. Qu'on fasse seulement attention aux titres des ouvrages d'Eumolpe, de Ménandre, de Melanthius, de Jamblique, d'Evanthe, & de tant d'autres qui sont remplis de fables, on sera bientôt convaincu qu'ils avaient dessein de cacher les mystères sous le voile de ces fictions, & que leurs écrits renferment bien des choses qui ne se manifestent pas au premier coup d'œil, même à une lecture faite avec attention.

Jamblique s'en explique ainsi au commencement de Son ouvrage : « Les Ecrivains d'Egypte pensant que Mercure avait tout inventé, lui attribuaient tous leurs ouvrages. Mercure préside à la sagesse & à l'éloquence; Pythagore, Platon, Démocrite, Eudoxe, & plusieurs autres se rendirent en Egypte pour s'instruire par la fréquentation des Savants Prêtres de ce pays-là. Les livres des Assyriens & des Egyptiens sont remplis des différentes sciences de Mercure, & les colonnes les présentent aux yeux du public. Elles sont pleines d'une doctrine profonde ; Pythagore & Platon y puisèrent leur Philosophie. »

La destruction de plusieurs villes, & la ruine de presque toute l'Egypte par Cambyse, Roi de Perse, dispersa beaucoup de Prêtres dans les pays voisins, & dans la Grèce. Ils y portèrent leurs sciences ; mais ils continuèrent sans doute à les enseigner à la manière usitée parmi eux, c'est-à-dire, mystérieusement. Ne voulant pas les prodiguer à tout le monde, ils les enveloppèrent encore dans les ténèbres des fables & des hiéroglyphes, afin que le commun, en voyant, ne vît rien, & en entendant, ne comprît rien. Tous puisèrent dans cette source ; mais les uns n'en prenaient que l'eau pure & nette, pendant qu'ils la troublaient pour les autres, qui n'y trouvèrent que de la boue.

De là cette Source d'absurdités qui ont inondé la terre pendant tant de siècles. Ces mystères cachés sous tant d'enveloppes, mal entendus, nul expliqués, se répandirent dans la Grèce, & de là par toute la terre.

Ces ténèbres, dans le sein desquelles l'idolâtrie prit naissance, s'épaissirent de plus en plus. La plupart des Poètes, peu au fait de ces mystères quant au fond, enchérèrent encore sur les fables des Egyptiens, & le mal s'accrut jusqu'à la venue de Jésus-Christ notre Sauveur, qui détrompa les peuples des erreurs où ces fables les avaient jetés. Hermès avait prévu cette décadence du culte Divin, & les erreurs des fables qui devaient prendre sa place (*In Asclepio.*) : « Le temps



viendra, dit-il, où les Egyptiens paraîtront avoir inutilement adoré la Divinité avec la piété requise, & avoir observé en vain son culte avec tout le zèle & l'exactitude qu'ils devaient.... O Egypte ! ô Egypte ! il ne restera de ta Religion que les fables ; elles deviendront même incroyables à nos descendants ; les pierres gravées & sculptées seront les seuls monuments de ta piété.» Il est certain qu'Hermès ni les Prêtres d'Egypte ne reconnaissaient point la pluralité des Dieux. Qu'on lise attentivement les Hymnes d'Orphée, particulièrement celle de Saturne, où il dit que ce Dieu est répandu dans toutes les parties qui composent l'Univers, & qu'il n'a point été engendré ; qu'on réfléchisse Sur l'Asclépius d'Hermès, sur les paroles de Parménide le Pythagoricien, sur les ouvrages de Pythagore même, on y trouvera partout des expressions qui manifestent leur sentiment sur l'unité d'un Dieu, principe de tout, sans principe lui-même; & que tous les autres Dieux dont ils font mention ne sont que des différentes dénominations, soit de ses attributs, soit des opérations de la Nature. Jamblique seul est capable de nous en convaincre, par ce qu'il dit des mystères des Egyptiens, lorsque ses disciples lui demandèrent quelle il pensait que fût la première cause & le premier principe de tout.

Hermès & les autres Sages ne présentèrent donc aux peuples les figures des choses comme des Dieux, que pour leur manifester un seul & unique Dieu dans toutes choses ; car celui qui voit la Sagesse (*S. Denis l'Aréopag.*), la providence & l'amour de Dieu manifestées dans ce monde, voit Dieu, même ; puisque toutes les créatures ne sont que des miroirs qui réfléchissent sur nous les rayons de la Sagesse divine. On peut voir là-dessus l'ouvrage de M. Paul Ernest Jablonski, où il justifie parfaitement les Egyptiens de l'idolâtrie ridicule qu'on leur impute (*Panthéon Aegyptiorum. Francofurti, 1751.*).

Les Egyptiens & les Grecs ne prirent pas toujours ces hiéroglyphes pour de purs symboles d'un seul Dieu ; les Prêtres, les Philosophes de la Grèce, les Mages de la Perse, &c. furent les seuls qui conservèrent cette idée ; mais celle de la pluralité des Dieux s'accrédita tellement parmi le peuple, que les principes de la Sagesse & de la Philosophie ne furent pas toujours assez forts pour vaincre la timidité de la faiblesse humaine dans ceux qui auraient pu désabuser ce peuple, & lui faire connaître son erreur. Les Philosophes paraissaient même en public adopter les absurdités des fables, ce qui fit qu'un Prêtre d'Egypte, gémissant sur la puérile crédulité des Grecs, dit un jour à quelques-uns : *Les Grecs sont des enfants & seront toujours enfants (Plato in Timeo.)*.

Cette manière d'exprimer Dieu, ses attributs, la nature, ses principes & ses opérations, fut usitée de toute l'Antiquité & dans tous les Pays. On ne croyait pas qu'il fût convenable de divulguer au peuple des mystères si relevés & si



sublimes. La nature de l'hiéroglyphe & du symbole, est de conduire à la connaissance d'une chose, par la représentation d'une autre tout-à-fait différente. Pythagore, selon Plutarque (*L. de Osir. & Isid.*), fut tellement saisi d'admiration, quand il vit la manière dont les Prêtres d'Egypte enseignaient les sciences, qu'il se proposa de les imiter, il y réussit si bien, que ses ouvrages sont pleins d'équivoques ; & ses sentences sont voilées sous des détours, & des façons de s'exprimer très mystérieuses. Moïse, si nous en voulions croire Rambam (*In exordio Geneseos*), écrivit ses livres d'une manière énigmatique : « Tout ce qui est contenu dans la loi des Hébreux, dit cet Auteur, est écrit dans un sens allégorique ou littéral, par des termes qui résultent de quelques calculs arithmétiques, ou de quelques figures géométriques des caractères changés, ou transposés, ou rangés harmoniquement suivant leur valeur. Tout cela résulte des formes des caractères, de leurs jonctions, de leurs séparations, de leur inflexion, de leur courbure, de leur droiture, de ce qui leur manque, de ce qu'ils ont de trop, de leur grandeur, de leur petitesse, de leur ouverture, &c. »

Salomon regardait les hiéroglyphes, les proverbes & les énigmes comme un objet digne de l'étude d'un homme Sage ; on peut voir les louanges qu'il leur donne dans tous ses ouvrages. *Le Sage s'adonnera (Prov. c. I.) à l'étude des paraboles, il s'appliquera à interpréter les expressions, les sentences & les énigmes des anciens Sages. Il pénétrera (Abenephi.) dans les détours & les subtilisés des paraboles ; il discutera les proverbes pour y découvrir ce qu'il y a de plus caché, &c.*

Les Egyptiens ne s'exprimaient pas toujours par des hiéroglyphes ou des énigmes ; ils ne le faisaient que quand il s'agissait de parler de Dieu ou de ce qui se passa de plus secret dans les opérations de la Nature ; & les hiéroglyphes de l'un n'étaient pas toujours les hiéroglyphes de l'autre. Hermès inventa l'écriture des Egyptiens ; on n'est pas d'accord sur l'espèce de caractère qu'il mit d'abord en usage ; mais on sait qu'il y en avait de quatre sortes : la (*Ecclis. c. 39.*) première était les caractères de l'écriture vulgaire, connue de tout le monde, & employés dans le commerce de la vie. La seconde n'était en usage que parmi les Sages, pour parler des mystères de la Nature ; la troisième était un mélange de caractères & de symboles ; & la quatrième était le caractère sacré, connu des Prêtres, qui ne s'en servaient que pour écrire sur la Divinité & ses attributs. Il ne faut donc pas confondre toutes ces différentes façons que les Egyptiens avaient pour peindre & corporifier leur pensées. Ce défaut de distinction a occasionné les erreurs où sont tombés nombre d'Antiquaires, qui n'ayant qu'un objet en vue, expliquaient tous les monuments antiques conformément à cet objet. De là les dissertations multipliées faites par différents Auteurs qui ne sont point d'accord entre eux. Il faudrait, pour réussir parfaitement, avoir des modèles de tous ces différents caractères. Ce qui serait écrit dans les Antiques d'une espèce



de caractère, serait expliqué des choses que l'on exprimait par ce caractère. Si c'était le premier des Egyptiens, on pourrait assurer que les choses déduites regarderaient le commerce delà vie, l'histoire, &c. ; si c'était le second, les choses de la Nature ; le quatrième ce qui concerne Dieu, son culte, ou les fables. On ne se trouverait pas alors dans le cas de recourir à la conjecture, & d'expliquer un monument antique d'une chose, pendant qu'il avait un tout autre objet. Mais il ne nous reste proprement de certain sur tout cela que les fables, comme l'avait prévu Hermès dans l'Asclépius d'Apulée que nous avons cité à ce Sujet.

Tout homme sensé qui veut de bonne foi faire réflexion sur les absurdités des fables, ne saurait s'empêcher de regarder les Dieux comme des êtres imaginaires ; puisque les Divinités Païennes tirent leur origine de celles que les Egyptiens avaient inventées. Mais Orphée & ceux qui transportèrent ces fables dans la Grèce, les y débitèrent de la manière & dans le sens qu'ils les avaient apprises en Egypte. Si dans ce dernier pays elles ne furent imaginées que pour expliquer symboliquement ce qui se passe dans la Nature, ses principes, ses procédés, ses productions, & même quelque opération secrète d'un art qui imiterait la Nature pour parvenir au même but, on doit sans contredit expliquer les fables Grecques, au moins les anciennes, celles qui ont été divulguées par Orphée, Mélampe, Lin, Homère, Hésiode, &c. dans le même sens, & conformément à l'intention de leurs Auteurs, qui se proposaient les Egyptiens pour modèle. La plupart des ouvrages fabuleux sont parvenus jusqu'à nous, on peut en faire une analyse réfléchie, & voir s'ils n'y ont point glissé quelques traits particuliers qui démasquent l'objet qu'ils avaient en vue. Toutes les puérités, les absurdités qui frappent dans ces fables, montrent que le dessein de leurs Auteurs n'était pas de parler de la Divinité réelle. Ils avaient puisé dans les ouvrages d'Hermès, & dans la fréquentation des Prêtres d'Egypte, des idées trop pures & trop relevées de Dieu & de ses attributs, pour en parler d'une manière en apparence si indécente & si ridicule. Lorsqu'il s'agit de traiter les hauts mystères de Dieu, ils le font avec beaucoup d'élévation d'idées, de sentiments & d'expressions, comme il convient. Il n'est point alors question d'incestes, d'adultères, de parricides, &c. Ils ne pouvaient donc avoir que la Nature en vue ; ils ont personnifié, à la manière des Egyptiens, les principes qu'elle emploie, & ses opérations ; ils les ont représentés sous différentes faces, & enveloppés sous différents voiles, quoiqu'ils n'entendissent que la même chose. Ils ont eu l'adresse d'y mêler des leçons de politique, de morale, des traits généraux de Physique, ils ont quelquefois pris occasion d'un fait historique pour former leurs allégories ; mais toutes ces choses ne sont qu'accidentelles, & n'en faisaient pas la base & l'objet. En vain se mettra-t-on



donc en frais pour expliquer ces hiéroglyphes fabuleux par leur moyen. Ceux qui ont cru devoir le faire par l'histoire, ont été dans la nécessité d'admettre la réalité de ces Dieux, Déesses, Héros & Héroïnes, au moins comme des Rois, Reines, & des gens dont on raconte les actions. Mais la difficulté de ranger le tout suivant les règles de la saine chronologie, présente à leur travail, un obstacle invincible : c'est un labyrinthe dont ils ne se tireront jamais. L'objet de l'histoire fut dans tous les temps de proposer des modèles de vertus à suivre, & des exemples pour former les mœurs ; on ne peut guère penser que les Auteurs de ces fables se soient proposé cet objet ; puisqu'elles sont remplies de tant d'absurdités, & de traits si licencieux, qu'elles sont infiniment plus propres à corrompre les mœurs, qu'à les former. Il serait donc pour le moins aussi inutile de se donner la torture pour leur trouver un sens moral.

On peut cependant probablement distinguer quatre sortes de sens donnés à ces hiéroglyphes, tant par les Egyptiens, que par les Grecs & les autres Nations où ils furent en usage. Les ignorants, donc le commun du peuple est composé, prenaient l'histoire des Dieux à la lettre, de même que les fables qui avaient été imaginées en conséquence : voilà la source des superstitions auxquelles le peuple est si enclin. La seconde classe était de ceux qui sentant bien que ces histoires n'étaient que des fictions, pénétraient dans les sens cachés & mystérieux des fables & des hiéroglyphes, & les expliquaient des causes, des effets & des opérations de la Nature. Et comme ils en avaient acquis une connaissance parfaite, par les instructions secrètes qu'ils se donnaient les uns aux autres successivement, suivant celles qu'ils avaient reçues d'Hermès, ils opérèrent des choses surprenantes en faisant jouer les seuls ressorts de la Nature, dont ils se proposèrent d'imiter les procédés pour parvenir au même but. Ce sont ces effets qui formaient l'objet de *l'Art sacerdotal* ; cet Art sur lequel ils s'obligeaient par serment de garder le secret, & qu'il leur était défendu, sous peine de mort, de divulguer en aucune manière à d'autres qu'à ceux qu'ils jugeraient dignes d'être initiés dans l'Ordre Sacerdotal, d'où les Rois étaient tirés. Cet Art n'était autre que celui de faire une chose qui put être la source du bonheur & de la félicité de l'homme dans cette vie, c'est-à-dire, la source de la santé & des richesses & de la connaissance de toute la, Nature. Ce secret si recommandé ne pouvoir pas avoir d'autres objets. Hermès, en instituant les hiéroglyphes, n'avait pas dessein d'introduire l'idolâtrie, ni de tenir secrètes les idées que l'on devait avoir de la Divinité, son but était même de faire connaître Dieu, comme l'unique Dieu, & d'empêcher que le peuple n'en adorât d'autres ; il s'efforça de le faire connaître dans tous les individus, en faisant remarquer dans chacun des traits de la sagesse divine. S'il voilà sous l'ombre des hiéroglyphes quelques mystères sublimes, ce n'était pas tant pour les cacher au



peuple, que parce que ces mystères n'étaient pas à sa portée, & que ne pouvant les contenir dans les bornes d'une connaissance prudente & Sage, il ne manquerait pas d'abuser des instructions qu'on leur donnerait à cet égard. Les Prêtres étaient les seuls à qui cette connaissance était confiée après une épreuve de plusieurs années. Il fallait donc que ce secret eût un autre objet. Plusieurs Anciens nous ont dit qu'il consistait dans la connaissance de ce qu'avaient été Osiris, Isis, Horus & les autres prétendus Dieux ; & qu'il était défendu, sous peine de perdre la vie, de dire qu'ils avaient été des hommes. Mais ces Auteurs étaient-ils bien certains de ce qu'ils avançaient ? & quand même ce qu'ils disent serrait vrai, ce secret n'aurait pas pour objet Dieu, les mystères de la Divinité, & son culte ; puisque Hermès, qui obligea les Prêtres à ce secret, savait bien qu'Osiris, Isis, &c. n'étaient pas des Dieux, & il ne les eût pas donnés comme tels aux Prêtres, qu'il aurait instruit de la vérité, en même temps qu'il aurait induit le peuple en erreur. On ne peut pas soupçonner un si grand homme d'une conduite si condamnable, & qui ne s'accorde en aucune façon avec le portrait qu'on nous en fait.

Le troisième sens dont ces hiéroglyphes étaient susceptibles, fut celui de la morale ou des règles de conduite. Et le quatrième enfin était proprement celui de la haute sagesse. On expliquait, par ces prétendues histoires des Dieux, tout ce qu'il y avait de sublime dans la Religion, dans Dieu, & dans l'Univers. C'est là où les Philosophes puisèrent tout ce qu'ils ont dit de la Divinité. Ils n'en faisaient pas un secret à ceux qui pouvaient le comprendre. Les Philosophes Grecs en furent instruits dans la fréquentation qu'ils eurent avec les Prêtres, & l'on en a de grandes preuves dans tous leurs ouvrages. Tous les Auteurs en conviennent ; on nomme même ceux de qui ces Philosophes prirent des leçons. Eudoxe eut, dit-on, pour maître Conophée de Memphis ; Solon, Sonchis de Saïs ; Pythagore, Cœnuphée d'Héliopolis, &c. Mais quoiqu'ils n'eurent rien de caché pour la plupart de ces Philosophes, quant à ce qui regardait la Divinité, & la Philosophie tant morale que physique, ils ne leur apprirent cependant pas à tous cet *Art sacerdotal* donc nous avons parlé. Qui dit *Art*, dit une chose pratique. La connaissance de Dieu n'est pas un art, non plus que la connaissance de la morale, ni même de la Philosophie. Les anciens Auteurs nous apprennent qu'Hermès enseigna aux Egyptiens l'Art des métaux & l'*Alchimie*. Le P. Kircher avoue lui-même, sur le témoignage de l'Histoire & de toute l'Antiquité, qu'Hermès avait voilé l'art de faire de l'or sous l'ombre des énigmes & des hiéroglyphes ; & des mêmes hiéroglyphes qui servaient à ôter au peuple la connaissance des mystères de Dieu & de la Nature. « Il est si constant, dit cet Auteur (*CEdypus. Egypt. T. II. p. 2. De Alchym. c. I.*), que ces premiers hommes possédaient l'art de faire l'or, soit en le tirant de toutes sortes de



matières, soit en transmuant les métaux, que celui qui en douterait, ou qui voudrait le nier, se montrerait parfaitement ignorant dans l'histoire. Les Prêtres, les Rois & les Chefs de famille en étaient les seuls instruits. Cet Art fut toujours conservé dans un grand Secret, & ceux qui en étaient possesseurs gardèrent toujours un profond silence à cet égard, de peur que les laboratoires & le sanctuaire les plus cachés de la Nature, étant découverts au peuple ignorant, il ne tournât cette connaissance au détriment & à la ruine de la République. L'ingénieur & prudent Hermès prévoyant ce danger qui menaçait l'Etat, eut donc raison de cacher cet Art de faire de l'or sous les mêmes voiles & les mêmes obscurités hiéroglyphiques, donc il se servait pour cacher au n peuple profane la partie de la Philosophie qui concernait Dieu, les Anges & l'Univers. » Le P. Kircher n'est point suspect sur cet article, puisqu'il a combattu la pierre Philosophale dans toutes les circonstances où il a eu occasion d'en parler. Il faut donc que l'évidence & la force de la vérité lui aient arraché de tels aveux ; sans cela il est assez difficile de le concilier avec lui-même. Il dit dans sa Préface sur l'Alchimie des Egyptiens : « Quelque Aristarques s'élèvera sans doute contre moi de ce que j'entreprends de parler d'un Art que bien des gens regardent comme odieux, trompeur, sophistique, plein de supercheries, pendant que beaucoup d'autres personnes en ont une idée comme d'une science qui manifeste le plus haut degré de la sagesse divine & humaine. Mais qu'il sache que m'étant proposé d'expliquer, en qualité d'Œdipe, tout ce que les Egyptiens ont voilé sous leurs hiéroglyphes, je dois traiter de cette science qu'ils avaient ensevelie dans les mêmes ténèbres des symboles. Ce n'est pas que je l'approuve, ou que je pense qu'on puisse tirer de cette science aucune utilité quant à la partie qui concerne l'art de faire de l'or ; mais parce que toute la respectable Antiquité en parle, & nous l'a transmise sous le sceau d'une infinité d'hiéroglyphes & de figures symboliques. Il est certain que de tous les arts & de toutes les sciences qui irritent la curiosité humaine, & auxquelles l'homme s'applique, je n'en connais point qui aie été attaquée avec plus de force, & qui ait été mieux défendue. » Il rapporte dans le cours de l'ouvrage un grand nombre de témoignages d'Auteurs anciens, pour prouver que cette science était connue chez les Egyptiens ; qu'Hermès l'enseigna aux Prêtres ; & qu'elle était tellement en honneur dans ce pays-là, que c'était un crime digne de mort de la divulguer à d'autres qu'aux Prêtres, aux Rois & aux Philosophes de l'Égypte.

Le même Auteur conclut, malgré tous ces témoignages (*De Alchym. Ægypt. C.7*), que les Egyptiens ne connaissaient point la pierre Philosophale, & que leurs hiéroglyphes n'avaient point sa pratique pour objet. Il est surprenant que s'étant donné la peine de lire les Auteurs qui en traitent, pour expliquer par eux l'hiéroglyphe Hermétique dont il donne la figure, & que les copiant, pour



ainsi dire, mot pour mot à cet effet, tels que sont les douze traités du *Cosmopolite*, & *l'Arcanum Hermeticæ Philosophiæ* opus de d'Espagnet, &c. le P. Kircher ose soutenir que cette figure & les autres hiéroglyphes ne regardent pas la pierre Philosophale, dont les Auteurs que je viens de citer traitent, comme on dit, *ex professo*. Puisque tout ce que ces Auteurs disent concerne la pierre Philosophale, le P. Kircher n'a dû employer leurs raisonnements que pour cet objet. « Les Egyptiens, dit-il (Loc. cit.) , n'avaient point en vue la pratique de cette pierre ; & s'ils touchent quelque chose de la préparation des métaux, & qu'ils dévoilent les trésors les plus secrets des minéraux ; ils n'entendaient pas pour cela ce que les Alchimistes anciens & modernes entendent ; mais ils indiquaient une certaine substance du monde inférieur analogue au Soleil ; douée d'excellentes vertus, & de propriétés si surprenantes, qu'elles sont fort au-dessus de l'intelligence humaine, c'est-à-dire, une quintessence cachée dans tous les mixtes, imprégnée de la vertu de l'esprit universel du monde, que celui qui, inspiré de Dieu & éclairé de ses divines lumières, trouverait le moyen d'extraire, deviendrait par son moyen exempt de toutes infirmités, & mènerait une vie pleine de douceur & de satisfactions. Ce n'était donc pas de la pierre Philosophale qu'ils parlaient, mais de l'élixir donc je viens de parler. »

Si ce que nous venons de rapportée du Père Kircher n'est pas précisément la pierre Philosophale, je ne sais pas en quoi elle consiste. Si l'idée qu'il en avait n'était pas conforme à celle que nous en donnent les Auteurs, tout ce qu'il dit contre elle ne la regarde pas. On peut en juger, tant par ce que nous avons dit jusqu'ici, que par ce que nous en dirons dans la suite. L'objet des Philosophes Hermétiques anciens ou modernes, fut toujours d'extraire d'un certain sujet, par des voies naturelles, cet élixir ou cette quintessence, dont parle le P. Kircher ; & d'opérer, en suivant les lois de la Nature, de manière à le séparer des parties hétérogènes dans lesquelles il est enveloppé, afin de le mettre en état d'agir sans obstacles, pour délivrer les trois règnes de la nature de leurs infirmités ; ce qu'on ne saurait guère nier être possible ; puisque cet esprit universel étant l'âme de la Nature, & la base de tous les mixtes, il leur est parfaitement analogue, comme il l'est par ses effets & ses propriétés avec le Soleil ; c'est pourquoi les Philosophes disent que le Soleil est son père, & la Lune sa mère.

Il ne faut pas confondre les Philosophes Hermétiques ou les vrais Alchimistes avec les Souffleurs : ceux-ci cherchent à faire de l'or immédiatement avec les matières qu'ils emploient ; & les autres cherchent à faire une quintessence, qui puisse servir de panacée universelle pour guérir toutes les infirmités du corps humain, & un élixir pour transmuier les métaux imparfaits en or. C'est proprement les deux objets que se proposaient les Egyptiens, suivant tous les Auteurs tant anciens que modernes. C'est cet Art sacerdotal donc ils faisaient



un si grand mystère; & que les Philosophes tiendront toujours enveloppé dans l'obscurité des symboles & les ténèbres des hiéroglyphes. Ils se contenteront de dire avec Haled (*Comment, in Hermet.*): « Qu'il y a une essence radicale, primordiale, inaltérable dans tous les mixtes, qu'elle se trouve dans toutes les choses & en tous lieux ; heureux celui qui peut comprendre & découvrir cette secrète essence, & la travailler comme il faut ! Hermès dit aussi que l'eau est le secret de cette chose, & l'eau reçoit sa nourriture des hommes. Marcunes ne fait pas de difficulté d'assurer que tout ce qui est dans le monde se vend plus cher que cette eau ; car tout le monde la possède, tout le monde en a besoin. Abuamil dit, en parlant de cette eau, qu'on la trouve en tout lieu, dans les plaines, les vallées, sur les montagnes ; chez le riche & le pauvre, chez le fort & le faible. Telle est la parabole d'Hermès & des Sages, touchant leur pierre ; c'est une eau, un esprit humide, dont Hermès a enveloppé la connaissance sous des figures symboliques les plus obscures, & les plus difficiles à interpréter. »

La matière d'où se tire cette essence renferme un feu caché & un esprit humide ; il n'est donc pas surprenant qu'Hermès nous l'ait représentée sous l'emblème hiéroglyphique d'Osiris, qui veut lire feu caché (*Kirch. Œdip. Ægypt. T. I. p. 176.*), & d'Isis, qui étant prise pour la Lune, signifie une nature humide. Diodore de Sicile confirme cette vérité, en disant, que les Egyptiens qui regardent Osiris & Isis comme des Dieux, disent qu'ils parcourent le monde sans cesse ; qu'ils nourrissent & font croître tout, pendant les trois saisons de l'année, le Printemps, Eté & Hiver ; & que la nature de ces Dieux contribue infiniment à la génération des animaux, parce que l'un est igné & spirituel, l'autre humide & froid ; que l'air est commun à tous deux ; enfin que tous les corps en sont engendrés, & que le Soleil & la Lune perfectionnent la nature des choses. Plutarque nous assure de son côté, que tout ce que les Grecs nous chantent & nous débitent des Géants, des Titans, des crimes de Saturne, & des autres Dieux, du combat d'Apollon avec Python, des courses de Bacchus, des recherches & des voyages de Cérès, ne diffèrent point de ce qui regarde Osiris & Isis ; & que tout ce qu'on a inventé de semblable avec assez de liberté dans les fables que l'on divulgue, doit être entendu de la même manière, comme ce qui s'observe dans les mystères sacrés, & que l'on dit être un crime de le dévoiler au peuple.

Tout étant dans la Nature engendré du chaud & de l'humide, les Egyptiens donnèrent à l'un le nom d'Osiris, à l'autre celui d'Isis, & dirent qu'ils étaient frère & sœur, époux & épouse. On les prit toujours pour la Nature même, comme nous le verrons dans la suite.

Quand on voudra ne pas recourir à des subtilités, il sera aisé de découvrir ce



que les Egyptiens, les Grecs, &c. entendaient par leurs hiéroglyphes & leurs fables. Ils les avaient si ingénieusement imaginés, qu'ils cachaient plusieurs choses sous la même représentation, comme ils n'entendaient aussi qu'une même chose par divers hiéroglyphes & divers symboles : les noms, les figures, les histoires mêmes étaient variés ; mais le fond & l'objet n'étaient point différents.

On sait, & il ne faut qu'ouvrir les ouvrages des Philosophes Hermétiques, pour voir au premier coup d'œil qu'ils ont dans tous les temps, non seulement suivi la méthode des Egyptiens pour traiter de la pierre Philosophale, mais qu'ils ont aussi employé les mêmes hiéroglyphes & les mêmes fables en tout ou en partie, suivant la manière dont ils étaient affectés. Les Arabes ont imité de plus près les Egyptiens, parce qu'ils traduisirent dans leur langue un grand nombre des traités Hermétiques & autres, écrits en langue & style Egyptiens. La proximité du pays, & par conséquents la fréquentation & le commerce plus particulier des deux Nations peut aussi y avoir beaucoup contribué. Cette unanimité d'idées, & cet usage non interrompu depuis tant de siècles forment, sinon une preuve sans réplique, du moins une présomption que les hiéroglyphes des Egyptiens & les fables avaient été imaginés en vue du grand œuvre, & inventés pour instruire de sa théorie & de sa pratique quelques personnes seulement, pendant qu'à cause des abus & des inconvénients qui en résulteraient, on tiendrait l'une & l'autre cachées au peuple, & à ceux qu'on n'en jugerait pas dignes.

Je ne suis donc pas le premier qui ait eu l'idée d'expliquer ces hiéroglyphes & ces fables par les principes, les opérations & le résultat du grand œuvre, appelé aussi pierre Philosophale, & Médecine dorée. On les voit répandus presque dans tous les ouvrages qui traitent de cet Art mystérieux. Quelques Chymistes ont même fait des traités dans la même vue que moi. Fabri de Castelnau donna dans le siècle dernier quelque chose sur les travaux d'Hercule, sous le titre *d'Hercules Philochymicus* ; Jacques Tolle voulut embrasser toute la fable dans un petit ouvrage intitulé : *Fortuita*. Il n'est pas surprenant que l'un & l'autre n'aient pas réussi parfaitement. Le premier paraît avoir lu les Philosophes Hermétiques, mais assez superficiellement, pour n'avoir pas été en état d'en faire une concordance judicieuse, & de pénétrer dans leurs véritables principes. Le second trop entêté de la Chymie vulgaire ne jurait que par Basile Valentin, qu'il n'en entendait sans doute pas, puisqu'il l'explique presque toujours à la lettre, quoique suivant Olaus Bornchius (*Prospect. Chym. Celebr.*), Basile Valentin soit un des Auteurs Hermétiques des plus difficiles à entendre, tant à cause des altérations qu'on a mises dans ses traités, que par le voile obscur des énigmes, des équivoques, & des figures hiéroglyphiques dont il les a farcis.



Michel Maïer a fait un grand nombre d'ouvrages sur cette matière ; on peut en voir l'énumération dans le Catalogue des Auteurs Chymistes, métallurgistes, & Philosophes Hermétiques que M. l'Abbé Lenglet du Fresnoy a inséré dans son histoire de la Philosophie Hermétique, D'Espagnet estimait entre autres ouvrages de Maïer son traite des Emblèmes, parce qu'ils représentent, dit-il, avec assez de clarté aux yeux des clairvoyants ce que le grand œuvre a de plus secret, & de plus caché. J'ai lu avec attention plusieurs des traités de Michel Maïer, & ils m'ont été d'un si grand secours, que celui qui a pour titre *Arcana Arcanissima*, a servi de canevas à mon ouvrage, au moins pour sa distribution, car je n'ai pas toujours suivi ses idées. Cet Auteur embrouillait ses raisonnements quand il ne voulait ou ne pouvait pas expliquer certains traits de la fable, soit que le secret si recommandé aux Philosophes lui tint fort à cœur, & qu'il craignît d'être indiscret, soit (comme on pourrait le croire) que sa discrétion fût forcée.

Les Philosophes Hermétiques qui ont employé les allégories de la fable, sont pour le moins aussi obscurs que la fable même, pour ceux qui ne sont pas Adeptes ; ils n'ont répandu de lumière sur elle qu'autant qu'il en fallait pour nous faire comprendre que ses mystères n'étaient pas des mystères pour eux. « Souvenez-vous bien de ceci, dit Basile Valentin (*Traité du Vitriol.*) : travaillez de manière que Paris puisse défendre la belle & noble Hélène ; empêchez que la ville de Troye ne soit ravagée de nouveau par les Grecs ; faites en sorte que Priam & Ménélas ne soient plus en guerre & en affliction ; Hector & Achille seront bientôt d'accord ; ils ne combattront plus pour le sang royal ; ils auront alors une Monarchie qu'ils laisseront même en paix à tous leurs descendants. » Cet Auteur introduit tous les principaux Dieux de la fable dans ses douze Clefs. Raymond Lulle parle souvent de l'Egypte & de l'Ethiopie. L'un enfin emploie une fable, l'autre une autre ; mais toujours allégoriquement.

Toutes les explications que je donnerai sont prises de ces Auteurs, ou appuyées sur leurs textes & leurs raisonnements ; elles seront si naturelles, qu'il sera aisé d'en conclure que la véritable Chymie, fut la source des fables, qu'elles en renferment tous les principes & les opérations, & qu'en vain se donne-t-on la torture pour les expliquer nettement par d'autres moyens. Je ne pense pas que tout le monde en convienne ; l'usage s'est introduit d'expliquer les Antiquités par l'histoire & la morale ; cet usage a même pré-valu, & s'est accrédité au point que le préjugé fait regarder toute autre application comme des rêveries. On regardera celles-ci dans tel point de vue qu'on voudra, peu m'importe. J'écris pour ceux qui voudront me lire, pour ceux qui ne pouvant sortir du labyrinthe ou ils se trouvent engagés, en suivant les systèmes ci-dessus, chercheront ici un fil d'Ariadne, qu'ils y trouveront certainement ; pour ceux qui, versés dans la



lecture assidue des Philosophes Hermétiques, sont plus en état de porter un jugement sain & désintéressé. Ils y trouveront de quoi fixer leurs idées vagues & indéterminées sur la matière du grand œuvre, & sur la manière de la travailler. Quant à ceux qui, aveuglés par le préjugé ou par de mauvaises raisons, prêtent aux égyptiens, aux Pythagore, aux Platon, aux Socrate & aux autres grands hommes des idées aussi absurdes que celles de la pluralité des Dieux, je les prie seulement de concilier, avec ce sentiment, l'idée de la haute Sagesse que l'on remarque dans tous leurs écrits, & qu'on leur accorde avec raison. Je les renverrai à une lecture de leurs ouvrages plus sérieuse & plus réfléchie, pour y trouver ce qui leur avait échappé. Je n'ai garde d'ambitionner les applaudissements de ceux à qui la Philosophie Hermétique est tout-à-fait inconnue. Ils ne pourraient guère juger de cet ouvrage que comme un aveugle juge des couleurs.

CHAPITRE PREMIER.

Des Hiéroglyphes des Egyptiens.

Lorsqu'on prend à la lettre les fables d'Égypte, & qu'on les explique de la Divinité, rien de plus bizarre, rien de plus ridicule, rien de plus extravagant. Les Antiquaires ont suivi communément ce système dans leurs explications des monuments qui nous restent. J'avoue que ce sont très souvent des marques de la superstition, qui prévalut parmi le peuple dans les temps postérieurs à celui où Hermès imagina les hiéroglyphes ; mais pour dévoiler ce qu'ils ont d'obscur, il faut nécessairement remonter à leur institution, & le mettre au fait de l'intention de ceux qui les ont inventés. Ni les idées que le peuple y attachent, ni celles qu'en avaient même des Auteurs Grecs ou Latins, quoique très savants sur d'autres choses, ne doivent nous servir de guide dans ces occasions-là. S'ils n'ont fréquenté que le peuple, ils n'ont pu avoir à cet égard que des idées populaires. Il faut être assuré qu'ils avaient été initiés dans les mystères d'Osiris, d'Isis, &c. & instruits par les Prêtres à qui l'intelligence de ces hiéroglyphes avait été confiée. Hermès dit plus d'une fois dans son dialogue avec Asclepius que Dieu ne peut être représenté par aucune figure; qu'on ne peut lui donner de nom, parce qu'étant seul, il n'a pas besoin d'un nom distinctif ; qu'il n'a point de mouvement parce qu'il est partout, qu'il est enfin son propre principe, & son père à lui-même. Il n'y a, donc pas d'apparence qu'il ait prétendu le représenter par des figures, ni le faire adorer sous les noms d'Osiris, d'Isis, &c.

Plusieurs Anciens peu au fait des vrais sentiments d'Hermès. & des Prêtres ses successeurs, ont donné occasion à ces fausses idées, en débitant que les



Egyptiens disaient de la Divinité, ce qu'ils ne disaient en effet que de la Nature. Hermès voulant instruire les Prêtres qu'il avait choisis, leur disait qu'il y avait deux principes des choses, l'un bon, & l'autre mauvais ; & si nous en croyons Plutarque, toute la Religion des Egyptiens était fondée là-dessus. Nombre d'autres Auteurs ont pensé comme Plutarque, sans trop examiner si ce sentiment était fondé sur une erreur populaire, & si les Prêtres, chargés d'instruire le peuple, pensaient réellement ainsi de la Divinité, ou des principes des mixtes, l'un principe de vie, l'autre principe de mort. Sur ce sentiment de Plutarque, appuyé par d'autres Auteurs, des Antiquaires ont hasardé des explications de plusieurs monuments que le temps a épargnés, & l'on a adopté leurs idées, parce qu'on n'en trouvait pas de plus vrai semblables. Il est cependant vrai que bien des Antiquaires ont assez de discrétion pour avouer qu'ils ne parlent dans plusieurs cas que par conjectures, & qu'on ne peut expliquer certains monuments qu'en devinant (2. p. du T. II. pag. 271. Planche 105.). Le premier qui se présente dans l'Antiquité expliquée de D. de Montfaucon en est un exemple, suivant le système reçu : ce savant nous avertit qu'il s'en trouve bien d'autres de cette espèce dans le cours de son ouvrage. Il n'y a cependant dans ce monument rien de difficile à entendre, & il en est très peu qui présentent les choses plus au naturel. Tout homme un peu versé dans la Science Hermétique, l'aurait compris au premier coup d'œil ; & n'aurait pas eu besoin de recourir à un Œdipe, ou à la conjecture pour en donner l'explication. On en jugera, en comparant l'explication que D. de Montfaucon en a donnée, avec celle que je donnerai. « Ce monument, dit notre Auteur, est une pierre sépulcrale, qu'on appelait *Ara*, que *A*. » Herennuleius Hermès a fait pour sa femme, pour lui, pour ses enfants, & pour sa postérité. Il est représenté lui-même au milieu de l'inscription, sacrifiant aux mânes. De l'autre côté de la pierre sont deux serpents, dressés sur leur queue, & mis de face l'un contre l'autre, dont un tient un œuf dans sa bouche, & l'autre semble vouloir le lui ôter. »

M. Fabreti à qui ce monument appartenait, avait voulu expliquer ce symbole ; mais comme il ne satisfaisait pas D. de Montfaucon, celui-ci l'explique dans les termes suivants. « Avant que d'avancer ma conjecture sur ce monument, il faut remarquer qu'on trouve à Rome & dans l'Italie quantité de ces marques des superstitions Egyptiennes, que les Romains avaient adoptées. Celle-ci est du nombre : c'est une image dont la signification ne peut être que symbolique. Les anciens Egyptiens reconnaissaient un bon principe qui avait fait le monde ; ce qu'ils exprimaient allégoriquement par un serpent qui tient un œuf à la bouche ; cet œuf signifiait le monde créé. Ce serpent donc qui tient l'œuf à la bouche sera le bon principe qui a créé le monde & qui le soutient. Mais comme les



Egyptiens admettaient deux principes, l'un bon, l'autre mauvais, il faudra dire que l'autre serpent qui dressé sur sa queue, est opposé au premier, sera l'image du mauvais principe qui veut ôter le monde à l'autre. »

Pour mettre le Lecteur en état de juger si mon explication sera plus naturelle que celle de D. de Montfaucon, je vais donner une description de cette pierre prétendue sépulcrale. Les deux serpents sont dressés sur leur queue repliée en cercle ; l'un tient l'œuf entre ses dents, l'autre a la tête appuyée dessus, la bouche un peu ouverte, comme s'il voulait mordre l'autre, & lui disputer cet œuf. Tous deux ont une crête à peu près carrée. Sur l'autre côté de la pierre, est la figure d'un homme debout, en habit long, les manches retroussées jusqu'au coude ; il tient le bras droit étendu, & une espèce de cerceau à la main, au centre duquel paraît un autre petit cercle, ou un poing. De la main gauche il relève sa robe, en la tenant appuyée sur la hanche. Autour de cette figure sont gravées les paroles suivantes : *A Herennuleius Hermès fecit conjugi bene merenti Juliae L. F. Latinæ sibi & fuis posterque cor.* Il n'est pas nécessaire de recourir à la Religion des Egyptiens pour expliquer ce monument. Les deux principes qu'admettaient les Prêtres d'Egypte ne doivent s'entendre que des deux principes bons & mauvais de la Nature, qui se trouvent toujours mêlés dans ses mixtes, & qui concourent à leur composition ; c'est pourquoi ils disaient qu'Osiris & Typhon étaient frères, & que ce dernier faisait toujours la guerre au premier. Osiris était le bon principe, ou l'humeur radicale, la base du mixte, & la partie pure & homogène, Typhon était le mauvais principe, ou les parties hétérogènes, accidentelles, & principe de destruction & de mort, comme Osiris l'était de vie & de conservation.

Les deux serpents du monument dont il s'agit, représentent à la vérité deux principes, mais les deux principes que la Nature emploie dans la production des individus : on les appelle, par analogie, l'un mâle & l'autre femelle ; tels sont les deux serpents entortillés autour du caducée de Mercure, l'un mâle & l'autre femelle, qui sont aussi représentés tournés l'un contre l'autre, & entre leurs deux têtes une espèce de globe ailé qu'ils semblent vouloir mordre. Les crêtes carrées des deux serpents du monument dont nous parlons, sont un symbole des éléments, dont le grand & le petit monde sont formés, & l'œuf est le résultat de la réunion de ces deux principes de la Nature. Mais comme dans la composition des mixtes il y a des principes purs & homogènes, & des principes impurs & hétérogènes, il se trouve une espèce d'inimitié entre eux ; l'impur tend toujours à vouloir corrompre le pur : c'est ce qui se voit représenté par le serpent qui semble vouloir disputer l'œuf à celui qui en est en possession. La destruction des individus n'est produite que par ce combat mutuel.



Voilà ce qu'on peut dire pour expliquer en général cette partie du monument dont nous parlons. Mais son Auteur avait sans doute une intention moins générale ; il est certain qu'il voulait signifier quelque chose de particulier. Rapprochons toutes les parties symboliques de ce monument : le rapport qu'elles ont entre elles nous dévoilera cette intention particulière.

Celui qui fait faire ce monument se nomme *Herennuleius Hermès*, & il porte un habit long comme les Philosophes ; il y a donc grande apparence que cet *Herennuleius* était un de ces savants initiés dans les mystères Hermétiques ; (ce qui est désigné par son surnom d'*Hermès*), qui, comme je l'ai dit ci-devant, étant instruit de ces mystères, prenait le nom d'*Aris* ou *Hermès*. Il tient à la main droite une espèce de cerceau, que D. de Montfaucon a pris sans doute pour une *patere* ou tasse, & a décidé en conséquence de cette erreur, qu'*Herennuleius* faisait un sacrifice aux mânes ; rien autre ne peut y désigner cette action. Ce cerceau n'est point une *patere* ; c'est le signe symbolique de l'or, ou du Soleil terrestre & hermétique, que les Chymistes mêmes vulgaires représentent encore aujourd'hui de cette manière ☉. C'est à cette face du monument qu'il faut rapporter en particulier l'hiéroglyphe des deux serpents & de l'œuf, qui se trouvent sur la face opposée, pour n'en faire qu'un tout, dont le résultat consiste dans cette or Philosophique que présente *Herennuleius*. Voici donc comment il faut expliquer ce monument en particulier.

Les deux serpents sont les deux principes de l'art sacerdotal ou hermétique, l'un mâle ou feu, terre fixe, & soufre ; l'autre femelle, eau volatile & mercurielle, qui concourent tous deux à la formation & génération de la pierre Hermétique, que les Philosophes appelaient œuf & petit monde, qui est composé des quatre éléments, représentés par les deux crêtes carrées, mais dont deux seulement sont visibles, la terre & l'eau. On peut aussi expliquer l'œuf du vase, dans lequel l'œuf se forme, par le combat du fixe & du volatil, qui se réunissent enfin l'un & l'autre, & ne font plus qu'un tout fixe, appelé or Philosophique, ou soleil Hermétique. C'est cet or qu'*Herennuleius* montre au spectateur comme le résultat de son art. Le plus grand nombre des Philosophes qui ont traité de cette science, ont représenté ses deux principes sous le symbole de deux serpents. On en trouve une infinité de preuves dans cet ouvrage. L'inscription de ce monument nous apprend seulement qu'*Herennuleius* a fait cet or comme une source de santé & de richesses, pour lui, pour son épouse qu'il aimait tendrement, pour ses enfants & sa postérité.

J'ai apporté cet exemple pour faire voir combien il est aisé d'expliquer les hiéroglyphes de certains monuments Egyptiens, Grecs, &c. quand on les rappelle à la Philosophie Hermétique, sans les lumières de laquelle ils



deviennent inintelligibles & inexplicables. Je ne prétends cependant pas qu'on puisse par son moyen les expliquer tous. Quoiqu'elle ait été la source, la base & le fondement des hiéroglyphes, elle n'a pas été l'objet de tous les monuments hiéroglyphiques qui nous restent. La plupart sont historiques, ou représentent quelques traits de la fable, souvent ajustés suivant la fantaisie de celui qui les commandait à l'Artiste, ou celle de l'Artiste même, qui n'étant pas initiés dans les mystères des Egyptiens, des Grecs, des Romains, &c. conservaient seulement le fond, selon les instructions fort défectueuses & peu éclairées qu'ils en avaient ; ils suivaient pour le reste leur goût & leur imagination.

..... *Pictoribus atque Poëtis*

Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas.

Horat, in Art. Poët.

Et Cicéron dans Son Traité *de Natura Deorum*, dit que les Dieux nous présentent les figures qu'il a plu aux Peintres & aux Sculpteurs de leur donner. *Nos Deos omnes eâ jade novimus, quâ. Pictores fictoresque voluerunt.* Lib. 2 de Nat. Deor.

Il nous reste donc des monuments hiéroglyphiques de toutes les espèces ; & ceux des Egyptiens ont ordinairement pour fondement Osiris, Isis, Horus & Typhon, avec quelques traits de leur histoire fabuleuse. Les uns sont défigurés par les Artistes ignorants, les autres conservent la pureté de leur invention, quand ils ont été faits ou conduits par des Philosophes, ou des personnes bien instruites. Nous avons encore aujourd'hui sous nos yeux des exemples de cela. Un Sculpteur fait un groupe de statues, un Peintre fait un tableau ; l'un & l'autre a un Sujet déterminé ; mais pourvu qu'ils représentent ce sujet de manière à le faire reconnaître au premier coup d'œil, & qu'ils gardent le costume, quant à tout ce qui est nécessaire pour les figures & l'action, combien se trouve-t-il d'Artistes qui y ajoutent des figures inutiles, & pour le dire en termes de l'Art, *figures à louer* ? combien y mettent-ils des ornements arbitraires & de fantaisies, des coquillages, des fleurs, quelquefois des animaux, des rochers, &c. ? Si les Artistes instruits tombent quelquefois dans ce défaut, que doit-on penser des ignorants qui n'ont souvent qu'une bonne main, & une fougue d'imagination qui enfante tout ce qu'ils mettent au jour ? Folie que vouloir se mettre en tête d'expliquer toutes leurs productions. Y en a-t-il moins à faire des dissertations pleines de recherches & d'érudition sur des bagatelles & des choses très peu intéressantes, qui se rencontrent dans beaucoup de monuments antiques ?

Il est constant que les hiéroglyphes ont pris naissance en Egypte ; & la plus



commune opinion en regarde Hermès comme l'inventeur, quoique les plus anciens Ecrivains de l'histoire d'Égypte ne nous apprennent rien d'absolument certain sur l'origine des caractères de l'écriture & des sciences. On ne trouve même rien de positif sur les premiers Rois du monde, qui ne soit susceptible de contradiction. Des Auteurs ont été assez peu sensés pour dire que les premiers hommes sont sortis de la terre comme des champignons, d'autres se sont imaginés que les hommes avaient été formés en Égypte, conjecturants sans doute qu'ils sont venus de la terre, comme ces rats que l'on voit sortir en grand nombre des crevasses du limon du Nil, après que le Soleil en a desséché l'humidité. Diodore de Sicile (*L.I.c. 1.*), après avoir parcouru la plus grande partie de l'Europe, de l'Asie & de l'Égypte, avoue qu'il n'a pu découvrir rien de certain sur les premiers Rois de tous ces pays. Ce qui nous reste de plus constant, sont les hiéroglyphes Égyptiens, pour ce qui regarde l'écriture ; mais pour ce qui concerne leurs Rois, nous n'avons que des fables. Le même Diodore dit (*Ch.2.*), que les premiers hommes ont adoré le Soleil & la Lune comme des Dieux éternels ; qu'ils ont appelé le Soleil Osiris, & la Lune Isis, ce qui convient parfaitement aux idées qu'on nous donne du peuple d'Égypte. Pour nous qui avons appris plus certainement de l'Écriture Sainte, quel est l'unique vrai Dieu des autres Dieux ; quel fut le premier homme, & la terre qu'il habita, nous gémissons sur la vanité des Égyptiens, qui leur faisait pousser l'antiquité de leur Nation & la généalogie de leurs Rois jusqu'au-delà de vingt mille ans.

Ce n'est pas que les Savants d'Égypte adoptassent ce sentiment ; ils savaient trop bien qu'il n'y avait qu'un Dieu unique. D'ailleurs, comment auraient-ils pu accorder l'éternité d'Osiris & d'Isis avec la paternité de Saturne ou de Vulcain, desquels, selon eux, Osiris & Isis étaient fils ? Preuve trop évidente que Diodore n'était instruit que des idées populaires. Les Égyptiens entendaient toute autre chose par ces fils de Saturne ; nous avons des indices sans nombre, qui démontrent que l'on cultivait en Égypte la Science de la Nature ; que la Philosophie Hermétique y était connue & pratiquée par les Prêtres & les plus anciens Rois de ce pays-là ; & l'on ne doute plus que pour la communiquer aux Sages leurs successeurs, à l'insu du peuple, ils n'aient inventé les hiéroglyphes pris des animaux, des hommes, &c. & qu'enfin pour expliquer ce que signifiaient ces caractères, ils imaginèrent des allégories & des fables, prises de personnes feintes, & des actions prétendues de ces personnes.

Nous parlerons plus au long de ces hiéroglyphes dans la Suite de cet Ouvrage.



CHAPITRE II

Des Dieux de l'Egypte.

On ne peut révoquer en doute que la pluralité des Dieux n'aie été admise par le peuple d'Egypte. Les plus anciens Historiens nous assurent même que les Grecs & les autres Nations n'avaient d'autres Dieux que ceux des Egyptiens ; mais sous des noms différents. Hérodote (*Lib. 2.*) comptait douze principaux Dieux que les Grecs avaient pris des Egyptiens avec leurs noms mêmes, & ajoute que ces derniers Peuples dressèrent les premiers des autels, & élevèrent des temples aux Dieux. Mais il n'est pas moins constant que quelque superstitieuse que fût cette Nation, on y voyait bien des traces de la véritable Religion. Une partie même considérable de l'Egypte, la Thébaïde, dit Plutarque, ne reconnaissait point de Dieu mortel ; mais un Dieu sans commencement & immortel, qui en la langue du pays s'appelait *Cneph*, & selon Strabon *Knuphis*. Ce que nous avons rapporté d'Hermès, de Jamblique, &c. prouve encore plus clairement que les mystères des Egyptiens n'avaient point pour objet les Dieux comme Dieu, & leur culte comme culte de la Divinité.

Isis & Osiris sur lesquels roule presque toute la Théologie Egyptienne, étaient à recueillir les sentiments de divers Auteurs, tous les Dieux du paganisme. Isis, selon eux, était Cérès, Junon, la Lune, la Terre, Minerve, Proserpine, Thétis, la mère des Dieux ou Cybèle, Vénus, Diane, Bellone, Hécate, Rhamnusia, la Nature même : en un mot, toutes les Déesses. C'est ce qui a donné lieu de l'appeler *Myrionyme*, ou la Déesse à mille noms. De même qu'Isis se prenait pour toutes les Déesses, on prenait aussi Osiris pour tous les Dieux ; les uns disent qu'Osiris était Bacchus ; d'autres le sont le même que Scrapis, le Soleil, Pluton, Jupiter, Ammon, Pan : d'autres (*Hésychius.*) sont d'Osiris Attis, Adonis, Apis, Titan, Apollon, Phoebus, Mithras, l'Océan, &c. Je n'entrerai point dans un détail qu'on peut voir dans beaucoup d'autres Auteurs. Les interprétations mal entendues des hiéroglyphes inventés par les Philosophes & les Prêtres, ont donné lieu à cette multitude de Dieux, qu'Hésiode (*Théogon.*) fait monter à 30 000. Trimégiste, Jamblique, Psellus & plusieurs autres n'en ont point déterminé le nombre ; mais ils ont dit que les cieux, l'air & la terre en étaient remplis. Maxime de Tyr disait, en parlant d'Homère, que ce Poète ne reconnaissait aucun endroit de la terre qui n'eût son Dieu. La plupart des Païens regardaient même la Divinité comme ayant les deux sexes, & la nommaient Hermaphrodite ; ce qui a fait dire à Valerius Soranus :

Jupiter omnipotens, Regum, rerumque Deûmque



Progenitor, genitrixque Deûm, Deus unus & omnis.

Cette confusion tant dans les noms que dans les Dieux mêmes, doit nous convaincre que ceux qui les ont inventés, ne pouvaient avoir en vue que la Nature, ses opérations & ses productions. Et comme le grand œuvre est un de ses plus admirables effets, les premiers qui le trouvèrent ayant considéré sa matière, sa forme, les divers changements qui lui survenaient pendant les opérations, ses effets surprenants ; & qu'en tout cela elle participait en quelque sorte avec les principales parties de l'Univers (*Majer Arcana Arcaniss*) telles que le Soleil, la Lune, les étoiles, le feu, l'air, la terre, l'eau, ils en prirent occasion de lui donner tous ces noms. Tout ce qui se forme dans la Nature, ne se faisant que par l'action de deux, l'un agent, l'autre patient, qui sont analogues au mâle & à la femelle dans les animaux ; le premier chaud, sec, igné ; le second froid & humide. Les Prêtres d'Egypte personnifièrent la matière de leur art sacerdotal, & appelèrent Osiris, ou feu caché, le principe actif qui fait les fonctions de mâle, & Isis le principe passif qui tient lieu de femelle. Ils désignèrent l'un par le Soleil, à cause du principe de chaleur & de vie que cet astre répand dans toute la Nature ; & l'autre par la Lune, parce qu'ils la regardaient comme d'une nature froide & humide. Le fixe & le volatil, le chaud & l'humide étant les parties constituantes des mixtes, avec certaines parties hétérogènes qui s'y trouvent toujours mêlées, & qui sont la cause de la destruction des individus, ils y joignirent un troisième, à qui ils donnèrent le nom de Typhon, ou mauvais principe. Mercure fut donné pour adjoint à Osiris & à Isis, pour les secourir contre les entreprises de Typhon, parce que Mercure est comme le lien & le milieu qui réunit le chaud & le froid, l'humide & le sec, qu'il est comme le nœud au moyen duquel le subtil & l'épais, le pur & l'impur se trouvent associés ; & qu'enfin il ne se fait point de conjonction du Soleil avec la Lune, sans que Mercure, voisin du Soleil, y soit présent.

Osiris & Isis furent donc regardés comme l'époux & l'épouse, le frère & la sœur, enfants de Saturne, selon les uns (*Diodor. de Sicile.*), fils de Cœlus selon d'autres (*Kirch. p. 179.*) ; Typhon passait seulement pour leur frère utérin, parce que la liaison des parties homogènes, inaltérables & radicales avec les parties hétérogènes, impures & accidentelles des mixtes se fait dans la même matrice, ou dans les entrailles de la terre. Toutes les mauvaises qualités qu'on attribuait à Typhon, nous découvrent parfaitement ce que l'on avait dessein de signifier par lui. Nous en dirons quelque chose de plus détaillé dans la suite.

Ces quatre personnes, Osiris, Isis, Mercure & Typhon, étaient chez les Egyptiens les principales & les plus célèbres, trois passaient pour des Dieux, & Typhon pour un esprit malin. Mais pour des Dieux de la nature de ceux dont



Hermès parle à Asclépius, je veux dire des Dieux fabriqués artistement par la main des hommes. A ces quatre ils joignirent Vulcain, inventeur du feu, que Diodore fait père de Saturne, parce que le feu Philosophique est absolument nécessaire dans l'œuvre Hermétique. Ils leur associèrent aussi Pallas ou la sagesse, la prudence & l'adresse dans la conduite du régime pour les opérations. L'Océan, père des Dieux, & Thétis leur mère vinrent ensuite avec le Nil, c'est-à-dire, l'eau, & enfin la Terre, mère de toutes choses ; parce que suivant Orphée, la terre nous fournît les richesses. Saturne, Jupiter, Vénus, Apollon, & quelques autres Dieux furent enfin admis, & Horus, comme fils d'Osiris & d'Isis.

Non seulement les choses, mais leurs vertus & propriétés physiques devinrent des Dieux dans l'esprit du peuple, à mesure qu'on s'efforçait de lui en démontrer l'excellence. S. Augustin (*De Civit. Dei.* 4.), Lactance, Eusebe & beaucoup d'autres Auteurs Chrétiens & Païens nous le disent dans différents endroits ; Cicéron (*L. 2. de Nat. Deor.*), Denis d'Halicarnasse (*L. 2. Antiquit. Roman.*), pensent que la variété & la multitude des Dieux du Paganisme ont pris naissance dans les observations qu'avaient faites les savants sur les propriétés du Ciel, les essences des Eléments, les influences des Astres, les vertus des mixtes, &c. Ils s'imaginèrent qu'il n'y avait pas une plante, un animal, un métal ou une pierre spécifiée sur terre, qui n'eût son étoile, ou son génie dominant.

Outre les Dieux donc nous avons parlé ci-devant, qu'Hérodote (*L. 2.*) appelle les *grands Dieux*, & que les Egyptiens regardaient comme célestes suivant Diodore, « ils avaient encore, dit cet Auteur (*L. I. c. 2.*), des Génies, qui ont été des hommes ; mais qui, pendant leur vie, ont excellé en sagesse, & se sont rendus recommandables par leurs bienfaits envers l'humanité. Quelques-uns d'entre eux, disent-ils, ont été leurs Rois, & se nommaient comme les Dieux célestes ; d'autres avaient des noms qui leur étaient propres. Le Soleil, Saturne, Rhée, Jupiter, appelé Ammon, Junon, Vulcain, Vesta, & enfin Mercure. Le premier se nommait Soleil, de même que l'astre qui nous éclaire. Mais plusieurs de leurs Prêtres soutenaient que c'était Vulcain l'inventeur du feu ; & que cette invention avoir engagé les Egyptiens à le faire leur Roi. » Le même Auteur ajoute qu'après Vulcain, Saturne régna ; qu'il épousa sa sœur Rhée ; qu'il fut père d'Osiris, d'Isis, de Jupiter & de Junon ; que ces deux derniers obtinrent l'empire du monde par leur prudence & leur valeur.

Jupiter & Junon, si nous en croyons Plutarque (*De Isid. & Osir.*), engendrèrent cinq Dieux, suivant les cinq jours intercalaires des Egyptiens ; savoir, Osiris, Isis, Typhon, Apollon & Vénus. Osiris fut surnommé Denis, & Isis Cérès. presque tous les Auteurs conviennent qu'Osiris était frère & mari d'Isis, comme



Jupiter était frère & mari de Junon ; mais Lactance & Minutius Félix disent qu'il était fils d'Isis ; Eusebe l'appelle son mari, son frère & son fils.

S'il est difficile de concilier toutes ces qualités & tous ces titres dans une même personne, il ne l'est pas moins d'expliquer comment, suivant les Egyptiens, Osiris & Isis contractèrent mariage dans le ventre de leur mère, & qu'Isis en sortit enceinte d'Arueris (*Manethon, apud Plutar.*), ou l'ancien Horus, qui a passé pour leur fils. De quelque manière qu'on puisse interpréter cette fiction, elle paraîtra toujours extravagante à tout homme qui ne la verra que par les yeux des Mythologues, qui voudront l'expliquer historiquement, politiquement ou moralement : elle ne peut convenir à aucun de ces systèmes ; & celui de la Philosophie Hermétique la développe très clairement, comme nous le verrons dans la suite.

Les Egyptiens, selon le même Plutarque, racontaient beaucoup d'autres histoires qui sont marquées au même coin d'obscurité & de puérité ; que Rhée, après avoir connu Saturne en cachette, eut ensuite affaire au Soleil, puis à Mercure ; & qu'elle mit au monde Osiris ; que l'on entendit au moment de sa naissance (*Diodore de Sicile.*) une voix qui disait : *Le Seigneur de tout est né.* Le lendemain naquit Arueris, ou Apollon, ou Horus l'ancien. Le troisième jour, Typhon, qui ne vint pas au monde par les voies ordinaires, mais par une côte de sa mère arrachée par violence, Isis parut la quatrième, & Néphré le cinquième.

Quoi qu'il en soit de toutes ces fables, Hérodote nous apprend qu'Isis & Osiris étaient les Dieux les plus respectables de l'Egypte, & qu'ils étaient honorés dans tous les pays ; au lieu que beaucoup d'autres ne l'étaient que dans des *Nomes* particuliers (*Ce mot signifie les différentes Préfectures, ou les différents Gouvernements de l'Egypte.*). Ce qui jette beaucoup d'embarras & d'obscurité sur leur histoire, c'est que dans les temps postérieurs à ceux qui imaginèrent ces Dieux, & ce qu'on leur attribue, des savants, mais peu instruits des intentions & des idées de Mercure Trimégiste, regardèrent ces Dieux comme des personnes qui avaient autrefois gouverné l'Egypte avec beaucoup de sagesse & de prudence ; & d'autres, comme des Etres immortels de leur nature, qui avaient formé le monde, & arrangé la matière dans la forme qu'elle conserve aujourd'hui.

Cette variété de sentiments fit perdre de vue l'objet qu'avait eu l'inventeur de ces fictions, qui les avait d'ailleurs tellement ensevelies dans l'obscurité & les ténèbres des hiéroglyphes, qu'elles étaient inintelligibles & inexplicables dans leur vrai sens, pour tout autre que pour les Prêtres, seuls confidents du secret de l'Art Sacerdotal. Quelque crédule que soit le peuple, il faut cependant lui



présenter les choses d'une manière vraisemblable. Il s'agissait pour cela de fabriquer une histoire suivie : on le fit ; & ce qu'on y mêla de peu conforme à ce qui se passe communément dans la Nature, ne fut pour le peuple qu'un motif d'admiration.

Cette histoire mystérieuse, ou plutôt cette fiction devint dans la suite le fondement de la Théologie Egyptienne, qui se trouvait cachée sous les symboles de ces deux Divinités, pendant que les Philosophes, & les Prêtres y voyaient les plus grands secrets de la Nature. Osiris était pour les ignorants le Soleil ou l'Astre du jour, & Isis la Lune ; les Prêtres y voyaient les deux principes de la Nature & de l'art Hermétique. Les étymologies de ces deux noms concouraient même à donner le change. Les uns, comme Plutarque, prétendaient qu'Osiris signifiait *très Saint* ; d'autres, avec Diodore, Horus-Apollô., Eusebe, Macrobe, disaient qu'il voulait dire, *qui a beaucoup d'yeux, celui qui voit clair* ; on prenait en conséquence Osiris pour le Soleil. Mais les Philosophes voyaient dans le nom de ce Dieu, le Soleil terrestre, le feu caché de la Nature, le principe igné, fixe & radical qui anime tout. Isis pour le commun n'était que l'Ancienne ou la Lune ; pour les Prêtres, elle était la Nature même, le principe matériel & passif de tout. C'est pourquoi Apulée (*Métarn. 1. I.*) fait parler ainsi cette Déesse : *Je suis la Nature, mère de toutes choses, maîtresse des Eléments, le commencement des siècles, la Souveraine des Dieux, la Reine des Mânes, &c.* Mais Hérodote nous apprend que les Egyptiens prenaient aussi Isis pour Cérès, & croyait qu'Apollon & Diane étaient ses enfants. Il dit ailleurs qu'Apollon & Orus, Diane ou Bubastis, & Cérès ne sont pas différences d'Isis ; preuve que le secret des Prêtres avait un peu transpiré dans le public ; puisque, malgré cette contradiction apparente, tout cela se voit en effet dans l'œuvre Hermétique, où la mère, le fils, le frère & la sœur, l'époux & l'épouse sont réunis dans un même sujet. C'est ainsi que les Prêtres avaient trouvé l'art de voiler leurs mystères, soit en présentant Osiris comme un homme mortel, dont ils racontaient l'histoire, soit en disant que c'était, non un homme mortel, mais un astre qui comblait tout l'Univers, & l'Egypte en particulier, de tant de bienfaits, par la fécondité & l'abondance qu'il procure. Ils savaient même donner le change à ceux qui, soupçonnant quelque chose de mystérieux, cherchaient à s'en instruire, & à y pénétrer. Comme les principes théoriques & pratiques de l'art Sacerdotal ou Hermétique pouvaient s'appliquer à la connaissance générale de la Nature & de ses productions, que cet art se propose pour modèle ; ils donnaient à ces gens curieux, des leçons de Physique ; & bien des Philosophes Grecs puisèrent leur Philosophie dans ces sortes d'instructions.



CHAPITRE III.

Histoire d'Osiris.

Osiris & Isis devenus époux, donnèrent tous leurs soins à faire le bonheur de leurs sujets. Comme ils vivaient dans une parfaite union, ils y travaillèrent de concert ; ils s'appliquèrent à polir leur peuple, à leur enseigner l'agriculture, à leur donner des lois, & à leur apprendre les arts nécessaires à la vie (*Diodore de Sicile, 1.I. c. I. & Plutarque de Iside & Osiride.*), ils leur apprirent entre autres l'usage des instruments & la mécanique, la fabrique des armes, la culture de la vigne & de l'olivier, les caractères de l'écriture dont Mercure, ou Hermès, ou Thaut les avait instruit. Isis bâtit, en l'honneur de ses pères Jupiter & Junon, un Temple célèbre par sa grandeur & sa magnificence. Elle en fit construire deux autres petits d'or, l'un en l'honneur de Jupiter le céleste, l'autre moindre en l'honneur de Jupiter le terrestre, ou Roi son père, que quelques-uns ont appelé Ammon. Vulcain était trop recommandable pour être oublié : il eut aussi un Temple superbe, & chaque Dieu, continue Diodore, eut son Temple, son culte, ses Prêtres, ses sacrifices. Isis & Osiris instruisirent aussi leurs sujets de la vénération qu'ils doivent avoir pour les Dieux, & l'estime qu'ils devaient faire de ceux qui avaient inventé les arts, ou qui les avaient perfectionnés. On vit dans la Thébàide des ouvriers en toutes sortes de métaux. Les uns forgeaient les armes pour la chasse des bêtes ; les instruments & les outils propres à la culture des terres & aux autres arts ; des Orfèvres firent des petits Temples d'or, & y placèrent des statues des Dieux, composées de même métal. Les Egyptiens prétendent même, ajoute notre Auteur, qu'Osiris honora & révéra particulièrement Hermès, comme l'inventeur de beaucoup de choses utiles à la vie. C'est Hermès, disent-ils, qui le premier a montré aux hommes la manière de coucher par écrit leurs pensées, & de mettre leurs expressions en ordre, pour qu'il en résultât un discours suivi. Il donna des noms convenables à beaucoup de choses ; il institua les cérémonies que l'on devait observer dans le culte de chaque Dieu. Il observa le cours des astres, inventa la musique, les différents exercices du corps, l'arithmétique, la médecine, l'art des métaux, la lyre à trois cordes ; il régla les trois tons de la voix, l'aigu pris de l'Été ; le grave pris de l'Hiver, & le moyen du Printemps. Le même apprit aux Grecs la manière d'interpréter les termes, d'où ils lui donnèrent le nom *d'Hermès*, qui signifie *interprète*. Tous ceux enfin qui du temps d'Osiris firent usage des lettres sacrées, l'apprirent de Mercure.

Osiris ayant ainsi disposé tout avec sagesse, & rendu ses Etats florissants, conçut le dessein de rendre tout l'Univers participant du même bonheur. Il



assembla pour cet effet une grande armée, moins pour conquérir le monde par la force des armes, que par la douceur & l'humanité, persuadé qu'en civilisant les hommes, & leur apprenant la culture des terres, l'éducation des animaux domestiques, & tant d'autres choses utiles, il lui en resterait une gloire éternelle.

Avant que de partir pour son expédition, il régla tout dans son Royaume. Il en donna la régence à Isis, & laissa près d'elle Mercure pour son conseil, avec Hercule, qu'il constitua intendant des Provinces. Il partagea ensuite son Royaume en divers gouvernements. La Phénicie & les côtes maritimes échurent à Busiris ; la Lybie, l'Ethiopie, & quelques pays circonvoisins à Anthée. Il partit ensuite, & fut si heureux dans son expédition, que tous les pays où il alla se soumirent à son empire.

Osiris emmena avec lui son frère que les Grecs appellent Apollon, l'inventeur du laurier. Anubis & Macédon, fils d'Osiris, mais d'une valeur bien différente, suivirent leur père ; le premier avait un chien pour enseigne, le second un loup. Les Egyptiens prirent de là occasion de représenter l'un avec une tête de chien, l'autre avec une tête de loup ; & d'avoir beaucoup de respect & de vénération pour ces animaux. Osiris se fit aussi accompagner de Pan, en l'honneur duquel les Egyptiens bâtirent dans la suite une ville dans la Thébaïde, à laquelle ils donnèrent le nom de Chemnim, ou Taille du pain. Maron & Triptolême furent encore de la partie ; l'un pour apprendre aux peuples la culture de la vigne, l'autre, celle des grains.

Osiris partit donc, & l'on a soin de faire remarquer qu'il eut une attention particulière pour l'entretien de sa chevelure, jusqu'à son retour. Il prit son chemin par l'Ethiopie, où il trouva des Satyres, dont les cheveux descendaient jusqu'à la ceinture. Comme il aimait beaucoup la musique & la danse, il mena avec lui un grand nombre de musiciens ; mais on remarquait particulièrement neuf jeunes filles sous la conduite d'Apollon, que les Grecs appelèrent les neuf Muses, & disaient qu'Apollon avait été leur maître ; d'où ils lui donnèrent le nom de musicien, & d'inventeur de la musique.

Dans ce temps-là, disent les Auteurs, le Nil à la naissance du Chien Syrius, c'est-à-dire, au commencement de la canicule, inonda la plus grande partie de l'Egypte, & celle en particulier à laquelle Prométhée présidait. Ce sage Gouverneur, outré de douleur à la vue de la désolation de son pays & de ses habitants, voulait de désespoir se donner la mort. Hercule vint heureusement au secours, & fit tant par ses conseils & ses travaux, qu'il fit rentrer le Nil dans son lit. La rapidité de ce fleuve, & la profondeur de ses eaux, lui firent donner le nom d'*Aigle*.



Osiris était alors en Ethiopie, où voyant que le danger d'une telle inondation menaçait tout ce pays, il fit élever des digues sur les deux rives du fleuve, de manière qu'en contenant les eaux dans leur lit, ces digues laissaient néanmoins échappée autant d'eau qu'il en fallait pour féconder le terrain. Delà il traversa l'Arabie, & parvint jusqu'aux extrémités des Indes, où il bâtit plusieurs villes, à l'une desquelles il donna le nom de *Nysa*, en mémoire de celle où il avait été élevé, & y planta le lierre, le seul arbrisseau qu'on élève dans ces deux villes. Il parcourut beaucoup d'autres pays de l'Asie, & vint ensuite en Europe par l'Hellespont. En traversant la Thrace, il tua Lycurgue, Roi barbare, qui s'opposait à son passage, & mit le vieillard Maron à sa place. Il établit Macédon le fils Roi de Macédoine, & envoya Triprolême dans l'Attique pour y enseigner l'agriculture. Osiris laissa partout des marques de ses bienfaits, ramena les hommes, alors entièrement sauvages, aux douceurs de la société civile ; leur apprit à bâtir des villes & des bourgs, & revint enfin en Egypte par la mer Rouge, comblé de gloire, après avoir fait élever dans les lieux où il avait passé, des colonnes & d'autres monuments sur lesquels croient gravés ses exploits. Ce grand Prince quitta enfin les hommes pour aller jouir de la société des Dieux. Isis & Mercure lui en décernèrent les honneurs, & instituèrent des cérémonies mystérieuses dans le culte qu'on devait lui rendre, pour donner une grande idée du pouvoir Osiris.

Telle est l'histoire de l'expédition de ce prétendu Roi d'Egypte, suivant ce qu'en rapporte Diodore de Sicile, qui la raconte sans doute de la manière qu'on la débitait dans le pays. Le genre de la mort de ce Prince n'est pas moins intéressant ; nous en ferons mention ci-après, lorsque nous aurons fait quelques remarques sur les principales circonstances de sa vie.

Il n'est pas surprenant que l'on ait supposé Osiris (*Diod. loc. cit.*) très religieux & plein de vénération envers Vulcain & Mercure ; il tenait de ces Dieux tout ce qu'il était. Suivant l'Auteur cité, Vulcain était Son aïeul, inventeur du feu, & le principal agent de la Nature, pendant qu'Osiris croit lui-même un feu caché. Mais de quel feu Vulcain était-il supposé l'inventeur ? Pense-t-on que ce soit celui dont Diodore parle en ces termes ? « La foudre ayant mis le feu à un arbre pendant l'hiver, la flamme se communiqua aux arbres voisins. Vulcain y accourut, & se sentant réchauffé, recréé & ranimé par la chaleur, fournit au feu de nouvelles matières combustibles, & l'ayant entretenu par ce moyen, il fit venir d'autre ; hommes pour être témoins de ce spectacle, & s'en préconisa l'inventeur. » Je ne crois pas qu'on adopte ce sentiment de Diodore. Ce feu n'est autre que celui de nos cuisines, qui était très connu même avant le Déluge. Caïn & Abel l'employèrent dans leurs sacrifices ; Tubalcain en fit usage dans les ouvrages de fer, de cuivre & autres métaux. On ne saurait dire que par Vulcain,



Diodore ou les Egyptiens aient eu en vue Caïn ou Abel. Ce feu dont on attribue l'invention à Vulcain, était donc différent de celui de nos forges, quoiqu'on regarde communément Vulcain comme le Dieu des Forgerons. Ce feu, suivant les idées d'Hermès, était le feu dont les Philosophes font un si grand mystère ; ce feu dont l'invention, selon Artéphius, demande un homme adroit, ingénieux & Savant dans la Science de la Nature ; ce feu qui doit être administré géométriquement suivant le même Artéphius & d'Espagnet; clibaniquement si nous en croyons Flamel, & par poids & mesure au rapport de Raymond Lulle. On peut dire d'un tel feu qu'il a été inventé, & non de celui de nos cuisines, qui est connu de tous, & qui, selon toutes les apparences, le fut dès le commencement du monde. Le peuple d'Egypte, duquel Diodore avait sans doute emprunté ce qu'il disait de Vulcain, ne connaissait pas d'autre feu que le commun ; il ne pouvait donc parler que de celui-là. Les Prêtres, les Philosophes instruits par Hermès, connaissaient cet autre feu qui est le principal agent de l'Art Sacerdotal ou Hermétique ; mais il se donnait bien de garde de s'expliquer à son sujet, parce qu'il faisait partie du secret qui leur était confié. Vulcain était ce feu-là même personnifié par eux, & se trouvait en effet par ce moyen aïeul d'Osiris, ou du feu caché dans la pierre des Philosophes, que d'Espagnet appelle *minière de feu*.

Pour concilier toutes les contradictions apparentes des Auteurs sur la généalogie d'Osiris, il faut se mettre devant les yeux ce qui se passe dans l'œuvre Hermétique, & les noms que les Philosophes ont donné dans tous les temps aux différens états & aux diverses couleurs principales de la matière dans le cours des opérations. Cette matière est composée d'une chose qui contient deux substances, l'une fixe & l'autre volatile, ou eau & terre. Ils ont appelé l'un mâle, l'autre femelle, de ces deux réunis naît un troisième, qui se trouve leur fils, sans différer de son père & de sa mère, qu'il renferme en lui, quant à la substance radicale. Le second œuvre est semblable au premier.

Cette matière mise dans le vase au feu Philosophique appelé Vulcain, ou inventé, dit-on, par Vulcain, se dissout, se putréfie & devient noire par l'action de ce feu. Elle est alors le Saturne des Philosophes, ou Hermétique, qui devient en conséquence fils de Vulcain, comme l'appelle Diodore. Cette couleur noire disparaît, la blanche & la rouge prennent la place successivement, la matière se fixe, & forme la pierre de feu de Basile Valentin (*Char. triumph. de l'Antim.*), la minière de feu de d'Espagnet, le *feu caché* signifié par Osiris. Voilà donc Osiris fils de Saturne. Il n'est pas moins aisé d'expliquer le sentiment de ceux qui le font fils de Jupiter, & voici comment. Lorsque la couleur noire s'évanouit, la matière passe par la grise avant d'arriver à la blanche, & les Philosophes ont donné le nom de Jupiter à cette couleur grise. Si l'on réfléchit un peu



sérieusement sur ce que je viens de dire, on ne trouvera point d'embarras ni de difficultés à concevoir comment Osiris & Isis pouvaient être frère & sœur, mari & femme, fils de Saturne, fils de Vulcain, fils de Jupiter, comment même Osiris a pu être père d'Isis, puisque Osiris étant le feu caché de la matière, c'est lui qui lui donne la forme, la consistance, & la fixité qu'elle acquière dans la Suite. En deux mors, les Egyptiens entendaient par Isis & Osiris tant la substance volatile & la substance fixe de la matière de l'œuvre, que la couleur blanche & la rouge qu'elle prend dans les opérations.

Ces explications, dira quelqu'un, ne s'accordent point avec la fable, qui fait Vulcain fils de Jupiter & de Junon, & qui par conséquent ne saurait être père de Saturne. Je réponds à cela que ces contradictions ne sont qu'apparentes ; on en sera convaincu, lorsqu'on aura lu le chapitre qui regarde Vulcain en particulier, auquel je renvoie le Lecteur, pour retourner à Osiris & à son expédition.

Au seul récit de cette histoire, il n'est point d'homme sensé qui ne la reconnaisse pour une fiction. Former le dessein d'aller conquérir route la terre, assembler pour cela une armée composée d'hommes & de femmes, de satyres, de musiciens, de danseuses ; se mettre en tête d'apprendre aux hommes ce qu'ils savaient déjà : cela n'est pas déjà trop bien concerté. Mais supposer qu'un Roi, avec une armée de cette espèce, ait parcouru l'Afrique, l'Asie, l'Europe jusqu'à leurs extrémités ; qu'il n'y ait même pas un endroit où il n'ait été, suivant cette inscription : *Je suis le fils aîné de Saturne, sorti d'une tige illustre, & d'un sang généreux ; cousin du jour : il n'est point de lieu ou je n'aie été, & j'ai libéralement répandu mes bienfaits sur tout le genre humain (Diodore de Sicile).*

Le fait n'est pas vraisemblable, & l'on ne concevrait pas comment M. l'Abbé Banier (*Mytholog. T. I.*) peut l'avoir raconté d'un aussi grand sang froid, si l'on ne savait pas qu'il adopte volontiers, sans beaucoup de critique, tout ce qui est favorable à son système, & même ce que rapportent des Auteurs, dont il dit en plus d'un endroit qu'il ne faut pas faire beaucoup de cas.

Il est au moins inutile de recourir à l'expédition d'Osiris pour fixer le temps où l'on a commencé à cultiver les terres dans l'Attique, & les autres pays de l'Asie & de l'Europe. Les saintes écritures, le livre le plus ancien & le plus vrai de toutes les histoires, nous apprennent que l'agriculture était connue avant le Déluge même. Sans relever le faux & le ridicule d'une telle histoire prise à la lettre, il suffit de la présenter à un homme un peu versé dans la lecture des Philosophes Hermétiques, pour qu'il décide au premier récit, qu'elle en est un symbole palpable. Mais comme je dois supposer que bien des lecteurs n'ont pas toutes les opérations de cet art assez présentes, je vais passer en revue toutes les



circonstances principales de cette histoire.

Isis & Osiris sont, comme nous l'avons dit, l'agent & le patient dans un même sujet. Osiris part pour son expédition, & dirige sa route d'abord par l'Ethiopie, pour parvenir à la mer Rouge, qui bordait l'Egypte, de même que l'Ethiopie. Ce n'était pas le chemin le plus court, mais c'est la route qu'il est nécessaire de tenir dans les opérations du grand œuvre, où la couleur noire & la couleur rouge sont les deux extrêmes. La noirceur se manifeste d'abord dans le commencement des opérations signifiées par le voyage d'Osiris dans les Indes ; car, soit que d'Espagnet, Raymond Lulle, Philalèthe, &c. aient fait allusion à ce voyage d'Osiris, ou à celui de Bacchus, soit pour d'aunes raisons, ils nous disent qu'on ne peut réussir dans l'œuvre, si l'on ne parcourt les Indes. Il faut donc passer d'abord en Ethiopie, c'est-à-dire, voir la couleur noire, parce qu'elle est l'entrée & la clef de l'art Hermétique. « Ces choses sont créées dans notre terre d'Ethiopie, disent Flamel (*Désir désir.*) & Rasis (*Liv. des lumières.*), blanchissez votre corbeau ; si vous voulez le faire avec le Nil d'Egypte, il prendra, après avoir passé par l'Ethiopie, une couleur blanchâtre ; puis le conduisant par les secrets de la Perse avec cela & avec cela, la couleur rouge se manifestera telle qu'est celle du pavot dans le désert. »

Osiris étant en Ethiopie, fit élever des digues pour préserver le pays, non pas du débordement du Nil, mais d'une inondation capable de ravager le pays : car l'eau de ce fleuve est absolument nécessaire pour rendre le pays fertile. D'Espagnet dit à ce Sujet (*Can. 88.*) ; « Le mouvement de ce second cercle (de la circulation des éléments, qui se fait pendant la solution & la noirceur) doit être lent particulièrement au commencement de sa révolution, de peur que les petits corbeaux ne se trouvent inondés & submergés dans leur nid, & que le monde naissant ne soit détruit par le déluge. » Ce cercle doit distribuer l'eau sur le terrain par poids, par mesure, & en proportion géométrique . Il faut donc élever des digues, soit pour faire rentrer le fleuve dans son lit, comme fit Hercule dans le territoire de Prométhée, soit pour l'empêcher d'inonder, comme fit Osiris en Ethiopie.

L'Auteur de l'histoire feinte d'Osiris n'a rien oublié de ce qui était nécessaire pour donner hiéroglyphiquement une idée tant de ce qui compose l'œuvre, que des opérations requises & des signes démonstratifs. Il fait d'abord remarquer que pendant le séjour d'Osiris en Ethiopie, le Nil déborda, & que ce Prince fit élever des digues pour garantir le pays des dégâts que son inondation aurait occasionnés. Cet Auteur a voulu désigner par là la résolution de la matière en eau, de même que par le débordement du Nil en Egypte, dans le territoire duquel Prométhée était Roi ou Gouverneur. L'Artiste du grand œuvre doit faire



attention que l'Éthiopie ne fut point inondée, & que le Gouvernement de Prométhée le fut. C'est que la partie de la matière terrestre qui se putréfie & noircie, surnage la dissolution ; au lieu que la fixe qui renferme le feu inné, que Prométhée vola au ciel pour en faire part aux hommes, demeure dans le fond du vase, & se trouve submergée. Les attentions que doit avoir dans cette occasion l'Artiste signifié par Hercule, est très bien exprimée dans la note ci-dessous (*Leges motus hujus circuli funt utientè & paulatim decurrat, ac parce essundat, ne festinando à mensurâ cadat, & aquis obrurus ignis insitus, operis architectus hebescat, aut etiam extinguatur : ut alternis vicibus cibus & potus administrentur quo melior fiat digestio, ac optimum sicci & humidi temperamentum ; indissolubilis eniui utriusque colligatio finis ac scopus est operis ; propterea vide ut tantùm irrigando adjicias, quantùm assando desecerit, quo restauratio corroborando deperditarum vitium tantùm restituat, quantum evacuatio debilitando abstulerit. D'Espagnet, Can. 89.*). Nous expliquerons dans le chapitre de Bacchus, liv. 5. ce qu'on doit entendre par les Satyres ; & l'on trouvera dans celui d'Oreste ce qui concerne la chevelure d'Osiris. Les neuf Nymphes ou Muses, & les Musiciens qui sont à la suite d'Osiris, sont les parties volatiles, ou les neuf Aigles que senior dit être requises avec une partie fixe désignée par Apollon. Nous en parlerons plus au long dans le chapitre de Persée, où nous expliquerons leur généalogie, & leurs actions.

Triptolème préside à la semence des grains, il est chargé par Osiris d'instruire les peuples de tout ce qui concerne l'Agriculture. Il n'est point d'allégories plus communes dans les ouvrages qui traitent de l'art Hermétique, que celle de l'Agriculture. Ils parlent sans cesse du grain, du choix qu'il faut en faire, de la terre où il faut le semer, & de la manière de s'y prendre. On en verra des exemples lorsque nous parlerons de l'éducation de Triptolème par Cérès dans le quatrième livre. Raymond Lulle (*Testam. Codic. liv. de la quintess. & ailleurs.*), Riplée & beaucoup d'autres Philosophes appellent leur eau mercurielle, *vin blanc & vin rouge*.

Quoique Osiris connut parfaitement la prudence & la capacité d'Isis pour gouverner ses Etats pendant son expédition, il laissa cependant Mercure auprès d'elle pour son conseil. Il sentait la nécessité d'un tel conseiller, puisque Mercure est le mercure des Philosophes, sans lequel on ne peut rien faire au commencement, au milieu & à la fin de l'œuvre ; c'est lui qui, de concert avec Hercule ou l'Artiste constitué Gouverneur général de tout l'empire, doit tout diriger, tout conduire & tout faire. Le mercure est le principal agent intérieur de l'œuvre ; il est chaud & humide ; il dissout, il putréfie, il dispose à la génération ; & l'Artiste est l'agent extérieur. On trouvera ceci expliqué en détail dans tout le cours de cet ouvrage, particulièrement dans le chapitre de Mercure, livre



troisième, & dans le cinquième où nous traiterons des travaux d'Hercule.

Si l'on examine avec soin routes les particularités de l'expédition d'Osiris, on verra clairement qu'il n'en est pas une seule qui n'ait été placée à propos & à dessein, jusqu'aux cérémonies mêmes du culte rendu à Osiris, instituées, dit-on, par Isis, aidée des conseils d'Hermès. On aurait dit plus vrai, si l'on n'avait attribué cette institution qu'à Hermès seul, puisqu'il y a toute apparence qu'il fut l'inventeur & de l'histoire d'Isis & d'Osiris, & du culte mystérieux qu'on leur rendait en Egypte. Mais à quoi bon ce mystère, s'il ne s'agissait que de raconter une histoire réelle, & d'instituer des cérémonies pour en rappeler le souvenir ? Le simple récit des faits, les fêtes, les triomphes auraient plus que suffi pour immortaliser l'un & l'autre. Il eût été bien plus naturel d'en rappeler la mémoire par des représentations prises du fond de la chose même. Puisqu'on voulait que tout le peuple en fût instruit, il fallait mettre tout à sa portée, & ne pas inventer des hiéroglyphes, dont les seuls Prêtres auraient la clef. Ce mystère devait donc faire soupçonner quelque secret caché sous ces hiéroglyphes, qu'on ne dévoilait qu'aux initiés, ou à ceux que l'on voulait initier dans l'Art Sacerdotal.

Les deux œuvres qui font l'objet de cet Art sont compris, le premier dans l'expédition d'Osiris ; le second dans sa mort & son apo théose. Par le premier, on fait la pierre ; par le fécond, on forme l'élixir. Osiris dans son voyage parcourut l'Ethiopie, puis les Indes, l'Europe, & retourna en Egypte par la mer Rouge, pour jouir de la gloire qu'il s'était acquise ; mais il y trouva la mort. C'est comme si l'on disait : dans le premier œuvre, la matière passe d'abord par la couleur noire, ensuite par des couleurs variées, la grise, la blanche, & enfin survient la rouge, qui est la perfection du premier œuvre, & celle de la pierre ou du soufre Philosophique. Ces couleurs variées ont été déclarées plus ouvertement, & désignées plus clairement par les Léopards & les Tigres que la Fable suppose avoir accompagné Bacchus dans un voyage semblable à celui d'Osiris ; car tout le monde convient qu'Osiris & Bacchus ne sont qu'une même personne, ou, pour mieux dire, deux symboles d'une même chose.

Le Second œuvre est très bien représenté par le genre de mort d'Osiris & les honneurs qu'on lui rendit. Ecoutons Diodore à ce Sujet. On a, dit-il, découvert dans les anciens écrits secrets des Prêtres qui vivaient du temps d'Osiris, que ce Prince régnait avec justice & équité sur l'Egypte ; que son frère impie & scélérat, nommé Typhon, l'ayant assassiné, l'avait coupé en 26 parties, qu'il avait distribuées à ses complices, afin de les rendre plus coupables, se les attacher davantage, & les avoir pour détenteurs & pour soutiens dans son usurpation. Qu'Isis, sœur & femme d'Osiris, pour venger la mort de son mari, appela à son



secours son fils Horus ; tua dans un combat Typhon & ses complices, & se mit avec son fils en possession de la couronne. La bataille se donna le long d'un fleuve, dans la partie de l'Arabie, où est située la ville qui prit le nom d'Anthée, après qu'Hercule du temps d'Osiris y eût tué un Prince tyran qui portait le nom de cette ville. Isis ayant trouvé les membres épars du corps de son époux, les ramassa avec soin, mais ayant cherché inutilement certaines parties, elle en consacra les représentations ; de-là l'usage du Phallus devenu si célèbre dans les cérémonies religieuses des Egyptiens. De chaque membre Isis forma une figure humaine, en y ajoutant des aromates & de la cire. Elle assembla les Prêtres d'Egypte, & leur confia à chacun en particulier un de ces dépôts, en les assurant que chacun avait le corps entier d'Osiris ; leur recommandant expressément de ne jamais découvrir à personne qu'ils possédaient ce trésor, & de lui rendre & faire rendre le culte & les honneurs qu'on leur prescrivait. Afin de les y engager plus sûrement, elle leur accorda la troisième partie des champs cultivés de l'Egypte.

Soit que les Prêtres, convaincus des mérites d'Osiris, (c'est toujours Diodore qui parle) soit que ces bienfaits d'Isis les y eussent engagés, ils firent tout ce qu'elle leur avait recommandé ; & chacun d'eux se flatte encore aujourd'hui d'être le possesseur du tombeau d'Osiris. Ils honorent les animaux qu'on avait consacrés à ce Prince dès le commencement ; & lorsque ces animaux meurent, les Prêtres renouvellent les pleurs & le deuil que l'on fit à la mort d'Osiris. Ils lui sacrifient les Taureaux sacrés, donc l'un porte le nom d'Apis, l'autre celui de Mnevis ; le premier était entretenu à Memphis, le second à Héliopolis : tout le peuple révère ces animaux comme des Dieux.

Isis, suivant la tradition des Prêtres, jura, après la mort de son mari, qu'elle ne se remarierait pas. Elle tint parole, & régna si glorieusement, qu'aucun de ceux qui portèrent la couronne après elle ne l'a surpasse. Après sa mort on lui décerna les honneurs des Dieux, & fut enterrée à Memphis dans la forêt de Vulcain, où l'on montre encore son tombeau. Bien des gens, ajoute Diodore, pensent que les corps de ces Dieux ne sont pas dans les lieux où l'on débite au peuple qu'ils sont ; mais qu'ils ont été déposés sur les montagnes d'Egypte & d'Ethiopie, auprès de l'Ile qu'on appelle les *portes du Nil*, à cause du champ consacré à ces Dieux. Quelques monuments favorisent cette opinion ; on voit dans cette Ile un Mausolée élevé en l'honneur d'Osiris, & tous les jours les Prêtres de ce lieu remplissent de lait trois cents soixante urnes, & rappellent le deuil de la mort de ce Roi & de cette Reine, en leur donnant les titres de Dieu & de Déesse. C'est pour cela qu'il n'est permis à aucun étranger d'aborder dans cette Ile. Les habitants de Thèbes, qui passe pour la plus ancienne ville d'Egypte, regardent comme le plus grand serment celui qu'ils font par Osiris



qui habite dans les nues ; prétendant avoir en possession tous les membres du corps de ce Roi qu'Isis avait ramassés. Ils comptent plus de dix mille ans, quelques-uns disent près de vingt-trois mille, depuis le règne d'Osiris & d'Isis, jusqu'à celui d'Alexandre de Macédoine, qui bâtit en Egypte une ville de son nom.

Plutarque (*De Isid, & Osir.*) nous apprend de quelle manière Typhon fit perdre la vie à Osiris. Typhon, dit-il, l'ayant invité à un superbe festin, proposa après le repas aux conviés, de se mesurer dans un coffre d'un travail exquis, promettant de le donner à celui qui serait de même grandeur. Osiris s'y étant mis à son tour, les conjurés se levèrent de table, fermèrent le coffre, & le jetèrent dans le Nil.

Isis, informée de la fin tragique de son époux, se mit en devoir de chercher son corps ; & ayant appris qu'il était dans la Phénicie, caché sous un tamarin où les flots l'avaient jeté, elle alla à la Cour de Byblos, où elle se mit au service d'Astarré, pour avoir plus de commodité de le découvrir. Elle le trouva enfin, & fit de si grandes lamentations, que le fils du Roi de Byblos en mourut de regret ; ce qui toucha si fort le Roi son père, qu'il permit à Isis d'enlever ce corps, & de se retirer en Egypte. Typhon, informé du deuil de sa belle-sœur, se saisit du coffre, l'ouvrit, mit en pièces le corps d'Osiris, & en fit porter les membres en différents endroits de l'Egypte. Isis ramassa avec soin ces membres épars, les enferma dans des cercueils, & consacra la représentation des parties qu'elle n'avait pu trouver. Enfin, après avoir répandu bien des larmes, elle le fit enterrer à Abyde, ville située à l'occident du Nil. Que si les Anciens placent le tombeau d'Osiris en d'autres endroits, c'est qu'Isis en fit élever un pour chaque partie du corps de son mari, dans le lieu même où elle l'avait trouvé.

Je n'ai rapporté ceci d'après Plutarque, que pour faire voir que les Auteurs sont d'accord sur le fond, quoiqu'ils varient sur les circonstances. Cette servitude d'Isis chez le Roi de Byblos pourrait bien avoir donné lieu à celle de Cérès chez le père de Triptolème à Eleusis ; puisqu'on convient qu'Isis & Cérès ne sont qu'une même personne.

Avouons-le de bonne foi : quand même l'écriture sainte & les Historiens ne nous convaintraient pas de la fausseté du calcul chronologique des Egyptiens, le reste de cette histoire a-t-il un air de vraisemblance ? y a-t-il apparence qu'une Reine aussi illustre & aussi connue qu'Isis, eût été se mettre en service chez un Roi son voisin ? que le fils de ce Roi meurt de regret de la voir se lamenter sur le corps de son mari perdu ? qu'enfin elle le trouve sous un tamarin, & le reporte en Egypte, &c. ? De semblables histoires ne méritent pas



d'être réfutées ; leur absurdité est si palpable, qu'il est surprenant que Plutarque ait daigné nous la conserver, & encore plus étonnant que de savants Auteurs la soutiennent. Mais loin que ces circonstances de la mort d'Osiris, & ce qui la suivit, présentent rien d'absurde, si on les prend dans le sens allégorique de l'Art Sacerdotal, elles renferment au contraire de très grandes vérités. En voici la preuve, par la simple exposition de ce qui se passe dans l'opération de l'élixir.

Cette Seconde opération étant semblable à la première, sa clef est la solution de la matière, ou la division des membres d'Osiris en beaucoup de parties. Le coffre où ce Prince est enfermé est le vase Philosophique scellé hermétiquement. Typhon & ses complices sont les agents de la dissolution ; nous verrons pourquoi ci-après dans l'histoire de Typhon. La dispersion des membres du corps d'Osiris, est la volatilisation de l'or Philosophique, la réunion de ces membres indique la fixation. Elle se fait par les soins d'Isis, ou la Terre, qui, comme un aimant, disent les Philosophes, attire à elles les parties volatilisées ; alors Isis, avec le secours de son fils Horus, combat Typhon, le tue, règne glorieusement, & se réunit enfin à son cher époux dans le même tombeau ; c'est-à-dire, que la matière dissout, se coagule, & se fixe dans le même vase, parce qu'un axiome des Philosophes est, *solutio corporis est coagulatio spiritûs*.

Horus, fils d'Osiris & d'Isis, est reconnu de tous les Auteurs pour être le même qu'Apollon ; on sait aussi qu'Apollon tua le serpent Python à coup de flèches, Python n'est que l'anagramme de Typhon. Mais cette Apollon doit s'entendre du Soleil ou or Philosophique, qui est la cause de la coagulation & de la fixation. On trouvera ceci expliqué plus en détail dans le troisième livre de cet Ouvrage, chapitre d'Apollon.

Osiris fut enfin mis au rang des Dieux par Isis son épouse, & par Mercure, qui institua les cérémonies de son culte. Il faut remarquer deux choses à cet égard : 1°. que les Dieux, au rang desquels Osiris fut mis, ne peuvent être que des Dieux fabriqués par la main des hommes ; c'est-à-dire, les Dieux Chymiques ou Hermétiques. Mercure Trimégiste le dit positivement (*In Asclepio.*) ; nous avons déjà rapporté ses paroles à ce Sujet. 2°. Que *Mercure* est également le nom du Mercure des Philosophes, & d'Hermès Trimégiste.

L'un & l'autre ont travaillé avec Isis à la déification d'Osiris ; le Philosophique en agissant dans le vase de concert avec Isis, & le Philosophe en conduisant extérieurement les opérations ; c'est ce qui a fait donner à l'un & à l'autre le titre de Conseiller d'Isis qui n'entreprenait rien sans eux. Ce fut donc Trimégiste qui détermina son culte, & qui institua les cérémonies mystérieuses, pour être des



symboles & des allégories permanentes tant de la matière que des opérations de l'Art Hermétique ou Sacerdotal, comme nous le verrons dans la suite.

CHAPITRE IV.

Histoire d'Isis.

Quand on fait la généalogie d'Osiris, on est au fait de celle d'Isis son épouse, puisqu'elle était sa sœur. On pense communément qu'elle était le symbole de la Lune, comme Osiris était celui du Soleil ; mais on la prenait aussi pour la Nature en général, & pour la Terre, suivant Macrobe. Delà vient, dit cet Auteur, qu'on représentait cette Déesse ayant le corps tout couvert de mamelles. Apulée est du même sentiment que Macrobe, & en fait la peinture suivante (*Métam.* 1. II.), « Une chevelure longue & bien fournie tombait par ondes sur son cou divin : elle avait en tête une couronne variée par sa forme & par les fleurs donc elle était ornée. Au milieu sur le devant paraissait une espèce de globe, en forme presque de miroir, qui jetait une lumière brillante & argentine, comme celle de la Lune. A droite & à gauche de ce globe s'élevaient deux ondoyantes vipères, comme pour l'enchâsser & le soutenir; & de la base de la couronne sortaient des épis de blé. Une robe de fin lin la couvrait toute entière. Cette robe était si éclatante, tantôt par sa grande blancheur, tantôt par son jaune safrané, enfin par une couleur de feu si vive, que mes yeux en étaient éblouis. Une simarre remarquable par sa grande noirceur passait de l'épaule gauche au-dessous du bras droit y & flottait à plusieurs plis en descendant jusqu'aux pieds ; elle était bordée de nœuds & de fleurs variées, & parsemée d'étoiles dans toute son étendue. Au milieu de ces étoiles se montrait la Lune avec des rayons ressemblants à des flammes. Cette Déesse avait un cistre à la main droite, qui, par le mouvement qu'elle lui donnait, rendait un son aigu, mais très agréable ; de la gauche elle portait un vase d'or donc l'anse était formée par un aspic, qui élevait la tête d'un air menaçant ; la chaussure qui couvrait ses pieds exhalants l'ambrosie, était faite d'un tissu de feuilles de palme victorieuse. Cette grande Déesse dont la douceur de l'haleine surpasse tous les parfums de l'Arabie heureuse, daigna me parler en ces termes : Je suis la Nature, mère des choses, maîtresse des éléments ; le commencement des siècles, la Souveraine des Dieux, la Reine des mânes, la première des natures célestes, la face uniforme des Dieux & des Déeses: c'est moi qui gouverne la sublimité lumineuse des cieux, les vents salutaires des mers, le silence lugubre des enfers. Ma divinité unique est honorée par tout l'Univers, mais sous différentes formes, sous divers noms, & par différentes cérémonies. Les Phrygiens, les premiers nés des hommes m'appellent la Pessinontienne mère des Dieux : les Athéniens, Minerve Cécropienne ; ceux de Chypre, Vénus Paphienne, ceux de Crète, Diane



Dictynne ; les Siciliens qui parlent trois langues, Proserpine Scygienne ; les Eléusiniens, l'ancienne Déesse Cérès, d'autres, Junon ; d'autres, Bellone ; quelques-uns, Hécate ; quelques autres, Rhamnusie. Mais les Egyptiens qui sont instruits de l'ancienne doctrine, m'honorent avec des cérémonies qui me sont propres & convenables, & m'appellent de mon véritable nom, la Reine Isis. »

Isis était plus connue sous son propre nom dans les pays hors de l'Egypte, que ne l'était Osiris, parce qu'on la regardait comme la mère & la nature des choses. Ce sentiment universel aurait dû faire ouvrir les yeux à ceux qui la regardent comme une véritable Reine d'Egypte, & qui prétendent en conséquence adapter son histoire feinte à l'histoire réelle des Rois de ce pays-là. Les Prêtres d'Egypte comptaient, suivant le témoignage de Diodore, vingt mille ans depuis le règne du Soleil jusqu'au temps où Alexandre le Grand passa en Asie. Ils disaient aussi que leurs anciens Dieux régnèrent chacun plus de douze cents ans, & que leurs successeurs n'en régnèrent pas moins de trois cents : ce que quelques-uns entendent du cours de la Lune, & non de celui du Soleil, en comptant même les mois pour des années. Eusebe, qui fait mention de la chronologie des Rois d'Egypte, place Océan, le premier de tous, vers l'an du monde 1802, temps auquel Nemrod commença le premier à s'arroger la supériorité sur les autres hommes. Eusebe donne à Océan pour successeurs, Osiris & Isis. Les Pasteurs régnèrent ensuite pendant 103 ans, puis la Dynastie des Polytans pendant 348 ans, dont le dernier fut Miris ou Pharaon, dit Menophis, environ l'an du monde 2550. A cette Dynastie succéda celle des Larthes, qui dura 194 ans ; puis celle des Diapolytans qui fut de 177 ans.

Mais si nous ôtons mille & vingt ans des années du monde jusqu'au règne d'Alexandre, le règne du Soleil ou d'Horus qui succéda à Isis, tombera à l'an du monde environ 2608, temps auquel, selon Eusebe, régnait Zérus, successeur immédiat de Miris. Ainsi, par ce calcul, on ne trouve aucune place pour mettre les règnes d'Osiris, d'Isis, du Soleil, de Mercure, de Vulcain, de Saturne, de Jupiter, du Nil & d'Océan. Je sais cependant, dit Diodore, que quelques Ecrivains placent les tombeaux de ces Rois Dieux dans la ville de Nysa en Arabie, d'où ils ont donné à Denys le surnom de Nisée. Comme la chronologie des Rois d'Egypte n'entre point dans le dessein de cet Ouvrage, je laisse à d'autres le soin de lever toutes ces difficultés de chronologie ; & je retourne à Isis, comme principe général de la Nature, & principe matériel de l'art Hermétique.

Le portrait d'Isis, que nous avons donné d'après Apulée, est une allégorie de l'œuvre, palpable à ceux qui ont lu attentivement les ouvrages qui en traitent. Sa couronne & les couleurs de ses habits indiquent tout en général & en particu-



lier. Isis passait pour la Lune, pour la Terre & pour la Nature. Sa couronne, formée par un globe brillant comme la Lune, l'annonce à tout le monde. Les deux serpents qui soutiennent ce globe sont les mêmes que ceux dont nous avons parlé dans le chapitre premier de ce livre, en expliquant le monument d'A. Herennulcius Hermès. Le globe est aussi la même chose que l'œuf du même monument. Les deux épis qui en sortent marquent que la matière de l'art Hermétique est la même que celle que la Nature emploie pour faire tout végéter dans l'Univers. Les couleurs qui surviennent à cette matière pendant les opérations, ne sont-elles pas expressément nommées dans l'énumération de celles des vêtements d'Isis ? Une simarre ou longue robe frappante par sa grande noirceur, *palla n'igerrima splendescens atro nitore*, couvre tellement le corps d'Isis, qu'elle laisse seulement apercevoir par le haut une autre robe de fin lin, d'abord blanche, puis safranée, enfin de couleur de feu. *Multicolor bysso tenui prætexta, nunc albo candore lucida, nunc croceo flore lotta, nunc roseo rubore flammae*. Apulée avait sans doute copié cette description d'après quelque Philosophe ; car ils s'expriment tous de la même manière à ce sujet. Ils appellent la couleur noire, le noir plus noir que le noir même, *nigrum nigro nigrius*. Homère en donne un semblable à Thétis, lorsqu'elle se dispose à aller solliciter les faveurs & la protection de Jupiter pour son fils Achille (*Iliad. I. 9.4. v. 93.*). Il n'y avait point dans le monde, dit ce Poète, d'habillement plus noir que le sien. La couleur blanche succède à la noire, la safranée à la blanche, & la rouge à la safranée, précisément comme le rapporte Apulée. On peut consulter là-dessus le traité de l'œuvre que j'ai donné ci-devant. D'Espagnet en particulier est parfaitement conforme à cette description d'Apulée, & nomme ces quatre couleurs les moyens démonstratifs de l'œuvre. Il semble qu'Apulée ait voulu nous dire que toutes ces couleurs naissent les unes des autres ; que le blanc est contenu dans le noir, le jaune dans le blanc, & le rouge dans le jaune ; c'est pour cela que le noir couvre les autres. On pourrait peut-être m'objecter que cette robe noire est le symbole de la nuit ; & que la chose est assez indiquée par le croissant de la Lune placé au milieu avec les étoiles dont elle est toute parsemée ; mais les autres accompagnements n'y conviennent point du tout. Il n'est pas étonnant qu'on ait mis sur la robe d'Isis un croissant, puisqu'on la prenait pour la Lune, mais comme la nuit empêche de distinguer la couleur des objets, Apulée aurait dit fort mal à propos que les quatre couleurs du vêtement d'Isis le distinguaient & jetaient chacune en particulier un si grand éclat, qu'il en était ébloui. D'ailleurs cet Auteur ne fait aucune mention de la nuit ni de la Lune ; mais seulement d'Isis comme principe de tout ce que la Nature produit ; ce qui ne saurait convenir à la Lune céleste, mais seulement à la Lune Philosophique ; puisqu'on ne remarque dans la céleste que la couleur blanche, & non la safranée & la rouge.



Les épis de blé prouvent qu'Isis & Cérès n'étaient qu'un même symbole ; le cistre & le vase ou petit sceau, Sont les deux choses requises pour l'œuvre, c'est-à-dire, le *laiton* Philosophique & l'eau mercurielle ; car le cistre était communément un instrument de cuivre, & les verges qui le traversaient étaient aussi de cuivre, quelque fois de fer. Les Grecs inventèrent ensuite la fable d'Hercule, qui chasse les oiseaux du lac Stymphale, en faisant du bruit avec un instrument de cuivre. L'un & l'autre doivent s'expliquer de la même manière. Nous en parlerons dans les travaux d'Hercule, au cinquième livre.

On représentait ordinairement Isis non seulement tenant un cistre, mais avec un sceau ou autre vase à la main, ou auprès d'elle, pour marquer qu'elle ne pouvait rien faire sans l'eau mercurielle, ou le mercure qu'on lui avait donné pour conseil. Elle est la terre ou le *laiton* des Philosophes ; mais le laiton ne peut rien par lui-même, disent-ils, s'il n'est purifié & blanchi par l'azot ou l'eau mercurielle. Par la même raison Isis était très souvent représentée avec une cruche sur la tête ; souvent aussi avec une corne d'abondance à la main, pour signifier en général la Nature qui fournit tout abondamment, & en particulier la source du bonheur, de la santé & des richesses, que l'on trouve dans l'œuvre Hermétique. Dans les monuments Grecs (*Ce que je dis ici des attributs d'Isis se prouve par les monuments antiques rapportés dans l'Antiquité expliquée de D. Bernard de Montfaucon.*) on la voit quelquefois environnée d'un serpent, ou accompagnée de ce reptile, parce que le serpent était le symbole d'Esculape, Dieu de la Médecine, donc les Egyptiens attribuaient l'invention à Isis. Mais nous avons plus de raisons de la regarder comme la matière même de la Médecine Philosophique ou universelle, qu'employaient les Prêtres d'Egypte, pour guérir toutes sortes de maladies, sans que le peuple sut comment ni avec quoi ; parce que la manière de faire ce remède était contenue dans les livres d'Hermès, que les seuls Prêtres avaient droit de lire, & pouvaient seuls entendre, à cause que tout y était voilé sous les ténèbres des hiéroglyphes. Trimégiste nous apprend lui-même (*In Asclepio.*), qu'Isis ne fut pas l'inventrice de la Médecine, mais que ce fut l'aïeul d'Asclépius ou Hermès donc il portait le nom.

Il ne faut donc pas en croire Diodore, ni la tradition populaire d'Egypte, d'après laquelle il dit qu'Isis inventa non seulement beaucoup de remèdes pour la cure des maladies ; mais qu'elle contribua infiniment à la perfection de la Médecine, & qu'elle trouva même un remède capable de procurer l'immortalité dont elle usa pour son fils Horus, lorsqu'il fut mis à mort par les Titans, & le rendit en effet immortel. On conviendra avec moi que tout cela doit s'expliquer allégoriquement ; & que, suivant l'explication que nous fournit l'art Hermétique, Isis contribua beaucoup à la perfection de la Médecine, puisqu'elle



était la matière dont on faisait le plus excellent remède qui fût jamais dans la Nature. Mais il ne serait point tel si Isis était seule ; il faut nécessairement qu'elle soit mariée avec Osiris, parce que les deux principes doivent être réunis dans un seul tout, comme dès le commencement de l'œuvre ils ne formaient qu'un même sujet, dans lequel étaient contenues deux substances, l'une mâle, l'autre femelle.

Le voyage d'Isis en Phénicie pour y aller chercher le corps de son mari ; les pleurs qu'elle verse avant de le trouver, l'arbre sous lequel il était caché, tout est marqué au coin de l'Art Sacerdotal. En effet, Osiris étant mort, est jeté dans la mer, c'est-à-dire submergé dans l'eau mercurielle, ou la mer des Philosophes ; Isis verse, dit-on, des larmes, parce que la matière qui est encore volatile, représentée par Isis, monte en forme de vapeurs, se condense & retombe en gouttes. Cette tendre épouse cherche son mari avec inquiétude, avec des pleurs & des gémissements, & ne peut le trouver que sous un tamarin ; c'est que la partie volatile ne se réunit avec la fixe, que lorsque la blancheur survient ; alors la rougeur où Osiris est caché sous le tamarin, parce que les fleurs de cet arbre font blanches & les racines rouges. Cette dernière couleur est même indiquée plus précisément par le nom même de Phénicie, qui vient de rouge, couleur de pourpre.

Isis survécut à son mari, & après avoir régné glorieusement, elle fut mise au nombre des Dieux. Mercure détermina son culte, comme il avait fait celui d'Osiris ; parce que dans la seconde opération appelée le second œuvre, ou la seconde disposition par Morien (*Entrée, du Roi Calid.*), la Lune des Philosophes, ou leur Diane, ou la matière au blanc, signifiée aussi par Isis, paraît encore après la solution ou la mon d'Osiris ; elle se trouve par-là mise au rang des Dieux, mais des Dieux Philosophiques, puisqu'elle est leur Diane ou la Lune, une des principales Déesses de l'Égypte ; on voit bien pourquoi on attribue cette déification à Mercure.

Mais si toute cette histoire n'est pas une fiction, comme le prétend M. l'Abbé Banier (*Mytol. T. I. p. 483. 484. & ailleurs.*), puisqu'il dit qu'il croit qu'Osiris est le même que Mesraïm, fils de Cham, qui peupla l'Égypte quelque temps après le Déluge. Il ajoute même que, malgré l'obscurité qui règne dans l'histoire d'Osiris, les savants sont obligés de convenir qu'il a été un des premiers descendants de Noé par Cham, & qu'il gouverna l'Égypte où son père s'était retiré... que Diodore de Sicile nous assure que ce Prince est le même que Menés, le premier Roi d'Égypte, & que c'est là qu'il faut s'en tenir ; je prierais tous ces savants de me dire pourquoi tous les Auteurs anciens qui ont parlé de Mesraïm & de Menés, n'ont fait aucune mention, en parlant d'eux, du fameux voyage ou



célèbre expédition que le prétendu Osiris fit en Afrique, en Asie & par tout le monde, suivant cette inscription trouvée sur d'anciens monuments, rapportée par Diodore & tous les Auteurs qui depuis lui ont parlé d'Osiris, & par M. l'Abbé Banier lui-même, mais qui ne l'a pas rapportée exactement.

SATURNE, LE PLUS JEUNE DE TOUS LES DIEUX, ÉTAIT MON PERE. JE SUIS OSIRIS, ROI ;

J'AI PARCOURU TOUT L'UNIVERS, JUSQU'AUX EXTRÉMITES DES DESERTS DE L'INDE, DE-LA VERS LE SEPTENTRION JUSQU'AUX SOURCES DE L'ISTER ; ENSUITE D'AUTRES PARTIES DU MONDE JUSQU'A L'OCÉAN :

JE SUIS LE FILS AINE DE SATURNE, SORTI D'UNE TIGE ILLUSTRE, ET D'UN SANG GÉNÉREUX, QUI N'AVAIT POINT DE SEMENCE. IL N'EST POINT DE LIEU OU JE N'AIE ÉTÉ. J'AI VISITE TOUTES LES NATIONS POUR LEUR APPRENDRE TOUT CE DONT J'AI ÉTÉ L'INVENTEUR..

Je ne crois pas qu'on puisse attribuer à aucun Roi d'Égypte tout ce que porte cette inscription, particulièrement *la génération sans semence*, au lieu que ce dernier article même se trouve dans l'œuvre Hermétique, où l'on entend par Saturne la couleur noire, de laquelle naissent la blanche ou Isis, & la rouge ou Osiris : la première appelée *Lune*, la seconde Soleil ou Apollon.

Il n'est pas moins difficile, ou plutôt il est impossible de pouvoir appliquer à une Reine, l'inscription suivante tirée d'une colonne d'Isis, & rapportée par les mêmes Auteurs.

MOI, ISIS, SUIS LA REINE DE CE PAYS D'EGYPTE, ET J'AI EU MERCURE POUR PREMIER MINISTRE. PERSONNE NE POURRA RÉVOQUER LES LOIS QUE J'AI FAITES, ET EMPÊCHER L'EXÉCUTION DE CE QUE J'AI ORDONNE.

JE SUIS LA FILLE AINEE DE SATURNE, LE PLUS JEUNE DES DIEUX.

JE SUIS LA SOEUR ET LA FEMME D'OSIRIS.

JE SUIS LA MERE DU ROI ORUS.

JE SUIS LA PREMIERE INVENTRICE DE L'AGRICULTURE.

JE SUIS LE CHIEN BRILLANT PARMIS LES ASTRES.

LA VILLE DE BUBASTE A ÉTÉ BASTIE EN MON HONNEUR.

RÉJOUIS-TOI , O EGYPTÉ ! QUI M'AS NOURRIE.

Mais si on explique cela de la matière de l'Art Sacerdotal ; si l'on compare ces



expressions avec celles des Philosophes Hermétiques, on les trouvera tellement conformes, qu'on sera pour ainsi dire, obligé de convenir que l'Auteur de ces Inscriptions a eu en vue le même objet que les Philosophes. Diodore dit qu'on ne pouvait lire de son temps que ce que nous avons rapporté, parce que le reste était effacé de vétusté. Il n'est même pas possible, ajoute-t-il, d'avoir aucun éclaircissement là-dessus ; car les Prêtres gardent inviolablement le secret sur ce qui leur a été confié ; aimant mieux que la vérité soit ignorée du peuple, que de courir les risques de subir les peines imposées à ceux qui divulgueraient ces secrets. Mais encore une fois, quels étaient donc ces secrets si fort recommandés ? Ceux qui, avec Cicéron, disent qu'il consistait à ne pas dire qu'Osiris avait été un homme, pensent-ils bien à ce qu'ils disent ? La conduite prétendue d'Isis à l'égard des Prêtres était seule capable de trahir ces secrets ; celle des Prêtres envers le peuple le découvrait encore davantage. Quoi ! on voudra me faire croire qu'Osiris ne fut jamais un homme, & l'on me montre son tombeau ? crainte même que je ne doute de sa mort, & comme si l'on voulait ne pas me la faire perdre de vue, on multiplie ce tombeau ? chaque Prêtre me dit qu'il en est le possesseur ? avouons que ce secret serait bien mal concerté. Et à quoi bon, après tout, ce secret inviolable au sujet du tombeau d'un Roi ardemment aimé de ses sujets ? quel intérêt de cacher le tombeau d'Osiris ? Si l'on disait qu'Hermès eût conseillé à Isis de cacher le tombeau de son mari, afin d'ôter au peuple une occasion d'idolâtrie, parce qu'il sentait bien que le grand amour qu'avait conçu le peuple pour Osiris, à cause des bienfaits qu'il en avait reçus, pourrait le conduire à l'adorer par reconnaissance ; ce sentiment serait très conforme aux idées que nous devons avoir de la vraie piété d'Hermès. Mais loin de cacher ce tombeau, Isis en faisant un pour chaque membre, & voulant persuader que tout le corps d'Osiris était dans chacun de ces tombeaux, c'eût été au contraire multiplier la pierre de scandale & d'achoppement. L'Écriture Sainte nous apprend que Josué tint une toute autre conduite à l'égard des Israélites, lorsque Moïse mourut (*Deuter. 34.*), pour empêcher sans doute que les Hébreux n'imitassent encore les Egyptiens en ce genre d'idolâtrie.

Ce n'était donc pas pour cacher au peuple l'humanité prétendue d'Osiris que l'on faisait un secret de son tombeau ; si l'on défendait sous des peines rigoureuses de dire qu'Isis & son mari avaient été des hommes, c'est qu'ils ne le furent jamais en effet. Cette défense qui ne s'accordait nullement avec la démonstration publique de leur tombeau, aurait dû faire soupçonner quelque mystère caché sous cette contradiction ; le grand secret qu'observaient les Prêtres aurait encore dû irriter la curiosité. Mais le peuple ne s'avise pas de sonder si scrupuleusement les choses ; il les prend celles qu'on les lui donne sans beaucoup d'examen. Et de quel secret d'ailleurs qui puisse avoir rapport à



un tombeau & à ce qu'il renferme ? Prenons la chose allégoriquement ; lisons les Philosophes, & nous y verrons des tombeaux aussi mystérieux. Basile Valentin (*12 Clefs.*) emploie cette allégorie deux ou trois fois : Norton (*Ordinale.*) dit qu'il faut faire mourir le Roi & l'ensevelir. Raymond Lulle, Flamel, le Trévisan, Aristée dans la Tourbe, & tant d'autres s'expriment à peu près dans ce sens-là ; mais tous cachent avec beaucoup de soin le tombeau & ce qu'il renferme ; c'est-à-dire, le vase & la matière qui y est contenue. Trévisan dit (*Philosoph. des Métaux.*), que le Roi vient se baigner dans l'eau d'une fontaine ; qu'il aime beaucoup cette eau, & qu'il en est aimé, parce qu'il en est sorti, qu'il y meurt, & qu'elle lui sert de tombeau. Il serait trop long de rapporter toutes les allégories des Auteurs qui prouvent à ceux qui ne se laissent pas aveugler par le préjugé, que ce secret était celui de l'Art Sacerdotal, si fort recommandé à tous les Adeptes.

Les Prêches instruits par Hermès avaient donc un autre but en vue que celui de l'histoire, avec laquelle ne pouvaient pas s'accorder toutes les qualités différentes de mère & de fils, d'époux & d'épouse, de frère & sœur, de père & fille, que l'on trouve dans les diverses histoires d'Osiris & d'Isis ; mais qui conviennent très bien à l'œuvre Hermétique, quand on prend son unique matière sous différents points de vue. Qu'on réfléchisse un peu sur certains traits de cette histoire. Pourquoi Isis ramasse-t-elle tous les membres du corps d'Osiris, excepté les parties naturelles ? pourquoi, après la mort de son mari, jure-t-elle de ne pas en épouser d'autre ? pourquoi se fait-elle enterrer dans la forêt de Vulcain ? quelles sont ces parties naturelles, sinon les terrestres noires & féculentes de la matière Philosophique dans lesquelles elle s'est formée, où elle a pris naissance, qu'il faut rejeter comme inutiles, & avec lesquelles elle ne peut se réunir, parce qu'elles lui sont hétérogènes ? Si Isis tient le serment, c'est qu'après la solution parfaite, désignée par la mort, elle ne peut plus par aucun artifice être séparée d'Osiris. Nous verrons dans la suite pourquoi l'on dit qu'elle fut inhumée dans la forêt de Vulcain. On saura, en attendant, que (*Voyez là-dessus Philalèthe, Enarratio methodica, & d'Espagnac cité si souvent.*) l'inhumation Philosophique n'est autre chose que la fixation, ou le retour des parties volatilisées, & leur réunion avec les parties fixes & ignées desquelles elles avaient été séparées ; c'est pour cela qu'Isis & Osiris sont dits petits-fils de Vulcain.

Est-il surprenant, après ce que nous avons dit jusqu'ici, qu'on ait supposé qu'Osiris & Isis avaient Vulcain & Mercure en grande vénération ? On regarde Mercure comme inventeur des arts & des caractères hiéroglyphiques, parce qu'Hermès les a inventés au sujet du mercure Philosophique. Il a enseigné la Rhétorique, l'Astronomie, la Géométrie, l'Arithmétique & la Musique, parce



qu'il a montré la manière de parler de l'œuvre, les astres qui y sont contenus, les proportions, les poids & les mesures qu'il faut y observer pour imiter ceux de la Nature. Ce qui a fait dire à Raymond Lulle (*Théor. Métam. c. 50.*) : « La Nature renferme en elle-même la Philosophie & la Science des sept arts libéraux, elle contient toutes les formes géométriques & leurs proportions ; elle termine toutes choses par le calcul arithmétique, par l'égalité d'un nombre certain ; & par une connaissance raisonnée & rhétorique, elle conduit l'intellect de puissance en acte. »

Voilà comment Mercure fut l'interprète de tout, & servait de conseil à Isis. Elle ne pouvait rien faire sans Mercure, parce qu'il est la base de l'œuvre, & que sans lui on ne peut rien faire. On ne peut pas raisonnablement attribuer à Mercure ou Hermès l'invention de tout dans un autre sens, puisqu'on sait que les arts étaient connus avant le Déluge ; & après le Déluge la Tour de Babel en est une nouvelle preuve.

Isis, suivant Diodore, bâtit des Temples tout d'or, *delubra aurea*, en l'honneur de Jupiter & des autres Dieux. En quel lieu du monde, & en quel siècle l'histoire nous apprend-elle qu'on en ait élevé un seul de semblable ? Jamais l'or de mine ne fut si commun qu'il l'est aujourd'hui ; & malgré cette abondance, quel est le peuple qui pût y suffire ? n'a-t-on pas voulu dire que ces Temples étaient de même nature que les Dieux qu'ils renfermaient ? & n'est-il pas à croire qu'ils n'étaient autres que des Temples & des Dieux Hermétiques, c'est-à-dire, la matière aurifique & les couleurs de l'œuvre qu'Isis bâtit en effet, puisqu'elle en est la matière même ? Par cette même raison on dit qu'Isis considérait infiniment les Artistes en or & en autres métaux. Elle était une Déesse d'or, la Vénus dorée de toute l'Asie.

Quant à la Chronologie des Egyptiens, elle est également mystérieuse. Ils ne paraissent pas d'accord entre eux, non qu'ils ne le soient pas en effet, mais parce qu'ils l'ont voulu cacher & embarrasser à dessein ; & non pas comme plusieurs ignorants le prétendent, parce qu'ils voulaient établir l'éternité du monde. Il en est d'eux comme il en a été des Adeptes dans tous les temps, parce que ceux-ci ont toujours suivi les errements des premiers. L'un dit qu'il ne faut que quatre jours pour faire l'œuvre ; l'autre assure qu'il faut un an ; celui-là un an & demi, celui-ci fixe ce temps à trois ans, un autre pousse jusqu'à Sept, un autre jusqu'à dix ans ; à les entendre parler si différemment, ne croirait-on pas qu'ils sont tous contraires ? mais celui qui est au fait saura bien les accorder, dit Maïer. Qu'on fasse seulement attention que l'un parle d'une opération, l'autre traite d'une autre ; que dans certaines circonstances les années des Philosophes se réduisent en mois. Suivant Philalèthe (*Enarrat. method. 3. Médecin. Gebri.*), les



mois en semaines, les semaines en jours, &c. ; que les Philosophes comptent les jours tantôt à la manière vulgaire, tantôt à la leur : qu'il y a quatre saisons dans l'année commune, & quatre dans l'année Philosophique : qu'il y a trois opérations pour pousser l'œuvre à sa fin ; savoir, l'opération de la pierre ou du soufre, celle de l'élixir, & la multiplication ; que ces trois ont chacune leurs saisons ; qu'elles composent chacune une année ; & que les trois réunies ne font aussi qu'un an, qui finit par l'automne, parce que c'est le temps de cueillir les fruits & de jouir de ses travaux.

CHAPITRE V.

Histoire d'Horus.

Plusieurs Auteurs ont confondu Horus ou Orus avec Harpocrate ; mais je ne discuterai pas ici les raisons qui ont pu les y déterminer. Le sentiment le plus reçu est qu'Horus était fils d'Osiris & d'Isis, & le dernier des Dieux d'Egypte, non qu'il le fût en mérite, mais pour la détermination de son culte, & parce qu'il est en effet le dernier des Dieux Chymiques, étant l'or Hermétique, ou le résultat de l'œuvre. C'est cet Orus ou Apollon, pour lequel Osiris entreprit un si grand voyage, & essuya tant de travaux & de fatigues. C'est le trésor des Philosophes, des Prêtres & des Rois d'Egypte ; l'enfant Philosophique né d'Isis & d'Osiris, ou si mieux aimé, Apollon né de Jupiter & de Latone. Mais des Auteurs, dira-t-on, ont regardé Apollon, Osiris & Isis comme enfants de Jupiter & de Junon ; Apollon ne peut donc pas être fils d'Isis & d'Osiris. Quelques Auteurs disent même que le Soleil fut le premier Roi d'Egypte, ensuite Vulcain, puis Saturne, enfin Osiris & Horus. Tout cela je l'avoue, pourrait causer de l'embarras, & présenter des difficultés insurmontables dans un système historique ; mais quant à l'œuvre Hermétique, il ne s'en trouve aucune ; nouvelle preuve qu'elle était l'objet de toutes ces fictions. L'agent & le patient dans l'œuvre étant homogènes, se réunissent pour produire un troisième semblable à eux, procédant des deux ; le Soleil & la Lune sont ses père & mère, dit Hermès, & les autres Philosophes après lui. Ces noms de Soleil & de Lune donnés à plusieurs choses, causent une équivoque qui occasionne toutes ces difficultés ; c'est de cette source que sont sorties toutes les qualités de père, de mère, fils, fille, aïeul, frère, sœur, oncle, époux & épouse ; & tant d'autres noms semblables, qui servent à expliquer les prétendus incestes, & les adultères si souvent répétés dans les Fables anciennes, il faudrait être Philosophe Hermétique ou Prêtre d'Egypte pour développer tout cela ; mais Harpocrate recommande le secret, & l'on ne doit pas espérer qu'il soit violé au moins clairement. Ce qu'on peut conclure de la bonne foi & de l'ingénuité plutôt que de l'indiscrétion de quelques Adeptes, est, que la matière de l'œuvre est le



principe radical de tout ; mais qu'elle est en particulier le principe actif & formel de l'or ; c'est pourquoi elle devient or Philosophique par les opérations de l'œuvre imitées de celles de la Nature. Cette matière se forme dans les entrailles de la terre, & y est portée par l'eau des pluies mimées de l'Esprit universel, répandu dans l'air, & cet esprit tire sa fécondité des influences du Soleil & de la Lune, qui par ce moyen deviennent le père & la mère de cette matière. La terre est la matrice où cette semence est déposée, & se trouve par-là sa nourrice. L'or qui s'en forme est le Soleil terrestre. Cette matière ou le sujet de l'œuvre est composée de deux substances, l'une fixe, l'autre volatile : la première ignée & active ; la seconde humide & passive, auxquelles on a donné les noms de Ciel & Terre, Saturne & Rhée ; Osiris & Isis ; Jupiter & Junon ; & le principe igné ou feu de nature qui y est renfermé, a été nommé Vulcain, Prométhée, Vesta, &c. De cette manière Vulcain & Vesta qui est le feu de la partie humide & volatile, sont proprement les père & mère de Saturne, de même que le ciel & la terre, parce que les noms de ces Dieux ne se donnent pas seulement à la matière encore crue & indigeste prise avant la préparation que lui donne l'Artiste de concert avec la Nature ; mais encore pendant la préparation & les opérations qui la suivent. Toutes les fois que cette matière devient noire, elle est le Saturne Philosophique, fils de Vulcain & de Vesta, qui sont eux-mêmes enfants du Soleil, par les raisons que nous avons dites. Quand la matière devient grise après le noir, c'est Jupiter : devient-elle blanche, c'est la Lune, Isis, Diane ; & lorsqu'elle est parvenue au rouge, c'est Apollon, Phœbus, le Soleil, Osiris. Jupiter est donc fils de Saturne, Isis & Osiris fils de Jupiter. Mais comme la couleur grise n'est pas une des principales de l'œuvre, la plupart des Philosophes n'en font pas mention, & passant tout d'un coup de la noire à la blanche, Isis & Osiris sont rapprochés de Saturne, & deviennent naturellement ses enfants premiers nés, conformément aux inscriptions que nous avons rapportées. Isis & Osiris sont donc frère & sœur, soit qu'on les regarde comme principes de l'œuvre, soit qu'on les considère comme enfants de Saturne ou de Jupiter. Isis se trouve même mère d'Osiris, puisque la couleur rouge naît de la blanche. Mais, dira-t-on, comment sont-ils époux & épouse ? Si on fait attention à tout ce que nous avons dit, on verra qu'ils le sont tous sous les points de vue où l'on peut les considérer ; mais ils le sont plus ouvertement dans la production du Soleil Philosophique appelé Horus, Apollon, ou Soufre des Sages ; puisqu'il est formé de ces deux substances fixe & volatile, réunies en un tout fixe & nommé Orus, lorsqu'on fait abstraction de la préparation, ou première opération de l'œuvre, (ce qui est assez d'usage parmi les Philosophes, qui ne commencent leurs traités de l'Art sacerdotal, ou Hermétique, qu'à la seconde opération) comme l'or Philosophique est déjà fait, & qu'il faut l'employer pour base du second œuvre ; alors le Soleil se trouve premier Roi d'Egypte ; il contient le feu de nature dans



son sein : & ce feu agissant sur les matières, produit la putréfaction, & la noirceur, voilà de nouveau Vulcain fils du Soleil, & Saturne fils de Vulcain. Osiris & Isis viendront ensuite ; enfin Orus, pour la réunion de son père & de sa mère.

C'est à cette seconde opération qu'il faut appliquer ces expressions des Philosophes : *il faut marier la mère avec le fils* ; c'est-à-dire, qu'après la première coction on doit le mêler avec la matière crue donc il est sorti, & le cuire de nouveau jusqu'à ce qu'ils soient réunis, & ne fassent qu'un. Pendant cette opération, la matière crue dissout & putréfie la matière digérée : c'est la mère qui tue son enfant, & le met dans son ventre pour renaître & ressusciter. Pendant cette dissolution, les Titans tuent Orus, & sa mère le ramené ensuite de la mort à la vie. Le fils alors moins affectionné envers sa mère, qu'elle ne l'était envers lui, disent les Philosophes (*La Tourbe.*), fait mourir sa mère, & règne en sa place. C'est-à-dire, que le fixe ou Orus fixe le volatil ou Isis y qui l'avait volatilisé ; car tuer, lier, fermer, inhumer, congeler, coaguler ou fixer, sont des termes synonymes dans le langage des Philosophes ; de même que donner la vie, ressusciter, ouvrir, délier, voyager, signifient la même chose que volatiliser.

Isis & Osiris sont donc à juste titre réputés les principaux Dieux de l'Égypte avec Horus qui règne en effet le dernier, puisqu'il est le résultat de tout l'Art sacerdotal. C'est peut-être ce qui l'a fait confondre par quelques-uns avec Harpocrate, Dieu du secret, parce que l'objet de ce secret n'était autre qu'Orus, qu'on avait aussi raison d'appeler le Soleil ou Apollon, puisqu'il est le Soleil ou l'Apollon des Philosophes. Si les Antiquaires avaient étudié la Philosophie Hermétique, ils n'auraient pas été embarrassés pour trouver la raison qui engageait les Egyptiens à représenter Horus sous la figure d'un enfant, souvent même emmaillotté. Ils y auraient appris qu'Orus est l'enfant Philosophique né d'Isis & d'Osiris, ou de la femme blanche & de l'homme rouge (*Le Code de vérité.*) ; c'est pour cela qu'on le voit souvent dans les monuments entre les bras d'Isis qui l'allait.

Ces explications, serviront de flambeaux aux Mythologues, pour pénétrer dans l'obscurité des Fables qui font mention d'adultères, d'incestes du père avec sa fille, tel que celui de Cynire avec Myrrha ; du fils avec sa mère, tel qu'on le rapporte d'Œdipe; du frère avec la sœur, comme celui de Jupiter & Junon, &c. Les parricides, matricides, &c. ne seront plus que des allégories intelligibles & dévoilées, & non des actions qui font horreur à l'humanité, & qui n'auraient point dû trouver place dans l'histoire. Les amateurs de la Philosophie Hermétique y trouveront comment il faut entendre les textes suivants des Adeptes. « Faites les noces, dit Geber, mettez l'époux avec l'épouse au lit



nuptial ; répandez sur eux une rosée céleste : l'épouse concevra un fils qu'elle allaitera ; quand il sera devenu grand, il vaincra ses ennemis, & sera couronné d'un diadème rouge ». « Venez, fils de la Sagesse, dit Hermès (*Sept. chap.*), & réjouissons-nous dès ce moment, la mort est vaincue, notre fils est devenu Roi, il a un habit rouge, & il a pris sa teinture du feu. Un monstre disperse mes membres (*Belin dans la Tourbe.*) après les avoir séparés, mais ma mère les réunit. Je suis le flambeau des miens; je manifeste en chemin la lumière de mon père Saturne ». « J'avoue la vérité, dit l'Auteur du grand secret, je suis un grand pécheur ; j'ai coutume de courtiser, & de m'amuser avec ma mère qui m'a porté dans son sein ; je l'embrasse avec amour ; elle conçoit & multiplie le nombre de mes enfants, elle augmente mes semblables, suivant ce que dit Hermès ; mon père est le Soleil, & ma mère est la Lune ». « Il faut, dit Raymond Lulle (*Codic. 4.*), que la mère qui avait engendré un fils soit ensevelie dans le ventre de ce fils, & qu'elle en soit engendrée à son tour. »

Si Osiris se flatte d'une excellence bien supérieure à celle des autres hommes, parce qu'il a été engendré d'un père sans semence ; l'enfant Philosophique a la même prérogative, & sa mère, malgré sa conception & son enfantement demeure toujours vierge, suivant ce témoignage de d'Espagnet (*Can. 58.*) : « Prenez, dit-il, une vierge ailée; engrossée de la semence spirituelle du premier mâle, conservant néanmoins la gloire de sa virginité intacte, malgré sa grossesse. » Je ne finirais pas, si je voulais donner tous les textes des Philosophes qui ont un rapport palpable avec les particularités de l'histoire d'Osiris, d'Isis & d'Horus. Ceux-ci suffiront à ceux qui voudront se donner la peine de les comparer & d'en faire l'application.

CHAPITRE VI.

Histoire de Typhon.

Diodore (*L. I. c. 2.*) fait naître Typhon des Titans. Plutarque (*De Iside & Osiride.*) le dit frère d'Osiris & d'Isis : quelques autres avancent qu'il naquit de la Terre, lorsque Junon irritée la frappa du pied ; que la crainte qu'il eut de Jupiter, le fit sauver en Egypte, ou ne pouvant supporter la chaleur du climat, il se précipita dans un lac où il périt. Hésiode nous en fait une peinture des plus affreuses (*Theog.*), qu'Appollodore semble avoir copiée. La Terre, disent-ils, outrée de fureur de ce que Jupiter avait foudroyé les Titans, se joignit avec le Tartare, & faisant un dernier effort, elle enfanta Typhon. Ce monstre épouvantable avait une grandeur & une force supérieure à tous les autres ensemble. Sa hauteur était si énorme, qu'il surpassait de beaucoup les plus hautes montagnes, & sa tête pénétrait jusqu'aux astres. Ses bras étendus touchaient de l'orient à



l'occident, & de ses mains sortaient cent dragons furieux, qui dardaient sans cesse leur langue à trois pointes. Des vipères sans nombre sortaient de ses jambes & de ses cuisses, & se repliant par différentes circonvolutions, s'étendaient sur toute la longueur de son corps, avec des sifflements si horribles, qu'ils étonnaient les plus intrépides. Sa bouche n'exhalait que des flammes ; ses yeux étaient des charbons ardents, avec une voix plus terrible que le tonnerre ; tantôt il meuglait comme un taureau, tantôt il mugissait comme un lion ; & quelquefois il aboyait comme un chien. Tout le haut de son corps était hérissé de plumes, & la partie inférieure était couverte d'écaillés. Tel était ce Typhon redoutable aux ; Dieux mêmes, qui osa lancer contre le Ciel des rochers & des montagnes, en faisant des hurlements affreux ; les Dieux en furent tellement épouvantés, que ne se croyant pas en sûreté dans le Ciel, ils se sauvèrent en Egypte, & se mirent à l'abri des poursuites de ce monstre, en s'y cachant sous la forme de divers animaux.

On a cherché à expliquer moralement, historiquement & physiquement ce que les anciens Auteurs ont dit de Typhon. Les applications qu'on en a faites ont été quelquefois assez heureuses ; mais il n'a jamais été possible aux Mythologues d'expliquer sa fable en entier dans le même système. Son mariage avec Echidna, le rendit père de divers monstres, dignes de leur origine, tels que la Gorgone, le Cerbère, l'Hydre de Lerne, le Sphinx, l'Aigle qui dévorait le malheureux Prométhée, les Dragons gardiens de la Toison d'or & du Jardin des Hespérides, &c.

Les Mythologues, pour se tirer de l'embarras où les jetait cette fable qui devenait pour eux un des mystères des plus obscurs de la Mythologie (M. l'Abbé Banier. *Mythol.* T. I. p. 468.), se sont avisés de dire que les Grecs & les Latins ignorants l'origine de cette fable, n'ont fait que l'obscurcir davantage, en voulant la transporter, selon leur coutume, de l'histoire d'Egypte dans la leur. Fondés sur les traditions, qu'ils avaient apprises par leur commerce avec les Egyptiens, ils firent de Typhon un monstre également horrible & bizarre, que la jalouse Junon avait fait sortir de terre pour se venger de Latone sa rivale.

Ce que nous en rapportent Diodore (*Liv. I.*) & Plutarque (*In Iside.*) n'est pas du goût de M. l'Abbé Banier ; sans doute parce qu'ils ne sont point en cela favorables à son système. Ces deux Auteurs, dit il (T. I. p. 468.), « n'ont pas laissé, selon le génie de leur nation, de mêler dans ce qu'ils rapportent plusieurs fictions ridicules ; & d'ailleurs peu exacts dans la chronologie, & ne sachant que fort confusément les premières histoires du monde renouvelé après le Déluge, au nombre desquelles est sans doute celle que M j'explique (de Typhon), ce sont des guides qu'il ne faut suivre qu'avec de grands ménagements. » Quoique M.



l'Abbé Banier ait raison de penser que ces Auteurs n'étaient pas au fait du fond de l'histoire de Typhon, il n'en est pas moins vrai qu'ils avaient recueilli ce qu'ils en disent, de la tradition conservée chez les Egyptiens. S'ils y ont mêlé quelques circonstances pour l'adapter aux fables, de leur pays, ils en ont conservé le fond, qui se trouve également fabuleux. En vain Gérard Vossius (*De Idol. 1. l. 26.*) prétend-il qu'Og, Roi de Basan, est le même que Typhon, sur la ressemblance des deux noms ; car, dit-il, celui de Typhon vient de *uro, scendo*, & celui de Og, signifie *ussit, ustulavit*. En vain M. Huet (*Demonst. Ev. prop.*) en fait-il le législateur des Hébreux, devenu odieux aux Egyptiens, par la perte de leurs fils aînés : M. l'Abbé Sevin n'a pas plus raison de le mettre à la place de Chus ; ni M. l'Abbé Banier à celle de Sebon, en suivant dans cette occasion le sentiment de Plutarque, qui s'appuie de l'autorité de Manethon. Il ne serait pas possible de concilier Plutarque avec lui-même. Bochart a mieux réussi (*Chan.*) que tous les Auteurs ci-dessus, en pensant que Typhon est le même qu'Encelade ; mais il a deviné sans savoir pourquoi, puisqu'il ignorait la raison qui engageait les Poètes à les nommer indifféremment l'un pour l'autre, & à les faire périr tous deux de la même manière. Les Poètes, bien mieux que les Historiens, nous ont conservé le vrai fond des fables, & les ont, à proprement parler, moins défigurées que les Historiens, parce qu'ils se contentaient de les rapporter, en les embellissant à la vérité quelquefois, mais sans s'embarrasser de discuter pourquoi, comment & dans quel temps ces choses avaient pu se faire ; au lieu que les Historiens, cherchant à les accommoder à l'histoire, en ont supprimé des traits, y ont mêlé leurs conjectures, ont quelquefois substitué d'autres noms, &c.

Mais enfin que conclure de tant de sentiments différents ? qu'il faut chercher ce que nous devons penser de Typhon dans les traits dont les Historiens, les Poètes & les Mythologues sont d'accord, où dans lesquels ils diffèrent peu. Les Poètes & les Mythologues disent tous de concert que Typhon fut précipité sous le mont Etna, & les Anciens qui n'ont pas placé là son tombeau, ont choisi pour cela des lieux Sulfureux, & connus par les feux souterrains, comme dans la Campanie, ou près du mont Vésuve, ainsi que le prétend Diodorc (*L. 4.*), ou dans les champs Phlégéens, comme le raconte Strabon (*L. 5.*), ou dans un lieu de l'Asie, d'où il sort de terre quelquefois de l'eau, d'autrefois du feu, au rapport de Pausanias (*In Arcad.*). En un mot, dans toutes les montagnes, & tous les autres lieux où il y avait des exhalaisons sulfureuses. Les Egyptiens racontaient enfin qu'il avait été foudroyé, & qu'il était péri dans un tourbillon de feu.

Rapprochons tout cela avec quelques circonstances de la vie de Typhon ; & à moins que de vouloir fermer opiniâtrement les yeux à la lumière, on sera obligé de convenir que toute l'histoire de ce prétendu Monstre n'est qu'une allégorie,



qui fait partie de celle que les Prêtres Egyptiens, ou Hermès lui-même avait inventées, pour voiler l'Art Sacerdotal ; puisque, suivant M. l'Abbé Banier même (*Mythol. T. I. p. 478.*), les Poètes & les Historiens Grecs & Latins nous ont conservé parmi leurs fables les plus absurdes, les traditions de l'Egypte, c'est à ces traditions primitives qu'il faut nous en tenir. Elles nous apprennent que Typhon était frère d'Osiris ; qu'il le persécuta jusqu'à le faire mourir de la façon dont nous l'avons dit ; qu'il fut ensuite vaincu par Isis, secourue par Horus ; & qu'il périt enfin par le feu. Les Historiens rapportent aussi que les Egyptiens avaient la Mer en abomination, parce qu'ils croyaient qu'elle était elle-même Typhon, & l'appelaient écume ou *salive de Typhon* (*Kirch. Obelis. Pamph. p. 155.*), noms qu'ils donnaient aussi au sel marin. Pythagore, instruit par les Egyptiens, disait que la Mer était une larme de Saturne. La raison qu'ils en avaient, était que la Mer, selon eux, était un principe de corruption, puisque le Nil qui leur procurait tant de biens, se viciait par son mélange avec elle. Ces traditions nous apprennent encore que Typhon fit périr Orus dans la Mer où il le précipita, & qu'Isis sa mère le ressuscita après l'en avoir retiré.

Nous avons dit qu'Osiris était le principe igné, doux & génératif que le Nature emploie dans la formation des mixtes ; & qu'Isis en était l'humide radical ; car il ne faut pas confondre l'un avec l'autre, puisqu'ils diffèrent entre eux comme la fumée & la flamme, la lumière & l'air, le soufre & le mercure. L'humeur radicale est dans les mixtes le siège & la nourriture du chaud inné, ou feu naturel & céleste, & devient comme le lien qui l'unie avec le corps élémentaire ; cette vertu ignée est comme la forme & l'âme du mixte. C'est pourquoi elle fait l'office de mâle, & l'humeur radicale fait, en tant qu'humide, la fonction de femelle ; ils sont donc comme frère & sœur, & leur réunion constitue la base du mixte. Mais ces mixtes ne sont pas composés de la seule humeur radicale ; dans leur formation, des parties homogènes, impures & terrestres se joignent à lui pour compléter le corps du mixtes ; & ces impuretés grossières & terrestres sont le principe de sa corruption, à cause de leur soufre combustible, âcre & corrosif, qui agit sans cesse sur le soufre pur & incombustible. Ces deux soufres ou feux sont donc deux frères, mais des frères ennemis ; & par la destruction journalière des individus, on a lieu de se convaincre que l'impur l'emporte sur le pur. Ce sont les deux principes bons & mauvais donc nous avons parlé dans les chapitres premier & second de ce livre.

Cela posé, il n'est pas difficile de concevoir pourquoi on faisait de Typhon un monstre effroyable, toujours disposé à faire du mal, & qui avait l'audace même de faire la guerre aux Dieux. Les métaux abondent en ce soufre impur & combustible, qui les ronge en les faisant tourner en rouille chacun dans son espèce. Les Dieux avaient donné leurs noms aux métaux ; & c'est pourquoi



Hérodote (*In Euterpe.*) dit que les Egyptiens ne comptaient d'abord que huit grands Dieux, c'est-à-dire, les sept métaux, & le principe dont ils étaient composés. Typhon était né de la terre, mais de la terre grossière, étant le principe de la corruption. Il fut la cause de la mort d'Osiris, parce que la corruption ne se fait que par la solution que nous avons expliquée en parlant de la mort de ce Prince. Les plumes qui couvraient la partie supérieure du corps de Typhon, & sa hauteur qui portait sa tête jusqu'aux nues, indiquent sa volatilité & sa sublimation en vapeurs. Ses cuisses, ses jambes couvertes d'écaillés & les serpents qui en sortent de tous côtés, sont le symbole de son aquosité corrompante & putréfactive. Le feu qu'il jette par la bouche, marque son adustibilité corrosive, & désigne sa fraternité prétendue avec Osiris, parce que celui-ci est un feu caché naturel & vivifiant, l'autre est un feu tyrannique & destructif. C'est pourquoi d'Espagnet l'appelle le tyran de *la Nature*, & le *fratricide* du feu naturel, ce qui convient parfaitement à Typhon. Les serpents sont chez les Philosophes l'hiéroglyphe ordinaire de la dissolution & de la putréfaction, aussi convient-on que Typhon ne diffère point du serpent Python, tué par Apollon. On sait aussi qu'Apollon & Horus étaient pris pour le même Dieu.

Ce Monstre ne se contenta pas d'avoir fait mourir son frère Osiris, il précipita aussi son neveu Horus dans la mer, après s'en être saisi par le secours d'une Reine d'Ethiopie. On ne pouvait désigner plus clairement la résolution en eau de l'Horus ou l'Apollon Philosophique, qu'en le disant précipité dans la mer ; la noirceur qui est la marque de la solution parfaite, & de la putréfaction appelée *mort* par les Adeptes, se voit dans cette Reine d'Ethiopie. Cette matière corrompue & putréfiée est précisément cette écume ou salive de Typhon, dans laquelle Orus fut précipité & submergé. Elle est véritablement une larme de Saturne, puisque la couleur noire est le Saturne Philosophique. Isis ressuscita enfin Horus ; c'est-à-dire, que l'Apollon Philosophique, après avoir été dissous, putréfié & devenu noir, passa de la noirceur à la blancheur appelée résurrection & vie, dans le style Hermétique. Le père & la mère se réunirent alors ensemble pour combattre Typhon, ou la corruption, & après l'avoir vaincu ils régnèrent glorieusement, d'abord la mère ou Isis, c'est-à-dire, la blancheur, & après elle Orus son fils, ou la rougeur. Sans recourir à tant d'explications, les seuls tombeaux supposés de Typhon nous font entendre ce qu'on pensait de ce Monstre, père de tant d'autres, que nous expliquerons dans les chapitres qui les concernent. Les uns disent que Typhon se jeta dans un marais où il périt ; d'autres qu'il fut foudroyé par Jupiter, & qu'il périt par le feu. Ces deux genres de mort sont bien différents ; & il n'y a que la Chymie Hermétique qui puisse accorder cette contradiction ; Typhon y périt en effet, & par l'eau & par le feu en



même temps : car l'eau Philosophique, ou le menstrue fétide, ou la mer des Philosophes, qui n'est qu'une même eau formée par la dissolution de la matière, est aussi un marais, puisque étant enfermée dans le vase elle n'a point de cours. Cette eau est un vrai feu, disent presque tous les Philosophes, puisqu'elle brûle avec bien plus de force & d'activité que ne fait le feu élémentaire. Les *Chymistes brûlent avec le feu, & nous brûlons avec l'eau*, disent Raymond Lulle & Riplée. *Notre eau est un feu*, ajoute ce dernier (12 Port.) , *qui brûle & tourmente les corps bien plus que le feu d'enfer*. Quand on dit que Jupiter le foudroya, c'est que la couleur grise ou le Jupiter des Philosophes est le premier Dieu Chymique qui triomphe des Titans, ou qui sort victorieux de la noirceur & de la corruption. Alors le feu naturel de la pierre commence à dominer. Horus vient au secours de sa mère, & Typhon demeure vaincu. Il suffit de comparer l'histoire, ou plutôt, la fable de Python avec celle de Typhon, pour voir clairement que les explications que je viens de donner expriment la véritable intention de celui qui a inventé ces allégories. En effet, le Serpent Python naît dans la boue & le limon, & Typhon naquit de la terre ; le premier périt dans la fange même qui le vit naître, après avoir combattu contre Apollon ; le second meurt, dit-on, dans un marais, après avoir fait la guerre aux Dieux, & particulièrement à Horus qui est le même qu'Apollon, & par lequel il fut vaincu. Ces faits ne demandent point d'explications.

CHAPITRE VII.

Harpocrate.

Il n'y a qu'un sentiment dans tous les Auteurs au Sujet Harpocrate pris pour le Dieu du silence ; il est vrai que dans tous les monuments où il est représenté, son attitude est de porter le doigt sur la bouche, pour marquer, dit Plutarque (*De Isir. & Osir.*) que les hommes qui connaissaient les Dieux, dans les temples desquels Harpocrate était placé, ne devaient pas en parler témérairement. Cette attitude le distingue de tous les autres Dieux de l'Egypte, avec lesquels il a souvent quelque rapport par les symboles dont il est accompagné. De là vient que beaucoup d'Auteurs l'ont confondu avec Horus, & l'on dit fils d'Isis & d'Osiris. Dans tous les temples d'Isis & de Sérapis on voyait une autre idole portant le doigt sur la bouche, & cette idole est sans doute celle dont parle S. Augustin (*De Civ. Dei. 1. 18.c.5.*) d'après Varron, qui disait qu'il y avait une loi en Egypte pour défendre sous peine de la vie, de dire que ces Dieux avaient été des hommes. Cette idole ne pouvoir être qu'Harpocrate, qu'Ausone appelle *Sigaleon*.

En confondant Horus avec Harpocrate on s'est trouvé dans la nécessité de dire



qu'ils étaient l'un & l'autre des symboles du Soleil ; & à dire le vrai quelques figures d'Harpocrate ornées de rayons, ou assises sur le lotus, ou qui portent un arc & une trousse ou carquois, ont donné lieu à cette erreur. Dans ce cas-là il faudrait dire que les Egyptiens avaient de la discrétion du Soleil une toute autre idée que n'en avaient les Grecs. Si Harpocrate était le Dieu du silence, & était en même temps le symbole du Soleil chez les premiers, il ne pouvait être l'un & l'autre chez les seconds ; puisqu'Apollon ou le Soleil, selon les Grecs, ne put garder le secret sur l'adultère de Mars & de Vénus. Ils avaient cependant les uns & les autres la même idée d'Harpocrate, & le regardaient comme le Dieu du secret qui se conserve dans le silence, & s'évanouit par la révélation. Harpocrate par conséquent n'était pas le symbole du Soleil, mais les hiéroglyphes, dont on accompagnait sa figure, avaient un rapport symbolique avec le Soleil ; c'est-à-dire, le Soleil Philosophique donc Horus était aussi un hiéroglyphe.

Les Auteurs qui nous apprennent qu'Harpocrate était fils d'Issis & d'Osiris, disent vrai, parce qu'ils le tenaient des Prêtres d'Egypte ; mais ces Auteurs prenaient cette génération dans le sens naturel, au lieu que les Prêtres Philosophes le disaient dans un sens allégorique. puisque tous les Grecs & les Latins étaient convaincus que ces Prêtres mêlaient toujours du mystérieux dans leurs paroles, leurs gestes, leurs actions, leurs histoires & leurs figures, qu'on regardait toutes comme des symboles, il est surprenant que ces Auteurs aient pris à la lettre tant de choses qu'ils nous rapportent des Egyptiens. Leurs témoignages propres les condamnent à cet égard. Nos Mythologues & nos Antiquaires auraient dû faire cette attention. Le secret donc Harpocrate était le Dieu, était à la vérité le secret en général que l'on doit garder sur tout ce qui nous est confié. Mais les attributs Harpocrate nous indiquent l'objet du secret particulier donc il était question chez les Prêtres d'Egypte. Isis, Osiris, Horus, ou plutôt ce qu'ils représentaient symboliquement, étaient l'objet de ce secret. Ils en furent la matière; ils en fournirent le sujet, ils le firent naître ; il tirait donc son existence d'eux ; & l'on pouvait dire par conséquent qu'Harpocrate était fils d'Isis & d'Osiris.

Si, comme l'a prétendu prouver l'illustre M. Cuper dans son Traité sur Harpocrate, on ne doit regarder ce Dieu que comme une même personne avec Orus, pourquoi tous les Anciens les distinguaient-ils ? pourquoi Orus n'a-t-il jamais passé pour Dieu du silence ? & pourquoi ne le voit-on dans aucun monument représenté de la même manière & avec les mêmes symboles ? Je n'y vois qu'une seule ressemblance ; c'est que l'un & l'autre se trouvent sous la figure d'un enfant ; mais encore différent-ils, en ce qu'Orus est presque toujours emmailloté, ou sur les genoux d'Isis qui l'allaité ; au lieu qu'Harpocrate est très souvent un jeune homme, & même un homme fait.



Le chat-huant, le chien, le serpent ne furent jamais des symboles donnés à Orus ; & tout ce qu'ils pourraient avoir de commun sont les rayons qu'on a mis autour de la tête d'Harpocrate, & la corne d'abondance, tels qu'on en voit plusieurs dans l'Antiquité expliquée de Dom Bernard de Montfaucon. Mais il est bon de remarquer que jamais Harpocrate ne se trouve représenté la tête rayonnante. Sans qu'on y ait joint quelque autre symbole. Quoi qu'il en soit, le serpent, le chat-huant & le chien sont tous des symboles qui conviennent parfaitement au Dieu du secret, & nullement à Orus pris pour le Soleil. Le chat-huant était l'oiseau de Minerve, Déesse de la sagesse : le serpent fut toujours un symbole de prudence, & le chien un symbole de fidélité. Je laisse au Lecteur à en faire l'application.

Les autres symboles donnés à Harpocrate, signifiaient l'objet même du secret qu'il recommandait en mettant le doigt sur la bouche ; c'est-à-dire, l'or ou le Soleil Hermétique, par la fleur de lotus sur lequel on le trouve quelquefois assis, ou qu'il porte sur la tête, par les rayons dont sa tête est environnée, & enfin par la corne d'abondance qu'il tient ; puisque le résultat du grand œuvre ou l'élixir Philosophique est la vraie corne d'Amalthée, étant la source des richesses & de la santé.

Plutarque a raison de dire qu'Harpocrate était placé à l'entrée des temples, pour avertir ceux qui connaissaient quels étaient ces Dieux, de n'en pas parler témérairement ; cela ne regardait donc pas le peuple, qui prenait à la lettre ce que l'on racontait de ces Dieux, & qui ignorait par conséquent de quoi il s'agissait. Les Prêtres avaient toujours le Dieu du silence devant les yeux, pour leur rappeler qu'il fallait se donner de garde de divulguer le secret qui leur était confié. On les y obligeait d'ailleurs sous peine de la vie, & il y avait de la prudence à faire cette loi. L'Egypte aurait couru de grands dangers si les autres Nations avaient été informées avec certitude que les Prêtres Egyptiens possédaient le secret de faire de l'or, & de guérir toutes les maladies qui affligent le corps humain. Ils auraient eu des guerres sanglantes à soutenir. Jamais la paix n'y aurait fait sentir ses douceurs. Les Prêtres même auraient été exposés à perdre la vie de la part des Rois en divulguant le secret, & de la part de ceux du peuple à qui ils auraient refusé de le dire, quand on les aurait pressés de le faire. On sentait d'ailleurs les conséquences d'une semblable révélation qui seraient devenues extrêmement fâcheuses pour l'Etat même. Il n'y aurait plus eu de subordination, plus de société ; tout l'ordre aurait été bouleversé. Ces raisons bien réfléchies ont dans tous les temps fait une si grande impression sur les Philosophes Hermétiques, que tous les Anciens n'ont pas même voulu déclarer quel était l'objet de leurs allégories & des fables qu'ils inventaient. Nous avons encore une grande quantité d'ouvrages où le grand



œuvre est décrit énigmatiquement, ou allégoriquement ; ces ouvrages sont entre les mains de tout le monde, & les seuls Philosophes Hermétiques y lisent dans le sens de l'Auteur, pendant que les autres ne s'avisent même pas de le soupçonner. De-là tant de Saumaises ont épuisé leur érudition pour y faire des commentaires qui ne satisfont point les gens sensés, parce qu'ils sentent bien que tous les sens qu'on leur présente sont forcés. Il faut juger de même de presque tous les anciens Auteurs qui nous parlent du culte des Dieux de l'Égypte. Ils ne nous parlent que d'après le peuple qui n'était pas au fait. Ceux même, comme Hérodote & Diodore de Sicile, qui avaient interrogé les Prêtres, & qui parlent d'après leurs réponses, ne nous donnent pas plus d'éclaircissements. Les Prêtres leur donnaient le change, comme ils le donnaient au peuple ; on rapporte même qu'un Prêtre Egyptien, nommé Léon, en usa de cette manière envers Alexandre, qui voulait se faire expliquer la Religion d'Égypte. Il répondit que les Dieux que le peuple adorait n'étaient que des anciens Rois d'Égypte, hommes mortels comme les autres hommes. Alexandre le crut comme on le lui disait, & le manda, dit-on, à sa mère Olympias, en lui recommandant de jeter sa lettre au feu, afin que le peuple de la Grèce, qui adorait les mêmes Dieux, n'en fût pas instruit, & que la crainte qu'on lui avait inculquée de ces Dieux, le retînt dans l'ordre & la subordination.

Ceux qui avaient fait les lois pour la succession au trône, avaient eu par toutes les raisons que nous avons déduites, la sage précaution d'obvier à tous ces désordres en ordonnant que les Rois seraient pris du nombre des Prêtres, qui ne communiquaient ce secret qu'à ceux de leurs enfants, & aux autres seulement, Prêtres comme eux, ou qui en seraient Jugés dignes après une longue épreuve. C'est encore ce qui les engageait à défendre l'entrée de l'Égypte aux étrangers pendant si longtemps, ou à les obliger par affronts & par les dangers qu'ils couraient pour leur vie, d'en sortir, lorsqu'ils y avaient pénétré. Psammetichus fut le premier Roi qui permit le commerce de ses sujets avec les étrangers ; & dès ce temps-là quelques Grecs, désireux de s'instruire, se transportèrent en Égypte, où après les épreuves requises ils furent initiés dans les mystères d'Isis, & les portèrent dans leur patrie sous l'ombre des fables & des allégories imitées de celles des Egyptiens. C'est ce que firent aussi quelques Prêtres d'Égypte, qui à la tête de plusieurs colonies furent s'établir hors de leur pays ; mais tous gardèrent scrupuleusement le secret qui leur était confié, & sans en changer l'objet, ils varièrent les histoires sous lesquelles ils le voilaient. De-là sont venues toutes les fables de la Grèce & d'ailleurs, comme nous le ferons voir dans les livres suivants.

Le secret fut toujours l'apanage du sage, & Salomon nous apprend qu'on ne doit pas révéler la sagesse à ceux qui en peuvent faire un mauvais usage, ou qui



ne sont pas propres à la garder avec prudence & discrétion. C'est pourquoi tous les Anciens ne parlaient que par énigmes, par paraboles, par symboles, par hiéroglyphes, &c afin que les Sages seuls pussent y comprendre quelque chose.

CHAPITRE VIII.

Anubis.

Diodore de Sicile (*Lib. I.*) dit qu'Anubis fut un de ceux qui accompagnèrent Osiris dans son expédition des Indes ; qu'il était fils de ce même Osiris ; qu'il portait pour habillement de guerre une peau de chien, & qu'il était, suivant l'interprétation de M. l'Abbé Banier (*Mythol. T.I. p. 496.*), Capitaine des Gardes de ce Prince. Le premier de ces Auteurs rapporte ce qu'il avait appris en Egypte, & dit vrai; mais le second a tort d'accuser la Mythologie Grecque d'avoir confondu *Anubis avec Mercure Trimégiste, si célèbre en Egypte par ces belles découvertes, par l'invention des caractères, & par le nombre prodigieux de livres qu'il composa sur toutes sortes de sciences.* Ceux qui transportent la Mythologie des Egyptiens chez les Grecs, tels que Musée, Orphée, Mélampe, Eumolpe, Homère, &c. ne s'écartèrent point des idées des Egyptiens, & ne confondirent jamais Anubis avec Trimégiste, mais avec un autre Mercure inconnu à M. l'Abbé Banier, au moins dans le sens que ces promulgateurs de la Mythologie en avaient. Le peu de connaissance qu'on avait de ce Mercure, qui accompagna en effet Osiris dans son voyage, a occasionné les faux raisonnements que la plupart des Auteurs ont faits sur Anubis ; ce n'est donc pas sur leur témoignage qu'il faut établir ses conjectures, & fonder ses jugements. Le P. Kircher (*Obelisc. Pamph. p. 292.*), est un de ceux qui a mal à propos confondu avec le ton décisif qui lui est ordinaire, Mercure Trimégiste avec Anubis, & qui s'est persuadé faussement que les Egyptiens le représentaient sous la figure d'Anubis. *Unde posterum virum tam admirandâ scientiâ præditum inter Deos relatum divinis honoribus coluerunt, eum Anubin vacantes, hoc est, canem, ob admirabilem hujus in rébus, quâ inveniendis, qua investigarnis sagacitatem :* il a été sans doute trompé par les explications des hiéroglyphes Egyptiens, données par Horapollo (*Liv. I. Explicat. 39.*), qui dit que le chien était le symbole d'un Ministre, d'un Conseiller, d'un Secrétaire d'Etat, d'un Prophète, d'un Savant, &c. Plutarque peut aussi avoir contribué à tromper nos Mythologues, en donnant à ce Dieu le nom d'*Herm-Anubis*, qui signifie Mercure Anubis. Apulée aurait cependant pu les tirer d'erreur, s'ils avaient fait réflexion sur la description qu'il en fait en ces termes: « Anubis est l'interprète des Dieux du Ciel, & de ceux de l'enfer. Il a la face tantôt noire, tantôt de couleur d'or. Il tient élevée sa grande tête de chien, portant de la main gauche un caducée, & de la droite une palme verte, qu'il semble agiter. » Un Antique, que Boissard nous a conservé, que l'on trouve



aussi dans le P. Kircher (*Loc. cit. p. 294.*), dans l'Antiquité expliquée de Dom de Montfaucon, T, II. P. II. p. 314 & ailleurs, & suivant l'inscription, dédiée par un grand Prêtre, nommé Isias, montre clairement ce que les Egyptiens entendaient par Anubis. Cet Isias dédie cet hiéroglyphe *aux Dieux frères*, & dit que ces Dieux, c'est-à-dire, Sérapis ou Osiris, Apis & Anubis sont les *Dieux synthrônes de l'Égypte*, ou participants au même trône en Égypte. Isias montre par cette inscription qu'il était plus au fait de la nature de ces Dieux & de leur généalogie, que ne l'étaient beaucoup d'anciens Auteurs Grecs & Latins, & que ne le sont encore aujourd'hui nos Mythologues. La fraternité de ces trois Dieux sape les fondements de toutes leurs explications ; elle contredit Plutarque, qui croit qu'Anubis était fils de Nephté, qui en accoucha, selon lui, avant terme, par la terreur qu'elle eut de Typhon son mari, & que ce fut lui qui, quoique encore fort jeune, apprit à Isis sa tante la première nouvelle de la mort d'Osiris. Elle ne s'accorde pas avec Diodore, qui fait Anubis fils d'Osiris. Mais si nos Mythologues pénétraient dans les idées d'Isias, ils verraient bientôt que ces contradictions ne sont qu'apparentes, & que ces trois Auteurs parlent réellement d'un seul & unique sujet, quoiqu'ils s'expriment diversement. Diodore & Plutarque rapportent les traditions Egyptiennes, telles qu'ils les avaient apprises sans savoir ce qu'elles signifiaient, au lieu qu'Isias était instruit des mystères qu'elles renfermaient. On en jugera par l'explication suivante.

Il y avait deux Mercures en Égypte, l'un surnommé Trimégiste, inventeur des hiéroglyphes des Dieux de l'Égypte, c'est-à-dire, des Dieux fabriqués par les hommes, & qui faisaient l'objet de l'Art Sacerdotal ; l'autre Mercure appelé Anubis, qui était un de ces Dieux, en vue desquels ces hiéroglyphes furent inventés. L'un & l'autre de ces Mercures furent donnés pour conseil à Isis ; Trimégiste pour gouverner extérieurement, & Anubis pour le gouvernement intérieur. Mais comment cela put-il se faire, dira-t-on, puisque Diodore rapporte qu'Anubis accompagna Osiris dans son expédition ? Voici le moyen d'accorder ces contradictions ; & l'on verra qu'Anubis est fils, de même que frère d'Osiris.

Nous avons dit qu'Osiris & Isis étaient le symbole de la matière de l'Art Hermétique ; que l'un représentait le feu de la Nature, le principe igné & générant, le mâle & l'agent ; que l'autre ou Isis signifiait l'humeur radicale, la terre, ou la matrice & le siège de ce feu, le principe passif ou la femelle ; & que tous deux ne formaient qu'un même sujet composé de ces deux substances. Osiris était le même que Sérapis ou, Amun, que quelques-uns disent Amon & Ammon, représenté par une tête de Bélier, ou avec des cornes de Bélier ; parce que cet animal, suivant les Auteurs (*Kirch. Obél. Pamph. p. 295.*) cités par le P. Kircher, est d'une nature chaude & humide. On voyait Isis avec une tête de



Taureau, parce qu'elle était prise pour la Lune, dont le croissant est représenté par les cornes de cet animal ; & que d'ailleurs il est pesant & terrestre. Anubis dans l'Antique de Boissart, se trouve placé encre Sérapis & Apis, pour faire entendre qu'il est composé des deux, ou qu'il en vient ; il est donc fils d'Osiris & d'Isis, & voici comment. Cette matière de l'Art Sacerdotal, mise dans le vase, se dissout en eau mercurielle ; cette eau forme le Mercure Philosophique ou Anubis. Plutarque dit que, quoique fort jeune, il fut le premier qui annonça à Isis la mort d'Osiris, parce que ce Mercure ne paraît qu'après la dissolution & la putréfaction désignées par la mort de ce Prince. Et comme Typhon & Nephté sont les principes de destruction & les causes de cette dissolution, on dit qu'Anubis est fils de ce monstre & de sa femme. Voilà donc Anubis fils d'Osiris & d'Isis en réalité, & né d'eux générativement. Typhon & Nephté sont aussi ses père & mère, mais seulement comme causes occasionnelles. Raymond Lulle s'exprime dans ce sens-là (*Vade mecum.*) , lorsqu'il dit : *Mon fils, notre enfant a deux pères & deux mères. Cette eau est appelée eau de la sagesse, parce qu'elle est toute or & argent, & elle en réside l'esprit de la quintessence qui fait tout, & sans elle on ne peut rien faire.* Ce feu, cette terre, & cette eau qui se trouvent dans cette même matière de l'œuvre, sont frères comme les éléments le sont entre eux, ce qui fait qu'Isis les appelle de ce nom. Il dit aussi qu'ils sont Dieux synthrones de l'Egypte, ou des Dieux également révéérés par les Egyptiens, participants au même trône & au même honneur, pour nous faire entendre que les trois ne sont qu'un, & qu'ils ne signifient que la même chose, quoiqu'ils aient différents noms. Cette unité ou ces trois principes qui se réunifient pour ne faire qu'un tout, est déclare palpablement par le triangle qui se voit dans ce monument.

Ayant dit ce que c'est qu'Anubis, on devine aisément comment il put accompagner Osiris dans son voyage, puisque le Mercure Philosophique est toujours dans le vase ; qu'il passe par le noir ou l'Ethiopie, le blanc, &c. ; on a vu le reste dans le chapitre d'Osiris. Quant à la tête de chien qu'on donne à Anubis, nous avons vu que les Egyptiens prenaient le chien pour symbole d'un Ministre d'Etat ; ce qui convient très bien au Mercure des Philosophes, puisque c'est lui qui conduit tout l'intérieure de l'œuvre. Le caducée seul le fait connaître pour Mercure ; la face tantôt noire, tantôt de couleur d'or que lui donne Apulée, n'indique-t-elle pas clairement les couleurs de l'œuvre ? Le texte de Raymond Lulle que nous avons cité, fait voir que Osiris, Isis & Anubis, ou Sérapis, Apis & Anubis sont renfermés dans un même sujet, puisque Osiris, symbole du Soleil, & Isis, symbole de la Lune, se trouvent dans l'eau mercurielle ; car les Philosophes appellent indifféremment Soleil ou or leur soufre parfait au rouge, & Lune ou argent, leur matière fixée à blancheur. Le crocodile, animal amphibie, sur lequel Isias a fait représenter Anubis debout,



désigne que Mercure ou le Dieu Anubis est composé ou naît de la terre & de l'eau ; & afin qu'on ne s'y méprît pas, il a fait mettre auprès un préséricule & une patère, qui sont des vases où l'on met de l'eau ou d'autres liqueurs. Le ballot que le P. Kircher n'a pas expliqué, & que D. de Montfaucon prend pour un *coussin bandée* en avouant qu'il n'en sait pas l'usage, signifie le commerce qui se fait par le moyen de l'or, dont le globe qu'Anubis porte à la main droite est le symbole. On voit assez souvent le globe dans les hiéroglyphes Egyptiens, parce qu'ils avaient l'Art Sacerdotal pour objet. lorsque ce globe est joint à une croix, c'est pour faire voir que l'or est composé des quatre éléments si bien combinés qu'ils ne se détruisent point l'un, & l'autre. Quand le globe est ailé, c'est l'or qu'il faut volatiliser pour parvenir à lui donner la vertu transmutative. Un globe environné d'un serpent, ou un serpent appuyé sur un globe, est un signe de la putréfaction par laquelle il doit passer avant d'être volatilité. On le trouve même quelquefois ailé, avec un serpent attaché au-dessous (*Kirch. Obel. Pamph. p. 399.*), & alors il désigne la putréfaction, & la volatilisation qui en est une suite. Mais il faut faire attention que je parle de l'or Philosophique, ou Soleil Hermétique, je crois devoir faire cette observation, crainte que quelque souffleur n'en prenne occasion de chercher par les eaux fortes ou quelques dissolvants semblables, le moyen de distiller l'or commun, & ne s' imagine avoir touché au but quand il fera parvenu à les faire passer ensemble dans le récipient.

CHAPITRE IX.

Canope.

Les Mythologues ont hasardé bien des conjectures physiques, astronomiques & morales sur les Canopes ; il s'en trouve même d'assez ingénieuses : mais on n'est pas plus éclairci après cela, & chacun a tourné l'allégorie du côté qui frappait le plus son imagination, sans néanmoins qu'aucun ait touché le but que s'étaient proposé les Egyptiens dans l'invention & les représentations du Dieu Canope. S'ils avaient suivi mon système, ils n'auraient pas eu besoin de se mettre l'esprit si fort à la torture, pour deviner ce que pouvait signifier ce Dieu cruche. Il ne leur aurait fallu que des yeux, & ils n'auraient pas perdu leur temps à subtiliser en vain. Qu'on montre à un Philosophe Hermétique un Canope, il n'hésitera pas à dire ce que c'est, n'eût-il jamais entendu parler du Canope d'Egypte, ni des hiéroglyphes donc ils sont couverts ; parce qu'il y reconnaîtra une représentation symbolique de tout ce qui est nécessaire à l'œuvre des Sages. En effet, ce Dieu n'est-il pas toujours représenté dans les monuments Egyptiens sous la forme d'un vase surmonté d'une tête d'homme ou de femme, toujours coiffée, & la coiffure serrée d'un bandeau, à peu près



comme on coiffe une bouteille, pour empêcher la liqueur de s'évaporer, ou de s'évaporer ? Faut-il donc être un Œdipe pour deviner une chose qui se manifeste par elle-même ? Un Canope n'est autre chose que la représentation du vase dans lequel on met la matière de l'Art Sacerdotal ; le col du vase est désigné par celui de la figure humaine ; la tête & la coiffure montre la manière dont il doit être scellé, & les hiéroglyphes dont sa superficie est remplie, annoncent aux spectateurs les choses que ce vase contient, & les différents changements de formes, de couleurs & de manières d'être de la matière. « Le vase de l'Art, dit d'Espagnet (*Can. 113.*), doit être de forme ronde ou ovale, ayant un col de la hauteur d'une palme ou davantage, l'entrée sera étroite. Les Philosophes en ont fait un mystère, & lui ont donné divers noms. Ils l'ont appelé cucurbite, ou vase aveugle, parce qu'on lui ferme l'œil avec le sceau Hermétique, pour empêcher que rien d'étranger ne s'y introduise, & que les esprits ne s'en évaporent. »

Les Mythologues se sont persuadé mal à propos que le Dieu Canope était uniquement l'hiéroglyphe de l'élément de l'eau. Ceux qui sont percés de petits trous, ou qui ont des mamelles par lesquels l'eau s'écoule, ont été faits à l'imitation des Canopes, non pour représenter simplement l'élément de l'eau ; mais pour indiquer que l'eau mercurielle des Philosophes contenue dans les Canopes, est le principe humide & fécondant de la Nature. C'est de cette eau que l'on parlait, quand on dit à Plutarque que Canope avait été le pilote du vaisseau d'Osiris ; parce que l'eau mercurielle conduit & gouverne tout ce qui se passe dans l'intérieur du vase. La morsure d'un serpent, dont Canope fut atteint, marque la putréfaction du mercure, & la mort qui s'ensuivit indique la fixation de cette substance volatile. Tout cela est très bien signifié par les hiéroglyphes des Canopes. Comme je les ai déjà expliqués pour la plupart dans les chapitres précédents, le Lecteur pourra y avoir recours. Quant aux animaux, nous en parlerons dans la suite.

A une des embouchures du Nil était une ville du nom Canope, où ce Dieu avait un temple superbe. S. Clément d'Alexandrie (*Strom, 1. 6.*) dit qu'il y avait dans cette ville une Académie des sciences la plus célèbre de toute l'Égypte : qu'on y apprenait toute la Théologie Égyptienne, les Lettres hiéroglyphiques ; qu'on y initiait les Prêtres dans les mystères Sacrés, & qu'il n'y avait pas un autre lieu où on les expliquât avec plus d'attention & d'exactitude ; c'est pour cette raison que les Grecs y faisaient de si fréquents voyages. Sans doute qu'en donnant des instructions sur le Dieu Canope, on se trouvait dans la nécessité d'expliquer en même temps tous les mystères voilés sous l'ombre des hiéroglyphes, dont la superficie de ce Dieu était remplie ; au lieu que dans les autres villes où l'on adorait Osiris & Isis, &c. on ne se trouvait que dans le cas de faire l'histoire que



du Dieu ou de la Déesse qui y étaient révéérés en particulier.

Voilà les principaux Dieux de l’Egypte, dans lesquels on comprend tous les autres. Hérodote (*L. 2.*) nomme aussi Pan comme le plus ancien de tous les Dieux de ce pays ; & dit qu’en langue Egyptienne on le nommait Mondes. Diodore (*L.1.p. 16.*) nous assure qu’il était en si grande vénération dans ce pays-là, qu’on voyait sa statue dans tous les temples, & qu’il fût un de ceux qui accompagnèrent Osiris dans son expédition des Indes. Mais comme ce Dieu n’indique autre chose que le principe générant de tout, & qu’on le confond en conséquence avec Osiris, je n’en dirai rien de plus. Nous dirons ces deux mots de Sérapis dans la troisième section. On décerna aussi les honneurs du culte à Saturne, Vulcain, Jupiter, Mercure, Hercule, &c. Nous en traiterons dans les livres suivants, lorsque nous expliquerons la Mythologie des Grecs.

SECTION SECONDE.

Rois d’Egypte et Monuments élevés dans ce pays-là.

L’histoire ne nous apprend Sur les premiers Rois d’Egypte, rien de plus certain que sur ceux de la Grèce & des autres Nations. La Royauté n’était pas héréditaire chez les Egyptiens, suivant Diodore. Ils élisaient pour Rois ceux qui s’étaient rendus recommandables, soit par l’invention de quelques arts utiles, soit par leurs bienfaits envers le peuple. Le premier dans ce genre, si nous en voulons croire les Arabes, fut *Hanuch* ; le même qu’*Henoc* fils de Jared, qui fut aussi nommé *Idris* ou *Idaris*, & que le P. Kircher dit (*Ædip. Ægypt. T. I.p. 66. & suiv.*) être le même qu’Osiris, sur le témoignage d’Abenéphi & de quelques autres Arabes. Mais sans nous amuser à discuter si ces Arabes & Manéthon I. ou le Sybennite disent la vérité pour ce qui a précédé le Déluge, c’est de cette époque remarquable que nous devons dater. Plusieurs Auteurs sont même persuadés que Manéthon, qui était Prêtre d’Egypte, n’a formé ses Dynasties, & n’a écrit beaucoup d’autres choses que conformément aux tables qui avaient été inventées & divulguées longtemps avant lui. Ce sentiment est d’autant mieux fondé, que ces fables contenaient l’histoire de la succession prétendue des Rois du pays, pour cacher leur véritable objet, dont les Prêtres faisaient un mystère, & un secret qu’il leur était défendu de révéler sous peine de la vie. Manéthon, comme Prêtre, fut donc obligé d’écrire conformément à ce que l’on débitait au peuple. Mais le secret auquel il était tenu, ne l’obligeant pas à défigurer ce qu’il y avait de vrai dans l’histoire, il a bien pu nous le conserver au moins en partie.

La discussion de la succession des Rois d’Egypte m’entraînerait dans une dissertation qui n’entre point dans le plan que je me suis proposé. Je laisse ce soin à ceux qui veulent entreprendre l’histoire de ce pays-là. Il suffit, pour



remplir mon objet, de rapporter les Rois que les Auteurs citent comme ayant laissé des monuments qui prouvent que l'Art Sacerdotal ou Hermétique était connu & en vigueur dans l'Égypte.

Le premier qui s'y établit après le Déluge fut Cham, fils de Noé, qui, suivant Abénéphi (*Kirch. loc. cit. p. 85.*), fut nommé Zoroastre & Osiris, c'est-à-dire, *feu répandu dans toute la Nature*. A Cham succéda Mesraïm. La chronique d'Alexandre (*L. 1.*) donne le surnom de Zoroastre à celui-ci, & Opmeclus le nomme Osiris. Le portrait que les Auteurs font de Cham & de Mesraïm ou Misraïm, est celui d'un Prince idolâtre, sacrilège, adonné à toutes sortes de vices & de débauches, & ne peut convenir à Osiris, qui n'était occupé qu'à remettre le vrai culte de Dieu en vigueur, à faire fleurir la Religion & les Arts, & à rendre ses peuples heureux sous la conduite prudente, sage & religieuse de l'incomparable Hermès Trimégiste. Ce seul contraste devrait faire abandonner l'opinion de ceux qui soutiennent que Cham, ou Misraïm son fils étaient les mêmes qu'Osiris, Il est bien plus naturel de penser que le prétendu Zoroastre ou Osiris, qui signifient feu caché ou, feu répandu dans tout l'Univers, n'eut jamais d'autre Royauté que l'empire de la Nature, que de regarder ce nom comme surnom d'un homme, fût-il Roi, puisqu'il ne saurait même convenir à toute l'humanité réunie.

La chronique d'Alexandrie fait Mercure successeur de Misraïm, & dit qu'il régna 35 ans ; elle ajoute qu'il quitta l'Italie pour se rendre en Égypte, où il philosophait sous un habit tressé d'or ; qu'il y enseigna une infinité de choses, que les Égyptiens le proclamèrent Dieu, & l'appelaient le Dieu d'or, à cause des grandes richesses qu'il leur procurait. Plutarque (*De Iside & Osiride.*) donne à Mercure 38 ans de règne. C'est sans doute ce même Mercure qui, suivant Diodore, fut donné pour conseil à Isis.

Mais si les choses sont ainsi, où placera-t-on le règne des Dieux ? Si Vulcain, le Soleil, Jupiter, Saturne, &c. ont été Rois d'Égypte, & que chacun n'ait pas régné moins de douze cents ans, comme nous l'avons dit ci-devant ; il n'est pas possible de concilier tout cela, quand même on dirait que ces noms des Dieux n'étaient que des surnoms donnés à de véritables Rois. La chose deviendra encore moins vraisemblable, si l'on veut s'en rapporter à la chronique d'Alexandrie, qui donne Vulcain pour successeur à Mercure, & le Soleil pour successeur à Vulcain. Après le Soleil elle met Sosin, ou Sothin, ou Sochin. Après Sosin, Osiris, puis Horus, ensuite Thulen, qui pourrait être le même qu'Eusebe nomme Thuois, & Hérodote Thonis. Diodore bouleverse tout l'ordre de cette prétendue succession ; & la confusion qui naît de-là, forme un labyrinthe de difficultés donc il n'est pas possible de se tirer. Mais enfin il faut s'en tenir à



quelque chose; c'est pourquoi nous dirons avec Hérodote & Diodore (*Diod. 1. l.p.2.c.1.*), que le premier Roi qui régna en Egypte après les Dieux, fut un homme appelé Ménas ou Mènes, qui apprit aux peuples le culte des Dieux & les cérémonies qu'on devait y observer.

Ainsi commença donc le règne des hommes en Egypte, qui dura, suivant quelques-uns, jusqu'à la cent quatre-vingtième Olympiade, temps auquel Diodore fut en Egypte, & auquel régnait Ptolémée IX, surnommé Denis.

Ménas donna aux Egyptiens des lois par écrit, qu'il disait avoir promulguées par ordre de Mercure, comme le principe & la cause de leur bonheur. On voit que Mercure se trouve partout, soit pendant le règne des Dieux que les Auteurs font durer un peu moins de huit mille ans, & donc le dernier fut Horus, soit pendant le règne des hommes, qui commença à Ménas ; d'où l'on doit conclure, contre le sentiment du P. Kircher (*Cedip. T. I. p. 93.*), que ce Ménas ne peut être le même que Mythras & Osiris, puisque ce dernier fut le père d'Horus. Mais suivons Diodore. La race de Ménas donna 52 Rois en 1040. ans. Busiris fut ensuite élu, & huit de ses descendants lui succédèrent. Le dernier des huit, qui se nommait aussi Busiris, fit bâtir la ville de Thèbes, ou la ville du Soleil. Elle avait cent quarante stades d'enceinte ; Strabon lui en donne quatre-vingt de longueur : elle avait cent portes, deux cents hommes passaient par chacune avec leurs chariots & leurs chevaux (*Homer. Iliad. 9.v.381.*). Tous les édifices en étaient superbes & d'une magnificence au-delà de ce qu'on peut imaginer. Les successeurs de ce Busiris se firent une gloire de contribuer à l'ornement de cette ville. Ils la décorèrent de temples, de statues d'or, d'argent, d'ivoire de grandeur colossale. Ils y firent élever des obélisques d'une seule pierre, & la rendirent enfin supérieure à toutes les villes du monde. Ce sont les propres termes de Diodore de Sicile, qui est en cela d'accord avec Strabon.

Cette ville devenue célèbre dans tout le monde, & dont les Grecs ne sachant rien pendant longtemps que par oui dire, n'ont pu en parler que d'une manière fort suspecte, fut bâtie en l'honneur d'Orus ou Apollon, le même que le Soleil, dernier des Dieux qui furent Rois en Egypte; & non pas en l'honneur de l'astre qui porte ce nom, comme les monuments qu'on y voyait le témoignent. Une ville si opulente, si remplie d'or & d'argent, apportés en Egypte par Mercure, qui, comme nous l'avons dit d'après les Auteurs, apprit aux Egyptiens la manière de le faire, n'est-elle pas une preuve convaincante de la science des Egyptiens, quant à la Philosophie ou l'Art Hermétique ? Il y avait dans cette même ville, continue Diodore, quarante-sept mausolées de Rois, dont dix-sept subsistaient encore du temps de Ptolémée Lagus. Après les incendies arrivés du temps de Cambyse, qui en transporta l'or & l'argent dans la Perse, on y trouva



encore 500 talens pesants d'or, & 1300 d'argent.

Busiris, fondateur de cette ville, était fils de Roi, par conséquent Philosophe instruit de l'Art Sacerdotal ; il était même Prêtre de Vulcain. L'entrée en était défendue aux étrangers. Ce fut sans doute une des raisons qui engagèrent les Grecs à décrier si hautement ce Busiris, le même dont il est fait mention dans les travaux d'Hercule. Mais de quoi n'est pas capable l'envie, la jalousie ? Les Grecs ne pouvaient qu'aboyer après ces richesses qu'ils ne voyaient qu'en perspective.

Les Obélisques seuls suffiraient pour prouver que ceux qui les faisaient élever, étaient parfaitement au fait de l'Art Hermétique. Les hiéroglyphes donc ils étaient revêtus, les dépenses excessives qu'il fallait faire, & jusqu'à la matière, ou plutôt le choix affecté de la pierre, décèlent cette science. Je n'apporterai même pas en preuves ce que dit le P. Kircher, que l'on doit la première invention des Obélisques à un fils d'Osiris, qu'il nomme *Meframuthisis*, qui faisait sa résidence à Héliopolis, & qui en éleva le premier, parce qu'il était instruit des sciences d'Hermès, & qu'il fréquentait habituellement les Prêtres. Je dirai seulement avec le même Auteur, qu'afin que tout fût mystérieux dans ces Obélisques, les inventeurs des caractères hiéroglyphiques firent même choix d'une matière convenable à ces mystères.

« La pierre de ces Obélisques, dit le même Auteur (*Loc. cit*), était une espèce de marbre dont les couleurs différentes semblaient avoir été jetées goutte à goutte ; sa dureté ne le cédait point à celle du porphyre, que les Grecs appellent *πυροποιχιλον*, les Latins *Pierres de Thèbes*, & les Italiens *Granito rosso*. La carrière d'où l'on tirait ce marbre était près de cette fameuse ville de Thèbes, où résidaient autrefois les Rois d'Egypte, auprès des montagnes qui regardaient l'Ethiopie, & les sources du Nil, en tirant vers le midi. Il n'est point de sortes de marbres que l'Egypte ne fournisse ; je ne vois pas par quelle raison les *Hiéromyste* choisissaient pour les Obélisques celle-là plutôt qu'une autre. Il y avait certainement quelque mystère caché là-dessous, & c'était sans doute en vue de quelque secret de la Nature. » On dira peut-être que la dureté, la ténacité faisait préférer ce marbre à tout autre, parce qu'il était propre à résister aux injures du temps. Mais le porphyre, si commun dans ce pays-là, était bien aussi solide, & par conséquent aussi durable. Pourquoi d'ailleurs n'y regardait-on pas de si près quand il s'agissait d'élever d'autres monuments plus grands ou plus petits que les Obélisques, & l'on employait alors d'autres espèces de marbres ? Je dis donc, ajoute le même Auteur, que ces Obélisques étant élevés en l'honneur de la Divinité Solaire, on choisissait, pour les faire une matière dans laquelle on connaissait quelques propriétés de cette Divinité, ou qui avait quelque analogie de ressemblance avec elle.



Le P. Kircher avait raison de soupçonner du mystère dans la préférence que l'on donnait à ce marbre, dont les couleurs étaient constamment au nombre de quatre. Il n'a même pas mal rencontré, lorsqu'il dit que c'était à cause d'une espèce d'analogie avec le Soleil ; il aurait pu assurer la chose, s'il avait suivi notre système, pour le guider dans ses explications. Car il aurait vu clairement que les couleurs de ce marbre font précisément celles qui surviennent à la matière que l'on emploie dans les opérations du grand œuvre, pour faire le soleil philosophique, en l'honneur & en mémoire duquel on élevait ces Obélisques. On en jugera par la description suivante qu'en fait le même Auteur (*Ibid. p. 50.*) : « La Nature a mélangé quatre substances pour la composition de ce Pyrite Egyptien ; la principale, qui en fait comme la base & le fond, est d'un rouge éclatant, dans laquelle sont comme incrustés des morceaux de cristal, d'autres d'améthystes, les uns de couleur cendrée, les autres bleus, d'autres enfin noirs, qui sont semés ça & là dans toute la substance de cette pierre. Les Egyptiens ayant donc observé ce mélange, jugèrent cette matière comme la plus propre à représenter leurs mystères.» Un Philosophe Hermétique ne s'exprimerait pas autrement que le P. Kircher ; mais il aurait des idées bien différentes. On fait, & nous l'avons répété assez souvent, que les trois couleurs principales de l'œuvre sont la noire, la blanche & la rouge. Ne sont-ce pas celles de ce marbre ? La couleur cendrée n'est-elle pas celle que les Philosophes appellent Jupiter, qui se trouve intermédiaire entre la noire nommée Saturne, & la blanche appelée Lune ou Diane ? La rouge qui domine dans ce marbre ne désigne-t-elle pas clairement celle qui, dans les livres des Philosophes Hermétiques, est comparée à la couleur des pavots des champs, & constitue la perfection du Soleil ou Apollon des Sages ? La bleue n'est-elle pas celle qui précède la noirceur dans l'œuvre, que Flamel (*Explic. des fig. hiéroglyph.*) & Philalèthe (*Enarrat. Method. 3. Gebri Medic.*) disent être un signe que la putréfaction n'est pas encore parfaite ? Nous en parlerons plus au long dans le chapitre de Cérès au IV^e. Livre, lorsque nous expliquerons ce que c'était que le lac Cyanée, par lequel se sauva Pluton en enlevant Proserpine.

Voilà tout le mystère dévoilé. Voilà le motif de la préférence que les Egyptiens donnèrent à ce marbre pour en former les Obélisques, & c'était, comme l'on voit, avec raison, puisqu'il s'agissait de les élever en l'honneur d'Horus ou du Soleil Philosophique, & de représenter sur leurs surfaces des hiéroglyphes, sous les ténèbres desquels étaient ensevelies & la matière dont Horus se faisait, & les opérations requises pour y parvenir. Je ne prétends cependant pas que ce fût l'objet unique de l'érection de ces Obélisques & des Pyramides. Je sais que toute la Philosophie de la Nature y était hiéroglyphiquement renfermée en général, & que Pythagore, Socrate, Platon, & la plupart des autres Philosophes Grecs



puisèrent leur Science dans cette source ténébreuse, où l'on ne pouvait pénétrer, à moins que les Prêtres d'Egypte n'y portassent le flambeau de leurs instructions ; mais je sais aussi que les Philosophes disent (*Cosmop. novum lumen Chemic. D'Espagnet, Raymond Lulle, &c.*) que la connaissance du grand œuvre donne celle de toute la Nature, & qu'on y voit toutes ses opérations & ses procédés comme dans un miroir.

Pline n'est pas d'accord avec Diodore sur le Roi d'Egypte qui le premier fit élever des Obélisques. Pline (L. 36. c. 8.) en attribue l'invention à Mitrès ou Mitras : *Trabes ex os fecère Reges , quodam certamine Obeliscos vocantes Solis Numini sacros ; radio sum ejus argumentum in effigie est, & ita significat in nomme Ægyptio. Primns omnium id instituit Mitres, qui id urbe Solis (Heliopoliseu Thebis intellige) primus regnabat, somnio jussus, & hoc ipsum scriptum in eo.* Mais sans doute que cette différence ne vient que de ce que Mitrès ou Mithras signifiait le soleil, & Ménas la Lune. Il y a même grande apparence que ce Mithras & ce Ménas étaient les mêmes qu'Osiris & Isis ; non qu'ils aient en effet fait élever des Obélisques, puisqu'ils n'ont jamais existé sous forme humaine ; mais parce que c'est en leur honneur qu'on les éleva. On ne prouve pas mieux leur existence réelle en disant qu'ils bâtirent Memphis (*Hérodote in Euterp.*) ou quelque autre ville d'Egypte ; puisque Vulcain, Neptune & Apollon ne sont pas, moins des personnages fabuleux pour avoir bâti la ville de Troyes, comme nous le prouverons dans le cours de cet Ouvrage, & particulièrement dans le VI^e. Livre.

Sans m'attacher scrupuleusement à la succession chronologique des Rois d'Egypte, puisque leur histoire entière n'entre point dans mon plan, je passe à quelques-uns de ceux qui ont laissé des monuments particuliers de l'œuvre Hermécique, & je m'en tiens à Diodore de Sicile pour éviter les discussions.

Simandius, au rapport d'Hécatee & de Diodore, fit des choses surprenantes à Thèbes, & surpassa ses prédécesseurs en ce genre. Il fit ériger un monument admirable par sa grandeur, & par l'art avec lequel il était travaillé. Il avait dix stades, la porte par où l'on y entrait, avait deux arpents de longueur, & quarante-cinq coudées de hauteur. Sur ce monument était une inscription en ces termes :

JE SUIS SIMANDIUS ROI DES ROIS.

SI QUELQU'UN DESIRS SAVOIR CE QUE J'AI ETE ET OU JE SUIS, QU'IL CONSIDERE MES OUVRAGES.

J'omets la description de ce superbe monument ; on peut la voir dans les Auteurs cités ; je dirai seulement avec eux, qu'entre les peintures & les



sculptures placées sur un des côtés de ce fameux péristyle, on voyait Simandius offrant aux Dieux l'or & l'argent qu'il faisait tous les ans ; la somme en était marquée, & montait à 13120000000 mines, suivant le même Diodore.

Auprès de ce monument on voyait là Bibliothèque Sacrée, sur la porte de laquelle était écrit REMEDE DE L'ESPRIT. Sur le derrière était une belle maison, où l'on voyait 20 couffins ou petits lits dressés, pour Jupiter & Junon, la statue du Roi & son tombeau. Autour étaient distribués divers appartements ornés de peintures, qui représentaient tous les animaux révéérés en Egypte, & tous semblant diriger leurs pas vers le tombeau. Ce monument était environné d'un cercle d'or massif, épais d'une coudée, & sa circonférence était de 365. Chaque coudée était un cube d'or, & marquée par des divisions. Sur chacune étaient gravés les jours, les années, le lever & le coucher des Astres, & tout ce que cela signifiait suivant les observations astrologiques des Egyptiens. Ce cercle fut enlevé, dit-on, du temps que Cambyse & les Perses régnèrent en Egypte.

Ce que nous venons de rapporter de la magnificence de Simandius, montre assez, tant par la matière dont ces choses étaient faites, que par la forme qu'on leur donnait, pour quelle raison & à quel dessein on les avait ainsi faites. Quelque interprétation que les Historiens puissent y donner, comment pourront-ils supposer que Simandius ait pu tirer, soit des mines, soit des impôts une si prodigieuse quantité d'or ? Et quand on pourrait le supposer, Simandius aurait-il eu droit de s'en faire une gloire particulière, & d'en parler comme de son ouvrage ? Si les autres Rois avaient le même revenu, ils pouvaient s'en glorifier comme lui. Il y eût eu de la folie à faire graver sur son tombeau qu'il ne tenait ces richesses que de ses exactions, & de la puérilité à faire marquer la somme des richesses qu'il tirait annuellement de la terre. Une si grande somme paraît à la vérité incroyable ; mais elle ne l'est pas à ceux qui savent ce que peut transmuier un gros de poudre de projection multipliée en qualité autant qu'elle peut l'être.

L'inscription mise au-dessus de la porte de la Bibliothèque, annonce combien la lecture est utile ; mais elle ne paraît y avoir été placée que pour marquer le trésor qui y était renfermé ; c'est-à-dire, les livres que les égyptiens appelaient sacrés, ou ceux qui contenaient en termes allégoriques, & en caractères hiéroglyphiques toute la Philosophie Hermétique ou l'art de faire l'or, & le remède pour guérir toutes les maladies ; puisque la possession de cet art fait évanouir la source de toutes les maladies de l'esprit, l'ambition, l'avarice, & les autres passions qui le tyrannisent. Cette science étant celle de la Sagesse, on peut dire avec Salomon (*Sap. 7.*), l'or n'est que du sable vil en comparaison de la sagesse, & l'argent n'est que de la boue. Son acquisition vaut mieux que tout le



commerce de l'or & de l'argent ; son fruit plus précieux que toutes les richesses du monde : tout ce qu'on y désire ne peut lui: être comparé. La santé & la longueur de la vie est à sa droite (*Prov. c. 3.*), la gloire & des richesses infinies sont à sa gauche. Ses voies sont des opérations belles, louables & nullement à mépriser ; elles ne se font point avec précipitation ni à la hâte, mais avec patience & attention pendant un long travail : c'est l'arbre de vie à ceux qui la possèdent & heureux sont ceux qui l'ont en leur pouvoir !

On explique communément ces paroles, de la sagesse & de la piété, mais quoiqu'on possède tout quand on possède Jésus-Christ, & que l'on est fidèle à observer sa loi, l'expérience de tous les temps nous démontre que la santé, la longueur de la vie, la gloire & les richesses ne sont pas l'apanage de tous les Saints. Pourquoi Salomon ne l'aurait-il pas dit de la sagesse Hermétique, puisque tout y convient parfaitement, & en est proprement la définition ?

Le huitième Roi d'Egypte après Simandius, ou Smendes, appelé aussi Osymandnas, fut Uchorens, suivant Diodore (*Lib. I. p. 2. c. I.*), que je me suis proposé de suivre. Il fit bâtir Memphis, lui donna cent cinquante stades de circuit, & la rendit la plus belle ville de l'Egypte, les Rois ses successeurs la choisirent pour leur séjour. Miris, le douzième de sa race, régna dans la suite, & fit construire à Memphis le vestibule septentrional du temple, dont la magnificence n'était point inférieure à ce qu'avaient fait ses prédécesseurs. Il fit aussi creuser le lac Moëris de trois mille six cents stades de tour, & de cinquante brasses de profondeur, afin de recevoir les eaux du Nil, lorsqu'elles débordaient avec trop d'abondance, & de pouvoir les distribuer dans les champs des environs, quand les eaux manquaient d'inonder le pays. Chaque fois qu'on donnait issue ou entrée à ces eaux, il en coûtait cinquante talens. Au milieu de cette espèce de lac, Miris fit élever un mausolée à deux pyramides de la hauteur d'une stade chacune, l'une pour lui, l'autre pour son épouse, à laquelle il accorda pour sa toilette, tout le produit de l'impôt mis sur le poisson qui se pêchait dans ce lac. Sur chaque pyramide était une statue de pierre, assise sur un trône, le tout d'un ouvrage exquis.

Sésostris prit ensuite la couronne, & surpassa tous ses prédécesseurs en gloire & en magnificence. Après qu'il fut né, Vulcain apparut en songe à son père, & lui dit que Sésostris son fils commanderait à tout l'Univers. Il le fit en conséquence élever avec nombre d'autres enfants du même âge ; l'obligea aux mêmes exercices fatigants, & ne voulut pas qu'il eût d'autre éducation qu'eux, tant afin que la fréquentation les rendît plus liés, que pour l'endurcir au travail. Pour se concilier l'attachement de tout le monde, il employa les bienfaits, les présents, la douceur, l'impunité même à l'égard de ceux qui l'avaient offensé. Assuré de la



bienveillance des chefs & des soldats, il entreprit cette grande expédition, dont les Historiens nous ont conservé la mémoire. De retour en Egypte il fit une infinité de belles choses à grands frais, afin d'immortaliser son nom. Il commença par construire dans chaque ville de ses Etats un temple magnifique en l'honneur du Dieu qui y était adoré ; & fit mettre une inscription dans tous les temples, qui annonçait à la postérité qu'il les avait fait tous élever à ses frais, sans avoir levé aucune contribution sur ses peuples. Il fit amonceler des terres en forme de montagnes, bâtir des villes sur ces élévations, & les peupla des habitants qu'il tira des villes basses, trop exposées à être submergées dans les débordements du Nil. On creusa par ses ordres un grand nombre de canaux de communication, tant pour faciliter le commerce, que pour défendre l'entrée de l'Egypte à ses ennemis. Il fit construire un navire de bois de cèdre, long de 280 coudées, tout doré en dehors, & argenté en dedans, qu'il offrit au Dieu qu'on révérait particulièrement à Thèbes. Il plaça dans le temple de Vulcain à Memphis sa statue & celle de son épouse, faites d'une feule pierre, haute de trente coudées, & celles de ses enfants hautes de vingt. Il s'acquitt enfin tant de gloire, & sa mémoire fut en telle vénération, que plusieurs siècles après, Darius, père de Xerxès, ayant voulu faire placer sa statue avant celle de Sésostris dans le temple de Memphis, le Prince des Prêtres s'y opposa, en lui représentant qu'il n'avait pas encore fait tant & de si grandes choses que Sésostris. Darius, loin de se fâcher de la liberté du Grand Prêtre, lui répondit qu'il donnerait tous ses soins pour y parvenir, & que si le ciel lui conservait la vie, il ferait en sorte de ne lui céder en rien.

Sésostris ayant régné trente-trois ans mourut, & son fils qui lui succéda, ne fit rien de remarquable en fait de magnificence, sinon deux obélisques chacun d'une même pierre, haute de cène coudées & large de huit, qu'il fit dresser en l'honneur du Dieu d'Héliopolis, c'est-à-dire, du Soleil ou d'Horus. Hérodote (*L.2.c.3.*) nomme *Pheron* ce fils de Sésostris, & lui donne Prothée pour successeur, au lieu que Diodore en met plusieurs entre eux, & n'en nomme aucun jusqu'à Amasis, qui eut pour successeur Actisanes Ethiopien, ensuite Ménides, que quelques-uns appellent Marus. C'est lui qui fit faire ce célèbre labyrinthe, dont Dédale fut si enchanté, qu'il en construisit un semblable à Crète pendant le règne de Minos. Ce dernier n'existait plus du temps de Diodore, & celui d'Egypte subsistait dans tout son entier.

Cètès, que les Grecs nomment *Prothée*, régna après Ménide, Cètès était expert dans tous les arts. C'est le Prothée des Grecs, qui se changeait en toutes sortes de figures, & qui prenait les formes tantôt de lion, puis de taureau, de dragon, d'arbre, de feu. Nous expliquerons pourquoi dans les livres suivants.



Le neuvième qui porta la couronne en Egypte après Prothée, fut Chembis, qui régna 50 ans, & fit élever la plus grande des trois pyramides, que l'on met au nombre des merveilles du monde. La plus grande couvre de sa base sept arpents de terrain, sa hauteur en a six, & sa largeur de chacun des quatre côtés, qui diminue à mesure que la pyramide s'élève, a soixante-cinq coudées. Tout l'ouvrage est d'une pierre extrêmement dure, très difficile à travailler. On ne peut revenir de l'étonnement qui saisit à la vue d'un édifice si admirable. Quelques-uns assurent, continue Diodore, qu'il y a plus de trois mille ans que cette masse énorme de bâtisse a été élevée, elle subsiste néanmoins encore dans tout son entier. Ces Pyramides sont d'autant plus surprenantes, qu'elles sont dans un terrain sablonneux, fort éloigné de toutes sortes de carrières, & que chaque pierre de la plus grande de ces Pyramides n'avait pas moins de trente pieds de face. Selon le rapport d'Hérodote (*Lib.2.*). La tradition du pays était qu'on avait fait transporter ces pierres des montagnes de l'Arabie. Une inscription gravée sur cette Pyramide apprenait que la dépense faite en oignons, ails & raves donnés pour vivre aux ouvriers qui avaient travaillé à sa construction, montait à seize cents talens d'or ; que trois cents soixante mille hommes y furent employés pendant vingt ans, & qu'il en coûta douze millions d'or pour transporter les pierres, les tailler & les poser. Suivant Ammien Marcellin on ne fit pas moins de dépenses pour le Labyrinthe. Combien en dût-il coûter, dit Hérodote, pour le fer, les vêtements des ouvriers, & les autres choses requises ?

Chabrée & Mycerin qui régnèrent après Chembis, firent aussi élever des Pyramides superbes, avec des frais proportionnés, mais immenses, Bocchorus vint ensuite; Sabachus, qui abdiqua la couronne, & se retira en Ethiopie. L'Egypte après cela fut gouvernée par douze Pairs pendant quinze ans, au bout desquels un des douze nommé Psammeticus se fit Roi. Il attira le premier les étrangers en Egypte (*Herodot. I. 2. c. 154.*), & leur procura toute la sûreté dont ils n'avaient point joui sous ses prédécesseurs, qui les faisaient mourir, ou les réduisaient en servitude. La cruauté que les Egyptiens exercèrent envers les étrangers sous le règne de Busiris, donna occasion aux Grecs, dit Diodore, d'invectiver contre ce Roi, de la manière qu'ils l'ont fait dans leurs fables, quoique roui ce qu'ils en rapportent soit contraire à la vérité.

Après la mort de Psammeticus commença la quatrième race des Rois d'Egypte, c'est-à-dire, d'Apries, qui ayant été attaqué par Amasis, chef des Egyptiens révoltés, fut pris & étranglé. Amasis fut élu à sa place environ l'an du monde 3390, qui fut celui du retour de Pythagore dans la Grèce sa patrie. Pendant le règne du successeur d'Amasis, Cambyses, Roi de Perse, subjuga l'Egypte vers la troisième année de la soixante-troisième Olympiade. Des Ethiopiens, des



Perses, des Macédoniens portèrent aussi la couronne d’Egypte ; & parmi ceux qui y ont régné, on compte six femmes.

Quelques réflexions sur ce que nous avons rapporté d’après Diodore, ne seront pas hors de propos. Les superbes monuments que le temps avait détruits, ou qui subsistaient encore lorsque cet Auteur fut en Egypte ; les frais immenses avec lesquels on les avait élevés ; l’usage de choisir les Rois dans le nombre des Prêtres, & tant d’autres choses qui se présentent à l’esprit, sont des preuves bien convaincantes de la science Chymico-Hermétique des Egyptiens. Diodore parle en Historien, & ne peut être suspect quant à cet Art sacerdotal, à cette Chymie qu’il ignorait, selon les apparences, avoir été en vigueur dans ce pays-là. Il ne soupçonnait même pas qu’on pût avoir de l’or d’ailleurs que des mines. Ce qu’il dit (*Rer. Antiq. 1.3. c. 2.*) de la manière de le tirer des terres frontières de l’Arabie & de l’Ethiopie ; le travail immense qui était requis pour cela, le grand nombre de personnes qui y étaient occupées, donne assez à entendre qu’il ne croyait pas qu’on en tirât d’ailleurs. Aussi n’avait-il pas été initié dans les mystères de ce pays. Il ne paraît même pas qu’il ait eu une liaison particulière avec les Prêtres. Il ne rapporte que ce qu’il avait vu ou appris de ceux qui, comme lui, n’y soupçonnaient sans doute rien de mystérieux : il avoue cependant quelquefois, que ce qu’il rapporte a tout l’air de fable ; mais il ne s’avise pas de vouloir pénétrer dans leur obscurité. Il dit que les Prêtres conservaient inviolablement un secret qu’ils se confiaient successivement. Mais il était du nombre de ceux qui pensaient voir clair où ils ne voyaient goutte ; & qui s’imaginaient que ce secret n’avait d’autre objet que le tombeau d’Osiris, & peut-être ce qu’on entendait par les cérémonies du culte de ce Dieu, de Vulcain & des autres. S’il avait fait attention au culte particulier que l’on rendait à Osiris, Isis, Horus, qui ne passaient que pour des hommes ; celui de Vulcain, dont tous les Rois se firent un devoir d’embellir le temple à Memphis, les cérémonies particulières que l’on observait dans ce culte ; que les Rois étaient appelés *Prêtres de Vulcain*, pendant que chez les autres Nations, Vulcain était regardé comme un misérable Dieu, chassé du ciel à cause de sa laide figure, & condamné à travailler pour eux. Si Diodore avait réfléchi sur l’attention qu’avaient les Rois d’Egypte avant Psamméticus, d’empêcher l’entrée de leur pays aux autres Nations, il aurait vu sans peine qu’ils ne le faisaient pas sans raisons. Le commerce des étrangers, pouvant apporter dans l’Egypte les richesses abondances qu’il porte dans les autres pays, il y eût eu de la folie aux Egyptiens de l’interdire, Diodore convient cependant avec tous les Auteurs, que les Egyptiens étaient les plus sages de tous les Peuples ; & cette idée ne peut convenir à ces puérités introduites dans leur culte, à moins qu’on ne suppose qu’elles renfermaient des mystères sublimes, & conformes à l’idée que l’on avait de leur haute sagesse. Puisque le



commerce ne portait en Egypte ni l'or, ni l'argent, ils avaient sans doute une autre ressource pour trouver ces métaux chez eux : mais en supposant avec Diodore qu'on tirait au moins l'or d'une terre noire, & d'un marbre blanc ; peut-on penser qu'ils en fournissaient assez pour ces dépenses excessives que les Rois firent pour la construction de ces merveilles du monde? ces métaux pouvaient-ils devenir assez communs pour que le peuple en eût cette abondance, donc l'écriture fait mention, au sujet de la suite des Hébreux de l'Egypte? Si ces mines avaient été si riches, eût-il fallu tant de travail pour les exploiter ? Je serais tenté de croire que Diodore ne parle de ces mines que par ouï dire. Cette terre noire, ce marbre blanc d'où l'on tiroit de l'or, m'ont bien l'air de n'être autres que la terre noire & le marbre blanc des Philosophes Hermétiques ; c'est-à-dire, la couleur noire, de laquelle Hermès & ceux qu'il avait instruits, savaient tirer l'or Philosophique. C'était là le secret de l'Art sacerdotal, de l'Art des Prêtres d'où l'on tirait les Rois ; aussi Diodore dit-il que l'invention des métaux était fort ancienne chez les Egyptiens, & qu'ils l'avaient apprise des premiers Rois du pays. Que les Métallurgistes de nos jours suivent dans le travail des mines la méthode que Diodore détaille si bien, & qu'ils nous disent ensuite quelle réussite aura eu leur travail. Le P. Kircher sentait bien son insuffisance, & l'impossibilité de la chose, lorsque, pour prouver que la Philosophie Hermétique ou l'art de faire de l'or n'était pas connu des Egyptiens, il apporte le témoignage de Diodore en preuve que ces peuples le tiraient des mines, & se voit enfin obligé de recourir à un secret qu'ils avaient de tirer ce métal de toutes sortes de matières. Ce secret suppose donc que l'or se trouve dans tous les mixtes. Les Philosophes Hermétiques disent, il est vrai, qu'il y est en puissance ; c'est pourquoi leur matière, selon eux, se trouve partout, & dans tout ; mais le P. Kircher ne l'entendait pas dans ce sens là : & le secret d'extraire en réalité l'or de tous les mixtes est une supposition sans fondement. La science Hermétique, l'Art sacerdotal, était la source de toutes ces richesses des Rois d'Egypte, & l'objet de ces mystères si cachés sous le voile de leur prétendue Religion.

Quel autre, motif aurait pu les engager à ne s'expliquer que par des hiéroglyphes ? une chose aussi essentielle que la Religion demande-t-elle à être enseignée par des figures inintelligibles à d'autres qu'aux Prêtres ? Que le fond de la Religion ou plutôt l'objet soient des mystères, il n'y a rien d'étonnant : tout le monde sait que l'esprit humain est trop borné pour concevoir clairement tout ce qui regarde Dieu & ses attributs ; mais loin de vouloir les rendre encore plus incompréhensibles en les présentant sous les ténèbres presque impénétrables des hiéroglyphes. Hermès & les Prêtres qui se proposaient de donner au peuple la connaissance de Dieu, auraient pris des moyens plus à sa portée, ce qui ne



s'accordait en aucune façon, & qui eût été même contradictoire avec ce secret qui leur avait été recommandé, & qu'ils gardaient si inviolablement. C'eût été prendre précisément les moyens de ne pas réussir dans leur dessein.

Je sais que de quelques-unes des fables Egyptiennes on pouvait former un modèle de morale ; mais les autres n'y convenaient nullement. Il y a donc grande apparence qu'elles avaient un autre objet que celui de la Religion. On a inventé une infinité de systèmes pour expliquer & les hiéroglyphes & les fables ; M. Peluche (*Hist. du Ciel.*), en suivant les idées de quelques autres, a prétendu qu'ils n'avaient d'autres rapports qu'avec les saisons, & qu'ils n'étaient que des instructions que l'on donnait au peuple pour la culture des terres: mais quelle connexion peut avoir cela avec tous ces superbes monuments, ces richesses immenses donc nous avons parlé, ces Pyramides où les Auteurs nous assurent que les anciens Philosophes Grecs puisèrent leur Philosophie ? Ces sages y voyaient donc ce que les inventeurs de ces hiéroglyphes n'avaient pas eu dessein d'y mettre, disons plutôt que les fabricateurs du système de M. Peluche n'y voyaient eux-mêmes goutte. Un peuple qui n'eût été occupé que de la culture des terres, & qui n'exerçait aucun commerce avec les autres Nations, aurait-il trouvé, en labourant, ces trésors qui fournissaient à tant de dépenses ? Comment M. Peluche adaptera-t-il ce secret si recommandé à son système ? y aurait-il eu du mystère à représenter hiéroglyphiquement, ce que l'on aurait ensuite expliqué ouvertement à tout le monde ? Peut-on en même temps cacher & découvrir une même chose ? C'eût été le secret de la comédie. Il n'est pas vraisemblable que l'on eût non seulement fait un mystère de ce que tout le monde savoir, mais qu'on eût défendu sous peine de la vie de le divulguer. Voyons quelques-uns de ces hiéroglyphes, & par les explications que nous en donnerons tirées de la Philosophie Hermétique, on aura lieu de se convaincre de l'illusion de M. Peluche & de tant d'autres.



SECTION TROISIEME.

DES ANIMAUX RÉVÉRÉS EN EGYPTE ET DES PLANTES
HIEROGLYPHIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Du Bœuf Apis.

Tous les Historiens qui parlent de l'Égypte font mention du Bœuf Sacré. « Nous ajouterons à ce que nous avons rapporté du culte rendu aux animaux, les attentions & le soin, que les Egyptiens ont pour le Taureau sacré, qu'ils appellent Apis. Lorsque ce Bœuf est mort (*Diodor. l. i. c. 4.*), & qu'il a été magnifiquement inhumé, des Prêtres commis pour cela en cherchant un semblable, & le deuil du peuple cesse lorsque ce Taureau est trouvé. Les Prêtres à qui l'on confie ce soin, conduisent le jeune animal à la ville du Nil, ou ils le nourrissent pendant quarante jours. Ils l'introduisent ensuite dans un vaisseau couvert, dans lequel on lui a préparé un logement d'or, & l'ayant conduit à Memphis avec tous les honneurs dus à un Dieu, ils le logent dans le temple de Vulcain. Pendant tout ce temps-là les femmes seules ont permission de voir le Bœuf ; elles se tiennent debout devant lui d'une manière très indécente. C'est le Seul temps où elles puissent le voir .» Strabon (*Geogr. I. dernier.*) dit que ce Bœuf doit être noir, avec une seule marque blanche formée en croissant de lune, au front ou sur l'un des côtés. Pline est du même sentiment (*L.E.c.46.*). Hérodote (*L. III. C. 28.*) en parlant d'Apis, que les Grecs nomment Epaphus, dit qu'il doit avoir été conçu par le tonnerre ; qu'il doit être tout noir, ayant une marque carrée au front, la figure d'une aigle sur le dos, celle d'un escarbot au palais, & le poil double à queue (*Herode. 1.3.c.28.*).

Pomponius Mela est d'accord avec Hérodote, quant à la conception d'Apis, de même qu'Élien. « Les Grecs, dit ce dernier, le nomment *Epaphus*, & prétendent qu'il tire son origine d'Io l'Argienne, fille d'Inaque ; mais les Egyptiens le nient, & en prouvent le faux, en assurant que l'Epaphus des Grecs est venu bien des siècles après Apis. Les Egyptiens le regardent comme un grand Dieu, conçu d'une Vache par l'impression de la foudre». On nourrissait ce Taureau pendant quatre ans, au bout desquels on le conduisait en grande solennité à la fontaine des Prêtres, dans laquelle on le faisait noyer, pour l'enterrer ensuite dans un magnifique tombeau.

Plusieurs Auteurs font mention des Palais superbes, & des appartements magnifiques que les Egyptiens bâtissaient à Memphis pour loger le Taureau Sacré. On sait les soins que les Prêtres se donnaient pour son entretien, & la



vénération que le peuple avait pour lui. Diodore nous apprend que de son temps le culte de ce Bœuf était encore en vigueur, & ajoute qu'il était fort ancien. Nous en avons une preuve dans le Veau d'or que les Israélites fabriquèrent dans le désert. Ce peuple sortait de l'Égypte, & avoir emporté avec lui son penchant pour Idolâtrie Egyptienne. Il s'était écoulé bien des siècles depuis Moïse jusqu'à Diodore, qui vivait, suivant son propre témoignage, du temps de Jules César, & fut en Égypte sous le règne de Ptolomée Aulete, environ 55 avant la naissance de J. C.

Les Egyptiens, du temps du voyage de cet Auteur, ignoraient probablement la véritable origine du culte qu'ils rendaient à Apis, puisque leurs sentiments variaient sur cet article. Les uns, dit-il, pensent qu'ils adorent ce Bœuf, parce que l'âme d'Osiris, après sa mort, passa dans le corps de cet animal, & de celui-ci dans ses successeurs. D'autres racontent qu'un certain Apis ramassa les membres épars d'Osiris tué par Typhon, les mit dans un Bœuf de bois, couvert de la peau blanche d'un Bœuf, & que pour cette raison on donne à la ville le nom de Busiris. Cet Historien rapporte les sentiments du peuple ; mais il avoue lui-même que les Prêtres avaient une autre tradition secrète, conservée même par écrit. Les raisons que Diodore déduit, d'après les Egyptiens, du culte qu'ils rendaient aux animaux, lui ont paru fabuleuses à lui-même, & sont en effet si peu vraisemblables, que j'ai cru devoir les passer sous silence. Il n'est pas surprenant que le Peuple & Diodore n'en aient pas su le vrai, puisque les Prêtres, obligés à un secret inviolable sur cet article, s'étaient bien donné de garde de les leur déclarer. Ce sont ces mauvaises raisons qui ont jeté un si grand ridicule sur le culte que les Egyptiens rendaient aux animaux. Regardés dans tous les temps comme les plus sages, les plus avisés, les plus industrieux des hommes, la source même où les Grecs & les autres Nations puisèrent toute leur Philosophie & leur Sagesse, comment les Egyptiens auraient-ils donné dans de si grandes absurdités? Pythagore, Démocrite, Platon, Socrate, &c. savaient bien sans doute qu'elles renfermaient quelques mystères que le peuple ignorait, mais dont les Prêtres étaient parfaitement instruits. Ce culte était par lui-même si puérile, qu'il ne pouvait être tombé dans l'esprit d'un aussi grand homme que l'école Hermès Trimégiste son inventeur, s'il n'avait eu des vues ultérieures, qu'il ne jugea pas à propos de manifester à d'autres qu'aux Prêtres, pensant que les instructions qu'on donnait d'ailleurs au peuple pour lui faire connaître le vrai Dieu, & en conserver le culte, suffiraient pour l'empêcher de tomber dans l'idolâtrie. Hé, malgré les instructions journalières que l'on donne de la vraie Religion, & du culte religieux qui doit l'accompagner, combien les peuples n'y introduisent-ils pas de superstitions ? Je ne crois pas, dit M. l'Abbé Banier (*Myth T, I. p. 512.*), qu'il y eut de Religion dans le monde qui fut exempte de ce



reproche. Si l'on n'avait égard qu'aux pratiques populaires, qui ne sont souvent qu'une superstition peu éclairée.

Le secret confié aux Prêtres d'Egypte n'avait donc pas pour objet le culte du vrai Dieu ; & le culte des animaux était relatif à ce secret. Intimidés par la peine de mort, & connaissant d'ailleurs les conséquences funestes de la divulgation de ce Secret, ils le gardaient inviolablement. Le peuple ignorant les vraies causes de ce prétendu culte des animaux, ne pouvaient en donner que des raisons frivoles, conjecturales & fabuleuses. Il eût fallu les apprendre de ceux qui avaient été initiés, & ils ne les disaient pas. Les Historiens qui n'étaient pas de ce nombre se sont trouvés dans le même cas que Diodore. L'on entrevoit seulement à travers les nuages de ces traditions fabuleuses, quelques rayons de lumière que les Prêtres & les Philosophes avaient laissé échapper. Horus Apollo n'a suivi lui-même que les idées populaires dans l'interprétation qu'il a donné des hiéroglyphes Egyptiens. Ce n'est donc pas aux explications qu'en donnent ces Auteurs, qu'il faut s'en tenir, puisqu'on sait très bien qu'ils n'étaient pas du nombre des initiés, & que les Prêtres ne leur avaient pas dévoilé leur secret. Il faut examiner seulement le simple récit qu'ils font des choses, & voir s'il y a moyen de trouver une base sur laquelle tout cela puisse rouler, un objet auquel & les animaux pris en eux-mêmes, & les cérémonies de leur culte prétendu, puissent tendre & se rapporter en tout, au moins dans leur institution primitive. Tous ceux qui, comme le P. Kircher, ont voulu donner dans leurs propres idées, ou fonder leurs interprétations sur celle des Historiens qui n'étaient pas au fait, ont prouvé clairement par leurs explications forcées, qu'il ne faut pas s'en rapporter à eux. La base dont j'ai parlé est la Philosophie Hermétique ; & l'objet de ce culte n'est autre que la matière requise de l'Art Sacerdotal, & les couleurs qui lui surviennent pendant les opérations, lesquelles, pour la plupart, sont indiquées par la nature des animaux, & par les cérémonies qu'on observait dans leur culte. Afin d'en convaincre ceux qui voudraient encore en douter, examinons chaque chose en particulier.

Il fallait un Taureau noir, ayant une marque blanche au front ou à l'un des côtés du corps, cette marque devoit avoir la forme d'un croissant, selon quelques Auteurs ; ce Taureau devoit même avoir été conçu par les impressions de la foudre. On ne pouvait mieux désigner la matière de l'Art Hermétique que par tous ces caractères. Quant à sa conception, Haymon dit en termes exprès qu'elle s'engendre parmi la foudre & le tonnerre. Le noir est le caractère indubitable de la vraie matière, comme le disent unanimement tous les Philosophes Hermétiques, parce que la couleur noire est le commencement & la clef de l'œuvre. La marque blanche en forme de croissant, était l'hiéroglyphe de la couleur blanche qui succède à la noire, & que les Philosophes ont nommé Lune.



Le Taureau par ces deux couleurs avait un rapport avec le Soleil & la Lune, qu'Hermès (*Table d'Emeraude.*) dit être le père & la mère de la matière. Porphyre confirme cette idée, en disant que les Egyptiens avaient consacré le Taureau Apis au Soleil & à la Lune, parce qu'il en portait les caractères dans ses couleurs noires & blanches, & le scarabée qu'il devait avoir sur la langue. Apis était plus en particulier le symbole de la Lune, tant à cause de ses cornes qui représentent le croissant, que parce que la Lune n'étant pas dans son plein, a toujours une partie ténébreuse indiquée par le noir, & l'autre partie blanche, claire & resplendissante, caractérisée par la marque blanche, ou en forme de croissant.

Ces raisons étaient suffisantes pour faire choisir un Taureau de cette espèce pour caractère hiéroglyphique, préférablement à tout autre animal ; mais les Prêtres en avaient d'autres encore, dont le motif n'était pas moins raisonnable. Le Soleil produit cette matière, la Lune l'engendre ; la terre est la matrice où elle se nourrit, c'est elle qui nous la fournit, comme les autres choses nécessaires à la vie, & le Bœuf est le plus utile à l'homme, par sa force, sa docilité, son travail dans l'agriculture, dont les Philosophes emploient sans cesse l'allégorie pour exprimer les opérations de l'Art Hermétique. C'est pour cette raison que les Egyptiens disaient allégoriquement qu'Isis & Osiris avaient inventé l'agriculture ; & qu'ils en faisaient les Symboles du Soleil & de la Lune. Osiris & Isis n'étaient pas mal désignés par le Bœuf, même suivant les idées que quelques Auteurs attribuent aux Egyptiens à cet égard. Osiris signifie feu caché, le feu qui anime tout dans la Nature, & qui est le principe de la génération & de la vie des mixtes. Les Egyptiens pensaient, suivant le témoignage d'Abénéphi, que le génie & l'âme du monde habitaient dans le Bœuf ; que tous les signes ou marques distinctives d'Apis étaient autant de caractères symboliques de la Nature ; les Egyptiens, au rapport d'Eusebe, disaient aussi qu'ils remarquaient dans le Bœuf beaucoup de propriétés solaires, & qu'ils ne pouvaient mieux représenter Osiris ou le Soleil, que par cet animal.

Mais s'il est vrai, dira-t-on, que les Prêtres d'Egypte ne prétendaient pas donner au peuple Apis pour un Dieu, pourquoi lui décerner un culte & des cérémonies ? je réponds à cela, que le culte n'était pas un culte de latrie ou une véritable adoration, mais seulement relatif, & des cérémonies telles que celles qui sont en usage dans les fêtes publiques, ou à peu près comme l'on donne de l'encens aux personnes vivantes, ou aux figures qui sont représentées sur leurs tombeaux. C'est une pure marque de vénération pour leur rang, ou pour leur mémoire, & l'on ne prétend pas leur rendre les mêmes honneurs qu'à la Divinité. Les Prêtres avaient d'ailleurs deux raisons plausibles d'en agir ainsi. Pénétrés de reconnaissance envers le Créateur, pour une grâce si spéciale que celle de la connaissance de l'Art Sacerdotal, ils voulaient non seulement lui en rendre des



actions de grâces en particulier, mais ils voulaient aussi engager le peuple à y joindre les siennes, puisqu'il profitait de cette grâce, quoique sans le savoir, par les avantages qu'il retirait des productions de l'Art Hermétique. On présentait en conséquence à ce peuple, qui ne se conduit guère que par les sens, l'animal le plus utile & le plus nécessaire, pour l'engager à penser au Créateur & à recourir à lui, en lui donnant occasion de réfléchir sur ses bienfaits. Il ne pouvait voir Dieu. Tout occupé des choses terrestres, il lui fallait un objet sensible qui le lui rappelât sans cesse, & en particulier dans certains temps, c'est-à-dire, les jours de fêtes & de pompes instituées pour cela. C'est l'idée que l'on doit avoir des Prêtres d'Egypte à cet égard ; & je crois que l'on doit penser avec le P. Kircher, & bien d'autres savants, que ces Prêtres qui furent les maîtres de ces Philosophes, à qui la postérité a consacré le nom de sages par excellence, étaient trop sensés pour croire à la lettre les fables d'Osiris, Isis, Horus, Typhon, &c. & pour rendre un culte aussi extravagant à des animaux ou autres symboles de la Divinité. Les témoignages d'Hermès Trimégiste même, d'Iamblique sur les mystères des Egyptiens, ce que disent Plotinus dans son troisième livre des Hypostases, Hérodote, Diodore de Sicile, Plutarque, &c. sont plus que suffisants pour fixer ce que nous devons en penser. Défions-nous des Auteurs Grecs & Latins, qui n'étaient pas toujours assez bien instruits des mystères des Egyptiens, que les Prêtres leur cachaient comme à des profanes.

La seconde raison est que le secret de l'Art Sacerdotal étant d'une nature à ne pas être communiqué sans avoir éprouvé la discrétion & la prudence de ceux que l'on se proposait d'initier, les jeunes Prêtres que l'on y disposait par des instructions, ayant toujours ces hiéroglyphes devant les yeux, sentaient réveiller leur curiosité, & se trouvaient animés, par leur présence, à la recherche de ce qu'ils pouvaient signifier. Ils passaient leur noviciat de sept ans à recevoir ces instructions, & à s'exercer sur ce que ces animaux représentaient, afin de savoir parfaitement la théorie avant que de s'adonner à la pratique.

Il fallait aussi avoir égard au peu, le qu'on ne voulait pas instruire du fond du mystère, & employer des explications feintes, mais avec un air de vraisemblance, qui peut du moins l'empêcher de soupçonner le vrai fond de la chose. Sans cette adresse, les Prêtres n'auraient pu garder tranquillement un secret dont le peuple aurait senti tout l'avantage. Les idées de Religion que ce peuple y accommoda dans la suite, devinrent aussi un frein qu'il posa lui-même à sa curiosité. Le feu entretenu perpétuellement dans le temple de Vulcain aurait bien pu l'irriter ; mais les explications simulées, les fables allégoriques que l'on débitait à ce sujet, empêchaient de faire attention à son véritable objet.

La matière de l'Art philosophique était donc désignée par Osiris & Isis, dont le



symbole hiéroglyphique était le Taureau, dans lequel les Egyptiens disaient que les âmes de ces Dieux avaient passé après leur mort ; ce qui lui faisait donner le nom de Sérapis, & les engageait à lui rendre les mêmes honneurs qu'à Osiris & Isis. Nous en dirons deux mots ci-après.

Les Grecs, instruits par les Egyptiens, représentaient aussi la matière Philosophique par un ou plusieurs Taureaux, comme on le voit dans la fable du Minotaure, renfermé dans le Labyrinthe de Crète, vaincu par Thésée, avec le Secours du filet d'Ariadne ; par les Bœufs qu'Hercule enleva à Gérion ; ceux d'Augias ; par les Bœufs du Soleil, qui paissaient en Trinacrie, ceux que Mercure vola ; par les Taureaux que Jason fut obligé de mettre sous le joug, pour parvenir à enlever la Toison d'or, & bien d'autres qu'on peut voir dans les Fables. Tous ces Bœufs n'étaient pas noirs & blancs comme devait l'être Apis, puisque ceux de Gérion étaient rouges ; mais il faut observer que la couleur noire & la blanche qui lui succède dans les opérations de l'œuvre, ne sont pas les deux seules qui surviennent à la matière ; la couleur rouge vient aussi après la blanche, & ceux qui ont inventé ces fables ont eu en vue ces différentes circonstances. Les voiles du vaisseau de Thésée étaient noires, même après qu'il eût vaincu le Minotaure, & celles du vaisseau d'Ulysse l'étaient aussi, lorsqu'il partit pour reconduire Chryseis à son père ; mais il en prit de blanches pour son retour, parce que les deux circonstances étaient bien différentes, comme nous le verrons dans leurs histoires.

Apis devait être un Taureau jeune, sain, hardi ; c'est pourquoi les Philosophes disent qu'il faut choisir la matière fraîche, nouvelle & dans toute sa vigueur ; ne la prenez point si elle n'est fraîche & crue dit Haimon (*Epitre.*). On n'entretenait Apis que pendant quatre ans, & son logement était dans le temple de Vulcain. Après ce temps là on le faisait noyer dans la fontaine des Prêtres, & l'on en cherchait un nouveau tout semblable pour lui succéder, c'est que la première œuvre étant finie dans le fourneau Philosophique, il faut commencer la seconde semblable à la première. Suivant le témoignage de Morien (*Entretien du Roi Calid.*). Le fourneau secret des Philosophes est le temple de Vulcain, où l'on entretenait un feu perpétuel, pour indiquer que le feu Philosophique doit être aussi conservé sans interruption, c'est pourquoi ils ont donné à leur fourneau secret le nom d'*Athanor*. On sait que Vulcain ne signifie que le feu. Si ce feu s'éteignait un instant, & que la matière sentît le moindre froid, Philalèthe, Raymond Lulle, Arnaud de Villeneuve & tous les Philosophes assurent que l'œuvre serait perdue. Ils apportent à ce sujet l'exemple de la poule qui couve : si les œufs se refroidissent un instant seulement, le poussin périra. Les quatre saisons des Philosophes, & les quatre couleurs principales qui doivent paraître dans chaque œuvre, sont indiquées par les quatre années d'entretien d'Apis ;



ces quatre ans, pris même dans le sens naturel, signifiaient aussi quelque chose ; mais lorsque les Philosophes parlent du temps que dure chaque *disposition*, pour me servir du terme de Morien, ils en parlent aussi mystérieusement que du reste, & ne veulent pas déclarer pourquoi on noie le Taureau dans la cinquième année. Nous donnerons quelques éclaircissements là-dessus, lorsque nous traiterons des fêtes & des jeux des Anciens, dans le quatrième livre de cet Ouvrage.

De même que le Taureau était le Symbole du chaos Philosophique, de même aussi les autres animaux signifiaient ou les différentes qualités de la matière, comme sa fixité, sa volatilité, sa ponticité, sa vertu résolutive, dévorante, ses couleurs variées, suivant les différents progrès de l'œuvre, ses propriétés relatives aux éléments & à la nature de ces animaux. Le peuple les ayant vu sculptés ou peints auprès d'Osiris, d'Apis, d'Isis, de Typhon, d'Horus, &c. commencèrent d'abord à n'avoir qu'un certain respect pour eux, relatif aux prétendus Dieux, auprès desquels il les voyaient. Ce respect se fortifia peu à peu ; la superstition se mit de la partie, & l'on crut qu'ils méritaient un culte particulier comme Apis avait le sien. On ne vit pas plus de difficultés, & l'on ne trouva pas plus d'extravagance à adorer un Bélier, qu'à rendre un culte à un Bœuf ; le Lion valait bien le Bélier, on lui décerna le sien, & ainsi des autres, selon que le peuple était affecté. Les superstitions se couvent à la sourdine, elles s'enracinent au point qu'il n'est presque pas possible de les détruire. Les Prêtres n'en sont souvent instruits que lorsque le remède deviendrait capable d'aigrir le mal. Le progrès va toujours son train, il se fortifie de plus en plus. Les successeurs d'Hermès pouvaient bien désabuser le peuple d'Egypte de ces erreurs ; ils le faisaient sans doute : nous en avons une preuve dans la réponse que le Grand Prêtre fit à Alexandre, dans les instructions qu'ils donnèrent aux Grecs & aux autres Nations, qui furent prendre des leçons en Egypte : mais il fallait à ces Prêtres de la circonspection & de la prudence ; en détrompant le peuple, ils couraient risque de dévoiler leur secret. Si, par exemple, en expliquant l'expédition d'Osiris, ils avaient dit qu'on ne devait pas l'entendre d'une expédition réelle, & que les prétendus enseignements qu'il donnait aux différentes Nations sur la manière de cultiver les terres, de les ensemercer, & d'en cueillir les fruits, devaient s'entendre de la culture d'un champ bien différent que celui des terres communes ; on leur aurait demandé quel était ce champ ? auraient-ils dit, sans violer leur serment, que ce champ était la terre feuillée des Philosophes (*Maïer Atalanta fugiens, Embl. VI*), où tous les Adeptes disent qu'il faut semer leur or ? Basile Valentin en a fait l'emblème de sa huitième clef. Ils auraient été ensuite dans la nécessité de dire ce qu'ils entendaient par cette terre feuillée. C'est dans le même sens que les Grecs



parlaient de Cérès, de Triptolême, de Denis, &c.

Cette erreur du peuple, à l'égard des animaux, le conduisit insensiblement dans ces cultes ridicules qu'on reproche aux Egyptiens. L'ignorance fit prendre le symbole pour la réalité; ainsi de superstitions en superstitions, d'erreurs en erreurs, le mal s'accrut toujours, & infecta presque tout le monde ; chaque ville prit occasion de se choisir un Dieu à sa fantaisie, & en prit le nom, comme si quelque Dieu ; sous la forme de cet animal, en avait été le fondateur. On vit alors Bubaste, ainsi nommée de Bœuf, Léonopolis de Lion, Lycopolis de Loup, &c. Strabon (*Georg. 1. 17.*), parlant du culte que les Egyptiens rendaient aux animaux, dit que les Saïtes & les Thébains adoraient particulièrement le Bœuf ; les Latopolitains, le Latus, poisson du Nil ; les Lycopoluains, le Loup ; les Hermopolitains, le Cynocéphale, les Babyloniens, la Baleine. Ceux de Thèbes adoraient aussi l'Aigle ; les Mendesiens, le Bouc & la Chèvre ; les Atribites, le Rat, l'Araignée. Nous ne parlerons que de quelques-uns, tels que le Chien, le Loup, le Chat, le Bouc, l'Ichneumon, le Cynocéphale, le Crocodile, l'Aigle, l'Epervier, & l'Ibis : on pourra juger des autres par ceux ci.

CHAPITRE II.

Du Chien & du Loup.

Cet animal était consacré à Mercure, à cause de sa fidélité, de sa vigilance & de son industrie. Il était même le caractère hiéroglyphique de ce Dieu ; c'est pourquoi on le représentait avec une tête de chien, & on l'appelait *Anubis* ; ce qui a fait dire à Virgile :

Omnigenumque Deum monstra & latrator Anubis.

Horus-Apollo donne une raison pour laquelle les Egyptiens prenaient le Chien pour symbole de Mercure ; c'est, dit-il (a), que cet animal regarde fixement les simulacres des Dieux, ce que ne font pas les autres animaux ; & que le Chien est chez eux l'hiéroglyphe d'un Secrétaire ou Ministre. Quoique cette première raison ne paraisse pas avoir un rapport visible & palpable avec l'Art Sacerdotal, les Philosophes Hermétiques ne s'exprimeraient guère autrement dans leur style énigmatique. Ils disent tous que leur Mercure est le seul qui puisse avoir action sur leurs métaux, auxquels ils donnent les noms des Dieux ou des Planètes; que leur Mercure est un Aigle qui regarde le soleil fixement sans cligner les yeux, & sans en être ébloui ; ils donnent à leur Mercure les noms de *Chien de Corascene*, & *Chiennes d'Arménie*. Nous en avons apporté d'autres raisons dans le chap. d'Anubis.

Le Loup ayant beaucoup de ressemblance avec le Chien, & n'étant, pour ainsi



dire, qu'un Chien sauvage, il n'est pas surprenant qu'il ait participé aux mêmes honneurs que le Chien. Il avait aussi quelque rapport avec Osiris, puisque les Egyptiens pensaient qu'Osiris avait pris la forme de Loup pour venir au secours d'Isis & d'Horus contre Typhon. Cette fable paraît ridicule à un homme qui n'y cherche que l'histoire ; mais elle ne l'est nullement dans le sens Philosophique, puisque les Philosophes Hermétiques cachent, sous le nom de *Loup*, leur matière perfectionnée à un certain degré. Basile Valentin (*12 Clefs, Clef I.*) dit qu'il faut prendre un Loup ravissant & affamé qui court dans le désert, en cherchant toujours de quoi dévorer. Celui qui fera attention à ce que nous avons dit dans le chapitre d'Osiris, & du combat d'Isis contre Typhon, verra aisément l'analogie qui se trouve entre Osiris & le Loup dans certaines circonstances de l'œuvre ; & pourquoi les Egyptiens débitaient cette fiction. Il suffit, pour remettre sur les voies, de faire observer que le Loup était consacré à Apollon ; ce qui le fit nommer *Apollo Lycius*. La Fable disait aussi, selon le rapport de quelques Auteurs, que Latone, pour éviter les poursuites & les effets de la jalousie de Junon, s'était cachée sous la forme d'une Louve, & avait, sous cette forme, mis Apollon au monde. On sait qu'Osiris & Horus étaient des hiéroglyphes d'Apollon ; ce qui doit s'entendre du Soleil ou or Philosophique. « Notre Loup, dit Rhasis (*Epître.*), se trouve en Orient, & notre Chien en Occident. Ils se mordent l'un & l'autre, deviennent enragés, & se tuent. De leur corruption se forme un poison, qui dans la suite se change en thériaque. » L'Auteur anonyme des Rimes Allemandes dit aussi : « Le Philosophe Alexandre nous apprend qu'un Loup & un Chien ont été élevés dans cette argile, & qu'ils ont tous deux la même origine. » Cette origine est marquée dans la fiction de l'expédition d'Osiris, où l'on dit que ce Prince s'y fit accompagner de ses deux fils, Anubis sous la forme de Chien, & Macedon sous celle de Loup. Ces deux animaux ne représentent donc hiéroglyphiquement que deux choses prises d'un même sujet, ou d'une même substance, donc l'une est plus traitable, l'autre plus féroce. Isis, suivant l'inscription de sa colonne, dit elle-même, qu'elle est ce Chien brillant parmi les Astres que nous appelons la Canicule.

CHAPITRE III.

Du Chat ou Ælurus.

Le Chat était en grande vénération chez les Egyptiens, parce qu'il était consacré à Isis. On, représentait communément cet animal sur le haut du cistre, instrument que l'on voie souvent à la main de cette Déesse. Lorsqu'un Chat mourait, les Egyptiens l'embaumaient, & le portaient en grand deuil dans la ville de Bubaste, où Isis était particulièrement révérée. Il serait surprenant que le Chat n'eut pas eu les mêmes honneurs que bien d'autres animaux chez un



peuple qui avait fait une étude si particulière de la nature des choses, & des rapports qu'elles ont, ou paraissent avoir entre elles, Isis étant le symbole de la Lune, pouvaient-ils choisir un animal qui eût plus de rapport avec cet Astre, puisque tout le monde sait que la figure de la prunelle des yeux du Chat semble suivre les différents changements qui arrivent à la Lune, dans son accroissement ou son déclin. Les yeux de cet animal brillent la nuit comme les Astres du firmament. Quelques Auteurs ont voulu même nous persuader que la femelle du Chat faisait dans l'année autant de petits qu'il y avait de jours dans un mois lunaire. Ces traits de ressemblance donnèrent sans doute occasion de dire que la Lune ou Diane se cacha sous la forme du Chat, lorsqu'elle se sauva en Egypte avec les autres Dieux, pour Se mettre à couvert des poursuites de Typhon. *Fele foror Phœbi (Ovid. Metam. 1. 5.)*.

Tous ces traits de ressemblance étaient plus que suffisants pour déterminer les Egyptiens à prendre le Chat pour symbole de la Lune céleste ; mais les Prêtres qui avaient une intention ultérieure, spécifiaient ce symbole par des attributs, donc le sens mystérieux n'était connu que d'eux seuls. Ce Dieu Chat est représenté dans des différents monuments, tantôt tenant un cistre d'une main, & portant, comme Isis, un vase à anses de l'autre, tantôt assis, & tenant une croix attachée à un cercle. On sait que la croix chez les Egyptiens était le symbole des quatre éléments ; quant aux autres attributs nous les avons expliqués dans le chapitre d'Isis.

CHAPITRE IV.

Du Lion.

Cet animal tenait un des premiers rangs dans le culte que les Egyptiens rendaient aux animaux. Il passe pour leur Roi par sa force, son courage, & ses autres qualités fort supérieures à celles des autres. Le trône d'Horus avait des Lions pour supports. Elien dit que les Egyptiens consacraient les Lions à Vulcain, parce cet animal est d'une nature ardente & pleine de feu. L'idée qu'il donne de Vulcain, confirme celle que nous en avons donnée. *Eos ideo Vulcano consecrant, (est autem Vulcanus nihil aliud, nisi ignea quædam solis subterranei virtus, & fulgure elucescens) quod sint naturæ vehementer ignita, atque ideo exteriorem ignem, ob inerioris vehementiam ægerrimè intuentur.* Cette interprétation d'Elie montre assez quelle était l'idée des Prêtres d'Egypte, en consacrant le Lion à Vulcain. Toutes les explications que je pourrais donner s'y rapportent entièrement, puisque nous avons dit que Vulcain était le feu Philosophique. Le Lion a été pris presque par tous les Philosophes pour un symbole de l'Art Hermétique. Il n'est guère d'animal dont il soit fait mention si souvent dans les



ouvrages qui en traitent, & toujours dans le sens d'Élien. Nous aurons si souvent occasion d'en parler dans la suite, qu'il est inutile de nous étendre ici plus au long sur cet article.

CHAPITRE V.

Du Bouc.

Toutes les Nations se sont accordées à regarder le Bouc comme le symbole de la fécondité, il était celui de Pan, ou le principe fécondant de la Nature ; c'est-à-dire, le feu inné, principe de vie & de génération. Les Egyptiens avaient, pour cette raison, consacré le Bouc à Osiris. Eusebe (*De præp. Ev. 1. 2. c. I.*), en nous rapportant un hiéroglyphe Egyptien, nous donne à entendre les idées que ce peuple en avait. Selon l'interprétation qu'il en donne ; mais en faisant un peu d'attention à la description qu'il fait de cet hiéroglyphe, on doit voir dans notre système le sens caché que les Prêtres y attachaient. « Lorsqu'ils veulent, dit-il, représenter la fécondité du Printemps, & l'abondance dont il est la source, ils peignent un enfant assis sur un Bouc, & tourné vers Mercure.» J'y verrais plutôt avec les Prêtres l'analogie du Soleil avec Mercure, & la fécondité dont la matière des Philosophes est le principe dans tout les êtres ; c'est cette matière esprit universel corporifié, principe de végétation, qui devient huile dans l'olive, vin dans le raisin, gomme, résine dans les arbres, &c. Si le soleil par sa chaleur est un principe de végétation, ce n'est qu'en excitant le feu assoupi dans les semences, où il reste comme engourdi jusqu'à ce qu'il soit réveillé & animé par un agent extérieur. C'est ce qui arrive aussi dans les opérations de l'Art Hermétique, ou le mercure Philosophique travaille par son action sur la matière fixe, où est comme en prison ce feu inné ; il le développe en rompant ses liens, & le met en état d'agir, pour conduire l'œuvre à sa perfection, C'est-là cet enfant assis sur le Bouc, & en même temps la raison pourquoi il se tourne vers Mercure. Osiris étant ce feu inné ne diffère pas de Pan ; aussi le Bouc était-il consacré à l'un & à l'autre. C'était aussi un des attributs de Bacchus, par la même raison.

CHAPITRE VI.

De l'Ichneumon & du Crocodile.

On regardait cet animal comme l'ennemi juré du Crocodile, & ne pouvant le vaincre par la force, n'étant qu'une espèce de Rat, il employait l'adresse. Lorsque le Crocodile dort, l'ichneumon s'insinue, dit-on, dans sa gueule béante, descend dans ses intestins, & les ronge. Il arrive quelque chose à peu près semblable dans les opérations de l'œuvre. Le fixe, qui ne paraît d'abord que peu



de chose, ou plutôt le feu qu'il renferme semble n'avoir aucune force, il paraît pendant longtemps dominé par le volatil ; mais à mesure qu'il se développe, il s'y insinue de manière qu'il prend enfin le dessus, & le tue, c'est-à-dire, le fixe comme lui. Nous avons parlé du Crocodile dans le chapitre d'Anubis ; mais nous en dirons encore deux mots.

Le Crocodile était un hiéroglyphe naturel de la matière Philosophique, composée d'eau & de terre, puisque cet animal est amphibie : aussi le voit-on souvent pour accompagnement des figures d'Osiris & d'Isis. Eusebe (*Præpar. Evang. 1.3. c. 3.*) dit que les Egyptiens représentaient le soleil dans un navire comme Pilote, & ce navire porté par un Crocodile, pour signifier, ajoute-t-il, le mouvement du soleil dans l'humide ; mais bien plutôt pour marquer que la matière de l'Art Hermétique est le principe ou la base de l'or ou Soleil Philosophique ; l'eau où nage le Crocodile est ce mercure ou cette matière réduite en eau ; le navire représente le vase de la Nature, dans lequel le Soleil ou le principe igné & sulfureux est comme Pilote, parce que c'est lui qui conduit l'œuvre par son action sur l'humide ou le mercure. Le Crocodile était aussi l'hiéroglyphe de l'Egypte même, & particulièrement de la basse, parce que ce pays-là est marécageux.

CHAPITRE VII.

Du Cynocéphale.

Rien parmi les hiéroglyphes des Egyptiens ; n'est plus fréquent que le Cynocéphale, parce que c'était proprement la figure d'Anubis ou de Mercure : car cet animal a le corps presque semblable à celui d'un homme, & la tête à celle d'un chien. S. Augustin (*L. 2. de la Cité de Dieu , ch. 14.*) en fait mention y & Thomas de Valois dit, liv. 3. ch. 12. & 16, que Saint Augustin entendait parler de Mercure ou Hermès Egyptien par le Cynocéphale. Isidore (*L. 8.c.dern.*) dit qu'Hermès avait une tête de chien. Virgile, Ovide, Properce, Prudence, Amian, lui donnent tous l'épithète d'*aboyer*. Les Egyptiens avaient remarqué tant de rapport du Cynocéphale avec le Soleil & la Lune, qu'ils l'employaient souvent pour symbole de ces deux Astres, si nous en croyons Horapollo. Cet animal urinait une fois à chaque heure du jour & de la nuit dans le temps des équinoxes (*L.I.c. 16.*). Il devenait triste, & mélancolique pendant les deux ou trois premiers jours de la Lune, parce qu'alors ne paraissant pas à nos yeux, il la pleurait comme si elle nous avait été ravie. Les Egyptiens supposant aussi que le Cynocéphale avait indiqué à Isis le corps d'Osiris qu'elle cherchait, mettaient souvent cet animal auprès de ce Dieu & de cette Déesse. Tous ces raisonnements ne sont proprement qu'allégoriques ; le vrai de tout cela, est que



le Cynocéphale était l'hiéroglyphe de Mercure & du mercure Philosophique, qui doit toujours accompagner Isis, comme son Ministre, parce que, comme nous l'avons dit dans les chapitres de ces Dieux, sans le mercure, Isis & Osiris ne peuvent rien faire dans l'œuvre. Hermès ou Mercure Philosophe ayant donné occasion, par son nom, de le confondre avec le mercure Philosophique, dont on le suppose l'inventeur, il n'est pas étonnant que les Egyptiens, & les Auteurs qui n'étaient pas au fait, aient confondu la chose inventée avec son inventeur, puisqu'ils portaient le même nom ; & qu'ils aient en conséquence pris l'hiéroglyphe de l'un pour l'hiéroglyphe de l'autre. Lorsque le Cynocéphale est représenté avec le caducée, quelques vases, ou avec un croissant, ou avec la fleur de lotus, ou quelque chose d'aquatique, ou volatile, il est alors un hiéroglyphe du mercure des Philosophes ; mais quand on le voit avec un roseau, ou un rouleau de papier, il représente Hermès, qu'on dit être l'inventeur de l'écriture & des sciences, & de plus secrétaire & Conseiller d'Isis. L'idée de prendre cet animal pour symbole d'Hermès, est venue de ce que les Egyptiens pensaient que le Cynocéphale savait naturellement écrire les lettres qui étaient en usage dans leur pays ; c'est pourquoi quand on apportait aux Prêtres un Cynocéphale pour être nourri avec les autres dans le Temple, on lui présentait un morceau de canne ou de jonc propre à former les caractères de l'écriture, avec de l'encre & du papier, afin de connaître s'il était de la race de ceux qui connaissaient l'écriture, & qui savaient écrire. Horapollo fait mention de cet usage dans le 14°. chapitre du premier livre de son interprétation des Hiéroglyphes Egyptiens, & dit que c'est pour cette raison que le Cynocéphale était consacré à Hermès.

CHAPITRE VIII.

Du Bélier.

La nature du Bélier qu'on regardait comme chaude & humide, répondant parfaitement à celle du mercure Philosophique, les Egyptiens n'oublièrent pas de mettre cet animal au nombre de leurs principaux hiéroglyphes. Ils débitèrent dans la suite la fable de la fuite des Dieux en Egypte, où ils dirent que Jupiter se cacha sous la forme de Bélier, & l'ayant représenté en conséquence avec une tête de cet animal, ils lui donnèrent le nom d'*Amun* ou Ammon.

Duxque gregis dixit, sit Jupiter, unde rccurvis

Nune quoque formatus Lybis est, cum cornibus Ammon.

Ovid. Métamorph. 1. 5.

Toutes les autres fables que les Anciens ont débitées à ce sujet, ne méritent pas



d'être rapportées. Une d'entre toutes suffira pour faire voir qu'elles ne furent inventées en effet que pour indiquer le mercure des Philosophes. Bacchus, dit-on, étant dans la Libye avec son armée, se trouva extrêmement pressé de la soif, & invoqua Jupiter pour en avoir du secours contre un mal si pressant. Jupiter lui apparut sous la forme d'un Bélier, & le conduisit à travers les déserts à une fontaine où il se désaltéra, & où, en mémoire de cet événement, on éleva un Temple en l'honneur de Jupiter, sous le nom de *Jupiter Ammon*, & on représenta ce Dieu avec une tête de Bélier. Ce qui confirme mon sentiment, est que cet animal était un des symboles de Mercure (*Pausan. in Corint.*). Le Bélier apparaît à Bacchus dans la Libye ; parce que la Libye signifie une pierre d'où découle de l'eau, venant de je distille, le mercure dont la nature est chaude & humide ne se forme que par la résolution de la matière Philosophique en eau. « Cherchez, dit le Cosmopolite (*Nov. Lum. Chim.*), une matière de laquelle vous puissiez tirer une eau qui puisse dissoudre l'or sans violence, & sans corrosion, mais naturellement. Cette eau est notre mercure, que nous tirons au moyen de notre aimant qui se trouve dans le ventre du Bélier. » Hérodote (*L.2.c.42.*) dit que Jupiter apparut à Hercule sous la même forme ; & que c'est pour cela qu'on consacra le Bélier à ce père des Dieux & des hommes, & qu'on le représente ayant la tête de cet animal. Cette faveur que Jupiter accorda aux instances prières d'Hercule, caractérise précisément le violent désir qu'ont tous les Artistes Hermétiques de voir le Jupiter Philosophique, qui ne peut se montrer que dans la Libye, c'est-à-dire, lorsque la matière a passé par la dissolution ; parce qu'ils ont alors le mercure après lequel ils ont tant soupiré. Nous prouverons dans le cinquième Livre, que tant en Egypte que dans la Grèce, Hercule fut toujours le symbole de l'Artiste ou Philosophe Hermétique. L'allégorie de la fontaine été employée par plusieurs Adeptes, & en particulier par le Trévisan (*Philoso. Des Métaux*), & par Abraham Juif, dans ses figures hiéroglyphiques rapportées par Nicolas Flamel. Nous parlerons encore du Bélier dans le livre 2, lorsque nous expliquerons la fable de la Toison d'or. Le Bélier était une victime que l'on sacrifiait presque à tous les Dieux, parce que le Mercure, dont il était le symbole, les accompagne tous dans les opérations de l'Art Sacerdotal ; mais l'on disait que Mercure, quoique Messenger des Dieux, l'était plus spécialement de Jupiter, & en particulier pour les messages gracieux, au lieu qu'Isis n'était guère envoyée que pour des affaires tristes, pour des guerres, des combats, &c. La raison en est toute naturelle pour un Philosophe, qui sait qu'on ne doit entendre par Isis que les couleurs variées de l'arc-en-ciel, qui ne se manifestent sur la matière que pendant la dissolution de la matière, temps auquel se donne le combat du fixe & du volatil.



CHAPITRE IX.

De l'Aigle et de l'Epervier.

Ces deux oiseaux ont assez de rapport par leur nature ; l'un & l'autre sont forts, hardis, entreprenants, d'un tempérament chaud, igné, bouillant ; & les raisons qui, selon Horus, avaient déterminé les Egyptiens à insérer l'Epervier dans leurs hiéroglyphes, conviennent très bien avec celles qui ont engagé les Philosophes à emprunter le nom de cet oiseau, pour le donner à leur matière parvenue à un certain degré de perfection, où elle acquiert une ignéité qui la caractérise particulièrement ; je veux dire, lorsqu'elle est devenue soufre Philosophique ; c'est dans cet état que Raymond Lulle (*Lib. Experim. 13.*) l'appelle *notre Epervier*, ou la première matière fixe des deux grands luminaires.

L'Aigle est le Roi des oiseaux, & consacré à Jupiter, parce qu'elle fut d'un heureux présage pour ce Dieu, lorsqu'il fut combattre son père Saturne, & qu'elle fournit des armes au même Jupiter, lorsqu'il vainquit les Titans, &c. Son char est attelé de deux Aigles, & l'on ne représente presque jamais ce Dieu sans mettre cet oiseau auprès de lui. Si peu qu'on ait lu les ouvrages des Philosophes Hermétiques, on est au fait de l'idée de ceux qui ont inventé ces fictions. Tous appellent *Aigle* leur mercure, ou la partie volatile de leur matière. C'est le nom le plus commun qu'ils lui aient donné dans tous les temps. Les Adeptes de toutes les Nations sont d'accord là-dessus. Chez eux le Lion est la partie fixe, & l'Aigle la partie volatile. Ils ne parlent que des combats de ces deux animaux. Il est donc inutile d'en rapporter les textes : je suppose parler à des personnes qui les ont au moins feuilletés.

On a feint avec raison que l'Aigle fut d'un bon augure à Jupiter, puisque la matière se volatilise dans le temps que Jupiter remporte la victoire sur Saturne, c'est-à-dire, lorsque la couleur grise prend la place de la noire. Elle fournit par la même raison des armes à ce Dieu contre les Titans, comme nous le prouverons dans le troisième livre au chapitre de Jupiter, où nous renvoyons l'explication de ce fait. Le même motif a fait dire que le char de ce Dieu était attelé de deux Aigles.

Mais pourquoi représentait-on Osiris avec une tête d'Epervier ? Ceux qui ont fait attention à ce que nous avons dit de ce Dieu, le devineront aisément. L'Epervier est un oiseau qui attaque tous les autres, qui les dévore, & les transforme, en sa nature en les changeant en sa propre substance, puisqu'ils lui servent d'aliments. Osiris est un principe igné & fixe, qui fixe les parties volatiles de la matière désignées par les oiseaux. Le texte que j'ai cité de



Raymond Lulle prouve la vérité de mon interprétation. J'ai dit aussi qu'Osiris était l'or, le Soleil, le Soufre des Philosophes, & l'Épervier est un symbole du Soleil. Homère (*Odyss.*) l'appelle le Messager d'Apollon, lorsqu'il raconte que Télémaque étant prêt de retournera Ithaque, en aperçut un qui dévorait une colombe ; d'où il conjectura qu'il aurait le dessus sur ses rivaux. Les Egyptiens donnaient pour raison du culte rendu à cet oiseau, qu'il était venu des pays inconnus à Thèbes, où il avait apporté aux Prêtres un livre écrit en lettres rouges, dans lequel étaient toutes les cérémonies de leur culte religieux.

Il n'est personne qui ne voit combien un tel fait est fabuleux ; mais on doit bien sentir qu'on ne l'a pas inventé sans raisons. On dira sans doute que les Prêtres débitaient une telle fable, pour donner plus de respect au peuple, en lui faisant croire que quelque Dieu avait envoyé cet oiseau chargé de cette commission. Mais ils n'auraient pas été d'accord avec eux-mêmes, puisqu'ils publiaient en même temps qu'Hermès avec Isis étaient les inventeurs & les instituteurs de ce culte, & des cérémonies qu'on y observait. Il y aurait eu une contradiction, au moins apparente ; car dans le fond tout s'accordait parfaitement. Le livre prétendu était écrit en lettres rouges, parce que le magistère Philosophique, l'Elixir parfait de l'Art Sacerdotal, Osiris, dont l'épervier était le symbole, ou l'Apollon des Philosophes, est rouge, & d'un rouge de pavot des champs. Les cérémonies de leur culte y étaient écrites, puisqu'elles étaient une allégorie des opérations, & de tout ce qui se passe depuis le commencement de l'œuvre jusqu'à sa perfection, temps auquel se montre l'épervier ; c'est pourquoi l'on disait que cet oiseau avait apporté ce livre, voilà la fiction. Hermès d'un autre côté avait institué ces cérémonies, & avoir établi des Prêtres, auxquels il avait confié son secret, pour les observer, voilà le vrai. Isis était mêlée dans cette institution y parce qu'elle y avait en effet bonne part, en étant l'objet, & comme matière elle y avait donné lieu. Ceux qui chez les Egyptiens étaient chargés d'écrire ce qui regardait ce culte, portaient, au rapport de Diodore (*L.I.c.4.*), un chapeau rouge avec une aile d'Épervier, pour les raisons ci-dessus.

Il semble qu'il y a une autre contradiction dans ce que je viens de dire, de conforme cependant à ce que disaient les Egyptiens. Osiris & Horus n'étaient pas le même, puisque l'un était le père, l'autre le fils. On convient cependant que l'un & l'autre étaient le symbole du Soleil, ou d'Apollon. Je demande aux Mythologues comment, suivant leurs différents systèmes, ils pourront résoudre cette difficulté. Deux personnes différentes, deux Rois qui ont régné successivement, de manière qu'il y a même eu le règne d'Isis intermédiaire, peuvent-ils être censés une même personne ? L'histoire même fabuleuse du règne des Dieux en Egypte, ne nous apprend pas que le Soleil ait régné deux fois. Elle nous dit qu'Osiris mourut par la perfidie & la manœuvre de Typhon ;



mais elle ne dit pas qu'il ressuscita. Osiris était cependant le même que le Soleil, Horus le même qu'Apollon, & le Soleil ne diffère pas d'Apollon. Je ne vois donc pas comment nos Mythologues pourraient se tirer de ce labyrinthe. Mais ce qui prouve bien clairement la vérité de mon système, c'est qu'en le suivant, les Egyptiens ne pouvaient pas combiner cette histoire d'une autre manière. Sans s'écarter de la vérité, je veux dire, sans changer l'ordre de ce qui se passe successivement dans le progrès de l'œuvre. En effet, il y a deux opérations, ou, si l'on veut, deux œuvres qui se succèdent immédiatement. Dans le premier, dit d'Espagnet (*Can. 121.*), on crée le soufre, & dans le second un fait l'élixir ; le soufre & l'or vif des Philosophes, leur Soleil ou Osiris. Dans le second œuvre, il faut faire mourir cet Osiris, par la dissolution & la putréfaction, après laquelle règne Isis ou la Lune, c'est-à-dire, la couleur blanche, appelée *Lune* par les Philosophes. Cette couleur disparaît pour faire place à la jaune safranée & c'est Isis qui meurt & Horus qui règne, ou l'Apollon de l'Art Hermétique, il est inutile de s'étendre davantage là-dessus, nous l'avons expliqué assez au long, tant dans le traité de cet Art, que dans les chapitres de ce livre qui concernent ces Dieux.

CHAPITRE X.

De l'Ibis.

Hérodote (*Lib.2.c.75. & 76.*) rapporte qu'il y a en Egypte deux espèces d'Ibis, l'une toute noire qui combat contre les serpents ailés, & les empêche de pénétrer dans le pays, lorsqu'au printemps ils viennent en troupes de l'Arabie ; l'autre est blanche & noire. C'est cette seconde espèce que l'on emploie pour représenter Isis. Hérodote ne dit pas avoir vu ces serpents ailés ; mais seulement des tas de squelettes de serpents. Il ne rapporte donc que ces reptiles sont ailés que sur un oui dire. Il pourrait bien se faire que la chose ne fût pas réelle quant à cette circonstance : mais quand elle le serait, l'allégorie n'en serait que plus juste. Elien, Plutarque, Horapollo, Abénéphi, Platon, Cicéron, Pomponius Mela, Diodore de Sicile, & tant d'autres Auteurs parlent de l'Ibis, & disent les rapports qu'elle a avec la Lune & Mercure, qu'il est inutile de se mettre en devoir de les prouver.

Les grands services que cet oiseau rendait à toute l'Egypte, soit en tuant les serpents dont nous avons parlé, soit en cassant les œufs des crocodiles, étaient bien propres à déterminer les Egyptiens à lui rendre les mêmes honneurs qu'aux autres animaux. Mais ils avaient d'autres raisons de l'inférer parmi leurs hiéroglyphes. Mercure, en fuyant devant Typhon, prit la forme d'Ibis : d'ailleurs Hermès sous cette forme veillait, suivant Abénéphi (*De cultu Ægypt.*),



à la conservation des Egyptiens, & les instruisait de toutes les sciences. Ils remarquaient aussi dans sa couleur, son tempérament & ses actions, beaucoup de rapport avec la Lune, donc Isis était le symbole. Voilà pourquoi ils donnaient à cette Déesse une tête d'Ibis ; & pourquoi elle était en même temps consacrée à Mercure. Car on voit entre Isis & Mercure une si grande analogie & un rapport si intime, qu'on ne les séparait presque jamais ; aussi supposait-on qu'Hermès était le conseiller de ce Prince, & qu'ils agissaient toujours de concert : c'était avec raison, puisque la Lune & le Mercure Philosophique ne sont dans certains cas qu'une même chose, & les Philosophes les nomment indifféremment l'un pour l'autre. « Celui qui dirait que la Lune des Philosophes, ou, ce qui est la même chose, leur Mercure est le Mercure vulgaire, voudrait tromper avec connaissance de cause, dit d'Espagnet (*Can. 44 & 24.*), ou se tromperait lui-même. Ceux qui établissent pour matière de la pierre le soufre & le mercure, entendent l'or & l'argent commun par le Soufre, & par le mercure la Lune des Philosophes. »

Par les couleurs noires & blanches de l'Ibis, elle voit avec la Lune le même rapport que le Taureau Apis, & devenait par-là le symbole de la matière de l'Art Sacerdotal. L'Ibis toute noire qui combattait & tuait les serpents ailés, indiquait le combat qui se fait entre les parties de la matière pendant la dissolution ; la mort de ces serpents signifiait la putréfaction qui est une suite de cette dissolution, où la matière devient noire. Flamel a supposé dans ce cas le combat de deux Dragons, l'un ailé, l'autre sans aile, d'où résulte le mercure. Plusieurs autres ont employé des allégories semblables. Après cette putréfaction la matière devient en partie noire, en partie blanche, temps auquel le mercure se fait ; c'est la seconde espèce d'ibis, dont Mercure emprunta la forme.

Telles sont les raisons simples & naturelles que les Prêtres Egyptiens avaient d'introduire les animaux dans leur culte apparent de Religion, & dans leurs hiéroglyphes. Ils inventèrent une quantité d'autres figures, telles qu'on les voit sur les pyramides, & les autres monuments Egyptiens. Mais routes avaient quelque rapport prochain ou éloigné avec les mystères de l'Art Hermétique. En vain fera-t-on de grands commentaires pour expliquer ces hiéroglyphes dans un autre sens que le Chymique. Si Vulcain & Mercure ne sont pas la base de toutes ces explications, on trouvera à chaque pas des difficultés insurmontables, & quand à force de s'être donné la torture pour en trouver de vraisemblables, à l'imitation de Plutarque, de Diodore, & d'autres Grecs anciens & modernes, on sentira toujours qu'elles sont tirées de loin, qu'elles sont forcées, enfin qu'elles ne satisfont pas. On aura toujours devant les yeux cet Harpocrate avec le doigt sur la bouche, qui nous annoncera sans cesse que tout ce culte, ces cérémonies, ces hiéroglyphes renfermaient des mystères, qu'il n'était pas permis à tout le



monde de pénétrer, qu'il fallait les méditer en silence, que le peuple n'en était pas instruit, & qu'on ne les dévoilait pas à ces gens que les Prêtres étaient persuadés n'être venus en Egypte que pour satisfaire leur curiosité. Les Historiens sont de ce nombre, & ils ne sont pas plus croyables, dans les interprétations qu'ils donnent, que l'était le peuple d'Egypte, qui tendait les honneurs du culte aux animaux, parce qu'on lui avait dit que les Dieux en avaient pris la figure.

Huc quoque terrigenam vensse Typhona narrat,

Et se mentitis superos celasse figuris.

Duxque gregis dixit, sit Jupiter, unde recurvis

Nunc quoque formatur Libyci cum cornibus Ammon,

Delius in corvo est, proles Semeeia capro,

Fele soror Phœbus, nivei Saturnia vaccâ ,

Pisce Venus laiuit, Cyllenius Ibis alis.

Ovid. Metam. 1. 5.

CHAPITRE XI.

Du Lotus & de la Fève d'Egypte.

Le Lotus est une espèce de lys qui croît en abondance après l'inondation du Nil (*Herod. L.2.c.92.*). Les Egyptiens, après l'avoir coupé, le faisaient sécher au Soleil, & d'une partie de cette plante, qui ressemble au pavot, ils faisaient du pain. Sa racine est ronde, de la grosseur d'une pomme, & fort bonne à manger.

Le même Auteur dit (*liv. 4. c. 177.*) que le fruit du Lotus ressemble à celui du lentisque, aussi agréable au goût que celui du palmier. Les Lotophages, ainsi nommés de ce qu'ils usaient de ce fruit pour toute nourriture, en faisaient du vin. Les Egyptiens, au rapport de Plutarque (*De Isis & Osir.*), peignaient le Soleil naissant de la fleur de Lotus, non pas, dit-il, qu'ils croyaient qu'il soit né ainsi, mais parce qu'ils représentent allégoriquement la plupart des choses.

M. Mahudel lut à l'Académie des inscriptions & Belles Lettres, en 1716, un Mémoire fort judicieux & très circonstancié sur les différentes plantes d'Egypte que l'on trouve dans les monuments de ce pays-là, & qui servent d'ornements ou d'attributs à Osiris, Isis, &c. Suivant lui, le Lotus est une espèce de *Nymphæa*, qui ne diffère de la Fève d'Egypte que par la couleur de sa fleur, qui



est blanche, pendant que l'autre est d'un rouge incarnat, ce qui convient à l'idée que nous en donne Hérodote dans l'endroit que nous avons cité. Il est inutile d'en chercher la description dans Théophraste, Pline & Dioscoride, qui n'avaient pas vu ces plantes dans leur lieu natal. Si M. Mahudel avait soupçonné que la couleur du fruit & de la racine du Lotus & de la Fève d'Egypte, eussent mérité qu'il en fît mention, il n'aurait pas oublié d'en faire le détail ; mais il ne voyait que le fruit & la fleur dans les monuments ; il ne s'est attaché particulièrement qu'à cela. La feuille entrain aussi pour quelque chose dans les idées hiéroglyphiques des Egyptiens, puisqu'elle représente en quelque façon le Soleil par sa rondeur, & par ses fibres, qui d'un petit cercle, placé au centre de cette feuille, se répandent de tous côtés comme des rayons jusqu'à la circonférence. La fleur épanouie représente à peu près la même chose. Mais cette fleur est de toutes les parties de la plante, celle qui se remarque le plus communément sur la tête d'Isis, d'Osiris & des Prêtres mêmes qui étaient à leur service. Le rapport que les Egyptiens croyaient que la fleur du Lotus avait avec le Soleil, parce qu'au lever de cet Astre elle se montrait à la surface de l'eau, & s'y replongeait des qu'il était couché, n'était pas précisément le seul qui la lui avait fait consacrer. Si les Antiquaires avaient pu distinguer, ou du moins s'ils avaient eu l'attention d'examiner quelle était là couleur des fleurs qu'on mettait sur la tête d'Osiris, & de celles qu'on mettait sur celle d'Isis, ils auraient vu sans doute que la fleur incarnate de la Fève d'Egypte ne se trouvait jamais sur la tête d'Isis, mais seulement la fleur blanche du Locus, & qu'on affectait la première à Osiris. La ressemblance entière de ces deux plantes a empêché de soupçonner du mystère dans le choix, & de remarquer cette différence. On pourra trouver dans la suite, ou l'on a peut-être déjà quelques monuments Egyptiens colorés, sur lesquels on verra cette distinction.

Les inventeurs des hiéroglyphes n'en admirent aucun qui n'eût un rapport avec la chose signifiée. Plutarque (*Loc. cit.*) l'a entrevu dans la couleur du fruit des plantes donc nous parlons, qui a la forme d'une coupe de ciboire, & qui en portait le nom chez les Grecs. Voyant un enfant représenté assis sur ce fruit, il a dit que cet enfant était le crépuscule, par rapport à la ressemblance de la couleur de ce beau moment du jour avec celle de ce fruit. Il était donc à propos de faire attention à la couleur même de ces attributs, pour pouvoir en donner des interprétations justes, & conformes aux idées de leurs instituteurs. On a dû remarquer jusqu'ici que la couleur jaune & la rouge étaient particulièrement celles d'Horus & d'Osiris, & la blanche celle d'Isis ; parce que les deux premières étaient les couleurs du Soleil, & la blanche celle de la Lune, dans le système Hermétique même. Il est donc vraisemblable que les Egyptiens employèrent le Lotus & la Fève d'Egypte dans leurs hiéroglyphes, à cause de



leur couleur différente, puisque étant semblables pour tout le reste, une de ces deux plantes aurait suffi. La plupart des vases, sur la coupe desquels on voit un enfant assis, sont le fruit du Lotus.

CHAPITRE XII.

Du Colocasia.

Le Colocasia est une espèce de Arum ou de pied de veau, qui croît dans les lieux aquatiques. Ses feuilles sont grandes, nerveuses en-dessous, attachées à des queues longues & grosses : sa fleur est du genre des fleurs de pied de veau, fait en forme d'oreilles d'âne ou de cornet, dans lequel est placé le fruit, composé de différentes baies rouges, entassées comme en grappe tout le long d'une espèce de pilon qui s'élève du fond de la fleur. Les Arabes font un grand commerce de sa racine, qui est bonne à manger.

On reconnaît cette fleur sur la tête de plusieurs Divinités, & plus souvent sur celle de quelques Harpocrates ; non qu'elle fût un symbole de fécondité, comme le disent quelques-uns ; mais parce que la couleur rouge de ses fruits représentait Horus Hermétique, avec lequel on a souvent confondu Harpocrate, & que ce Dieu du silence ne fut inventé, que pour marquer le silence que l'on devait garder au sujet de ce même Horus.

CHAPITRE XIII.

Du Persea.

C'est un arbre qui croît aux environs du grand Caire. Ses feuilles sont très semblables à celles du laurier, excepté qu'elles sont plus grandes. Son fruit a la figure d'une poire, & renferme un noyau, qui a le goût d'une châtaigne.

La beauté de cet arbre qui est toujours vert, la ressemblance de ses feuilles à une langue, & celle de son noyau à un cœur, l'avaient fait consacrer au Dieu du silence, sur la tête duquel on le voit plus ordinairement que sur celle d'aucune autre Divinité. Il y est quelquefois entier, d'autres fois ouvert pour faire paraître l'amande ; mais toujours pour annoncer qu'il faut savoir conduire sa langue, & conserver dans le cœur le secret des mystères d'Isis, d'Osiris, & des autres Divinités dorées de l'Égypte. C'est pour cette raison qu'on le voit quelquefois sur la tête d'Harpocrate rayonnante, ou posé sur un croissant (*Antiq. Explicat. De Montfaucon, T. II.p2.pl.124.fig.8.& 10.*).



CHAPITRE XIV.

Du Musca ou Amusa.

Quelques Botanistes & plusieurs Historiens l'ont qualifié d'arbre, quoiqu'il soit sans branches. Son tronc est ordinairement gros comme la cuisse d'un homme, spongieux, couvert de plusieurs écorces ou feuilles écailleuses, couchées les unes sur les aunes ; ses feuilles sont larges, obtuses, & leur longueur surpasse quelquefois sept coudées (*Mém. de l'Acad. des Inscript. & Bell. Lett. T.III.*). Elles sont affermies par une côte grosse & large, qui règne au milieu tout du long ; du sommet de la tige naissent des fleurs rouges ou jaunâtres. Les fruits qui leur succèdent sont d'un goût agréable, & ressemblent assez à un concombre doré. Sa racine est longue, grosse, noire en dehors, charnue & blanche en dedans. Quand on fait des incisions à cette racine, elle rend un suc blanc, mais qui devient ensuite rouge.

M. Mahudel, avec plusieurs Antiquaires, ne voient dans cette plante que sa seule beauté, capable d'avoir déterminé les Egyptiens à la consacrer aux Divinités locales de la contrée, où elle croissait avec plus d'abondance ; mais puisque tout était mystère chez ce peuple, puisqu'il l'employait dans ses hiéroglyphes, sans doute qu'il y attachait quelque idée particulière, & qu'il avait remarqué dans cette plante quelque rapport avec ces Divinités. Les panaches d'Osiris & de ses Prêtres ; ceux d'Isis, où ces feuilles se trouvent quelquefois ; le fruit coupé qui se fait voir entre les deux feuilles qui forment le panache ; Isis enfin qui présente la tige fleurie de cette plante à son époux, sont des choses que la Table Isiaque nous met plus d'une fois devant les yeux, croira-t-on que la seule beauté de cette plante en soit le motif ? n'est-il pas plus naturel de penser qu'un peuple aussi mystérieux ne le faisait pas sans avoir quelque autre objet en vue ? Il pouvait donc y avoir du mystère là-dessous, & il s'y en trouvait en effet ; mais un mystère très aisé à dévoiler pour celui qui, après avoir fait quelques réflexions sur ce que nous avons dit, verra dans la description de cette plante les quatre couleurs principales du grand œuvre. Le noir se trouve dans la racine, comme la couleur noire est la racine, la base, ou la clef de l'œuvre ; si l'on enlève cette écorce noire, on découvre le blanc ; la pulpe du fruit est aussi de cette dernière couleur ; les fleurs qu'Isis présente à Osiris sont jaunes & rouges, & la pelure du fruit est dorée. La Lune des Philosophes est la matière parvenue au blanc ; la couleur jaune safranée & la rouge qui succèdent à la blanche, sont le Soleil ou l'Osiris de l'art ; on avait donc raison de représenter Isis dans la posture d'une personne qui offre une fleur rouge à Osiris. On peut enfin observer que les attributs d'Osiris participent tous en tout



ou en partie de la couleur rouge ou de la jaune, ou de la safranée ; & ceux d'Isis, du noir & du blanc pris séparément, ou mélangés, parce que les monuments Egyptiens nous représentent ces Divinités, suivant les différents états où se trouve la matière de l'œuvre pendant le cours des opérations. On peut donc rencontrer des Osiris de toutes les couleurs ; mais il faut alors faire attention aux attributs qui l'accompagnent. Si l'Auteur du monument était au fait des mystères d'Égypte, & qu'il ait voulu représenter Osiris dans sa gloire, les attributs seront rouges ou du moins safranés : dans son expédition des Indes, ils seront variés de différentes couleurs ; ce qui était indiqué par les tigres & les léopards qui accompagnaient Bacchus en Ethiopie, ou mort, les couleurs seront ou noires ou violettes, mais jamais on y trouvera du blanc sans mélange, comme on ne verra jamais aucun attribut d'Isis purement rouge. Il serait à souhaiter, quand on trouve quelque ancien monument coloré, que l'on recommandât au Graveur de blasonner tout ce qui y est représenté ; ou que celui qui en donne la description au Public, eut l'attention d'en désigner exactement les couleurs. Il ne serait pas moins à propos d'obliger le Graveurs à représenter les monuments tels qu'ils sont, ne pas leur laisser la liberté de changer les proportions & les attitudes des figures, sous prétexte de suppléer à l'ignorance des anciens Artistes, & de donner une forme plus gracieuse à ces figures. L'exactitude est d'une très grande conséquence, particulièrement pour les attributs. Un ouvrage sur les Antiques, mis au jour depuis peu d'années, m'oblige à faire cette observation.

Les Grecs & les Romains qui regardaient comme barbare tout ce qui n'était pas né à Rome ou à Athènes, exceptèrent les Egyptiens d'une imputation si injuste ; & leurs meilleurs Auteurs, loin d'imiter Juvenal, Virgile, Martial, & surtout Lucien, qui déploient les railleries les plus fines contre les superstitions des Egyptiens, sont remplis des éloges qu'ils donnent à leur politesse & à leur savoir. Ils avouaient que leurs grands hommes y avaient puisé toutes ces belles connaissances, dont ils ornèrent dans la suite leurs ouvrages. Si l'on ne peut absolument justifier le peuple d'Égypte sur l'absurdité & le ridicule du culte qu'il rendait aux animaux, n'attribuons pas aux Prêtres & aux savants de ce pays-là des excès donc leur sagesse & leurs connaissances les rendaient incapables. Les traditions s'obscurcissent quelquefois à mesure qu'elles s'éloignent de leur source. Les hiéroglyphes si multipliés peuvent dans la suite des temps avoir été interprétés par des gens peu ou point instruits de leur véritable signification. Les Auteurs qui ont puisé dans cette source impure n'ont pu le transmettre que de la manière qu'ils l'ont reçue, ou peut-être encore plus défigurée. Il semble même Hérodote, Diodore de Sicile, Plutarque, & quelques autres cherchent à excuser les Egyptiens, en apportant des raisons



vraisemblables du culte qu'ils rendaient aux animaux. Ils disent qu'ils adoraient dans ces animaux la Divinité dont les attributs se manifestaient dans chaque animal, comme le Soleil dans une goutte d'eau qui est frappée de ses rayons (*Plutarq. de Isid. & Osir.*). Il est certain d'ailleurs que tout culte n'est pas un culte religieux, & encore moins une vraie adoration ; & tout ce qui est placé dans les temples, même pour être l'objet de la vénération publique, n'est pas au rang des Dieux. Les Historiens ont donc pu se tromper dans le récit qu'ils ont fait des Dieux de l'Egypte, même quant à ce qui regardait le culte du peuple, & à plus forte raison pour ce qui regardait les Prêtres & les Philosophes, dont ils ignoraient les mystères.

L'écriture symbolique, connue sous le nom d'hiéroglyphes, n'était pas contraire au dessein que les Egyptiens avaient de travailler pour la postérité. M. le Comte de Caylus (*Recueil. D'Antiq. pag. 2.*) n'est pas entré dans leurs idées à cet égard. Ces hiéroglyphes furent un mystère dans le temps même de leur institution, comme ils le sont encore, & le seront toujours pour ceux qui cherchent à les expliquer par d'autres moyens que ceux que je propose. Le dessein de leurs instituteurs n'était pas d'en rendre la connaissance publique, & en les gravant sur leurs monuments pour les conserver à la postérité, ils ont agi comme les Philosophes Hermétiques, qui n'écrivent en quelque façon que pour être entendus de ceux qui sont au fait de leur science, ou pour donner quelques traits de lumières absorbés, pour ainsi dire, dans une obscurité si grande, que les yeux les plus clairvoyants n'en sont frappés qu'après de longues recherches & de profondes méditations.

La plupart des antiquités Egyptiennes sont donc de nature à ne pouvoir nous flatter de les éclaircir parfaitement. Toutes les explications qu'on voudra tenter de donner pour les ramener à l'histoire, se réduiront à des conjectures, parce que tout se ressent du mystère qui régnait dans ce pays, & que, pour fonder ses raisonnements sur l'enchaînement des faits, on trouve que le premier anneau de la chaîne qui les lie, aboutit à des fables. C'est donc à ces fables qu'il faut avoir recours ; & en les regardant comme telles, faire ses efforts pour en pénétrer la véritable signification. Quand on trouve un système qui les développe naturellement, il faut le prendre pour guide. Tous ceux que l'on a suivis jusqu'ici sont reconnus insuffisants par tous les Auteurs qui ont écrit sur les Antiquités. On y trouve à chaque pas des obstacles qu'on ne peut surmonter. Ils ne sont donc pas les vrais filets d'Ariadne qui nous nous serviront à nous tirer de ce labyrinthe ; il faut par conséquent les abandonner. En se conduisant sur les principes de la Philosophie Hermétique, & en les étudiant assez pour se mettre en état d'en faire de justes applications, il est peu d'hiéroglyphes qu'on ne puisse expliquer. On ne serait pas dans le cas d'admettre comme faits



historiques ceux qui sont purement fabuleux, & de rejeter de ces faits des circonstances qui les caractérisent particulièrement, sous prétexte qu'elles y ont été cousues pour embellir la narration, & en augmenter le merveilleux. Cette dernière méthode a été suivie par M. l'Abbé Banier dans sa Mythologie ; & quelque facilité qu'elle lui ait procuré, il se trouve souvent dans la fâcheuse nécessité d'avouer qu'il lui est impossible de débrouiller ce chaos.

SECTION QUATRIEME.

Des Colonies Egyptiennes.

La Philosophie Hermétique ne fut pas toujours renfermée dans les Bornes de l'Egypte, où il semble qu'Hermès l'avait fait fleurir. Les habitants de ce pays-là s'étant trop multipliés, quelques-uns prirent le parti d'en sortir pour aller s'établir d'abord dans le voisinage, & puis dans les pays plus éloignés. Plusieurs chefs de famille y conduisirent des colonies, & emmenèrent des Prêtres instruits avec eux. Bélus qui fixa son séjour près de l'Euphrate, en établit à Babylone, qui furent surnommés Chaldéens. Ils devinrent célèbres par les connaissances qu'ils acquirent en observant les Astres à la manière d'Egypte. Des savants croient que le sabisme, ou cette sorte d'idolâtrie, qui a pour objet de son culte les Astres & les Planètes, commença dans la Chaldée, où ces Philosophes Egyptiens s'étaient fixés ; mais il est bien plus vraisemblable qu'ils l'y portèrent de l'Egypte d'où ils sortaient, & où le Soleil & la Lune étaient adorés sous le nom d'Osiris & d'Isis ; puisque Hérodote dit que l'Astrologie prit naissance en Egypte, où l'on convient qu'elle y était cultivée dès les temps les plus reculés. Le nom de science Chaldaïque qu'elle a porté depuis longtemps, prouve tout au plus que les Astrologues de la Chaldée devinrent plus célèbres que ceux des autres Nations. Babylone, capitale du pays, quoique la plus idolâtre de toutes les villes du monde, suivant l'idée que nous en donne le Prophète Jérémie (*Ch. 50.*), en l'appelant une terre d'Idoles, *terra sculptilium*, paraît avoir tiré ses Dieux de l'Egypte, dont elle avait conservé jusqu'aux monstres ; & *in portentis glorientur*. Les Prêtres, instruits dans les mêmes sciences que ceux dont ils venaient de se séparer, savaient aussi sans doute à quoi s'en tenir au sujet du culte de ces Idoles ; mais obligés au même secret que ceux d'Egypte, ils se firent successivement un devoir de ne pas le divulguer. Les noms de Saturne & de Jupiter donnés à Bélus, prouvent assez clairement qu'on connaissait dans la Chaldée la généalogie des Dieux Hermétiques des Egyptiens.

Danaïis tenta aussi un établissement hors de son pays. Il quitta l'Egypte sa patrie, & partit avec cinquante filles qu'il avait eues de plusieurs femmes, avec



tous ses domestiques, & quelques Egyptiens qui voulurent bien le suivre. Il relâcha, dit-on, d'abord à Rhodes, où, après avoir consacré une statue à Minerve, une des grandes Divinités de l'Egypte, il s'embarqua & arriva dans la Grèce, où, si nous en croyons Diodore, il fit bâtir la ville d'Argos & en Lydie celle de Cypre, dans laquelle il fit élever un Temple à Minerve, & y établit sans doute des Prêtres pour le service du même culte qu'on rendait en Egypte à cette Déesse. Le nom de Béléides donné aux filles de Danaïis, prouve qu'il avait quelque affinité avec Bélus ; & quelques Auteurs ont en effet regardé ce Bélus comme le père de Danaïis. Les allégories que les Poètes ont faites sur le supplice des Danaïdes, & sur le massacre de leurs époux, est une nouvelle preuve qu'elles furent imitées d'Egypte, où Diodore raconte (L. 2. c. 6.) que 360 Prêtres d'Achante avaient coutume de puiser de l'eau dans un vaisseau percé. Nous expliquerons ces allégories dans les Livres suivant.

Cécrops venu d'Egypte s'établit dans l'Attique. Il y porta avec les lois de son pays le culte des Dieux qu'on y adorait, & surtout celui de Minerve, honorée à Saïs sa patrie, celui de Jupiter & des autres Dieux d'Egypte : ce fait est attesté par toute l'Antiquité. Eusebe (Prep. Evang. 1. 10. c. 9.) dit que ce fut lui qui le premier donna le nom de Dieu à Jupiter, lui éleva un autel, & érigea une statue en l'honneur de Minerve. S. Epiphane répète la même chose, & Pausanias l'avait dit avant eux ; mais ce dernier (*In Attic. 1. 8.*) remarque qu'il n'offrait dans ses sacrifices que des choses inanimées. Athènes, le triomphe des arts & des sciences, le siège de la politesse & de l'érudition, doit donc ses commencements à l'Egypte.

Quoi qu'il en soit de cette histoire, les Athéniens en convenaient, & se glorifiaient d'être descendus des Saïtes ; quelques-uns disaient que Dipetes, père de Mnestée, Roi d'Athènes, était Egyptien, de même qu'Ericthée, qui le premier leur apporta les grains d'Egypte, & la manière de les cultiver, ce qui le fit établir Roi. Il leur enseigna aussi les cérémonies de Cérès Eléusine, suivant celles qu'observaient les Egyptiens ; c'est pourquoi les Athéniens pensaient que ce Roi était contemporain de Cérès. Diodore, en rapportant ceci, ignorait sans doute que Cérès & Isis n'étaient qu'une même Divinité. Il aurait dû se souvenir qu'il avait raconté la même chose de Triptolème. Nous parlerons de la nature de ces grains, & de toute cette histoire dans le quatrième Livre.

Les habitants de la Colchide étaient aussi une colonie d'Egypte, suivant Diodore & Hérodote (*L. 2.c. 104. & suiv.*), qui apporte en preuve beaucoup de raisons, entre autres qu'ils font circoncire leurs enfants, comme ayant apporté cet usage d'Egypte. Il ignorait sans doute l'Ecriture Sainte qui nous marque si positivement l'origine de la circoncision. Diodore concluait, par la même raison,



que les Juifs, habitants entre l'Arabie & la Syrie étaient venus d'Egypte, mais il ne parle de ces Juifs qu'après leur servitude dans ce pays, & c'est l'occasion de son erreur. Cette fuite des Juifs est remarquable par tous les événements qui la précédèrent & la suivirent ; celui qui a le plus de rapport à notre sujet, est la quantité prodigieuse d'or & d'argent qui se trouvait alors parmi les Egyptiens. Moïse signifia aux Juifs d'emprunter de leurs Hôtes tous les vases d'or & d'argent qu'ils pourraient en obtenir. Et quels étaient ces Hôtes ? des gens du commun. A qui prêtaient-ils ces vases ? à des Juifs esclaves, méprisés, haïs, sans ressource, gens qu'on ne pouvait guère ignorer avoir le dessein de quitter le pays, & de s'enfuir pour se soustraire à la servitude ; & si le peuple en était si bien fourni, combien devaient en avoir le Roi & les Prêtres qui, comme nous l'apprend Hérodote, faisaient construire des bâtiments pour le conserver ?

Cadmus était originaire de Thèbes d'Egypte. Ayant été envoyé à la recherche de sa sœur par Agenor son père, Roi de Phénicie, il se trouva exposé à une furieuse tempête, qui l'obligea de relâcher à Rhodes, où il érigea un Temple en l'honneur de Neptune, & en confia le service à des Phéniciens qu'il laissa dans cette Isle. Il offrit à Minerve un vase de cuivre très beau, & de forme antique, sur lequel était une inscription, qui portait que l'Isle de Rhodes serait ravagée par les serpents. Cette inscription seule indique que toute cette histoire est une allégorie de l'Art Sacerdotal. Car pourquoi offrir à Minerve un vase antique, & de cuivre ? Cadmus doit être supposé avoir vécu dans des temps bien reculés : quelle pouvait donc être l'antiquité de ce vase ? Il y a apparence qu'il faut avoir égard à la matière, & non à la forme.

Cette matière est la terre de Rhodes, ou la terre rouge Philosophique, qui doit être ravagée par des serpents, c'est-à-dire dissoute par l'eau des Philosophes, qui est souvent appelée serpent. Cadmus au fait de ces mystères n'eut pas beaucoup de peine à prédire cette dévastation. Le présent d'un vase de cuivre, même antique, était-il d'une si grande conséquence qu'il eût le mérite d'être présenté à la Déesse de la Sagesse ? L'or, les pierreries auraient été plus dignes d'elle. Mais sans doute il y avait du mystère là-dessous ; il fallait un vase de cuivre, non du vulgaire, mais de l'airain Philosophique, que les favoris de Minerve, les Sages Philosophes appellent communément *laton* pour leton. Blanchissez le laton, dit Morien (*Entret. du Roi Calid.*) , & déchirez vos livres. L'azot & le laton vous suffisent.

Toute l'histoire de Cadmus sera toujours considérée comme une fable pure, qui paraîtra ridicule à tout homme de bon sens, dès qu'il ne l'expliquera pas conformément à la Chimie Hermétique. Quelle idée en effet de suivre un Bœuf de différentes couleurs, de bâtir une ville où ce Bœuf s'arrête, d'envoyer ses



compagnons à une fontaine, qui y sont dévorés par un horrible dragon, fils de Typhon & d'Échidna ; lequel dragon est ensuite tué par Cadmus, qui lui arrache les dents, les sème dans un champ comme on sème du grain, d'où naissent des hommes qui attaquent Cadmus ; & qui enfin, à l'occasion d'une pierre jetée entre eux, se détruisent les uns & les autres sans qu'il en reste un seul ? Nous prouverons dans la suite de cet ouvrage, que cette histoire est une allégorie suivie de tout ce qui se passe dans le cours des opérations de l'œuvre Philosophique.

M. l'Abbé Banier (*Mythol. T. I. p. 67. & T. II. p. 262.*) dit que Cadmus porta en Grèce les mystères de Bacchus & d'Osiris. La Fable nous apprend cependant que Bacchus était petit-fils de Cadmus. Il est vrai que ce Mythologue introduit un autre Bacchus, fils de Sémélé, afin d'ajuster son histoire ; mais sur quel fondement ? Est-il permis d'introduire ainsi de son propre chef des personnages nouveaux pour se tirer d'embaras ? Orphée, en transposant dans la Grèce les Fables Egyptiennes, les habilla à la Grecque, & supposa un Denis, qui ne diffère point de l'Osiris des Egyptiens, & du Bacchus des Latins : mais ce Denis ou Osiris était célèbre en Egypte longtemps avant qu'il fût question de Cadmus. C'est pourquoi les Egyptiens se moquaient des Grecs, lorsqu'ils entendaient ceux-ci dire que Denis était né parmi eux.

D'autres attribuent à Mélampe l'institution des cérémonies du culte de Denis dans la Grèce, l'histoire de Saturne, & la guerre des Titans. Dédale fui, dit-on, l'Architecte du fameux vestibule du Temple élevé à Memphis en l'honneur de Vulcain. Mais les Grecs, dit Diodore, ayant appris les histoires & les allégories des Egyptiens, en prirent occasion d'en inventer d'autres sur ces modèles. En effet, les Poètes & les Théologiens du Paganisme semblent n'avoir copié que ces fables d'Egypte, transportées dans la Grèce par Orphée Musée, Mélampe, & Homère. Les Législateurs ont formé leurs lois sur celles de Lycurgue ; les Princes des sectes philosophiques ont puisé leur système dans Pythagore, Platon, Eudoxe, & Démocrite. Et s'ils ont été si différents entre eux, c'est qu'ils n'étaient pas tous au fait des mystères Egyptiens, & qu'ils en ont en conséquence mal expliqué les allégories.

Les colonnes de Mercure, desquelles ces premiers Philosophes tireront leur science, par les explications que les Prêtres d'Egypte leur en donnèrent, pourraient bien être celles d'Osiris & d'Isis, donc nous avons parlé ; peut-être les obélisques qu'on voit encore à Rome, qu'on sait y avoir été transportés d'Egypte, & donc la surface est remplie de triangles, de cercles, de carrés, & de figures hiéroglyphiques. Plus d'un Auteur s'est donné la torture pour les expliquer : le P. Kircher à fait un traité exprès ; mais, malgré son ton décisif,



soutenu d'une science fort étendue, on ne l'a pas cru sur sa parole. C'est dans les Auteurs anciens qui puisèrent leur science en Egypte, qu'il faudrait en chercher l'interprétation ; mais pour entendre la plupart d'entre eux, on aurait aussi besoin du secours d'un Œdipe, parce qu'ils ont écrit allégoriquement comme leurs maîtres.

N'ayant donc point de guides assurés, les plus célèbres Auteurs sont tous différents entre eux. Selon Bochart, Mercure est le même que Chanaan, & selon M. Huet, le même que Moïse. L'un dit qu'Hercule est Samson, & l'autre que c'est Josué ; L'un que Noé est Saturne, l'autre que c'est Abraham. L'un soutient que Cérès fut une Reine de Sicile ; l'autre qu'elle ne diffère point d'Isis qui ne fut jamais dans ce pays là. Les plus anciens Auteurs ne sont pas même d'accord entre eux ; & outre les contradictions qu'on y trouve, combien y voit-on de choses gratuites, pour ne rien dire de plus. Quant aux parallèles dont les livres de quelques savants modernes sont remplis, je demanderais si l'on est reçu à dire que Thamas-Kouli-Cham est le même que Tamerlan, parce qu'on trouve beaucoup de ressemblance dans l'humeur & dans les actions de ces deux Princes ?

Je crois qu'on peut tirer beaucoup de lumières des anciens Auteurs Grecs, pour pénétrer dans l'obscurité des fables ; non pas qu'on doive précisément s'en rapporter à eux sur la véritable origine des anciens peuples, puisque ce qu'ils en disent est presque tout fabuleux ; mais parce qu'ils ont copié les Egyptiens, qui furent les premiers inventeurs des Fables, & qu'en faisant le parallèle des Fables anciennes de la Grèce avec celles de l'Egypte, on y remarque aisément qu'elles sont toutes sorties de la même source, & qu'elles ressemblent à un voyageur, qui s'habille dans chaque pays qu'il parcourt, suivant la mode qui y est en usage. Les ouvrages Egyptiens, qui auraient pu nous donner quelques idées de leur façon de penser, ceux d'Hermès & des autres Philosophes nous ont échappé avec le temps, & nous pleurerons toujours sur les tristes cendres de la Bibliothèque d'Alexandrie. Nous n'avons plus d'autre ressource que celle des Grecs, disciples des savants Prêtres d'Egypte ; c'est donc à eux qu'il faut avoir recours, persuadés qu'ils sont entrés dans les idées des maîtres donc ils avaient reçu des leçons.

Je suis surpris que M. l'Abbé Banier soit à cet égard si peu d'accord avec lui-même, qu'après avoir dit (*Ibid.p. 55.& suiv.*) & avoir même employé toutes les raisons possibles pour prouver que ce n'est pas chez les Ecrivains Grecs qu'il faut chercher l'origine des anciens Peuples, ni des autres monuments de l'Antiquité, ce savant les apporte en preuves de ce qu'il établit dans tout le cours de son ouvrage. Il est vrai qu'il a une attention toute particulière à choisir



tout ce que les Auteurs ont avancé de favorable à son système, & à rejeter comme fable tout ce qui peut y être contraire. Il décide même sur cela avec le ton d'un Juge en dernier ressort ; mais comme il n'est pas toujours conforme à lui-même, & qu'il déclare en plus d'un endroit qu'il faut tenir ses garants pour suspects, il nous rétablit dans nos droits, & nous laisse la liberté d'en penser ce que nous voudrons.

Je serais assez du sentiment de Diodore, quant aux noms de quelques anciennes villes, des montagnes, des fleuves, &c. Cet Auteur dit que les anciens Philosophes tirèrent de leur doctrine la plupart de ces noms, & dénommèrent les lieux suivant les rapports qu'ils y voyaient avec quelques traits de cette science. Il s'agit donc de savoir quelle était cette doctrine. Or personne ne doute que ce ne soit celle qu'ils apprirent en Egypte ; Jamblique (*Des mystères des Egyptiens.*) nous assure que cette science était gravée sur les colonnes d'Hermès. Joseph (*Des Antiq. des Juifs.*) parle de deux colonnes, l'une de pierre, l'autre de brique, élevées avant le Déluge, sur lesquelles les principes des Arts étaient gravés. Bernard, Comte de la Marche Trévisane (*Philos. des Métaux.*), instruit par la lecture des livres anciens, dit qu'Hermès trouva sept tables dans la vallée d'Hébron, sur lesquelles étaient gravés les principes des Arts libéraux. Mais qu'Hermès les ait trouvées ou qu'il les ait inventées, il y a grande apparence que ces principes n'y étaient qu'en hiéroglyphes ; que cette manière d'enseigner marquait que le fond de cette science était un mystère qu'on ne voulait pas dévoiler à tout le monde : par conséquent que les termes & les noms employés faisaient aussi partie de ce mystère, d'où nous devons conclure que les noms donnés aux lieux par les anciens Philosophes, tenaient par quelque endroit aux mystères des Egyptiens.

Tout esprit qui ne voudra pas demeurer opiniâtement attaché à son préjugé, doit voir dans ce que nous avons dit, quel était l'objet de ces mystères. La magnificence des Rois d'Egypte, qui, si nous en croyons Pline (*L. 2.6. ch 12.*), ne faisaient élever ces merveilles du monde, qu'afin d'employer leurs richesses immenses, est une preuve Dieu palpable de l'Art Hermétique. Sémiramis fit élever à Babylone un Temple en l'honneur de Jupiter, au haut duquel elle plaça trois statues d'or, l'une de ce Dieu, la seconde de Junon, & la troisième de la Déesse Ops. Celle de Jupiter, au rapport de Diodore, subsistait encore de son temps, avait 40 pieds de hauteur, & pesait mille talens Babyloniens. La statue d'Ops, du même poids, se voit encore dans la salle dorée. Deux lions, ajoute cet Auteur, & des serpents d'argent d'une grosseur énorme sont placés auprès. Chaque figure est du poids de trente talens. La Déesse tient à la main droite une tête de serpent, & de la gauche un sceptre de pierre. Dans la même salle se trouve aussi une table d'or de 40 pieds de longueur, large de 12, & pesant 50



talens. La statue de Junon est du poids de 800.

Diodore & les autres Historiens rapportent beaucoup de choses qui prouvent les richesses immenses des Egyptiens & des Babyloniens, qui par Belus en tiraient leur origine. Mais ce qui aurait dû frapper ces Historiens, & tous ceux qui voyaient la statue d’Ops, c’est son attitude & ses attributs. Je voudrais que nos savants m’expliquassent pourquoi on avait mis un sceptre de pierre à l’une des mains de cette Déesse, & un serpent à l’autre ? Fait-on des sceptres de pierre à une statue d’or ? une telle idée ne passerait-elle pas pour ridicule aux yeux de ceux qui n’y verraient rien d’allégorique ? Mais la Déesse Ops étant prise hermétiquement, il était naturel de la représenter ainsi, parce que l’or des Philosophes est appelé pierre, & leur mercure serpent. Ops ou la Terre qui en était la matière, tenait ces deux symboles à la main pour indiquer qu’elle contenait ces deux principes de l’Art. Et comme cet Art était la source des richesses, Ops en fut regardée comme la Déesse. On avait même désigné la chose plus particulièrement en mettant auprès d’Ops deux lions & deux serpents, parce que les Philosophes employaient pour l’ordinaire l’allégorie de ces animaux, pour signifier les principes matériels de l’œuvre, pendant le cours des opérations.

Jupiter & Junon frère & sœur, époux & épouse, se trouvaient dans cette salle avec leur grand-mère, & devant eux une table d’or commune aux trois, parce qu’ils sortent du même principe aurifique, duquel l’on extrait deux choses, une humidité aérienne & mercurielle, & une terre fixe, ignée, qui réunies ne font qu’une & même chose, appelée or Hermétique, commun aux trois, puisqu’il en est composé ; & le vrai remède de l’esprit, dont nous avons parlé, auquel Diodore donne le nom de Nepentes, parce qu’il est fait de l’herbe prétendue de ce nom, donc Homère (*Odiss. 1.4. v. 221. & Suiv.*) dit qu’on compose en Egypte le remède qui fait oublier tous les maux, & fait mener à l’homme une vie exempte de douleur & de chagrin ; propriétés tant vantées de l’or Hermétique. Le même Poète ajoute que ce remède était celui d’Hélène, fille de Jupiter, celle qui occasionna la guerre de Troye. Nous en verrons ses raisons dans le sixième Livre. L’origine Egyptienne & du remède, & de la manière de le faire, est une preuve qu’Homère nous donne en passant, qu’il était instruit de la nature de ce remède, de ses propriétés, & du lieu où il était en vogue. Il a donc pu le prendre pour sujet de son allégorie de la prise de la ville de Troye, ou tout au moins avoir pris occasion d’une guerre, d’un siège réel, pour en former une allégorie du grand œuvre, comme nous le prouverons en discutant toutes les circonstances de ce siège ; je ne vois guère sur quoi est fondé M. l’Abbé Banier, pour dire (*Ibid. T.I.p.67.*) qu’il y avait eu avant Homère des Poètes qui avaient traité le sujet de la guerre de Troye, & qui avaient fait des Iliades ; la seule



raison que ce savant en apporte, c'est que la Poésie grecque n'aurait pas commencé par des chef-d'œuvres. Je laisse au Lecteur à juger de la bonté de ce raisonnement. L'ouvrage de cet Abbé, quoique très savant & très bien concerté, fourmille de preuves de cette trempe. Si Homère, pour donner un air de vraisemblance à sa fiction, a introduit des noms de villes & de peuples existants, on est obligé d'avouer qu'on ne connaît Ithaque, les Cimmériens, l'Isle de Calypso, & beaucoup d'autres choses, que dans ses ouvrages. Où vit-on jamais les Arimaspes, les Issedons, les Hyperboréens, les Acéphales, &c. ? Mais on convient que les fables tirent leur origine d'Égypte & de la Phénicie ; c'est donc par celles qui se débitaient dans ces pays-là, qu'il faut juger des autres, au moins des plus anciennes.

Je ne pense pas trouver des contradicteurs sur cet article ; mais conviendra-t-on avec moi que tous les monuments, dont j'ai parlé soient une preuve convaincante que l'Art Hermétique était connu & pratiqué chez les Égyptiens ? Les savants, quelque peu d'accord qu'ils soient entre eux, ont fortifié par leurs ouvrages le préjugé qui a pris naissance dans le récit des anciens Historiens. On a cru qu'étant plus près que nous ne le sommes de ces temps obscurs, on ne pouvait mieux faire que de suivre le chemin qu'ils nous ont tracé, persuadé qu'ils étaient au fait de tout cela. On savait cependant, & ces Anciens le disent eux-mêmes, que les Prêtres d'Égypte gardaient un secret inviolable sur la véritable signification de leurs Hiéroglyphes ; mais on n'a pas fait assez de réflexions là-dessus. Il s'agirait donc de dépouiller tout préjugé à cet égard ; d'examiner les choses sans prévention, & de comparer les explications que les Antiquaires ou les Mythologues ont donné des Hiéroglyphes & des Fables Égyptiennes, avec celle que j'en donne, & juger ensuite de la vérité des unes & des autres. Par cette méthode on se trouvera en état de décider si la Morale, la Religion, la Physique & l'Histoire ont fourni matière à ces Fables & à ces Hiéroglyphes ; ou s'il n'est pas plus simple de leur donner un seul & unique objet, tel qu'un secret aussi précieux, & d'une aussi grande conséquence que peut l'être celui qui conserve l'humanité dans tout l'état parfait donc elle est susceptible, en lui procurant la source des richesses & de la santé.

LIVRE II.

Des allégories qui ont un rapport plus palpable avec l'Art Hermétique.

Jamais pays ne fut plus fertile en fables que la Grèce. Celles qu'elle avait reçues d'Égypte ne lui suffisaient pas, elle en inventa un nombre infini. Les Égyptiens ne reconnaissaient proprement pour Dieux qu'Osiris, Isis & Orus, mais ils en



multiplièrent les noms, & se trouvèrent engagés par-là à en multiplier les fictions historiques. De là vinrent douze Dieux principaux, Jupiter, Neptune, Mars, Mercure, Vulcain, Apollon, Junon, Vesta, Cerès, Vénus, Diane & Minerve, six mâles & six femelles. Ces 12 seuls regardés comme grands Dieux étaient représentés en statues d'or. Dans la suite on en imagina d'autres, auxquels on donna le nom de demi-Dieux, qui n'étaient pas connus du temps d'Hérodote, ou du moins dont il ne fait pas mention sous ce titre. Leurs figures croient sculptées en bois, ou en pierre, ou en terre. Le même Hérodote dit (*In Euterp. C. 50.*) que les Egyptiens imposèrent les premiers ces douze noms, & que les Grecs les reçurent d'eux.

Les premiers des Grecs qui passèrent en Egypte, sont, suivant Diodore de Sicile, Orphée, Mutée, Mélampe, & les autres dont nous avons parlé dans le livre précédent. Ils y puisèrent les principes de la Philosophie & des autres sciences, & les transportèrent dans leur pays, où ils les enseignèrent de la manière dont ils les avaient apprises ; c'est-à-dire, sous le voile des allégories & des fables. Orphée y trouva le sujet de ses Hymnes sur les Dieux, & les Orgies (*M. l'Abbé Banier. Myth. T. II. p. 273.*). Que ces solemnités tirent leur origine de l'Egypte, c'est un fait dont conviennent également les Mythologues & les Antiquaires, & qu'on n'a pas besoin de prouver. Ce Poète introduisit dans le culte de Denys les mêmes cérémonies qu'on observait dans le culte d'Osiris. Celles de Cerès se rapportaient à celles d'Isis. Il fit mention le premier des peines des impies, des Champs Elysées, & fit naître l'usage des statues. Il feignit que Mercure était destiné à conduire les âmes des défunts, & devint l'imitateur des Egyptiens dans une infinité d'autres fictions.

Lorsque les Grecs virent que Psamméticus protégeait les étrangers, & qu'ils pourraient voyager en Egypte sans risque de leur vie ou de leur liberté, ils y abordèrent en assez grand nombre, les uns pour satisfaire leur curiosité sur les merveilles qu'ils avaient apprises de ce pays là, les autres pour s'instruire. Orphée, Musée, Linus, Mélampe & Homère y passèrent successivement. Ces cinq avec Hésiode furent les propagateurs des Fables dans la Grèce, par les Poèmes pleins des fictions qu'ils y répandirent. Sans doute que ces grands hommes n'auraient pas adopté & répandu de sang froid tant d'absurdités apparences, s'ils n'avaient au moins soupçonné un sens caché, raisonnable, & un objet réel enveloppé dans ces ténèbres. Auraient-ils, par dérision & malicieusement, voulu tromper les Peuples ? & s'ils pensaient sérieusement que ces personnages étaient des Dieux, qu'ils devaient représenter comme des modèles de perfection & de conduite, leur auraient-ils attribué des adultères, des incestes, des parricides, & tant d'autres crimes de toute espèce ? Le ton sur lequel Homère en parle suffit pour donner à entendre quelles étaient ses idées à



cet égard. Il est donc bien plus probable qu'ils ne pressentaient ces fictions que comme des symboles & des allégories, qu'ils voulurent rendre plus sensibles en personnifiant & déifiant les effets de la Nature. Ils assignèrent en conséquence un office particulier à chacun de ces personnages déifié, réservant seulement l'Empire universel de l'Univers à un seul & unique vrai Dieu. Orphée s'explique assez clairement ; là-dessus, en disant que tous ne sont qu'une même chose comprise sous divers noms. Car tels sont ses termes : « Le Messager interprète Cyllenien est à tous. Les Nymphes sont l'eau ; Cérès les grains ; Vulcain est le feu ; Neptune la mer ; Mars la guerre ; Vénus la paix ; Thémis la justice ; Apollon, dardant ses flèches, est le même que le Soleil rayonnant, soit que cet Apollon soit regardé comme agissant de loin ou de près, soit comme Devin, Augure, ou comme le Dieu d'Epidaure, qui guérit les maladies. Toutes ces choses ne font qu'une, quoiqu'elles aient plusieurs noms. » Hermésianax dit que Pluton, Persephone, Cérès, Vénus & les Amours, les Tritons, Nérée, Thétis, Neptune, Mercure, Junon, Vulcain, Jupiter, Pan, Diane & Phœbus ne sont que le même Dieu.

Tous les offices de la Nature devinrent donc des Dieux entre leurs mains ; mais des Dieux soumis à un seul Dieu suprême, suivant ce qu'ils en avaient appris en Egypte. Ces différents attributs de la Nature regardaient cependant des effets particuliers, ignorés du Peuple, & connus seulement des Philosophes.

Si quelques-unes de ces fictions eurent l'Univers en général pour objet, on ne saurait nier que le plus grand nombre n'ait eu une application particulière ; & plusieurs d'entre elles sont si spécialement déterminées, qu'on ne saurait s'y méprendre. Il surfit de passer les principales en revue, pour mettre en état de porter son jugement sur les autres. Je parlerai donc en premier lieu de l'expédition de la Toison d'or : des pommes d'or : du jardin des Hespérides, & quelques autres qui manifestent plus clairement que l'intention des Auteurs de ces fictions était d'y envelopper les mystères de l'Art Hermétique.

Orphée est le premier qui ait fait mention de l'expédition de la Toison d'or, si l'on veut admettre les ouvrages d'Orphie comme appartenant à ce premier des Poètes Grecs ; mais je n'entre pas dans cette discussion des savants : que ces ouvrages soient vrais ou supposés, peu m'importe ; il me suffit qu'ils soient partis d'une plume très ancienne, savante, & au fait des mystères des Egyptiens & des Grecs. S. Justin en son *Parentet* ; Lactance, & S. Clément d'Alexandrie, dans son Discours aux Gentils, parlent ; d'Orphée sur ce ton-là.

Ce Poète a donné à cette fiction un air d'histoire qui l'a fait regarder comme telle par nos Mythologues modernes mêmes, malgré l'impossibilité où ils se



trouvent d'en ajuster les circonstances. Ils ont mieux aimé y échouer, que d'y voir le sens caché & mystérieux qu'elle présente, & que l'Auteur même a manifesté assez visiblement en citant, dans le cours de cette fiction, quelques autres de ses ouvrages ; savoir, un *Traité des petites pierres*, & un autre de *l'ancre de Mercure comme source de tous les biens*. Il est aisé de voir de quel Mercure il entend parler, puisqu'il le présente comme faisant partie de l'objet que se proposait Jason dans la conquête de la Toison d'or.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de la conquête de la Toison d'or.

Il y a peu d'Auteurs anciens qui ne parlent de cette fameuse conquête. Elle a exercé l'esprit de nos savants, qui ont fait beaucoup de dissertations sur ce sujet, & M. l'Abbé Banier, qui en a inséré plusieurs dans les *Mémoires de l'Académie des Belles Lettres*, regarde ce fait comme si constant, qu'on ne peut, dit-il (*Mytolog T. III. P.198.*), le détacher de l'histoire ancienne de la Grèce, sans renverser presque toutes les généalogies de ce temps-là. Nous avons un Poème là-dessus sous le nom d'Orphée ; mais Vossius prétend que ce Poète n'en est pas l'Auteur, & que ce Poème n'est pas plus ancien que Pisistrate (*Vossius de Poëti Græcis & Latinis, cap.9.*). On l'attribue à Onomacrite, & l'on dit qu'il fut composé vers la 50^e. Olympiade. Il pourrait bien se faire que cet Onomacrite n'en fût pas l'Auteur, mais seulement le restaurateur, ou qu'il en eut recueilli tous les fragments dispersés, comme Aristarque ceux d'Homère. Apollonius de Rhodes en composa un sur la même matière vers le temps des premiers Ptolomées. Pindare en fait un allez long détail dans la quatrième Olympique, & dans la troisième Isthmique ; beaucoup d'autres Poètes font de fréquentes allusions à cette conquête. Mais ce qui prouve l'antiquité de cette fable, c'est qu'Homère en dit deux mots dans le douzième Livre de l'*Odyssée*. M. l'Abbé Banier trouve une erreur dans cet endroit de ce dernier Poète, & dit qu'il fait parler Circé de certaines roches errantes comme situées sur le détroit qui sépare la Sicile de l'Italie, & qu'elles sont en effet à l'entrée du Pont-Euxin. Pour ajuster cette expédition aux idées de M. l'Abbé Banier, ces roches ne sauraient à la vérité se trouver au lieu marqué dans Homère ; mais j'aurais cru qu'il était plus à propos de chercher les moyens d'accorder M. l'abbé Banier avec Homère, que d'accuser ce Poète d'erreur, pour éluder les difficultés que cet endroit faisait naître. Il est aisé de se tirer d'embarras quand on a recours à de semblables ressources. Homère avait sans doute ses raisons pour placer là ces roches errantes ; car la plupart des erreurs que l'on trouve dans ce Poète, & dans les autres inventeurs des fables, semblent y être mises avec affectation, comme pour indiquer à la postérité que ce sont des fictions pures qu'ils débitent, & non



de véritables histoires. Les lieux que l'on fait parcourir aux Argonautes, les endroits où on les fait aborder sont si éloignés de la route qu'ils auraient dû & pu tenir ; il y a même une impossibilité si manifeste qu'ils aient tenu celle dont Orphée parle, qu'on voit clairement que l'intention de ce Poète n'était que de raconter une fable.

Les difficultés qui se présentent en foule à un Mythologue qui veut trouver une véritable histoire dans cette fiction, n'ont pas rebuté la plupart des savants. Eustathe (*Sur le vers 686 de Denys Perigete.*) parmi les Anciens, l'a regardé comme une expédition militaire, laquelle, outre l'objet de la Toison d'or, c'est-à-dire, selon lui, le recouvrement des biens que Phryxus avait emportés dans la Colchide, avait encore d'autres motifs, comme celui de trafiquer sur les côtes du Pont-Euxin, & d'y établir quelques colonies pour en assurer le commerce. Ceux qui ont voulu ramener la plupart des Fables anciennes à l'Histoire Sainte, comme le P. Thomasin & M. Huet, se sont imaginés y voir l'histoire d'Abraham, d'Agar & de Sara, de Moïse & de Josué. En suivant de pareilles idées, il n'est point de fables, si palpablement fables qu'elles soient, qu'on ne puisse y faire venir.

Eustathe, pour accréditer son sentiment, dit qu'il y avait un nombre de vaisseaux réunis en une flotte, dont le Navire Argo en était comme l'Amiral ; mais que les Poètes n'ont parlé que d'un seul vaisseau, & n'ont nommé que les seuls chefs de cette expédition. Je ne pense pas qu'on en croit cet Auteur sur sa parole, puisqu'il n'en a d'autre garant que la raison de convenance, qui exigeait que les choses fussent ainsi pour que son sentiment pût se soutenir. M. l'Abbé Banier, qui suit assez bien Eucasthe dans ce genre de preuves, décide hardiment que cette expédition n'est point le mystère du grand œuvre. A-t-il prononcé avec connaissance de cause ? avait-il lu les Philosophes ? avait-il même du grand œuvre l'idée qu'il faut en avoir ? Je répondrais bien qu'il n'en connaissait que le nom, mais nullement les principes.

Pour donner une idée juste de cette fiction, il faudrait prendre la chose dès son origine, expliquer comment cette prétendue Toison d'or fut portée dans la Colchide, & faire toute l'histoire d'Athamas, d'Ino, de Nephelé, d'Hellé & de Phryxus, de Léarque & de Mélicette ; mais comme nous aurons occasion d'en parler dans le quatrième Livre, en expliquant les Jeux Isthmiques, nous entrerons seulement dans le détail de cette expédition, en suivant ce qu'Orphée & Apollonius en ont rapporté.

Jason eue pour père Eson, Créthéus pour aïeul, Eole pour bisaïeul, & Jupiter pour trisaïeul. Sa mère fut Polimede, fille d'Autolycus, d'autres disent



Alcimedede, ce qui convient également pour le fond de l'histoire, suivant mon système. Tyro, fille de Salmonée, élevée par Créthéus, frère de celui-ci, plut à Neptune, & en eut Nélée & Pélias ; elle ne laissa pas ensuite d'épouser Créthéus son oncle, dont elle eut trois fils, Eson, Pherès & Amithaon. Créthéus bâtit la ville d'Iolcos, donc il fit la capitale de ses Etats, & laissa en mourant la couronne à Eson. Pélias, à qui Créthéus n'avait point donné d'établissement, comme ne lui appartenant pas, se rendit puissant par ses intrigues, & détrôna Eson. Jason qui vint au monde sur ces entrefaites, donna de la jalousie & de l'inquiétude à Pélias, qui chercha en conséquence tous les moyens de le faire périr. Mais Eson, avec son épouse, ayant pénétré les mauvais desseins de l'usurpateur, portèrent le Jeune Jason, qui s'appelait alors Diomedede, dans l'ancre de Chiron, fils de Saturne & de la Nymphé Philyre, qui habitait sur le Mont Pélion, & lui confièrent son éducation. Le Centaure passait pour l'homme le plus sage & le plus habile de son temps. Jason y apprit la Médecine & les Arts utiles à la vie.

Ce jeune Prince, devenu grand, s'introduisit dans la Cour d'Iolcos, après avoir exécuté de point en point tout ce que l'Oracle lui avait prescrit. Pélias ne douta pas que Jason ne s'acquît bientôt la faveur du Peuple & des Grands. Il en devint jaloux, & ne cherchant qu'un honnête prétexte pour s'en défaire, il lui proposa la conquête de la Toison d'or, persuadé que Jason ne refuserait pas une occasion si favorable d'acquérir de la gloire. Pélias, qui en connaissait tous les risques, pensait qu'il y périrait. Jason prévoyait lui-même tous les dangers qu'il avait à courir. La proposition fut néanmoins de son goût, & son grand courage ne lui permit pas de ne point l'accepter.

Il disposa donc tout pour cet effet, & suivant les conseils de Pallas, il fit construire un vaisseau, auquel il mit un mât fait d'un chêne parlant de la forêt de Dodone. Ce vaisseau fut nommé le Navire Argo ; & les Auteurs ne sont pas d'accord sur le motif qui le fit nommer ainsi. Apollonius, Diodore de Sicile, Servius & quelques autres prétendent que ce nom lui fut donné, parce qu'Argus en proposa le dessein ; & l'on varie encore beaucoup sur cet Argus, les uns le prenant pour le même que Junon employa à la garde d'Io, fils d'Arustor ; mais Meziriac (*Sur l'Ep. Hypsiphile à Jason.*) veut qu'on lise dans Apollonius de Rhodes, *filis d'Alector*, au lieu de *filis d'Arustor*. Sans entrer dans le détail des différents sentiments au sujet de la dénomination de ce vaisseau, que l'on peut voir dans plusieurs Auteurs, je dirai seulement qu'il fut construit du bois du Mont Pélion, suivant l'opinion la plus commune des Anciens.

Prolémée Ephestion dit, au rapport de Photius, qu'Hercule lui-même en fut le constructeur. La raison que M. l'Abbé Banier apporte pour rejeter cette opinion, n'est point du tout concluante à cet égard. Quant à la forme de ce vaisseau, les



Auteurs ne sont pas plus d'accord entre eux. Les uns disent qu'il était long, les autres rond ; ceux-là, qu'il avait vingt-cinq rames de chaque côté ; ceux-ci qu'il en avait trente ; mais on convient en général qu'il n'était pas fait comme les vaisseaux ordinaires. Orphée & les plus anciens Auteurs qui en ont parlé, n'ayant rien dit de cette forme, tout ce que les autres en rapportent n'est fondé que sur des conjectures.

Toutes les circonstances de cette expédition prétendue souffrent contradiction. On varie & sur le Chef & sur le nombre de ceux qui l'accompagnèrent. Quelques-uns assurent qu'Hercule fut d'abord choisi pour Chef, & que Jason ne le devint qu'après qu'Hercule eut été abandonné dans la Troade, où il était descendu à terre pour aller chercher Hylas. D'autres prétendent qu'il n'eut aucune part à cette entreprise ; mais le sentiment ordinaire est qu'il s'embarqua avec les Argonautes. Quant au nombre de ceux-ci, on ne peut rien établir de certain, puisque des Auteurs en nomment dont les autres ne font aucune mention. On en compte communément cinquante, tous d'origine divine. Les uns fils de Neptune, les autres de Mercure, de Mars, de Bacchus, de Jupiter. On peut en voir les noms & l'histoire abrégée dans le Tome troisième de la Mythologie de M. l'Abbé Banier, page 211 & Suiv. où il explique le tout conformément à ses idées, & décide à son ordinaire qu'il faut rejeter ce qu'il ne peut y ajuster. Il admet, par exemple, dans le nombre de ces Argonautes, Acaste, fils de Pélias, & Nélée, frère de celui-ci. Y a-t-il apparence, si cette expédition était un fait véritable, qu'on eût supposé que Pélias, persécuteur & ennemi juré de Jason ; ce Pélias même qui n'engageait ce neveu dans cette expédition périlleuse, que parce qu'il regardait sa perte comme assurée, eût permis à Acaste de l'y accompagner, lui qui ne cherchait à faire périr Jason que pour conserver la couronne à ce fils ? On ne manquerait pas de raison pour en rejeter d'autres que ce savant Mythologue admet sur la foi d'autres Auteurs ; & il serait aisé de prouver qu'ils ne pouvaient s'y être trouvés, suivant le système de ce savant ; mais il faudrait une discussion qui n'entre pas dans mon plan.

Lorsque tout fut prêt pour le voyage, la troupe de Héros s'embarqua, & le vent étant favorable on mit à la voile, on aborda en premier lieu à Lemnos, afin de se rendre Vulcain favorable. Les femmes de cette Isle ayant, dit-on, manqué de respect à Vénus, cette Déesse, pour les en punir, leur avoir attaché une odeur insupportable, qui les rendit méprisables aux hommes de cette Isle. Les Lemniennes piquées complotèrent entre elles de les assassiner tous pendant leur sommeil. La seule Hypsiphile conserva la vie à son père Thoas, qui pour lors était Roi de l'Isle, Jason s'acquitta des bonnes grâces d'Hypsiphile, & en eut des enfants.



Au sortir de Lemnos, les Tyrrémens leur livrèrent un sanglant combat, où tous ces Héros furent blessés, excepté Glaucus qui disparut, & fut mis au nombre des Dieux de la mer (*Pausis dans Athen. 1. 7. c. 12.*), Delà ils tournèrent vers l'Asie, abordèrent à Marsias, à Cius, à Cyzique, en Ibélie : ils s'arrêtèrent ensuite dans la Béblycie, qui était l'ancien nom de la Bithynie, s'il faut en croire Servius (*Sur le 5e. liv. de l'Enéide, v. 373.*), Amycus qui y régnait, avait coutume de défier au combat de ceste ceux qui arrivaient dans ses Etats. Pollux accepta le défi, & le fit périr sous ses coups. Nos voyageurs arrivèrent après cela vers les Syrtes de la Lybie, par où l'on va en Egypte. Le danger qu'il y avait à traverser ces Syrtes, fit prendre à Jason & à ses compagnons le parti de porter leur vaisseau sur leurs épaules pendant douze jours, à travers les déserts de la Lybie ; au bout duquel temps ayant retrouvé la mer, ils le remirent à flots. Ils furent aussi rendre visite à Phinée, Prince aveugle, & sans cesse tourmenté par les Harpies, dont il fut délivré par Calais & Zethès, enfants de Borée, qui avaient des ailes. Phinée, devin & plus clairvoyant des yeux de l'esprit que de ceux du corps, leur indiqua la route qu'ils devaient tenir. Il faut, leur dit-il, aborder premièrement aux Inès Cyances, (que quelques-uns ont appelées *Symplegades*, ou écueils qui s'entre heurtent). Ces Isles jettent beaucoup de feu ; mais vous éviterez le danger en y envoyant une colombe. Vous passerez de-là en Bithynie, & laisserez à côté l'Isle Thyniade. Vous verrez Mariandynos, Achéruse, la Ville des Enetes, Carambim, Halym, Iris, Thémiscyre, la Cappadoce, les Calybes, & vous arriverez enfin au fleuve Phasis, qui arrose la terre de Circée, & dé-là en Colchide où est la Toison d'or. Avant d'y arriver les Argonautes perdirent leur Pilote Tiphis, & mirent Ancée à sa place.

Toute la troupe débarqua enfin sur les terres d'Ætes, fils du Soleil & Roi de Colchos, qui leur fit un accueil très gracieux. Mais comme il était extrêmement jaloux du trésor qu'il possédait, lorsque Jason parut devant lui, & qu'il eut été informé du motif qui l'amenait, il parut consentir de bonne grâce à lui accorder sa demande ; mais il lui fit le détail des obstacles qui s'opposaient à ses desirs. Les conditions qu'il lui prescrivit étaient si dures, qu'elles auraient été capables de faire désister Jason de son dessein. Mais Junon qui chérissait Jason, convint avec Minerve qu'il fallait rendre Médée amoureuse de ce jeune Prince, afin qu'au moyen de l'art des enchantements dont cette Princesse était parfaitement instruite, elle le tirerait des périls où il s'exposerait pour réussir dans son entreprise. Médée prit en effet un tendre intérêt à Jason ; elle lui releva le courage, & lui promit tous les secours qui dépendaient d'elle, pourvu qu'il s'engageât à lui donner sa foi.

La Toison d'or était suspendue dans la forée de Mars, enceinte d'un bon mur, & l'on ne pouvait y entrer que par une seule porte gardée par un horrible Dragon,



fil de Typhon & d'Echidna. Jason devait mettre sous le joug deux Taureaux, présent de Vulcain, qui avaient les pieds & les cornes d'airain, & qui jetaient des tourbillons de feu & de flammes par la bouche & les narines ; les atteler à une charrue, leur faire labourer le champ de Mars, & y semer les dents du Dragon, qu'il fallait avoir tué auparavant. Des dents de ce Dragon semées devaient naître des hommes armés, qu'il fallait exterminer jusqu'au dernier, & que la Toison d'or serait ainsi la récompense de sa victoire.

Jason apprit de son amante quatre moyens pour réussir. Elle lui donna un onguent dont il s'oignit tout le corps, pour se préserver contre le venin du Dragon, & le feu des Taureaux. Le second fut une composition somnifère qui assoupait le Dragon sitôt que Jason la lui aurait jetée dans la gueule. Le troisième une eau limpide pour éteindre le feu des Taureaux ; le quatrième enfin une médaille, sur laquelle le Soleil & la Lune étaient représentés.

Dès le lendemain Jason muni de tout cela se présente devant le Dragon, lui jette la composition enchantée ; il s'assoupit, s'endort, devient enflé & crève. Jason lui coupe la tête, & lui arrache les dents. A peine a-t-il fini que les Taureaux viennent à lui, en faisant jaillir une pluie de feu. Il s'en garantit en leur jetant son eau limpide. Ils s'appriivoisent à l'instant ; Jason les saisit, les met sous le joug, labour le champ & y sème les dents du Dragon. Tout aussitôt en voit sortir des combattants ; mais suivant, toujours les bons conseils de Médée, il s'en éloigne un peu, leur jette une pierre qui les met en fureur ; ils tournent leurs armes les uns contre les autres, & s'entre-tuent tous. Jason délivré de tous ces périls, court se saisir de la Toison d'or, revient victorieux à son vaisseau, & part avec Médée, pour retourner dans sa patrie.

Telle est en abrégé la narration d'Orphée, ou, si l'on veut, d'Onomacrite. M. l'Abbé Banier dit que l'Argonaute Orphée avait écrit une relation de ce voyage en langue Phénicienne. Je ne vois pas sur quoi ce Mythologue fonde cette supposition. Orphée n'était pas Phénicien ; il accompagnait des Grecs, & il écrivait pour des Grecs. Brochart lui aura sans doute fourni cette idée, parce qu'il prétendait trouver l'explication de ces fictions dans l'étymologie des noms Phéniciens. Mais ce système ne peut avoir lieu à l'égard de l'expédition des Argonautes, dont tous les noms font Grecs & non Phéniciens. Si Onomacrite a fait son Poème Grec sur le Poème Phénicien d'Orphée, & qu'il n'entendît pas cette dernière langue, comme le prétend M. l'Abbé Banier, Onomacrite aura-t-il pu suivre Orphée ? Si l'on me présentait un Poème Chinois que Je n'entendisse pas, pourrais-je le traduire ou l'imiter ?

La relation d'Apollonius de Rhodes, & celle de Valerius Flaccus ne diffèrent



guère de celle d'Orphée ; mais plusieurs Anciens y ont ajouté des circonstances qu'il est inutile de rapporter. Ceux qui ont lu ces Auteurs y ont vu que Médée, en se sauvant avec Jason, massacra son frère Absyrthe, le coupa en morceaux, & répandit ses membres sur la route, pour retarder les pas de son père, & de ceux qui la poursuivaient ; qu'étant arrivée dans le pays de Jason, elle rajeunit Eson, père de son amant, & fit beaucoup d'autres prodiges. Ils y auront lu que Phryxus traversa l'Hellespont sur un Bélier, arriva à Colchos, y sacrifia ce Bélier à Mercure, & en suspendit la Toison, dorée par ce Dieu, dans la forêt de Mars ; qu'enfin de tous ceux qui entreprirent de s'en emparer, Jason fut le seul à qui Médée prêta son secours, sans lequel on ne pouvait réussir.

Avant d'entrer dans le détail des explications Hermétiques de cette fiction, voyons en peu de mots ce qu'en ont pensé quelques savants accrédités. Le plus grand nombre l'a regardée comme la relation d'une expédition réelle, qui contribuait beaucoup à éclaircir l'histoire d'un siècle, dont l'étude est accompagnée de difficultés sans nombre. M. le Clerc (*Bibliot. Unîv. c.21.*) l'a prise pour le récit d'un simple voyage de Marchands Grecs, qui entreprirent de trafiquer sur les côtes Orientales du Pont-Euxin. D'autres prétendent que Jason fut à Colchos pour revendiquer les richesses réelles que Phryxus y avait emportées, d'autres enfin que c'est une allégorie. Plusieurs ont imaginé que cette prétendue Toison d'or devait s'entendre de l'or des mines emporté par les torrents du pays de Colchos, que l'on ramassait avec des toisons de Bélier ; ce qui se pratique encore aujourd'hui en différents endroits. Strabon est de ce dernier sentiment. Mais Pline pense avec Varron que les belles laines de ce pays-là ont donné lieu à ce voyage, & aux fables que l'on en a faites. Palephate, qui voulait expliquer tout à sa fantaisie, a imaginé que sous l'emblème de la Toison d'or, on avait voulu parler d'une belle statue de ce métal, que la mère de Pélops avait fait faire, & que Phryxus avait emportée avec lui dans la Colchide. Suidas croit que la Toison d'or était un livre de parchemin qui contenait l'Art Hermétique, ou le secret de faire de l'or. Tollius a voulu, dit M. l'Abbé Banier, faire revivre cette opinion, & a été suivi par tous les Alchimistes. Il est vrai que Jacques Tollius dans son *Traité Fortuita*, a adopté ce sentiment ; mais M. l'Abbé Banier, en disant que tous les Alchimistes pensent comme lui, donne une preuve bien convaincante qu'il n'a pas lu les ouvrages des Philosophes Hermétiques, qui regardent la fable de la Toison d'or, non pas comme Suidas & Tollius, mais comme une allégorie du grand œuvre, & de ce qui se passe dans le cours des opérations de cet Art. On en sera convaincu si l'on veut prendre la peine de lire les ouvrages de Nicolas Flamel, d'Augurelle, de d'Espagnet, de Philalèthe, &c. Quelques Auteurs ont tenté de donner à cette fable un sens purement moral ; mais ils ont échoué : d'autres enfin forcés par l'évidence ont



avoué que c'était une allégorie faite pour expliquer les secrets de la Nature, & les opérations de l'Art Hermétique, Noël le Comte est de ce sentiment (*Mythol.* 1 6. c. 8.), quant à cette fiction, sans cependant l'admettre pour les autres. Eustathius parmi les Anciens l'explique de la même sorte dans des notes sur Denis le Géographe.

Examinons légèrement ces différentes opinions, le Lecteur pourra, juger ensuite quelle est la mieux fondée. Quelques différentes & extravagantes que soient, au moins en apparence, les relations des Auteurs, tant de l'allée que du retour des Argonautes, on prétend tirer de l'existence réelle de ces lieux qu'on leur fait parcourir une preuve de la réalité de cette expédition. De graves Historiens les ont en conséquence adoptées en tout ou en partie, tels qu'Hétacée de Milet, Timagete, Timée, &c. Sirabon même, qui n'y ajoute pas foi, fait mention des monuments trouvés dans les lieux cités par les Poètes. Mais ne sait-on pas qu'une fiction, un roman, n'ont de grâce qu'autant que ce qu'ils mènent sur la scène approche du vrai ? Le vraisemblable les fait prendre pour des histoires ; sans cette qualité, on n'y verrait qu'une fable pure, aussi puérile & aussi insipide que les Contes des Fées. L'existence réelle des lieux de ces pays-là ne saurait d'ailleurs former une preuve, pas même une présomption pour établir la réalité de cette histoire, puisque Diodore de Sicile (*Liv. a. ch. 6.*) assure positivement que la plupart des lieux de la Grèce ont tiré leurs noms de la doctrine de Musée, d'Orphée, &c. Or la doctrine de ces Poètes était celle qu'ils apprirent des Prêtres d'Égypte, & l'on a vu ci-devant que celles des Prêtres d'Égypte était la Philosophie d'Hermès, ou l'Art Sacerdotal, appelé depuis l'Art Hermétique.

Mais ce qui prouve clairement que l'histoire des Argonautes n'est pas véritable, c'est que le temps, les personnes & leurs actions, jointes aux circonstances qu'on en rapporte, ne sont point du tout conformes à la vérité. Si l'on fait attention au temps, il sera aisé de voir combien se sont trompés ceux qui ont voulu en déterminer l'époque. Les savants ont trouvé un si grand embarras à ce sujet, qu'ils n'ont pu s'accorder entre eux. Presque tous ont pris pour point fixe l'événement de la guerre de Troye, parce qu'Homère dans son Iliade nomme quelques-uns de ces guerriers, ou leurs fils, ou leurs petits-fils comme ayant assistés à cette seconde expédition. Mais pour avoir un pôle fixe, avec lequel on pût faire comparaison, il eût fallu que l'époque même de la guerre de Troye fût déterminée ; ce qui n'est pas, comme nous le démontrerons dans le sixième livre. Ces deux époques étant donc aussi incertaines l'une que l'autre, elles ne peuvent se servir de preuves réciproques ; & tous les raisonnements que nos savants font en conséquence, tombent d'eux-mêmes. Toute l'érudition que l'on étale à ce sujet, n'est que de la poudre que l'on nous jette devant les yeux. Que



Castor & Pollux, Philoctete, Euryalus, Nestor, Ascalaphus, Jalmenus & quelques autres soient supposés s'être trouvés aux deux expéditions, on prouverait tout au plus par-là qu'elles ne furent pas beaucoup éloignées l'une de l'autre ; mais cela n'en déterminerait pas l'époque précise. Les uns, avec Eusebe, mettent entre ces deux événements une distance de 96 ans, les autres, avec Scaliger, en comptent seulement 20 ; & M. l'abbé Banier, pour partager le différend, ne met qu'environ 35 ans.

Apollodore fait mourir Hercule 55 ans avant la guerre de Troye (*Clem. d'Alex. Strom. 1.1.*). Hérodote ne compte qu'environ 400 ans depuis Homère jusqu'à lui, & près de 500 depuis Hercule jusqu'à Homère, quoiqu'il ne mette qu'environ 160 ans d'intervalle entre ce dernier & le siège de Troye. Hercule, suivant Hérodote, serait mort plus de 500 ans avant ce siège ; il faut donc en conclure qu'Hercule ayant été du nombre des Argonautes, cette expédition doit avoir précédé de 300 ans la prise de Troye. Mais, suivant ce calcul, comment quelques-uns des Argonautes, ou leurs fils auraient-ils pu se trouver à cette dernière expédition ? Hélène, qu'on dit en avoir été le sujet, eût été alors une beauté bien surannée, & peu capable d'être la récompense du jugement de Paris. Cette difficulté a paru si difficile à lever, que quelques Anciens, pour se tirer d'embarras, ont imaginé qu'Hélène, comme fille de Jupiter, était immortelle. Tous les Argonautes étant fils de quelque Dieu, ou descendus d'eux, ne pouvaient-ils pas avoir eu le même privilège ? Hérodote parle à la vérité de ce siège de Troye ; mais les difficultés & les objections qu'il se fait à lui-même sur sa réalité, & les réponses qu'il y donne, prouvent assez qu'il ne le croyait pas véritable. Nous discuterons tout cela dans le sixième Livre.

Une autre difficulté non moins difficile à résoudre, se présente dans Thésée & sa mère Æthra. Thésée avait enlevé Ariadne, & l'abandonna dans l'Isle de Naxos, où Bacchus l'ayant épousée, en eut Thoas, qui devint Roi de Lemnos & père d'Hypsiphile, qui reçut Jason dans cette Isle ; Thésée eut donc pu alors avoir été l'aïeul d'Hypsiphile, Æthra sa bisaïeule. Comment celle-ci aura-t-elle pu se trouver esclave d'Hélène dans le temps de la prise de Troye ? Il n'est pas possible d'accorder tous ces faits, en n'admettant même avec M. l'Abbé Banier que 35 ans de distance entre ces deux événements.

Thésée avait au moins 30 ans, lorsqu'il entreprit le voyage de l'Isle de Crète, pour délivrer sa patrie du tribut qu'elle payait à Minos ; puisqu'il avait déjà fait presque toutes les grandes actions qu'on lui attribue ; & qu'il avait été reconnu Roi d'Athènes. Æthra devait par conséquent en avoir au moins 45. Depuis ce voyage de Thésée jusqu'à celui des Argonautes, il doit s'être écoulé environ 40 ans ; puisque Thoas naquit d'Ariadne, devint grand, régna même dans l'isle de



Lemnos, & eut entre autres enfants Hypsiphile, qui regnait dans cette Isle, lorsque Jason y aborda. Les Auteurs disent même que Jason racontait à Hypsiphile l'histoire de Thésée, comme une histoire du vieux temps.

Nouvelle difficulté. Toute l'Antiquité convient que Thésée, âgé au moins de cinquante ans, & déjà célèbre par mille belles actions, ayant appris des nouvelles de la beauté d'Hélène, résolut de l'enlever. Il fallait bien qu'elle fût nubile, puisque d'anciens Auteurs assurent que Thésée, après l'avait enlevée, la laissa grosse entre les mains de sa mère Æthra ; d'où elle fut ensuite retirée par ses frères Castor & Pollux. Ce fait doit avoir nécessairement précédé la conquête de la Toison d'or, à laquelle ces deux frères assistèrent. Que nos Mythologues lèvent toutes ces difficultés, & tant d'autres qu'il serait aisé de leur faire. Et quand même ils en viendraient à bout d'une manière à satisfaire les esprits les plus difficiles, pourraient-ils se flatter d'avoir déterminé l'époque précité du voyage des Argonautes ? Loin que M. l'Abbé Banier dans ses Mémoires présentés à l'Académie des Belles Lettres, & dans sa Mythologie, ait touché le but à cet égard, il semble n'avoir écrit que pour rendre cet événement plus douteux.

Venons à la chose même. Peut-on regarder comme une histoire véritable, un événement qui ne semble avoir été imaginé que pour amuser des enfants ? Persuadera-t-on à des gens sensés que l'on ait construit un vaisseau de chênes parlants ; que des Taureaux jettent des tourbillons de feu par la bouche & les narines ; que des dents d'un Dragon semées dans un champ labouré, il en naisse aussitôt des hommes armés qui s'entre-tuent pour une pierre jetée au milieu d'eux ; enfin tant d'autres puérités qui sont sans exception toutes les circonstances de cette célèbre expédition ? y en a-t-il une seule en effet qui ne soit marquée au coin de la Fable, & d'une Fable même assez mal concertée, & très insipide, si l'on ne l'envisage pas dans un point de vue allégorique ? C'est sans doute ce qui a frappé ceux qui ont regardé cette relation comme une allégorie prise des mines qu'on supposait être dans la Colchide. Ils ont approché plus près du vrai, & plus encore ceux qui l'ont interprétée d'un livre de parchemin qui concernait la manière de faire de l'or. Mais quel est l'homme qui pour un tel objet voulût s'exposer aux périls que Jason surmonta ? De quelle utilité pouvaient leur être les conseils de Médée, ses onguents, son eau, ses pharmaques enchantés, sa médaille du Soleil & de la Lune, &c ? Quel rapport avaient des Bœufs vomissant du feu, un Dragon gardien de la porte, des hommes armés qui sortent de terre, avec un livre écrit en parchemin, ou de l'or que l'on ramasse avec des Toisons de Brebis ? Etait-il donc nécessaire que Jason (qui signifie Médecin) fût élevé pour cela sous la discipline de Chiron ? Quelle relation aurait encore avec cela le rajeunissement d'Eson par Médée après cette



conquête ?

Je sais que les Mythologues se sont efforcés de donner des explications à toutes ces circonstances. On a expliqué le char de Médée traîné par deux Dragons, d'un vaisseau appelé Dragon ; & quand on n'a pu réussir à y donner un sens même forcé, on a cru avoir tranché le nœud de la difficulté en disant avec M. l'Abbé Banier (*Mythol. T. III. p. 259.*) : *C'est encore ici une fiction dénuée de tout fondement.* Ressource heureuse ! pouvait-on en imaginer une plus propre à faire disparaître tout ce qui se trouve d'embarrassant pour un Mythologue ? Mais est-elle capable de contenter un homme sensé, qui doit naturellement penser que les Auteurs de ces fictions avaient sans doute leurs raisons pour y introduire toutes ces circonstances ? Presque toutes les explications données par les Mythologues, ou ne portent sur rien, ou sont imaginées pour éluder les difficultés.

Il est donc évident qu'on doit regarder la relation de la conquête de la Toison d'or comme une allégorie. Examinons chaque chose en particulier Quel fut Jason ? son nom, son éducation, & ses actions l'annoncent assez. Son nom signifie Médecin, & guérison. On le mit sous la discipline de Chiron, le même ; qui prit soin aussi de l'éducation d'Hercule & d'Achille, deux Héros, dont l'un se montra invincible à la guerre de Troie, & l'autre fait pour délivrer la terre des monstres qui l'infestaient. Ainsi Jason eut deux maîtres, Chiron & Médée.. Le premier lui donna les premières instructions & la théorie, le second le guida dans la pratique par ses conseils assidus. Sans leur secours un Artiste ne réussirait jamais, & tomberait d'erreurs en erreurs. Le détail que Bernard Trévisan, & Denis Zachaire (*Philos. des Métaux, Opuscule.*) font des leurs, serait capable de faire perdre à un Artiste l'espérance de parvenir à la fin de la pratique de cet Art, s'ils ne donnaient en même temps les avertissements nécessaires pour les éviter.

Jason était de la race des Dieux. Mais comment a-t-il pu être élevé par Chiron, si Saturne ; père de celui ci, & Phyllire sa mère n'ont jamais existé en personne ? On dit que Médée, épouse de Jason, était petite-fille du Soleil & de l'Océan, & fille d'Ætes, frère de Pasiphaé, & de Circé l'enchanteresse. Avouons que de tels parents convenaient parfaitement à Jason, pour toutes les circonstances des événements de sa vie. Tout chez lui tient du divin, jusqu'aux compagnons mêmes de son voyage.

Il y a de plus bien des choses à observer dans cette fiction. La Navire Argo fut construite, selon quelques-uns, sur le Mont Pélion, des chênes parlants de la forêt de Odone ; au moins y en mit-on un, soit pour servir de mât, soit à la



poupe ou à la proue. Pallas ou la sagesse présida à sa construction. Orphée en fut désigné le Pilote, avec Typhus & Ancée, suivant quelques Auteurs. Les Argonautes portèrent ce Navire sur leurs épaules pendant douze jours à travers les déserts de la Libye. Jason s'étant mis à l'abri du Navire Argo, qui tombait de vétusté, fut écrasé, & périt sous ses ruines. Le Navire enfin fut mis au rang des Astres.

Toutes ces choses indiquent évidemment qu'Orphée en fut le constructeur & le Pilote ; c'est-à-dire, que ce Poète se déclare lui-même pour Auteur de cette fiction, & qu'il plaça le Navire au rang des Astres, afin de mieux en conserver la mémoire à la postérité. S'il la gouverna au son de sa lyre, c'était pour donner à entendre qu'il en composa, l'histoire en vers que l'on chantait. Il la construisit suivant les conseils de Pallas, parce que Minerve ou Pallas était regardée comme la Déesse des Sciences, & qu'il ne faut point, comme on dit, se mettre en tête de vouloir rimer malgré Minerve. Le chêne qu'on employa à la construction de ce Navire, est le même que celui contre lequel Cadmus tua le serpent qui avait dévoré ses compagnons ; c'est ce chêne creux, au pied duquel était planté le rosier d'Abraham Juif, dont parle Flamel (*Explicat. Des Hiérog.*) ; le même encore qui environnait la fontaine du Trévisan (*Philos. Des Métaux, 4 part.*), & celui donc d'Espagnet fait mention au 114e. Canon de son Traité. Il faut donc que ce tronc de chêne soit creux ; ce qui lui a fait donner le nom de Vaisseau. On a feint aussi que Typhis fût un des Pilotes, parce que le feu est le conducteur de l'œuvre ; car *sumum excito in flammo*. On lui donna Ancée pour adjoint, afin d'indiquer que le feu doit être le même que celui d'une poule qui couve, comme le disent les Philosophes ; car Ancée vient de *ulnæ*.

Suivons à présent Jason dans son expédition. Il aborde premièrement à Lemnos, & pourquoi ? pour se rendre, dit-on, Vulcain favorable. Quel rapport & quelle relation a le Dieu du feu avec Neptune Dieu de la mer ? Si le Poète avait voulu nous faire entendre que la relation qu'il nous donnait était en effet celle d'une expédition de mer, serait-il tombé dans une méprise si grossière. Il n'ignorait pas sans doute que c'était au Dieu des eaux qu'il fallait adresser ses vœux. Mais c'était Vulcain qu'il était nécessaire de se rendre favorable, parce que le feu est absolument requis, & quel feu ? un feu de corruption & de putréfaction. Les Argonautes en reconnurent les effets à Lemnos ; ils y trouvèrent des femmes qui exhalaient une odeur puante & insupportable. Telle est celle de la matière Philosophique, lorsqu'elle est tombée en putréfaction. Toute putréfaction étant occasionnée par l'humidité & le feu interne qui agit sur elle, on ne pouvait mieux la signifier que par les femmes, qui dans le style Hermétique en sont le symbole ordinaire. Morien dit (*Entretien du Roi Calid.*) que l'odeur de la matière est semblable à celle des cadavres ; & quelques Philosophes ont donné à la



matière dans cet état le nom *d'Assa fœtida*. Le massacre que ces femmes avaient fait de leurs maris, signifie la dissolution du fixe par l'action du volatil communément désigné par des femmes. La volatilisation est indiquée plus particulièrement dans cette circonstance du voyage des Argonautes, car Thoas père d'Hypsiphile, qui vient de, *cêleri, celeriter moveo*. Et par sa fille dont le nom signifie, qui aime les hauteurs. C'est ainsi que M. l'Abbé Banier & plusieurs autres la nomment toujours, quoique Homère (*Iliad. 1. 7. v. 469.*) & Apollonius (*Argonaut. 1. I. v. 637.*) l'appellent Hypsiphile. Ce qui convient aussi à la partie volatile de la matière, qui s'élève jusqu'à l'entrée ou l'embouchure du vase scellé, & fermée comme une porte murée & bien clause.

Les Argonautes se plaisaient dans cette Isle, & semblaient avoir oublié le motif de leur voyage, lorsque Hercule les réveilla de cet assoupissement, & les détermina à quitter ce séjour (*Apoll. ibid. v. 864.*). A peine eurent-ils quitté le rivage, que les Tyrrhéniens leur livrèrent un combat sanglant, où tous furent blessés, & Glaucus disparut. C'est le combat du volatil & du fixe, auquel succède la noirceur qui a été précédée de la couleur bleue. Aussi Apollonius ajoute-t-il, v. 922.

Illinc profunda nigri pelagi remis transmiserunt.

Ut hac Thracum tellurem, hac contrariam

Haberent superius imbrum.

Et comme les Philosophes donnent aussi les noms de *nuit, ténèbres* à cette noirceur, le même Auteur continue :

..... At sole commodum

Occaso devenerunt ad precurrentem peninsulam.

Les Argonautes ayant abordé en une certaine Isle, ils dressèrent un Autel de petites pierres (*Ibid.v.1123. & siuv.*) en l'honneur de la mère des Dieux ou Cybele Dindymene, c'est-à-dire, la Terre. Titye & Mercure qui seuls avaient secouru & favorisé nos Héros, ne furent pas oubliés. Ce n'était pas sans raison. Lorsque la matière commence à se fixer, elle se change en terre, qui devient la mère des Dieux Hermétiques. Dans l'état de noirceur, c'est Saturne le premier de tous. Cybtle ou Rhée son épouse est cette première terre Philosophique, qui devient mère de Jupiter ou de la couleur grise que cette terre prend. Tiryé était ce Géant célèbre, fils de Jupiter & de la Nymphé Elate, que Jupiter cacha dans la terre pour la soustraire au courroux de Junon. Homère dit Titye fils de !a Terre même:



Et Tityum vidis terrae gloriosae filium,

Presiratum in solo.

Odys.I. 11.v. 575.

Comme le volume de la terre Philosophique augmente toujours à mesure que l'eau se coagule & se fixe, les Poètes ont feint que ce Titye allait toujours en croissant, de manière qu'il devint d'une grandeur énorme. Il voulut, dit-on, attenter à l'honneur de Latone, mère d'Apollon & de Diane, qui le tuèrent à coup de flèche. C'est-à-dire, que cette terre Philosophique, qui n'est pas encore absolument fixée, & qui est désignée par Latone, comme nous le verrons dans le Livre suivant, devient fixe, lorsque la blancheur, appelée Diane ou la Lune des Philosophes, & la rougeur ou Apollon paraissent. Quant aux honneurs rendus à Mercure, on en sait la raison, puisqu'il est un des principaux agents de l'œuvre. Apollonius ne met que ces trois comme les seuls protecteurs & les seuls guides des Argonautes (*Lib. I. v. 1125.*) : en effet, il n'y a que ces trois choses, la Terre, le fils de cette Terre, & l'eau ou Mercure dans cette circonstance de l'œuvre.

Après que nos Héros eurent parcouru les côtes de la petite Mysie & de la Troade, ils s'entêtèrent en Bebrycie, où Pollux tua Amycus qui l'avait défié au combat du ceste ; c'est-à-dire, que la matière commença à se fixer après sa volatilisation désignée par le combat. Elle est encore plus particulièrement indiquée par les Harpies, qui avaient des mains crochues & des ailes d'airain, chassée par Calaïs & Zerès fils de Borée ; car les Philosophes donnent le nom *d'airain* ou *laton* ou *leton* à leur matière dans cet état : *Dealbate latonem & rumpite libres, ne corda vestra. disrumpantur* (*Morien & presque tous les Adeptes.*). Les Argonautes ayant quitté la Bebrycie, abordèrent dans le pays où Phinée, fils d'Agenor, devin & aveugle, était molesté sans cesse par ces Harpies. Elles enlevaient les viandes qu'on lui servait, & infectaient celles qu'elles laissaient. Volatiliser, c'est enlever. Calaïs, qui est le nom d'une pierre, & Zélés les chassèrent & les confinèrent dans l'Isle Plote, c'est-à-dire, qui flotte ou qui nage, parce que la matière, en se coagulant, forme une Isle flottante, comme celle de Délos, où Latone accoucha de Diane. Les deux fils de Borée sont exprimés dans Basile Valentin en ces termes (*12 Clefs, Cl. 6.*) « Deux vents doivent alors souffler sur la matière, l'un appelé Vulturinus, ou vent d'Orient, l'autre Notus, ou vent du Midi. Ces vents doivent donc souffler sans relâche, jusqu'à ce que l'air soit devenu eau ; alors ayez confiance, & comptez que le spirituel deviendra corporel, c'est-à-dire, que les parties volatiles se fixeront. » Tous les noms donnés aux Harpies expriment quelque chose de volatil & de ténébreux. Suivant Brochart, *Occipetè*, qui vole ; *Celeno*, obscurité, nuage ; *Aello*, tempête ;



d'où il a conclu qu'elles ne signifiaient que des sauterelles. Elles étaient filles de Neptune & de la Terre; c'est-à-dire, de, la terre & de l'eau mercurielle des Philosophes. On dit les Harpies sœurs d'Isis, & l'on a raison ; puisque Isis n'est autre que les couleurs de l'arc-en-ciel, qui paraissent sur la matière après sa putréfaction, & quand elle commence à se volatiliser.

Suivant Apollonius, Phinée était fils d'Agenor, & faisait son séjour sur une côte opposée à la Bithynie. M. l'Abbé Banier le dit fils de Phœnix, Roi de Salmidesse, sans nous apprendre d'où descendait ce Phœnix. Il serait assez difficile que Phinée eût vécu jusqu'au temps des Argonautes, & même qu'il se fût trouvé en Thrace, car il devait s'être écoulé deux siècles, selon le calcul même de M. l'Abbé Banier, depuis Agenor jusqu'à la guerre de Troye ; par conséquent, selon lui, Phinée aurait eu alors au moins 165 ans. Si on le dit petit-fils d'Agenor par Phœnix ce Mythologue ne fera pas moins embarrassé y puisqu'il dit (*T. III. p. 57.*) , d'après Hygin (*Fab. 178.*), que Phœnix s'établit en Afrique, lorsqu'il cherchait sa sœur Europe. Phinée était aveugle ; ce qui a été ajouté pour marquer la noirceur appelée *nuit & ténèbres*, puisqu'il est toujours nuit pour un aveugle. Les Harpies ne le tourmentèrent qu'après que Neptune lui eut ôté la vue ; c'est-à-dire, que l'eau mercurielle eut occasionné la putréfaction. Ces monstres, symboles des parties volatiles, avaient des ailes & une figure de femme, pour marquer leur légèreté, puisque, suivant un Ancien ;

Quid levius fumo ? flamen. Quid flamme ? ventus.

Quid vento ? mulier. Quid mulisre ? nihil.

Quand on dit que Phinée était devin, c'est que la noirceur étant la clef de l'œuvre, elle annonce la réussite à l'Artiste, qui sachant la théorie du reste des opérations, voit tout ce qui arrivera dans la suite.

Pour convaincre le Lecteur de la justesse & de la vérité des explications que je viens de donner, il suffit de lui mettre devant les yeux ce que dit Flamel à ce sujet (*Explicat. de ses fig. ch. 4.*) ; il y verra ces Harpies sous le nom de Dragons ailés ; l'infection & la puanteur qu'elles produisaient sur les mers de Phinée, & enfin leur fuite. Il pourra en faire la comparaison avec les portraits que Virgile (*En. I. 3.*) & Ovide (*Foest. L. 6.*) en font ; il en conclura que le nom de Dragon leur convient parfaitement.

« La cause pourquoi j'ai peint ces deux spermes en forme de Dragon, dit Flamel, c'est parce que leur puanteur est très grande, comme est celle des Dragons, & les exhalaisons qui montent dans le matras sont obscures, noires & bleues, jaunâtres, ainsi que sont ces Dragons peints ; la force desquels & des corps



dissous est si venimeuse, que véritablement il n'y a point au monde de plus grand venin y car il est capable par sa force & sa puanteur de faire mourir & tuer toute chose vivante. Le Philosophe ne sent jamais cette puanteur, s'il ne casse ses vaisseaux ; mais seulement il la juge, telle par la vue & le changement des couleurs qui proviennent de la pourriture de ses confections. »

« Au même temps la matière se dissout, se corrompt, noircit & conçoit pour engendrer, parce que toute corruption est génération, & l'on doit toujours souhaiter cette noirceur. Elle est aussi ce voile noir, avec lequel le Navire de Thésée revint victorieux de Crète, qui fut cause de la mort de son père. Aussi faut-il que le père meure, afin que des cendres de ce Phœnix, il en renaisse un autre, & que le fils soit Roi. »

« Certes qui ne voit cette noirceur au commencement de ses opérations, durant les jours de la pierre ! quelle autre couleur qu'il voit, il manque entièrement au magistère, & ne le peut plus parfaire avec ce chaos. Car il ne travaille pas bien, ne putréfiant point, d'autant que si l'on ne pourrit, on ne corrompt ni n'engendre point : & véritablement je te dis derechef, que quand même tu travaillerais sur les vraies matières ; si au commencement, après avoir mis les confections dans l'œuf Philosophique, c'est-à-dire, quelque temps après que le feu les a irritées, tu ne vois cette *tête de corbeau noire du noir très noir*, il te faut recommencer. Que donc ceux qui n'auront point ce *présage* essentiel se retirent de bonne heure des opérations, afin qu'ils évitent une perte assurée.... Quelque temps après, l'eau commence à s'engrossir & coaguler davantage, venant comme de la poix très noire; & enfin vient corps & terre, que les envieux ont appelée *terre fétide & puante*. Car alors, à cause de la parfaite putréfaction qui est aussi naturelle que toute autre, cette terre est puante, & donne une odeur semblable au relent des sépulcres remplis de pourritures & d'ossements encore chargés d'humeur naturelle. Cette terre a été appelée par Hermès *la terre des feuilles* ; néanmoins son plus propre & vrai nom est le *laton* ou *laiton* qu'on doit puis après blanchir. Les anciens sages Cabalistes l'ont décrite dans les métamorphoses sous différentes histoires, entre autres sous celle du serpent de Mars qui avait dévoré les compagnons de Cadmus, lequel le tua en le perçant de sa lance contre un chêne creux. » *Remarque ce, chêne.*

On ne peut donc avoir un plus heureux présage dans les quarante premiers jours, que cette noirceur ou Phinée aveugle ; c'est-à-dire, la matière qui dans la première œuvre avait acquis la couleur rouge, & tant de splendeur & d'éclat, qu'elle avait mérité les noms de Phœnix & de Soleil, se trouve dans le commencement du second, obscurci, éclipsé, & sans lumière; ce qui ne pouvait être guère mieux exprimé que par la perte de la vue. Phinée avait, dit-on, reçu



le don de prophétie d'Apollon ; parce que Phinée était lui-même l'Apollon des Philosophes dans le premier œuvre, ou la première préparation. Flamel dit positivement que ce que je viens de rapporter de lui doit s'entendre de la seconde opération. « Je te peins donc ici deux corps, un de mâle & l'autre de femelle continue-t-il au commencement du chapitre V, pour t'enseigner qu'en cette *seconde opération* tu as véritablement, mais non pas encore parfaitement deux natures conjointes & mariées, la masculine & la féminine, ou plutôt les quatre éléments. »

Orphée, ou l'inventeur de cette relation du voyage des Argonautes, étant au fait de l'œuvre. il ne lui fut pas difficile de leur faire dire par Phinée la route qu'ils devaient tenir, & ce qu'ils dévoient faire dans la suite ; aussi le sage & prudent Pilote Orphée les conduit-il au son de sa guitare, & leur dit ce qu'il faut faire pour se garantir des dangers donc ils sont menacés par les Syrtes, les Sirènes, Scylla, Carybde, les Roches Cyanées, & tous les autres écueils. Ces deux derniers sont deux amas de rochers à l'entrée du Pont-Euxin, d'une figure irrégulière, dont une partie est du côté de l'Asie, l'autre de l'Europe ; & qui ne laissent entre eux, selon Strabon (*Liv. 7.*), qu'un espace de vingt stades. Les Anciens disaient que, ces rochers étaient mobiles, & qu'ils se rapprochaient pour engloutir les vaisseaux, ce qui leur fit donner le nom de *Symplegades*, qui signifie, qu'ils s'entrechoquaient.

Ces deux écueils avaient de quoi étonner nos Héros ; le portrait que leur en avait fait Phinée eût été capable de les intimider, s'il ne leur avait en même temps appris comment ils devaient s'en tirer. C'était de lâcher une colombe de ce côté-là, & si elle volait au-delà, ils n'avaient qu'à continuer leur route, sinon ils devaient prendre le parti de s'en retourner.

On ne peut que trop louer l'inventeur de cette fiction, de l'attention qu'il a eue de ne pas omettre presque une seule circonstance remarquable de ce qui se passe dans le progrès des opérations. Lorsque la couleur noire commence à s'éclaircir, la matière se revêt d'une couleur bleue foncée, qui participe du noir & du bleu ; ces deux couleurs, quoique distinctes entre elles, semblent cependant à une certaine distance n'en former qu'une violette. C'est pourquoi Flamel dit (*Loc. cit.*) ; « J'ai fait peindre le champ où sont ces deux figures azuré & bleu, pour montrer que la matière ne fait que commencer à sortir de la noirceur très noire. Car l'azuré & bleu est une des premières couleurs que nous laisse voir l'obscurité femme, c'est-à-dire, l'humidité cédant un peu à la chaleur & à la sécheresse... Quand la sécheresse dominera, tout sera blanc. » Peut-on ne pas voir dans cette description les roches Cyanées, puisqu'on sait que leur nom même veut dire une couleur bleue noirâtre. Il fallait avant de les traverser y



faire passer une colombe par-dessus ; c'est-à-dire, volatiliser la matière ; c'était l'unique moyen, parce qu'on ne peut réussir sans cela.

Au-delà des roches Cyanées nos Héros devaient laisser à droite la Bithynie, toucher seulement à l'Isle Thyérée, & aborder chez les Mariandiniens. Les tombeaux des Paphlagoniens, sur lesquels Pélops avait régné autrefois, & dont ils se flattent d'être descendus, ne sont pas loin de là, leur dit Phinée (*Apoll. Argon. 1. 2. v. 356.*). Il avait raison ; puisque la matière ne fait alors que quitter la couleur noire, désignée là par Pélops. C'est aussi de cette couleur qui vient de la putréfaction, que les Philosophes ont pris occasion, dit Flamel, de faire leurs allégories des tombeaux, & de lui en donner le nom. A l'opposite vers la grande Ourse s'élevait dans la mer une montagne nommée Carambin, au-dessus de laquelle l'Aquilon excitait des orages.

Abraham Juif a employé ce symbole pour signifier la même chose ; on le trouve dans ses figures hiéroglyphiques, rapportées par Flamel : (*Explic. des fig. Avant-propos.*) « A l'autre coté du quatrième feuillet, était une belle fleur au sommet d'une montagne très haute, que l'Aquilon ébranlait fort rudement. Elle avait la tige bleue, les fleurs blanches & rouges, les feuilles reluisantes comme l'or fin, à l'entour de laquelle les Dragons & Griffons Aquiloniens faisaient leur nid & leur demeure. » Non loin de là, continue Apollonius le petit fleuve Iris roule ses eaux *argentées*, & va se jeter dans la mer. Après avoir passé l'embouchure du Termodon, les terres des Calybes, qui sont tous ouvriers en fer, & le promontoire de Jupiter l'hospitalier, vous descendrez dans une Isle inhabitée, de laquelle vous chasserez tous les oiseaux qui y sont en grand nombre. Vous y trouverez un Temple que les Amazones Ottera & Antiope ont fait construire en l'honneur de Mars, après leur expédition. N'y manquez pas, je vous en conjure, car on vous y présentera de la mer une chose d'une valeur inexprimable. De l'autre côté habitent les Philyres, au-dessus les Macrones, puis les Byzeres, & enfin vous arriverez en Colchide. Vous y passerez par le territoire Cytaïque, qui s'étend jusqu'à la montagne de l'Amaranthe, ensuite par les terres qu'arrose le Phasis, de l'embouchure duquel vous apercevez le palais d'Ætes, & la forêt de Mars, où la Toison d'or est suspendue.

Voilà toute la route que leur prescrit Phinée, & ce n'est pas à tort qu'il les assure n'avoir rien oublié (*Apollonius, 1. 2. v. 392.*). Après la couleur noire vient la grise, à laquelle succède la blanche ou l'argent, la Lune des Philosophes ; Phinée l'indique par les eaux argentées du petit fleuve Iris ; il en marque la qualité ignée par le fleuve Thermodon. Après la blanche vient la couleur de rouille de fer, que les Philosophes appellent Mars. Phinée la désigne par la demeure des Calybes ouvriers en fer, par l'Isle & le Temple de Mars élevé par les Amazones



Otrera & Antiope, c'est-à-dire, par l'action des parties volatiles fur le fixe, que l'on doit reconnaître au terme *d'expédition* qui avait précédé. Il fallait chasser de cette Isle tous les oiseaux , c'est-à-dire, qu'il faut fixer tout ce qui est volatil ; car lorsque la matière a acquis la couleur de rouille, elle est absolument fixe, & il ne lui manque plus que de se fortifier en couleur ; c'est pourquoi Phinée dit qu'ils passeront par le territoire Cytaique, ou de couleur de la fleur de grenade, qui conduit au Mont Amaranthe. On sait que l'amaranthe est une fleur de couleur de pourpre, & qui est une espèce d'immortelle. C'est la couleur qui indique la perfection de la pierre ou du soufre des Philosophes. Toutes ces couleurs sont annoncées en peu de mots par d'Espagnet (*Can.53.*) : « On doit, dit-il, chercher & nécessairement trouver trois sortes de très belles fleurs dans le Jardin des sages. Des violettes, des lys & des amaranthes immortelles de couleur de pourpre. Les violettes se trouvent dès l'entrée. Le fleuve doré qui les arrose, leur fait prendre une couleur de saphir ; l'industrie & le travail font ensuite trouver le lys, auquel succède insensiblement l'amaranthe. » Ne reconnaît-on pas dans ce peu de mots tout ce voyage des Argonautes ? Que leur restait-il de plus à faire ? Il fallait entrer dans le fleuve Phasis, ou qui porte de l'or. Ils y entrèrent en effet, les fils de Phryxus accueillirent parfaitement nos Héros ; Jason fut conduit à Ætes, fils du Soleil, qui avait épousé la fille de l'Océan, de laquelle il avait eu Médée. Le fils du Soleil est donc le possesseur de ce trésor, & sa petite-fille fournit les moyens de l'acquérir ; c'est-à-dire, que la préparation parfaite des principes matériels de l'œuvre est achevée ; & que l'Artiste est parvenu à la génération du fils du Soleil des Philosophes. Mais il y a trois travaux pour achever l'œuvre en entier ; le premier est représenté par le voyage des Argonautes en Colchide ; le second parce que Jason y fit pour s'emparer de la Toison d'or, & le troisième par leur retour dans leur patrie.

Nous avons expliqué le premier assez au long pour donner une idée des autres ; c'est pourquoi nous serons plus courts sur les deux suivants.

Une infinité d'obstacles & de périls se présentent sur les pas de Jason. Un Dragon de la grandeur d'un navire à cinquante rames est le gardien de la Toison d'or ; il faut le vaincre, & qui oserait l'entreprendre sans la protection de Pallas & l'arc de Médée? C'est, ce Dragon dont parlent tant de Philosophes, & desquels il suffit de rapporter seulement quelques textes. « Il faut, dit Raymond Lulle (*Théor. ch. 6.*), extraire de ces trois choses, le grand Dragon, qui est le commencement radical & principal de l'altération permanente. » Et plus bas (chap. 10.) « Par cette raison il faut dire allégoriquement que ce grand Dragon est sorti des quatre éléments. » (*chap. 9.*) « Le grand Dragon est rectifié dans cette liqueur. » (*chap. 52.*) « Le Dragon habite dans toutes choses, c'est-à-dire, le feu dans lequel est notre pierre aérienne. Cette propriété se trouve dans tous les



individus du monde, (*chap. 54.*) Le feu contre nature est renfermé dans le menstrue fétide, qui transmue notre pierre en un certain Dragon venimeux, vigoureux & vorace, qui engrosse sa propre mère. »

Il est peu de Philosophes qui n'emploient l'allégorie du Dragon : on en trouvera des preuves plus que suffisantes dans tout cet ouvrage. Ce Dragon étant un feu, suivant l'expression de Raymond Lulle, il n'est pas surprenant qu'on ait feint que celui de la Toison d'or en jetait par la bouche & les narines. On ne peut réussir à le tuer, qu'en lui jetant dans la gueule une composition narcotique & somnifère ; c'est-à-dire, qu'on ne peut parvenir à la putréfaction de la matière fixée, que par le secours & l'action de l'eau mercurielle, qui semblent l'éteindre en la dissolvant. Ce n'est que par ce moyen qu'on peut lui arracher les dents, c'est-à-dire, la semence de l'or Philosophique, qui doit être ensuite semée.

Chaque opération n'étant qu'une répétition de celle qui l'a précédée, quant à ce qui se manifeste dans le progrès, il est aisé d'expliquer l'une quand on a l'intelligence de l'autre. Celle-ci commence donc, comme la précédente, par la putréfaction ; le genre de mort de ce Dragon, & les accidents qui l'accompagnent sont exprimés dans le Testament d'Arnaud de Villeneuve D'Espagnet dit (*Cant. 50.*) aussi qu'on ne peut venir à bout du Dragon Philosophique qu'en le baignant dans l'eau. C'est cette eau limpide que Médée donna à Jason.

Mais ce n'est pas assez d'avoir tué le Dragon ; des Taureaux se présentent aussi en vomissant du feu ; il faut les dompter par le même moyen, & les mettre sous le joug. J'ai assez expliqué dans le chapitre d'Apis ce qu'on doit entendre par les Taureaux, c'est-à-dire, la véritable matière primordiale de l'œuvre ; c'est avec ces animaux qu'il faut labourer le champ Philosophique, & y jeter la semence préparée qui y convient. Jason usa du même stratagème pour venir à bout du Dragon & des Taureaux ; mais le principal moyen qu'il employa fut de se munir de la médaille du Soleil & de la Lune. Avec ce pantacule, on est sûr de réussir. C'est dans les opérations précédentes qu'on le trouve ; & il n'est rien dont les Philosophes fassent plus de mention que de ces deux luminaires.

A peine les dents du Dragon sont-elles en terre, qu'il en sort des hommes armés qui s'entre-tuent. C'est-à-dire, qu'aussitôt que la semence aurifique est mise sur la terre, les natures fixes & volatiles agissent l'une sur l'autre ; il se fait une fermentation occasionnée par la matière fixée en pierre ; le combat s'engage ; les vapeurs montent & descendent, jusqu'à ce que tout se précipite, & qu'il en résulte une substance fixe & permanente, dont la possession procure celle de la Toison d'or. Virgile parle de ces Taureaux (*Georg. 2.*) en ces termes :



Haec loca non Tauri spirantes naribus ignem

Invertere, fatis immanis dentibus hydri,

Nec galeis, densisque virum, seges horruit hastis.

Les uns disent que cette Toison était blanche, les autres de couleur de pourpre ; mais la Fable nous apprend qu'elle avait été dorée par Mercure, avant qu'elle fût suspendue dans la forêt de Mars. Elle avait par conséquent passé de la couleur blanche à la jaune, puis à la couleur de rouille, & enfin à la couleur de pourpre. Mercure l'avait dorée, puisque la couleur citrine qui se trouve intermédiaire entre la blanche & la rouillée, est un effet du mercure.

Il est à propos de faire remarquer avec Apollonius (*Argonaut. 1. 3. v. 996.*), que Médée & Ariadne, l'une & l'autre petites-filles du Soleil, fournissent à Thésée & à Jason les moyens de vaincre les monstres contre lesquels ils veulent combattre. La ressemblance qui se trouve entre les expéditions de ces deux Princes, prouve bien que ces deux fictions furent imaginées en vue du même objet. Ils s'embarquent tous deux avec quelques compagnons, Thésée arrivé trouve un monstre à combattre, le Minotaure ; Jason a aussi des Taureaux à vaincre. Thésée, pour parvenir au Minotaure, est obligé de passer par tous les détours d'un labyrinthe toujours en danger d'y périr ; Jason a une route à faire non moins difficile, à travers des écueils & des ennemis. Ariadne se prend d'amour pour Thésée, & contre les intérêts de son propre père, fournit à son amant les moyens de sortir victorieux des dangers auxquels il doit s'exposer ; Médée se trouve dans le même cas ; & dans une semblable circonstance, elle procure à Jason tout ce qu'il lui faut pour vaincre ; Ariadne quitte son père, sa patrie, & s'enfuit avec Thésée, qui l'abandonne ensuite dans l'isle de Naxos, pour épouser Phèdre, dont il eut Hippolyte & Démophon, après avoir eu, selon quelques Auteurs, Cénopion & Staphilus d'Ariadne. Médée se sauve aussi avec Jason, qui en ayant eu deux enfants, la laissa pour prendre Créuse. Les enfants des uns & des autres périrent misérablement comme leurs mères ; Thésée mourut précipité du haut d'un rocher dans la mer, Jason périt sous les ruines de la Navire Argo. Médée abandonnée de Jason épousa Egée, Ariadne Bacchus. Il est enfin visible que ces deux fictions ne sont qu'une même chose expliquée par des allégories, dont on a voulu varier les circonstances pour en faire deux différentes histoires. Si les Mythologues voulaient se donner la peine de réfléchir sur cette ressemblance, pourraient-ils s'empêcher d'ouvrir les yeux sur leur erreur ; & se donneraient-ils tant de peines pour rapporter à l'histoire, ce qui n'est palpablement qu'une fiction toute pure ? Ce ne sont pas les deux seules fables qui aient un rapport immédiat ; celle de Cadmus ne ressemble pas



moins à celle de Jason. Même Dragon qu'il faut faire périr, mêmes dents qu'il faut semer, mêmes hommes armés qui en naissent & s'entre-tuent : là est un Taureau que Cadmus suit ; ici des Taureaux que Jason combat. Si l'on voulait enfin rapprocher toutes les Fables anciennes, on verrait sans peine que j'ai raison de les réduire toutes à un même principe, parce qu'elles n'ont réellement qu'un même objet.

Retour des Argonautes.

Les Auteurs sont encore moins d'accord sur la route que les Argonautes tinrent pour retourner en Grèce, qu'ils le sont sur les autres circonstances de cette expédition ; aussi n'est-ce pas à de simples Historiens, ou à des Poètes qui ne sont pas au fait de la Philosophie Hermétique, à décrire ce qui se passe dans le progrès des opérations de cet Art.

Hérodote (*L. 4.*) n'en fait pas un assez long détail, pour que M. l'Abbé Banier puisse dire (*T. III. p. 242.*) avec raison que cet Historien fournit seul de quoi rectifier la relation des autres ; on pourrait seulement conjecturer de ce qu'il en dit, que les Argonautes suivirent en s'en retournant à peu près la même route qu'ils avaient tenue en allant. Hécatee de Millet veut que du fleuve Phasis ces Héros soient passés dans l'Océan, de là dans le Nil, ensuite dans la mer de Tyrrhene, ou Méditerranée, & enfin dans leur pays. Arthémidore d'Ephese réfute cet Auteur, & apporte pour preuve que le Phasis ne communique point à l'Océan. Timagete, Timée & plusieurs autres soutiennent que les Argonautes ont passé par tous les endroits cités par Orphée, Apollonius de Rhodes, &c. parce qu'ils prétendent que de leur temps on trouvait encore dans ces lieux des monuments qui attestaient ce passage. Comme si de tels monuments, imaginés sans doute sur les relations mêmes, ou cités par ces Poètes, parce qu'ils venaient à propos aux circonstances qu'ils inséraient dans leurs fictions, pouvaient rendre possible ce qui ne l'est pas.

Orphée fait parcourir aux Argonautes les côtes Orientales de l'Asie, traverser le Bosphore Cimmérien, les Palus Méotides, puis un détroit qui n'exista jamais, par lequel ils entrèrent après neuf jours dans l'Océan septentrional ; de là ils arrivèrent à l'isle Peuceste, connue du Pilote Antée ; puis à celle de Circé, ensuite aux colonnes d'Hercule, rentrèrent dans la Méditerranée, côtoyèrent la Sicile, évitèrent Scylla & Carybde, par le secours de Thétis, qui s'intéressait pour la vie de Pelée son époux, abordèrent au pays des Phéaciens, après avoir été sauvés des Sirènes par l'éloquence d'Orphée, au sortir de là ils furent jetés sur les Syrtes d'Afrique, desquels un Triton les garantit moyennant un trépied. Enfin ils gagnèrent le cap Malée, & puis la Thessalie.



Il semble qu'Orphée ait voulu déclarer ouvertement que sa relation était absolument feinte, par le peu de vraisemblance qu'il y a mis ; mais Apollonius de Rhodes a beaucoup encore enchéri sur Orphée. Les Argonautes, selon lui, s'étant ressouvenus que Phinée leur avait recommandé de s'en retourner dans la Grèce par une route différente de celle qu'ils avaient tenue en allant à la Colchide, & que cette route avait été marquée par les Prêtres de Thèbes en Egypte, entrèrent dans un grand fleuve qui leur manqua. Ils furent obligés de porter leur vaisseau pendant douze jours jusqu'à ce qu'ils retrouvèrent la mer, avec Absytche, frère de Médée, qui les poursuivait, & donc ils se défirent, en le coupant en morceaux. Alors le chêne de Dodone prononça un oracle qui prédisait à Jason qu'il ne reverrait pas sa patrie avant qu'il se fut soumis à la cérémonie de l'expiation de ce meurtre. Les Argonautes prirent en conséquence la route de Æëa, où Circé, sœur du Roi de Colchos, & tante de Médée, faisait son séjour. Elle fit toutes les cérémonies usitées dans les expiations, & puis les renvoya.

Leur navigation fut assez heureuse pendant quelque temps ; mais ils furent jetés sur les Syrte d'Afrique, d'où ils ne se retirèrent qu'avec peine, & aux conditions rapportées par Orphée.

Il est évident que ces relations sont absolument fausses. On excuse ces Auteurs sur le défaut de connaissance de la géographie & de la navigation qui n'était pas encore assez perfectionnée dans ces temps-là. Mais ces erreurs sont si grossières & si palpables, que M. l'Abbé Banier, avec beaucoup d'autres Mythologues qui admettent la vérité de cette expédition, n'ont pu s'empêcher de dire (*T. III. p. 242.*) que c'était le comble de l'ignorance & une fiction puérile, que ces Auteurs n'ont employée que pour étaler ce qui se savait de leur temps sur les Peuples qui habitaient ces contrées éloignées. Ce savant Mythologue avoue aussi que la plupart de ces Peuples sont inconnus, & n'existaient même pas au temps d'Orphée, ou d'Onomatrice : Il était cependant nécessaire de trouver dans ces Poètes quelques choses sur lesquelles M. l'Abbé Banier pût établir son système historique. Apollonius lui a fourni un fondement bien peu solide à la vérité. Ce sont des prétendues colonnes de la Colchide, sur lesquelles ce Poète dit que toutes les routes connues en ce temps-là étaient gravées. Sésostris est précisément celui qui, suivant ce Mythologue, avait fait élever ces colonnes. malheureusement Sésostris ne vint au monde que longtemps après cette prétendue expédition, en admettant même la réalité de ce voyage au temps où ce savant en fixe l'époque. Mais cette difficulté n'était pas de conséquence pour lui. Apollonius, dit-il, *possédait sans doute l'histoire de Sésostris ; & quoiqu'elle fût postérieure à l'expédition des Argonautes, il a pu par anticipation parler des monuments que ce conquérant laissa dans la Colchide.* Je laisse au Lecteur à



juger de la solidité de cette preuve. Pour moi, j'aime mieux expliquer Apollonius par lui-même, & dire avec lui que la route qu'il fait tenir aux Argonautes est la même qui leur avait été marquée par les Prêtres d'Égypte. C'est insinuer assez clairement que le tout n'est qu'une pure fiction, & une relation allégorique de ce qui se passe dans les opérations de l'art Sacerdotal ou Hermétique. C'était de ces Prêtres mêmes qu'Orphée, Apollonius, & beaucoup d'autres avaient appris la route qu'il faut tenir pour parvenir à la fin que l'on se propose dans la pratique de cet Art. Il y a donc grande apparence que ces prétendues colonnes étaient de même nature que celles d'Osiris, de Bacchus, d'Hercules ; c'est-à-dire, la pierre au blanc & la pierre au rouge, qui sont les deux termes des voyages de ces Héros. Les fautes contre la Géographie qu'on reproche à ces Poètes, ne sont des fautes que lorsqu'on les envisage dans le point de vue qui présenterait une histoire véritable, mais nullement dans une allégorie de ce genre, puisque tout y convient parfaitement. Les lieux qui se seraient trouvés naturellement sur la route de la Colchide en Grèce, n'auraient pas été propres à exprimer les idées allégoriques de ces Poètes, qui, sans se soucier beaucoup de se conformer à la Géographie, en ont sacrifié la vérité à celle qu'ils avaient en vue. En allant de la Grèce à la Colchide, tout se trouvait disposé comme il le fallait ; Lemnos se présentait d'abord, après cela venaient les Cyanées, & tout le reste ; mais Phinée avait eu raison de leur prescrire une autre route pour le retour, parce que l'opération figurée par ce retour, devant être semblable à celle qui était figurée par le voyage à Colchos, ils n'auraient pas trouvé un Lemnos au sortir du Phasis, ni les roches Cyanées, C'eût été renverser l'ordre de ce qui doit arriver dans cette dernière opération. La dissolution de la matière, la couleur noire qui doit lui succéder, & la putréfaction ayant été désignées par Lemnos & la mauvaise odeur des femmes de cette Isle, se seraient trouvées alors dans la relation à la fin de l'œuvre, au lieu qu'elles doivent paraître dès le commencement, puisqu'elles en sont la clef. Il a donc fallu imaginer une autre allégorie, au risque de s'écarter du vraisemblable quant à la Géographie. Cette dissolution a été désignée dans le retour, par le meurtre d'Absyrthe, & la division de ses membres, par le prêtent qu'Eurypile fit à Jason ; c'est-à-dire, une motte de terre qui tomba dans l'eau, où Médée l'ayant vu dissoudre prédit beaucoup de choses favorables aux Argonautes. Cette terre est celle des Philosophes, qui s'est formée de l'eau ; il faut, pour réussir, la réduire en sa première matière, qui est l'eau ; c'est pourquoi l'on a feint qu'un fils de Neptune avait fait le présent, & qu'il avait été donné en garde à Euphème, fils du même Dieu, & de Mécioni, ou Oris, fille du fleuve Eurotas ; d'autres lui donnent pour mère Europe, fille du fameux Titye. Apollonius de Rhodes & Hygin (*Fab. 14.*) vantent beaucoup Euphème pour sa légèreté à la course, qui était telle, disaient-ils, qu'en courant sur la mer, à peine



mouillait-il ses pieds. Pausanias (*In Eliac.*) lui attribue une grande habileté à conduire un char. Apollonius en faisait un si grand cas, qu'il l'honore des mêmes épithètes Homère donne à Achille dans l'Iliade ; aussi étaient-ils fils, l'un de Thétis, fille de Nérée, l'autre, d'Osiris, fille du fleuve Eurotas, c'est-à-dire, de l'eau. La preuve que ces deux Poètes avaient la même idée de ces Héros, est qu'Apollonius fait aussi venir Thétis, pour sauver les Argonautes des écueils de Scylla & de Carybde, à cause de son mari Pélée qui se trouvait parmi eux.

La manière donc ce Poète raconte l'événement de la motte de terre, prouve clairement à ceux qui ont lu avec attention les explications précédentes, que c'est une allégorie toute pure de ce qui se passe dans l'œuvre depuis la dissolution de la matière jusqu'à ce qu'elle redevient terre, & qu'elle prend la couleur blanche. Les Argonautes étant dans l'isle d'Anaphé, l'une des Sporades, voisine de celle de Thera, Euphème se ressouvint d'un songe qu'il avait eu la nuit d'après l'entrevue du Triton, & d'Eurypile, qui lui avait confié la motte de terre, & le raconta à Jason & aux autres Argonautes. Il avait vu en songe qu'il tenait la motte de terre dans ses bras, & qu'il voyait couler de son sein sur elle, quantité de gouttes de lait, qui, à mesure qu'elles la détrempeaient, lui faisaient prendre insensiblement la forme d'une jeune fille fort aimable. Il en était devenu amoureux aussitôt qu'elle lui parut parfaite, & n'avait eu aucune peine à la faire consentir à ce qu'il voulait ; mais il s'était repenti dans le moment d'un commerce qu'il croyait incestueux. La fille l'avait rassuré en lui disant qu'il n'était pas son père; qu'elle était fille du Triton & de la Libye, & qu'elle serait un jour la nourrice de ses enfants. Elle avait ajouté qu'elle demeurerait aux environs de l'isle d'Anaphé, & qu'elle paraîtrait sur la surface des eaux, lorsqu'il en serait temps. Pour mettre le Lecteur au fait, il suffit de lui rappeler ce que nous avons dit ci-devant de l'isle flottante, de celle de Délos où Latone accoucha de Diane. Quand on sait que la matière commence à se volatiliser après sa dissolution, on voit pourquoi l'on dit qu'Euphème était si léger à la courte, qu'il ne mouillait presque pas ses pieds en courant sur les eaux.

Il est à propos de remarquer que le Trépied donc Jason fit présent au Triton, était de cuivre, qu'il le mit dans son Temple. Je fais cette observation pour montrer combien toutes ces circonstances s'accordent avec les opérations de l'Art Hermétique, lorsqu'elles sont parvenues au point dont nous parlons ; puisque les Philosophes donnent aussi le nom de cuivre à leur matière dans cet état, en disant *blanchissez le leton*.

Les Déesses de la mer & les Génies qu'Apollonius fait apparaître aux Argonautes, ne sont donc pas les habitants des côtes de la Libye ; & le cheval



ailé dételé du char de Neptune, un vaisseau d'Eurypile (*M. l'Abbé Banier, T. III, p. 245.*) ; mais les parties aqueuses & volatiles qui se subliment. Le navire Argo n'étant que la matière qui nage dans ou sur la mer des Philosophes, c'est-à-dire, leur eau mercurielle, il ne leur était pas difficile de porter leur vaisseau, & de le conformer en même temps aux ordres qu'ils, avaient de suivre les traces de ce cheval ailé qui allait aussi vite que l'oiseau le plus léger. Pour rapprocher ici les fables, qu'on se souvienne qu'un Héros fit aussi présent à Minerve d'un vase antique de cuivre. Diodore de Sicile, qui parle aussi du Trépied, dit qu'il portait une inscription en caractères fort antiques.

Les Auteurs racontent beaucoup d'autres choses du retour des Argonautes, mais je crois que les explications que j'ai données me dispensent d'entrer dans un plus long détail ; il faudrait, pour ainsi dire, faire un commentaire, avec des notes sur tout ce qu'avancent ces Auteurs. Je me restreins donc à dire deux mots de ce qui se passa après le retour de Jason.

Tous conviennent que Médée étant arrivée dans la patrie de son amant, y rajeunie Eson, après l'avoir coupé en morceaux, & fait cuire. Eschyle en dit autant des nourrices de Bacchus. On raconte la même chose de Denis & d'Osiris. Les Philosophes Hermétiques sont d'accord avec ces Auteurs, & attribuent à leur médecine la propriété de rajeunir ; mais on les prend à la lettre, & l'on tombe dans l'erreur.

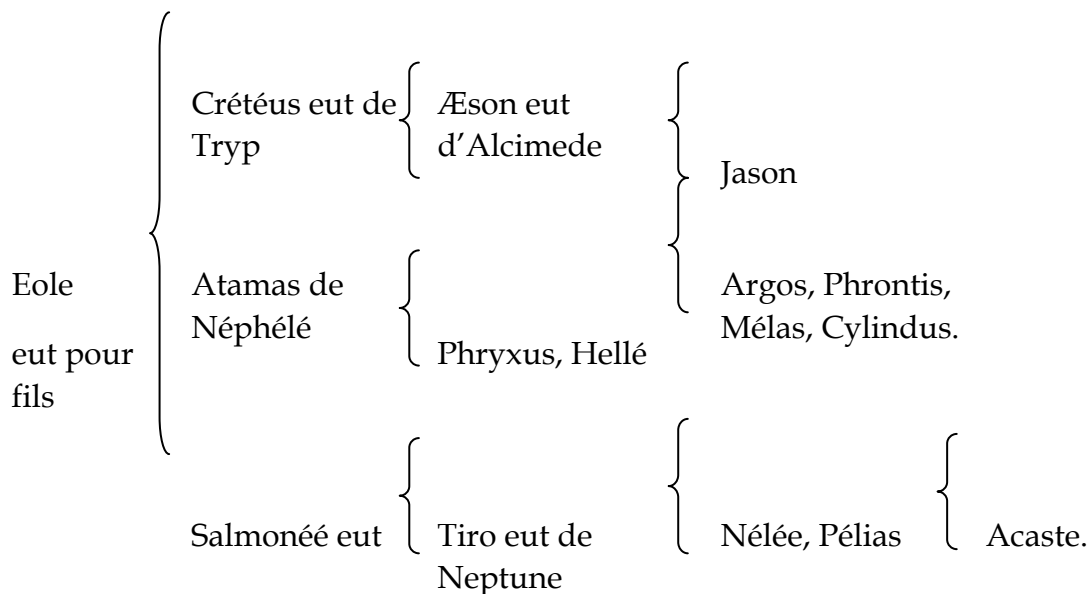
Balgus (*La Tourbe.*) va nous apprendre quel est ce Vieillard : « Prenez, dit-il, l'arbre blanc, bâtissez-lui une maison ronde, ténébreuse & environnée de rosée ; mettez dedans avec lui un Vieillard de cent ans, & ayant fermé exactement la maison de manière que la pluie ni le vent même n'y puissent entrer, laissez-les-y 80 jours. Je vous dis avec vérité que ce Vieillard ne cessera de manger du fruit de l'arbre jusqu'à ce qu'il soit rajeuni. O que la Nature est admirable qui transforme l'âme de ce Vieillard en un corps jeune & vigoureux, & qui fait y que le père devient fils ! Béni soit Dieu notre Créateur. »

Ces dernières paroles expliquent le fait de Médée à l'égard de Pélias, rapporté par Ovide & Pausanias (*I Arad.*) ; savoir, que Médée, pour tromper les filles de Pélias, après avoir rajeuni Eson, prit un vieux Bélier qu'elle coupa en morceaux, le jeta dans une chaudière, le fit cuire, & le retira transformé en un jeune Agneau. Les filles de Pélias, persuadées qu'il en arriverait autant à leur père, le disséquèrent, le jetèrent dans une chaudière d'eau bouillante, où il fut tellement consumé, qu'il n'en resta aucune partie capable de sépulture. Médée après ce coup monta sur son char attelé de deux Dragons ailés, & se sauva dans les airs. Voilà les Dragons ailés de Nicolas Flamel ; c'est-à-dire, les parties volatiles.



C'est pour cela qu'on a fait précéder cette fuite par la mort de Pélidas, pour marquer la dissolution & la noirceur.

Une expédition aussi périlleuse, une navigation aussi pénible, la route que les Argonautes ont tenue soit en allant, soit en revenant, demandaient plus de temps que quelques Auteurs n'en comptent. Les uns assurent que tout fut achevé en une année; ce qui ne saurait s'accorder avec les deux ans de séjour que Jason fit dans l'isle de Lymnos. Il faudrait alors compter trois ans ; temps que les vaisseaux de Salomon employaient pour aller chercher l'or dans l'isle d'Ophir. Mais en vain les Mythologues voudraient-ils essayer de déterminer la durée de la navigation des Argonautes. Si Jason était jeune quand il partit pour la Colchide, il est certain qu'Eson n'était pas vieux, non plus que Pélidas. Les Auteurs nous les représentent cependant comme des vieillards décrépits au retour des Argonautes. La preuve en est toute simple par la table généalogique qui suit.



On voit par-là que Pélidas, Eson & Phryxus devaient être à peu près du même âge. Calciopé, femme de Phryxus, était sœur de Médée, & fit tout ce qui était en son pouvoir pour favoriser la passion de Jason pour sa sœur. Phryxus était jeune lorsqu'il épousa Calciopé, qui ne devait pas être vieille, lorsque Jason, âgé d'une vingtaine d'années, arriva à Colchos, puisque Médée sa sœur était jeune aussi. Il faut donc que les Mythologues concluent ou que l'expédition des Argonautes a duré beaucoup d'années, ou que Pélidas & Eson n'étaient pas si vieux que les Auteurs le disent.



Cette difficulté mise dans tout son jour ne serait pas facile à résoudre pour les Mythologues. Mais il paraît que les Auteurs des relations du voyage de la Colchide ne se sont pas mis beaucoup en peine de celles qui pourraient en résulter. Ceux qui étaient au fait de l'Art Hermétique savaient bien que ces prétendues difficultés disparaîtraient aux yeux des Philosophes, dont la manière de compter les mois & les années est bien différente de celle du commun des Chronologistes. On a vu dans le Traité de cet Art Sacerdotal, que les Adeptes ont leurs saisons, leurs mois, leurs semaines, & que leur manière de compter la durée du temps varie même suivant les différentes dispositions ou opérations de l'œuvre. C'est pourquoi ils ne paraissent pas d'accord entre eux, quand ils fixent la durée de l'œuvre les uns à un an, les autres à quinze mois, d'autres à dix-huit, d'autres à trois ans. On en voit même qui la poussent jusqu'à dix & douze années. On peut dire en général que l'œuvre s'achève en douze mois ou quatre saisons qui font l'année Philosophique; mais cette durée, quoique composée des mêmes saisons, est infiniment abrégée dans le travail de la multiplication de la pierre, & chaque multiplication est plus courte que celle qui l'a précédée. Nous expliquerons ces saisons dans le Dictionnaire Mytho - Hermétique, qui forme une suite nécessaire à cet ouvrage. C'est dans ce sens-là qu'il faut expliquer la durée des voyages d'Osiris, de Bacchus ; il faut aussi faire attention que chaque Fable n'est pas toujours une allégorie entière de l'œuvre complet. La plupart des Auteurs n'en ont qu'une partie pour objet, & plus communément les deux œuvres du soufre & de l'élixir, niais particulièrement ce dernier, comme étant la fin de l'œuvre avant la multiplication, qu'on peut se dispenser de faire, quand on veut s'en tenir là.

Avouons-le de bonne foi, quand on a lu les histoires d'Athamas, d'Ino, de Néphélé, de Phryxus & d'Hellé, de Léarque & de Méricerte, qui donnèrent lieu à la conquête de la Toison d'or ; quand on a réfléchi sur celles de Pélias, d'Eson, de Jason & du voyage des Argonautes ; trouve-t-on dans la tournure même de M. l'Abbé Banier, & dans les explications que ce Mythologue & les autres savants en ont données, de quoi satisfaire un esprit exempt de préjugés ? Il semble que les doutes se multiplient à mesure qu'ils s'efforcent de les lever. Ils se voient sans cesse forcés d'avouer que telles & telles circonstances sont de pures fictions ; & si l'on ôtait de ces histoires tout ce qu'ils déclarent fiction, il ne resterait peut-être pas une seule circonstance qui pût raisonnablement s'expliquer historiquement. En voici la preuve. L'histoire de Néphélé est une fable, dit M. l'Abbé Banier, Tom. III. p. 203. Celle du transport de la Toison d'or dans la Colchide l'est aussi, puisqu'il dit : « Pour expliquer des circonstances si visiblement fausses, les anciens Mythologues inventèrent une nouvelle *fable*, & dirent, &c. (*ibid.*) » On ne peut douter que le voyage de Jason du Mont Pélion à



Iolcos, la perte de son soulier, son passage du fleuve Anaure ou Enipée, suivant Homère (*Odys.l. II.v.237.*), sur les épaules de Junon, ne soient aussi marqués au même coin. On ne croira certainement pas que le navire Argo ait été construit de chênes parlants. Presque tous les traits qui composent l'histoire des compagnons de Jason, chacun en particulier, sont reconnus fabuleux, soit dans leur généalogie, puisqu'ils sont tous ou fils des Dieux, on leurs descendants. Il serait trop long d'entrer dans le détail à cet égard. Voilà ce qui a précédé le départ ; voyons la navigation. L'infection générale des femmes de Lemnos, occasionnée par le courroux de Vénus, n'est pas vraisemblable, en faisant même disparaître le courroux de la Déesse ; on ce serait avoir bien mauvaise idée de la délicatesse des Argonautes, qui valaient bien les Lemniens ; & loin de faire dans cette Isle un séjour de deux ans, comment y auraient-ils passé deux jours ? L'abandonnement d'Hercule dans la Troade, qui va chercher Hylas enlevé par les Nymphes ; les Géants de Cyzique qui avaient chacun six bras & six jambes ; la fontaine que la mère des Dieux y fit sortir de terre, pour que Jason pût expier le meurtre involontaire de Cyzicus,

La visite rendue à Phinée, molesté sans cesse par les Harpies, chassé par le fils de Borée, est une fiction qui cache sans doute quelque vérité (*M l'Abbé Ban. loc. cit. p. 229.*) ; l'entrechoque des rochers Cyanées, ou Syinpiegades, est une fable, (*ibid. p. 151.*). La fixation de ces rochers, la colombe qui y perd sa queue dans le trajet, ne sont pas plus vrais. Les oiseaux de l'isle d'Arécie, qui lançaient de loin des plumes meurtrières, aux Argonautes, n'existent jamais.

Enfin les voilà dans la Colchide ; & tout ce qui s'y passa sont des *fables aussi extraordinaires que difficiles à expliquer.* (*ibid. p. 233.*) L'enchanteresse Médée, le Dragon & les Taureaux aux pieds d'airain, les hommes armés qui sortent de terre, les herbes enchantées, le breuvage préparé, la victoire de Jason, son départ avec Médée ; on peut dire seulement que toutes ces fables ne sont qu'un pur jeu de l'imagination des Poètes. (*ibid. p. 235.*)

Venons au retour des Argonautes. Les Poètes, ont imaginé le meurtre d'Absyrthe. (*ibid. p. 238.*) Les relations de ce retour sont extravagantes. Celle d'Onomacrite n'est pas vraisemblable, & celle d'Apollonius l'est encore moins. (*ibid. p, 240.*) C'est une fiction, p. 241. Les peuples cités par ces Auteurs sont ou inconnus, ou n'existaient pas du temps de ces Poètes, ou sont placés à l'aventure. (p. 242.) Ce qui se passa au lac Tritonide est un conte sur lequel l'on doit faire, peu de fond. (p. 244.) L'histoire de Jason & celle de Médée sont enfin mêlées de tant de fictions, qui se détruisent même les unes & les autres, qu'il est bien difficile d'établir quelque chose de certain à leur sujet. (*ibid. p. 253.*)



Ne doit-on pas être surpris qu'après de tels aveux, M. l'Abbé Banier ait entrepris de donner ces fables pour des histoires réelles, & qu'il ait voulu se donner la peine de faire les frais des preuves qu'il en apporte ? Je ne me suis pas proposé de discuter toutes ses explications ; je les abandonne au jugement de ceux qui ne se laissent point éblouir par la grande érudition.

CHAPITRE II.

Histoire de l'enlèvement des Pommes d'or du Jardin des Hespérides.

Après l'histoire de la conquête de la Toison d'or, il n'en est guère qui vienne mieux à notre sujet que celle de l'expédition d'Hercule pour se mettre en possession de ces fameux fruits connus de si peu de personnes, que les Auteurs qui en ont parlé n'ont pas même été d'accord sur leur vrai nom. Les anciens Poètes ont donné carrière à leur imagination sur ce sujet ; & les Historiens qui n'en ont parlé que d'après ces pères des fables, après avoir cherché en vain le lieu où était ce Jardin, le nom & la nature de ces fruits, sont presque tous contraires les uns aux autres. Et comment auraient-ils pu dire quelque chose de certain sur un fait qui n'exista jamais ?

Il est inutile de faire des dissertations pour favoriser le sentiment de l'un plutôt que de l'autre, puisqu'ils sont tous également dans l'erreur à cet égard. C'est donc avec raison qu'on peut regarder comme des idées creuses & chimériques les explications de la plupart des Mythologues qui ont voulu tout rapporter à l'histoire, quelque ingénieuses & quelque brillantes qu'elles soient, & quoiqu'elles aient d'illustres garants. Je ne fais ici que rétorquer contre les Mythologues l'argument qu'un d'entre eux (M. l'Abbé Massieu, *Mémoires des Belles-Lettres*, T. III. p. 49.) a fait contre Michel Maïer ; l'on jugera si je suis fondé à le faire, par les explications que nous donnerons ci-après.

Il ne faut pas juger des premiers Poètes Grecs comme de ceux qui n'ont été, pour ainsi dire, que leurs imitateurs, soit pour n'avoir traité que les mêmes sujets, soit pour avoir travaillé sur d'autres, mais dans le goût des premiers. Ceux-ci, instruits par les Egyptiens, prirent chez ce Peuple les sujets de leurs Poèmes, & les travestirent à la Grecque, suivant le génie de leur langue & de leur nation. Frappés de la grandeur de l'objet qu'ils avaient en vue, mais qu'ils ne voulaient pas dévoiler aux Peuples, ils s'attachèrent à le traiter par des allégories, dont le merveilleux excitât l'admiration & la surprise, souvent sans nul égard pour le vraisemblable, afin que les gens sensés ne prissent pas pour une histoire réelle, ce qui n'était qu'une fiction ; & qu'ils sentissent en même temps que ces allégories portaient sur quelque chose de réel.



Les Poètes qui parurent dans la suite, & qui ignoraient le point de vue des premiers, ne virent dans leurs ouvrages que le merveilleux. Ils traitèrent les matières suivant leur génie, & abusèrent du privilège qu'ils avaient de tout oser.

..... *Pctoribus atque Poëtis*

Quidlibet audendi semper suit æqua potestas.

Hor. Art. Poët.

Sur ce principe, quand ils choisirent pour matière de leurs ouvrages des sujets déjà traités, ils en conservèrent le fond, mais ils y ajoutèrent, ou en retranchèrent des circonstances, ou y firent quelques changements à leur fantaisie, & ne s'appliquèrent, pour ainsi dire, qu'à exciter l'admiration & la surprise, par le merveilleux qu'ils y répandaient, sans avoir d'autre but que celui de plaire. Il n'est donc pas surprenant que l'on trouve chez eux des traits qui peuvent s'expliquer de l'objet que s'étaient proposés leurs prédécesseurs. Mais comme un sujet est susceptible de mille allégories différentes, chaque Poète l'a traité à sa manière. Je ne prétends donc pas que toutes les Fables puissent être expliquées par mon système, mais seulement les anciennes, qui ont pour base les fictions Egyptiennes & Phéniciennes ; puisqu'on sait que les plus anciens Poètes Grecs y ont puisé les leurs, comme il serait aisé de le prouver en en faisant une concordance, qui prouverait clairement qu'elles ont toute le même objet.

Les fables ne sont donc pas toutes des mensonges ingénieux, mais celles-là seulement qui n'ont d'autre objet que de plaire. Celle dont il est ici question, & presque toutes celles d'Orphée, d'Homère & des plus anciens Poètes sont des allégories qui cachent des instructions sous le voile de la généalogie, & des actions prétendues des Dieux, des Déesses ou de leurs descendants.

Lorsqu'on veut réduire la fable des Hespérides à l'histoire, on ne sait comment s'y prendre pour déterminer quelque chose de précis. Chaque Historien prétend qu'on doit l'en croire préférablement à tout autre, & ne donne cependant aucune preuve solide de son sentiment. Ils sont partagés en tant d'opinions différentes, qu'on ne fait à laquelle se fixer. Hérodote, le plus ancien des Historiens, & très instruit de toutes les fables, ne fait pas mention de celle des Hespérides, ni de beaucoup d'autres ; sans doute parce qu'il les regardait comme des fictions. Les traditions étant toujours plus pures à mesure qu'elles approchent de leur source, il eût été plus en état que les autres Historiens, de nous laisser quelque chose de moins douteux, quoiqu'on l'accuse d'avoir été un



peu trop crédule. Sera-ce à Paléphate qu'il faudra s'en rapporter ? tous les Mythologues conviennent que c'est un Auteur très suspect, accoutumé à forger des explications, & à donner à sa fantaisie l'existence à des personnes qui n'ont jamais été (*M. l'Abbé Banier, Myth. T. III. p. 283.*).

Il dit (*chap. 19.*) qu'Hespérus était un riche Milésien, qui alla s'établir dans la Carie. Il eut deux filles, nommées Hespérides, qui avaient de nombreux troupeaux de brebis, qu'on appelait *Brebis d'or*, à cause de leur beauté. Elles en confiaient la garde à un Berger, nommé *Dragon* ; mais Hercule passant par le pays enleva le Berger & les troupeaux. Il n'y aurait rien de plus simple que cette explication de Paléphate ; toute admiration, tout le merveilleux de cette fable se réduirait à si peu de chose, qu'elle ne mériterait certainement pas d'être mise au nombre des célèbres travaux du fils de Jupiter & d'Alcmene.

Il n'est point de fables qu'on ne puisse expliquer aussi facilement, en imitant Paléphate ; mais est-il permis de changer les noms, les lieux, les circonstances des faits, & la nature même des choses ? Malgré le peu de solidité du raisonnement de cet Auteur ; malgré le peu de conformité qui se trouve entre son explication & le fait rapporté par les Poètes, Agroetas, autre Historien cité par les anciens Scholiastes, semble avoir suivi Paléphate, & dit au troisième livre des choses libyques, que ce n'était point des Pommes, mais des Brebis, qu'on appelait *Brebis d'or*, à cause de leur beauté. Et le Berger qui en avait la garde, n'était point un *Dragon*, mais un homme ainsi nommé, parce qu'il avait la vigilance & la férocité de cet animal. Varron & Servius ont adopté ces idées. Cette opinion n'a cependant pas eu autant de partisans que celle de ceux qui s'en sont tenus aux termes propres des Poètes. Ceux-ci ont prétendu que les autres avaient été trompés par l'équivoque du terme, qui signifie également *Brebis* & *Pomme*, & l'on ne voit pas d'autres raisons qui aient pu leur faire prendre le change. Ceux qui ont regardé ces fruits comme de vrais fruits, n'ont été guère moins embarrassés quand il a fallu en déterminer l'espèce. Des pommes d'or ne croissent pas sur des arbres ; mais on les a, disent-ils, appelées ainsi, parce qu'elles étaient excellences ; ou parce que les arbres qui les portaient, étaient d'un grand rapport ; ou enfin parce que ces fruits avaient une couleur approchante de celle de l'or.

Diodore de Sicile (*Bibliot. 1. 5. c. 13.*), incertain sur le parti qu'il devait prendre, laisse la liberté de penser ce qu'on voudra, & dit que c'étaient des fruits ou des Brebis. Il fabrique une histoire à cet égard absolument contraire à ce qu'en avaient dit les Poètes. M. l'Abbé Massieu (*Mém. des Belles-Lettres, T. III p. 31.*) regarde cette histoire comme ce qui nous reste de plus solide sur le sujet que nous examinons, quoiqu'il n'y soit fait aucune mention des ordres d'Eurystée,



ni de ce qui a précédé l'enlèvement de ces fruits, ni d'aucunes des circonstances de cette expédition. Selon Diodore, le hasard conduisit Hercule sur le rivage de la mer Atlantide, au retour de quelques-unes de ses expéditions. Il y trouva les filles d'Atlas qu'un Pirate avoir enlevées par ordre de Busiris ; il tua les corsaires, & ramena les Hespérides chez leur père, qui par reconnaissance fit présent à Hercule des fruits, ou des Brebis que ses filles gardaient ou cultivaient avec un soin extrême. Atlas qui était très versé dans la Science des Astres, voulut aussi initier le Héros dans les principes de l'Astronomie, & lui donna une sphère. Voilà en substance l'histoire que fait Diodore, qui place ce fait dans la partie la plus occidentale de l'Afrique, au lieu que Paléphate le met dans la Carie.

Pline le Naturaliste (*Liv. 5.*) ne sait où le placer ; comme il suit le sentiment de ceux qui admettaient des fruits, il fallait aussi trouver le Jardin où ils croissaient. De son temps, les uns le mettaient à Bérénice, ville de Libye, les autres à Lixe, ville de Mauritanie. Un bras de mer qui serpente autour de cette ville, a donné, dit-il, aux Poètes l'idée de leur Dragon. Les savants tiennent pour ce dernier lieu.

Cette différence de sentiments prouve l'incertitude des Historiens à ce sujet. On ne sait quel parti prendre, même après avoir rapproché & confronté leurs témoignages. Paléphate n'admet que deux Hespérides, filles d'Hespérus Milésien ; Diodore dit qu'elles étaient sept filles d'Atlas dans la Mauritanie. Selon quelques-uns Hercule se présenta à main armée pour enlever les pommes d'or. Selon d'autres, il n'y parut que comme libérateur. Il y en a qui prétendent qu'un homme féroce & brutal gardait ces Brebis : si l'on en croit les autres, c'était non un homme, ni un dragon, mais un bras de mer. S'il y avait donc quelque chose d'historique à conclure de tout cela, tout se réduirait au plus à dire qu'il y a eu des sœurs nommées Hespérides, qui cultivaient de beaux fruits, ou qui prenaient soin de belles Brebis, & qu'Hercule en emporta ou en emmena dans la Grèce. Ce peu de chose ne serait même pas sans difficulté ; il s'agirait alors de savoir si le fils d'Alcmene fut jamais en Mauritanie ; s'il vivait du temps d'Atlas, & même si Atlas vivait du temps de Busiris. Chaque article demanderait encore une dissertation, d'où l'on ne conclurait rien de plus certain.

En admettant pour un moment que ces pommes d'or furent des fruits, les savants, aussi incertains sur leur espèce que sur le lieu où ils croissaient, ont élevé de grandes contestations entre eux. Budée (*Comment, sur Théophr.*) prétend que ce sont des coins ; Saumaise & Spanheim, que c'était des oranges, & plusieurs savants, que c'était des citrons. Le premier fonde son opinion sur le



terme qui veut dire pommes d'or, nom qui a été souvent donné aux coins. Mais ce nom ne prouve pas plus pour les coins que pour les oranges & les citrons, qui ont aussi la couleur d'or ; & ceux qui sont pour ces derniers fruits, s'appuient de la même preuve ; ils y en ajoutent quelques autres aussi peu solides, c'est pourquoi je ne les rapporterai pas. Et d'ailleurs ces fruits étaient-ils donc si rares, qu'il fallût les confier à la garde d'un Dragon monstrueux ? Il est surprenant que Paléphate, & ceux qui ont adopté son opinion, se soient avisés d'une explication si peu naturelle. L'équivoque du terme ne saurait l'excuser, puisque les brebis ne naissent pas sur les arbres, comme les fruits. Quant à ceux qui prennent ces pommes pour des oranges ou des citrons, ils auraient dû faire attention que les Poètes ne disent pas que c'était des pommes de couleur d'or, mais des pommes d'or, & jusqu'aux arbres mêmes qui les portaient.

Arborea frondes, dit Ovid. auro radiante nitentes,

Ex auro ramos, ex auro poma ferebant.

Métam. 1. 4.

Voyons donc ce que les Poètes ont dit de ce Jardin célèbre ; le lieu qu'habitaient les Hespérides était un Jardin où tout ce que la Nature a de beau se trouvait rassemblé. L'or y brillait de toutes parts ; c'était le séjour des délices & des Fées. Celles qui l'habitaient chantaient admirablement bien (*Apoll. Argonaut. 1. 4. v. 1396. & suiv.*). Elles aimaient à prendre toutes sortes de figures, & à surprendre les spectateurs par des métamorphoses subites. Si nous en croyons le même Poète, les Argonautes rendirent visite aux Hespérides ; ils s'adressèrent à elles en les conjurant de leur montrer quelque source d'eau, parce qu'ils étaient extrêmement pressés par la soif. Mais au lieu de leur répondre, elles se changèrent à l'instant en terre & en poussière :

Orphée qui était au fait du prodige n'en fut point déconcerté ; il conjura de nouveau ces filles de l'Océan, & redoubla ses prières. Elles l'écoutèrent favorablement ; mais avant de les exaucer, elles se métamorphosèrent d'abord en herbes, qui croissaient peu à peu de cette terre. Ces plantes s'élevèrent insensiblement, il s'y forma des branches & des feuilles, de manière qu'en un moment Hespera devint Peuplier, Erytheis un Ormeau, Eglé se trouva un Saule. Les autres Argonautes, saisis d'étonnement à ce spectacle, ne savaient que penser ni que faire, lorsque Eglé, sous la forme d'arbre, les rassura, & leur dit, qu'heureusement pour eux un homme intrépide était venu la veille, qui sans respect pour elles avait tué le Dragon gardien des pommes d'or, & s'était sauvé avec ces fruits des Déesses, que cet homme avait le coup d'œil fier, la physionomie dure, qu'il était couvert d'une peau de Lion, armé d'une massue



& d'un arc avec des flèches, dont il s'étoit servi pour tuer le monstrueux Dragon. Cet homme brûlait aussi de soif, & ne savoit où trouver de l'eau. Mais enfin soit par industrie, soit par inspiration, il frappa du pied la terre, & il en jaillit une source abondante, dont il but à longs traits. Les Argonautes s'étant aperçus qu'Eglé pendant son discours avoit fait un geste de la main, qui sembloit leur indiquer la source d'eau sortie du rocher, ils y coururent, & s'y désaltérèrent, en rendant grâces à Hercule de ce qu'il avoit rendu un si grand service à ses compagnons, quoiqu'il ne fût pas avec eux.

Après avoir fait des enchanteresses de ces filles d'Atlas, il ne restoit plus aux Poètes qu'à en faire des Divinités ; les Anciens n'en avoient peut-être pas eu l'idée, mais Virgile y a suppléé (*Enéid. L. 4.*). Il leur a donné un Temple & une Prêtresse, redoutable par l'empire souverain qu'elle exerce sur toute la Nature. C'est elle qui est la gardienne des rameaux sacrés, & qui nourrit le Dragon ; elle commande aux noirs chagrins, elle arrête les fleuves dans leur course, elle fait rétrograder les astres, & oblige les morts à sortir de leurs tombeaux.

Tel est le portrait que les Poètes font des Hespérides, & s'ils ne conviennent pas tous soit du nombre de ces Nymphes, soit du lieu où étoit situé ce célèbre Jardin, au moins s'accordent-ils tous à dire que c'étoit des pommes d'or & non des Brebis ; que le Jardin étoit gardé par un Dragon, qu'Hercule le tua & enleva ces fruits. Junon, dit-on, apporta pour dot de son mariage avec Jupiter des arbres qui portoient ces pommes d'or. Ce Dieu en fut enchanté ; & comme il les avoit infiniment à cœur, il chercha les moyens de les mettre à l'abri des atteintes de ceux à qui ces fruits feroient envie, il les confia pour cet effet aux soins des Nymphes Hespérides, qui firent enclore de murs le lieu où ces arbres étoient plantés, & placèrent un Dragon pour en garder l'entrée.

On n'admet communément que trois Nymphes Hespérides, filles d'Hespérus, frère d'Atlas, & leurs noms étoient Eglé, Aréthuse & Hespéréthuse. Quelques Poètes en ajoutent une quatrième qui est Hespéra ; d'autres une cinquième qui est Erytheis, & d'autres enfin une sixième sous le nom de Vesta, Diodore de Sicile les fait monter jusqu'à sept. Hésiode (*Théogon. v. 315.*) leur donne la nuit pour mère ; M. l'Abbé Massieu est surpris, & ne sauroit, dit-il, *deviner pourquoi ce Poète donne une mère si laide à des filles si belles.* On en trouvera une bonne raison ci-après. Chérétrate les fait filles de Phorcys & de Céro, deux Divinités de la mer. Pour ce qui est du Dragon, Phérécyde le dit fils de Thyphon & d'Echidna, & Pisandre de la terre, ce qui est la même chose dans mon système. Le peu d'accord qu'il y a entre les Auteurs sur la situation du Jardin des Hespérides, prouve en quelque manière qu'il n'a jamais existé. La plupart des Poètes le placent vers le Mont Atlas, sur les côtes Occidentales de l'Afrique.



Oceani finem juxtà , solemique cadentem

Ultimus Ethyopum locus est, ubi maximus Atlas

Axent humero torquet stellis ardentibus aptum.

Eneid. 1. 4.

Les Historiens les mettent près de Lixé, ville de Mauritanie sur les confins de l’Ethiopie ; quelques-uns à Tingi, avec Plin (L. 5.c. 5.). Mais Hésiode le transporte au-delà de l’Océan, & d’autres, à son exemple, le placent dans les Canaries ou Isles fortunées, sans doute par la raison qui a fait conjecturer à Bochart (*Myth. 1. 7. c. 7.*) que ces Pommes ou Brebis ne signifiaient que les richesses d’Atlas ; parce que le mot Phénicien *Melon*, dont les Grecs ont fait *Malon*, signifie également des richesses & des pommes. Ce dernier sentiment approche un peu plus de la vérité que les autres, parce qu’il a un rapport plus immédiat avec le vrai sens de l’allégorie. Mais enfin, puisque les Historiens ne peuvent rien conclure de certain de cette variété d’opinions, ils devraient donc convenir que c’est une fiction. Ils en ont une bonne raison, puisque les Historiens n’en parlent que d’après les Poètes ; & que quand même il se trouverait quelque chose d’historique dans ceux-ci, il est tellement absorbé par ce qui n’est que pure fiction, qu’il est impossible de l’en débrouiller. L’affectation que l’on remarque chez eux à rendre les faits peu vraisemblables, doit naturellement faire penser qu’ils n’ont jamais eu dessein de nous conserver la mémoire de faits réellement historiques.

Parmi ceux qui ont regardé cette fable comme une allégorie, Noël le Conte y a vu la plus belle moralité du monde. Il prétend (*Chan. 1.I.c.I.*) que le Dragon surveillant qui gardait les Pommes d’or est l’image naturelle des avarés, hommes durs, & impitoyables, qui ne ferment l’œil ni jour ni nuit ; & qui, rongés par leur folle passion, ne veulent pas que les autres touchent à un or dont ils ne font aucun usage.

Tzetzé, & après lui Vossius (*De orig. & progr. Idol. 1.2. p. 384.*), trouvent dans cette fable le Soleil, les Astres & tous les corps lumineux du firmament. Les Hespérides sont les dernières heures de la journée. Leur Jardin est le firmament. Les Pommes d’or sont les étoiles. Le Dragon est ou l’horizon, qui excepté sous la ligne, coupe l’équateur à angles obliques ; ou le zodiaque, qui s’étend obliquement d’un tropique à l’autre. Hercule est le soleil, parce que son nom signifie la gloire de l’air. Le Soleil en paraissant sur l’horizon en fait disparaître les étoiles, c’est Hercule qui enlevé les Pommes d’or.

Quand on fait tant que d’expliquer une chose, il faut faire en sorte que



l'explication convienne à toutes les circonstances. Quelque ingénieuse & quelque brillante qu'elle soit, elle manque de fondement & de solidité, si quelques-unes de ces circonstances ne peuvent y convenir. Voilà précisément le cas où se trouvent les Mythologues & les Historiens par rapport à la fable dont il est ici question, comme on le verra ci-après. On aurait tort de blâmer ceux qui se donnent la peine de chercher les moyens d'expliquer les fables : leur motif c'est très louable ; les Moralistes travaillent à former les mœurs ; les Historiens à éclaircir quelques points de l'Histoire ancienne. Les uns & les autres concourent à l'utilité publique, on doit donc leur en savoir gré. Quoiqu'on n'aperçoive pas de rapport entre des Pommes d'or qui croissent sur des arbres, & des étoiles placées au firmament, entre Hercule qui tue un Dragon, & le soleil qui parcourt le Zodiaque ; entre ces Pommes portées à Eurysthée, & les Astres qui restent au Ciel, Tzeczcz n'est pas plus blâmable que ceux qui coupent & tranchent cette fable en morceaux pour n'en prendre que ceux qui peuvent convenir à leur système. Si c'est un préjugé défavorable contre la vérité de leurs explications, l'attention que j'aurai de ne pas laisser une seule circonstance de cette fable sans être expliquée, doit faire pencher la balance du côté de mon système. Entrons en matière.

Thémis avait prédit à Atlas qu'un fils de Jupiter enlèverait un jour ces pommes (*Ovid. Métam. 1. 4.*) : cette entreprise fut tentée par plusieurs, mais il était réservé à Hercule d'y réussir. Ne sachant où était situé ce Jardin, il prit le parti d'aller consulter quatre Nymphes de Jupiter & de Thémis, qui faisaient leur séjour dans un antre. Elles l'adressèrent à Nérée ; celui ci le renvoya à Prométhée, qui, selon quelques Auteurs, lui dit d'envoyer Atlas chercher ces fruits, & de se charger de soutenir le Ciel sur ses épaules jusqu'à son retour, mais suivant d'autres Hercule ayant pris conseil de Prométhée, fut droit au Jardin, tua le Dragon, s'empara des pommes, & les porta à Eurysthée, suivant l'ordre qu'il en avoir reçu. Il s'agit donc de découvrir le noyau caché sous cette enveloppe, de ne pas prendre les termes à la lettre, & de ne pas confondre ces Pommes du Jardin des Hespérides avec celles dont parle Virgile dans ses Eglogues :

Aurea mala decem misi, cras altéra mittam.

Les Pommes dont il est ici question croissent sur les arbres que Junon apporta pour sa dot, lorsqu'elle se maria avec Jupiter. Ce sont des fruits d'or, & qui produisent des semences d'or, des arbres dont les feuilles & les branches sont de ce même métal ; les mêmes rameaux dont Virgile fait mention dans le sixième livre de son Enéide, en ces termes :



Accipe quae per agenda prius latet arbore opacâ,

Aureus & soliis, & lento vimineramus,

Junon iinferne dictus sacer,

.....

.....*primo avulso, non deficit aller*

Aureus, & simili frondescit virga, métallo.

Nous avons vu ci-devant qu'Ovide en dit autant des Pommiers du Jardin des Hespérides. Il est donc inutile de recourir à des dirons, à des oranges, à des coins, à des brebis, pour avoir une explication simple & naturelle de cette fable, qui, comme beaucoup d'autres, fut imitée des Fables Egyptiennes. Pour montrer le faux de l'histoire que Diodore a fabriquée, il suffit sur cela de dire que Busiris étant contemporain d'Osiris, il n'est pas possible, qu'il le fût aussi de l'Hercule Grec, auquel on attribue cette expédition, puisque celui-ci ne vint au monde que bien des siècles après Bursiris. On répondra sans doute que ce Tyran, tué par Hercule, était différent de celui qui voulue faire enlever les filles d'Atlas ; mais il y a grande apparence que Diodore, & nos modernes après lui, ayant transporté Atlas (*M. l'Abbe Banier, Myth. t. II. p. III.*) de la Phénicie ou des pays voisins sur les côtes occidentales de l'Afrique, il ne leur était pas plus difficile d'en faire venir Busiris, & de l'établir Roi d'Espagne. Diodore est le premier des Anciens qui en fasse mention. Mais enfin le Mont Atlas, célèbre dans ce temps-là, comme il l'est encore, produit bien des espèces de minéraux, & abonde en terre matière, de laquelle se forme l'or. Il n'est donc pas surprenant qu'on y ait placé le Jardin des Hespérides. La même raison a fait dire que Mercure était fils de Maïa, l'une des filles d'Atlas : car le mercure des Philosophes se compose de cette matière primitive de l'or. Il fut pour cela surnommé *Atlantiade*.

Le Sommet du Mont Atlas est presque toujours couvert de nuages, de manière que ne pouvant être aperçu, il semble que la cime s'élève jusqu'au Ciel ; en fallait-il davantage pour le personnifier, & feindre qu'il portait le Ciel sur ses épaules ? Ajoutez à cela que l'Egypte & l'Afrique jouissent d'un Ciel serein, & qu'il n'est point dans le monde de lieu plus propre à l'observation des Astres, particulièrement le Mont Atlas, à cause de la grande élévation. Il n'est donc pas nécessaire d'en faire un Astronome, inventeur de la sphère ; & l'on feint avec encore moins de vraisemblance qu'il fut Roi de Mauritanie, métamorphosé en cette montagne à l'aspect de la tête de Méduse que Persée lui présenta. Je donnerai la raison de cette fiction quand je parlerai de Persée.



Plusieurs Auteurs ont confondu les Pléiades avec les Hespérides, & les ont toutes regardées comme filles d'Atlas ; mais les premières au nombre de sept, donc les noms étaient Maïa, mère de Mercure, Electere, mère de Dardanus, Taygete, Astérope, Mérope, Alcyone & Céléno, sont proprement filles d'Atlas, & les Hespérides filles d'Hespérus. Je trouve dans cette généalogie une nouvelle preuve qui montre bien clairement que cette histoire prétendue des Hespérides n'est qu'une fiction. Tous les Mythologues conviennent qu'Electre fut mère de Dardanus, fondateur de Dardante, & premier Roi des Troyens. Atlas était donc aïeul de Dardanus. Ce qui s'accorderait presque avec le calcul de Théophile d'Antioche (*Liv. 3. adv. Ant.*), au rapport de Tallus, qui dit positivement que Chronos ou Saturne, frère d'Atlas, vivait 321 ans avant la prise de Troye. Si l'on ne veut pas accorder que cette Electre fut la même qu'Electre fille d'Atlas, parce que la mère de Dardanus est dite Nymphé, fille d'Océan & de Thétis, on conviendra du moins que la fille d'Atlas était nièce de Saturne (*Diod. de Sicile.*). M. l'Abbé Banier assure (*T. II p. III.*) qu'il croit devoir s'en tenir au témoignage de Diodore à cet égard. Ce savant Mythologue reconnaît néanmoins qu'Electre, mère de Dardanus, était fille d'Atlas ; & dit (*Ibid. p. 15.*) que le Jupiter qui eut affaire avec elle, devait vivre environ 150 ans avant la guerre de Troye. Ainsi quand nous abandonnerions Théophile d'Antioche pour suivre le calcul de Diodore, ou même celui de M. l'Abbé Banier, il ne serait pas possible qu'Hercule, fils d'Alcmene, eût été l'Auteur de l'enlèvement des Pommes d'or du Jardin des Hespérides, puisque, suivant ce Mythologue, le Jupiter, père d'Alcide, *quel qu'il soit, vivait 60 ou 80 ans seulement avant la prise de Troye (Ibid.)*. Il est vrai que cet Auteur est sujet à tomber en contradiction avec lui-même, & que l'on ne doit pas beaucoup compter sur ce qu'il assure même positivement ; car si on veut l'en croire sur l'article d'Hercule, ce Héros n'est mort qu'environ 30 ans avant la prise de cette ville, & n'ayant vécu que 52 ans, pourrait-il avoir vu Atlas & les Hespérides ? Mais passons une discussion qui nous mènerait trop loin : nous ne finirions pas si nous voulions comparer toutes les époques qu'il détermine.

Le Mont Atlas comprend presque toutes les montagnes qui règnent le long de la côte occidentale de l'Afrique, comme on nomme en général le Mont Taurus, les Alpes, le Mont d'Or, les Pyrénées, &c. une chaîne de montagnes, & non une montagne seule ; les petits monts qui se trouvent adjacents aux Mont Atlas & Hespérus, semblent naître de ceux-ci, ce qui peut avoir donné lieu de les regarder comme leurs enfants ; c'est pourquoi on les appelle *Atlantides*. Mais Maïer s'est trompé, lorsqu'il a dit (*Arcana arcaniss. 1.2.*), en expliquant cette fable, qu'on appelait ces montagnes Hespérides, & qu'on les disait gardiennes des Pommes d'or, parce que la matière propre à former ce métal se trouve sur



ces petites montagnes. Il ne serait pas tombé dans cette erreur, s'il eut fait attention que le Mercure des Philosophes, fils de Maïa, l'une d'entre elles, ne naît point sur ces montagnes, mais dans le vase de l'Art Sacerdotal ou Hermétique. Les trois noms des Hespérides ne leur ont été donnés, que parce qu'ils signifient les trois principales choses qui affectent la matière de l'œuvre avant qu'elle soit proprement l'or Philosophique. Hespéra est fille d'Hespérus, ou de la fin du jour, par conséquent la nuit ou la noirceur. Hespéréthuse ou Hesperthuse, a pris ce nom de la matière qui se volatilise pendant & après cette noirceur, de *diei finis*, & de *impetu feror*. Eglé signifie la blancheur qui succède à la noirceur, de *splendor, fulgor*, parce que la matière étant parvenue au blanc, est brillante, & a beaucoup d'éclat. On voit par-là pourquoi Hésiode dit que la nuit fut mère des Hespérides ; mais M. l'Abbé Massieu n'avait garde d'en deviner la raison, puisqu'il ne savait sans doute que le nom de l'Art Hermétique, & nullement ce qui se passe dans ses opérations. En accusant Maïer de chimère, il annonce à tout le monde son ignorance dans cet Art, & prouve, en jugeant ainsi sans connaissance de cause, qu'il se laissait conduire par le préjugé.

Apollonius de Rhodes n'a confédéré dans les noms qu'il donne aux Hespérides, que les trois couleurs principales de l'œuvre, la noire sous le nom d'Hespéra, la blanche sous celui d'Eglé, & la rouge sous celui d'Erytheis, qui vient de *rubor*. Il semble même avoir voulu l'indiquer plus particulièrement par les métamorphoses qu'il rapporte d'elles. De Nymphes qu'elles étaient, elles se changèrent en terre & en poussière à l'abord des Argonautes. Hermès (*Table d'Emeraude*.) dit que la force ou puissance de la matière de l'œuvre est entière, si elle est convertie en terre. Tous les Philosophes Hermétiques assurent qu'on ne réussira jamais si l'on ne change l'eau en terre. Apollonius fait mention d'une seconde métamorphose. De cette terre pullulèrent, dit-il, trois plantes, & chaque Hespérides se trouva insensiblement changée en un arbre qui convenait à sa nature. Ces arbres croissent plus volontiers dans les lieux humides, le peuplier, le saule & l'ormeau. Le premier ou peuplier noir est celui dont Hespéra prit la figure, parce qu'elle indique la couleur noire. L'Auteur de la fable de la descente d'Hercule aux enfers, a feint aussi que ce Héros y trouva, un peuplier, dont les feuilles étaient noires d'un côté, & blanches de l'autre, afin de faire entendre que la couleur blanche succède à la noire ; Apollonius a désigné cette blancheur par Eglé changée en saule, parce que les feuilles de cet arbre sont lanugineuses & blanchâtres. Erytheis ou la couleur rouge de la pierre des Philosophes ne pouvait être guère mieux indiquée que par l'orme, donc le bois est jaune quand il est vert, & prend insensiblement une couleur rougeâtre à mesure qu'il sèche. C'est ce qui arrive dans les opérations de l'œuvre, où le citrin succède au blanc, & le rouge au citrin, suivant le témoignage d'Hermès.



Ceux enfin qui ont mis une Vesta au nombre des Hespérides, ont eu égard à la propriété ignée de l'eau mercurielle des Philosophes, qui leur a fait dire, nous lavons avec le feu, & nous brûlons avec l'eau. « Notre feu humide, dit Riplée (12 Port.), ou le feu permanent de notre eau, brûle avec plus d'activité & de force que le feu ordinaire, puisqu'il dissout & calcine l'or ; ce que le feu commun ne saurait faire. »

Les Pléiades, filles d'Atlas, annoncent le temps pluvieux dans le cours ordinaire des saisons, & les Pléiades Philosophiques sont en effet les vapeurs qui s'élèvent de la matière, se condensent au haut du vase, & retombent en pluie, que les Philosophes appellent rosée de Mai ou du Printemps, parce qu'elle se manifeste après la putréfaction & la dissolution de la matière, qu'ils appellent leur Hiver. Une de ces Pléiades, Electre, femme de Dardanus, se cacha au temps de la prise de Troye, & ne parut plus, dit la Fable ; non qu'en effet une de ces Pléiades célestes ait disparu un peu avant le siège de Troye, qui n'eut jamais lieu ; mais parce qu'une partie de cette pluie, ou rosée Philosophique se change en terre, c'est disparaître que de ne plus se montrer sous une forme connue. Cette terre est l'origine de la ville de Troye. Lorsqu'elle était encore sous la forme d'eau, elle était mère de Dardanus, fondateur de l'empire Troyen. Le temps même où l'eau se change en terre, est le temps du siège ; nous expliquerons tout cela plus au long dans le sixième Livre. Mais l'on observera que cette terre est désignée par le nom même d'Electre, puisque les Philosophes l'appellent leur *Soleil*, lorsqu'elle est devenue fixe. Plusieurs Auteurs Hermétiques, entre autres Albert le Grand & Paracelse, donnent le nom d'*Electre* à la matière de l'Art.

L'entrée du Jardin des Philosophes est gardée par le Dragon des Hespérides, dit d'Espagnet (*Can.* 52.) Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce Dragon était fils de Typhon & d'Echidna, par conséquent frère de celui qui gardait la Toison d'or ; frère de celui qui dévora les compagnons de Cadmus ; de celui qui était auprès des bœufs de Geryon, du Cerbère, du Sphinx, de la Chimère, & de tant d'autres monstres dont nous parlerons dans leurs lieux. Tous ces événements se sont cependant passés en des pays bien différents, & en des temps bien éloignés les uns des autres. Comment les inventeurs de ces fictions se seraient-ils si bien accordés, & auraient-ils feint précisément la même chose dans des circonstances semblables, s'il n'avait eu le même objet en vue ? Cette raison seule aurait dû faire faire quelques réflexions aux Mythologues, & les déterminer à s'accorder aussi dans leurs explications. Mais quand ils auraient voulu le faire, auraient-ils pu réussir ? Les sentiments différents entre lesquels ils se sont partagés ne le leur permettaient pas. Ils sont trop divisés entre eux pour pouvoir s'accorder ; ils se combattent les uns & les autres ; aussi leurs opinions ne sauraient-elles se



soutenir ; tout Etat divisé tend à sa ruine. Pour savoir la nature de ces monstres, il eût fallu connaître celle de leur père commun. En considérant Typhon comme un Prince d’Egypte, il n’était pas possible qu’on pût le regarder comme père de ces monstres, quelque explication que l’on put imaginer. Ils ont donc été contraints d’avouer que tout cela n’était que fictions. Il suffisait de lire la Théogonie d’Hésiode pour en être convaincu. La généalogie qu’il fait de Typhon, d’Echidna & de leurs enfants, n’est susceptible d’aucune explication historique, même un peu vraisemblable.

Il n’en est pas ainsi d’une explication Philosopho-Hermétique. On y voit dans Typhon un esprit actif, violent, sulfureux, igné, dissolvant, sous la forme d’un vent impétueux & empoisonné qui détruit tout. On reconnaît dans Echidna une eau corrompue, mêlée avec une terre noire, puante, sous le portrait d’une Nymphé aux yeux noirs. De tels pères pouvaient-ils engendrer autre chose que des monstres, & des monstres de même nature qu’eux ; c’est-à-dire, une Hyde de Lerne, engendrée dans un marais ; des Dragons vomissants du feu, parce qu’ils sont d’une nature ignée comme Typhon ; enfin la peste, & la destruction des lieux qu’ils habitent, pour marquer leur vertu dissolvante, résolutive, & la putréfaction qui en est une suite.

C’est de là que les Philosophes Hermétiques, d’accord avec les Poètes qu’ils entendaient bien, ont tiré leurs allégories. C’est le Dragon Babylonien de Flamel (*Désir désiré.*), les deux Dragons du même Auteur, l’un ailé, comme ceux, de Médée & de Cères, l’autre sans ailes, tel que celui de Cadmus & de la Toison d’or, des Hespérides, &c. C’est encore le Dragon de Basile Valentin (*12 Clefs.*), & de tant d’autres qu’il serait trop long de rapporter.

Quelques Chymistes ont cru voir ces Dragons dans les parties arsenicales des minéraux, & les ont en conséquence regardés comme la matière de la pierre des Philosophes. Philalèthe en a confirmé plusieurs dans cette idée, parce qu’il dit à ce sujet dans son *Introitus apertus ad oclusum Regis palatium, cap. de investigatione Magisterii*, dans lequel il paraît désigner clairement l’antimoine ; mais Artéphius, Synesius, & beaucoup d’autres Philosophes se contentent de dire que cette matière est un antimoine, parce qu’elle en a les propriétés. « Ils ont soin d’avertir que l’arsenic, les vitriols, les atramens, les borax, les aluns, le nitre, les sels, les grands, les moyens & les bas minéraux, & les métaux seuls, dit le Trévifan (*Philos. des Métaux.*), ne sont point la matière requise pour le Magistère.» En vain les souffleurs tourmentent-ils donc ces matières par le feu & l’eau pour en faire l’œuvre d’Hermès, ils n’en retireront que de la cendre, de la fumée, du travail & de la misère : *car les Philosophes qui en parlent, ajoutent le même Auteur, ou ont voulu tromper, ou n’étaient pas encore au fait quand, ils y ont*



travaillé, & n'y ont guère dépendu de biens quand ils l'ont su.

On ne peut guère voir de description, ou plutôt de tableau peint avec des couleurs plus vives que celui qu'Apollonius fait du Dragon des Hespérides expirant (*Argonaut. 1. 4, v. 1400. & suiv.*). « Ladus, dit-il, ce serpent qui gardait encore hier les Pommes d'or, dont les Nymphes Hespérides prenaient un si grand soin, ce monstre, percé des traits d'Hercule, est étendu au pied de l'arbre ; l'extrémité de sa queue remue encore ; mais le reste de son corps est sans mouvement & sans vie. Les mouches s'assemblent par troupes sur son noir cadavre, pour sucer le sang corrompu de ses plaies, & le fiel amer de l'Hydre de Lerne, dont les flèches étaient teintes. Les Hespérides désolées à ce triste spectacle, appuient sur leurs mains leur visage couvert d'un voile blanc tirant sur le jaune, & pleurent en poussant des cris lamentables. »

Si la description d'Apollonius plaît par la beauté du tableau qu'elle présente aux yeux de ceux qui ne sont pas au fait de l'objet de cette allégorie, combien ne doit-elle pas plaire à un Philosophe Hermétique qui y voit, comme dans un miroir, ce qui se passe dans le vase de son Art pendant & après la putréfaction de la matière ? Hier encore ce Ladus, ce serpent terrestre, qui gardait les pommes d'or, & que les Nymphes alimentaient, est étendu mort, percé de flèches. N'est ce pas comme si l'on disait : Cette masse terrestre & fixe, si difficile à dissoudre, & qui par cette raison gardait opiniâtrement & avec soin la semence aurifique ou le fruit d'or qu'elle renfermait, se trouve aujourd'hui dissoute par l'action des parties volatiles. L'extrémité de sa queue remue encore, mais le reste de son corps est sans mouvement & sans vie ; les mouches s'assemblent en troupes sur son noir cadavre, pour sucer le sang *corrompu* de ses plaies ; c'est-à-dire, peu s'en faut que la dissolution ne soit parfaite ; la putréfaction & la couleur noire paraissent déjà ; les parties volatiles circulent en grand nombre, & volatilisent avec elles les parties fixes dissoutes. Les Nymphes désolées pleurent & se lamentent la tête couverte d'un voile blanc jaunâtre. La dissolution en eau est faite, ces parties aqueuses volatilisées retombent en gouttes comme des larmes, & la blancheur commence à se manifester.

Le portrait & le pouvoir que Virgile prête à la Prêtresse des Hespérides, nous annoncent précisément les propriétés du mercure des Philosophes. C'est lui qui nourrit le Dragon Philosophique ; c'est lui qui fait rétrograder les Astres, c'est-à-dire, qui dissout les métaux, & les réduit à leur première matière. C'est lui qui fait sortir les morts de leurs tombeaux, ou qui, après avoir fait tomber les métaux en putréfaction, appelée *mort*, les ressuscite en les faisant passer de la couleur noire à la blanche appelée *vie* ; ou en volatilisent le fixe, puisque la fixité est un état de mort dans le langage des Philosophes, & la volatilité un état de



vie: nous trouverons une infinité d'exemples de l'un & l'autre dans cet ouvrage.

Mais suivons cette fable, dans toutes ces circonstances. Hercule va consulter les Nymphes de Jupiter & de Thémis, qui faisaient leur séjour dans un antre sur les bords du fleuve Eridan, connu aujourd'hui sous le nom du Pô en Italie, qui veut dire dispute, débat. Au commencement de l'œuvre les parties aqueuses mercurielles excitent une fermentation, par conséquent un débat, voilà les Nymphes du fleuve Eridan. Ces Nymphes étaient au nombre de quatre, à cause des quatre éléments, dont les Philosophes disent que leur matière est comme l'abrégé quintessencié par la nature, suivant ses poids, ses mesures & ses proportions, que l'Artiste ou Hercule doit prendre pour modèles. C'est pourquoi elles sont appelées Nymphes de Jupiter & de Thémis. Or qu'un Artiste doive consulter la Nature, & imiter ses opérations pour réussir dans celles de l'Art Hermétique, tous les Philosophes en conviennent, & assurent même qu'on travaillerait en vain sans cela. Geber & les autres disent que tout homme qui ignore la Nature & ses procédés ne parviendra jamais à la fin qu'il se propose, si Dieu ou un ami ne lui révèle le tout. Et quoique Basile Valentin (*Deuxième addit aux 12 Clefs*) dise : « Notre matière est vile & abjecte, & l'œuvre, que l'on conduit seulement par le régime du feu, est aisé à faire,... Tu n'as pas besoin d'autres instructions pour savoir gouverner ton feu, & bâtir ton fourneau, comme celui qui a de la farine ne tarde guère à trouver un four, & n'est pas beaucoup embarrassé pour faire cuire du pain. » Le Cosmopolite nous dit aussi (*Nov. Lum. Chemic.*) que quand les Philosophes assurent que l'œuvre est facile, ils auraient dû ajouter, *a ceux qui le savent*. Et Pontanus (*Epist.*), nous apprend qu'il a erré plus de deux cent fois en travaillant sur la vraie matière, parce qu'il ignorait le feu des Philosophes. L'embarras est donc, 1^o de trouver cette matière, & c'est sur cela qu'Hercule va consulter les Nymphes, qui le renvoient à Nérée le plus ancien des Dieux, suivant Orphée, fils de la Terre & de l'Eau, ou de l'Océan & de Thétis ; celui-là même qui prédit à Paris la ruine de Troie, & qui fut père de Thétis, mère d'Achille. Homère (*Iliad. 1. 18. v. 36.*) l'appelle le *Vieillard* ; & son nom signifie *humide*. Voilà donc cette matière si commune, si vile, si méprisée. lorsque Hercule se présentait à lui, il ne pouvait le reconnaître & avoir raison de lui, parce qu'il le trouvait chaque fois sous une nouvelle forme ; mais enfin il le reconnut, & le pressa avec tant d'instances, qu'il l'obligea à lui déclarer tout. Ces métamorphoses sont prises de la nature même de cette matière, que Basile Valentin (*12 Clefs*), Haimon (*Epist.*) & beaucoup d'autres disent n'avoir aucune forme déterminée, mais qu'elle est susceptible de toutes ; qu'elle devient huile dans la noix & l'olive, vin dans le raisin, amère dans l'absinthe, douce dans le sucre, poison. dans un sujet, thériaque dans l'autre. Hercule voyait Nérée sous toutes ces formes différentes ;



mais ce n'était pas sous celles-là qu'il voulait le voir. Il fit donc tant qu'enfin il le découvrit sous cette forme, qui ne présente rien de gracieux ni de spécifié, telle qu'est la matière Philosophique. Il est donc nécessaire d'avoir recours à Nérée ; mais comme ce n'est pas assez d'avoir trouvé la matière vraie & prochaine de l'œuvre, pour parvenir à sa fin, Nérée envoi Hercule à Prométhée, qui avait volé le feu du Ciel pour en faire part aux hommes, c'est-à-dire, au feu Philosophique, qui donne la vie à cette matière, sans lequel on ne pourrait rien faire. Prométhée fut toujours regardé comme le Titan igné, ami de l'Océan. Il avait un Autel commun avec Pallas & Vulcain, parce que son nom signifie *prévoyant, judicieux* ; ce qui convient à Pallas, Déesse de la sagesse & de la Prudence ; & que le feu de Prométhée était le même que Vulcain. On a aussi voulu marquer par-là la prudence & l'adresse qu'il faut à un Artiste pour donner à ce feu le régime convenable.

Ce Titan judicieux engagea Jupiter à détrôner Saturne son père, Jupiter suivit ses conseils, & réussit. Mais il crut néanmoins devoir le punir du vol qu'il avait fait, & le condamna dans la suite à être attaché à un rocher du Mont Taurus, & à avoir le foie déchiré sans cesse par un Vautour, de manière cependant que son foie renaîtrait à mesure que le Vautour là dévorerait. Mercure fut chargé de cette expédition ; & le supplice dura jusqu'à ce que Hercule par reconnaissance tua le Vautour, ou l'Aigle, selon quelques-uns, & l'en délivra. Comme cette fable forme un épisode, & qu'elle se trouve expliquée dans un autre endroit de cet ouvrage, nous n'en dirons que deux mots. Prométhée ou le feu Philosophique est celui, qui opère toutes les variations des couleurs que la matière prend successivement dans le vase. Saturne est la première ou la couleur noire ; Jupiter est la grise qui lui succède. C'est donc par le conseil & le secours de Prométhée, que Jupiter détrône son père ; mais ce Titan vole le feu du Ciel, & en est puni. Ce feu volé est celui qui est inné dans la matière. Elle en a été imprégnée comme par attraction ; il lui a été infusé par le Soleil & la Lune ses père & mère, selon l'expression d'Hermès (*Tab. Samarag.*), *pater ejus est Sol, & mater ejus Luna* ; c'est ce qui lui a fait donner le nom de feu céleste. Prométhée est ensuite attaché à un rocher : n'est-ce pas comme si l'on disait que ce feu se concentre, & s'attache à la matière qui commence à se coaguler en pierre après la couleur grise, & que cela se fait par l'opération du mercure des Philosophes ? La partie volatile qui agit sans cesse sur la patrie ignée & fixée, pour ainsi dire, pouvait-elle être mieux désignée que par une Aigle, ou un Vautour, & ce feu concentré, que par le foie ? Ces oiseaux sont carnassiers & voraces, le foie est, pour ainsi dire, le siège du feu naturel dans les animaux. Le volatil agit donc jusqu'à ce que l'Artiste, dont Hercule est le symbole, aie tué cette Aigle, c'est-à-dire, fixé le volatil.



Ces couleurs qui se succèdent sont les Dieux & les Métaux des Philosophes, qui leur ont donné les noms des Sept Planètes. La première entre les principales est la noire, le plomb des Sages, ou Saturne. La grise qui vient après est affectée à Jupiter, & porte son nom. La couleur de la queue de Paon à Mercure, la blanche à la Lune, la jaune à Vénus, la rougeâtre à Mars, & la pourprée au Soleil ; ils ont même appelé *règne* le temps que dure chaque couleur. Tels sont les métaux Philosophiques, & non les vulgaires, auxquels les Chymistes ont donné les mêmes noms. Faisons une réflexion à ce sujet. Un composé de deux choses, l'une aqueuse & volatile, l'autre terrestre & fixe, étant mise dans un vase, s'il y survient une fermentation & une dissolution, il apparaîtra des couleurs ou qui se succéderont, ou qui se manifesteront mélangées comme celles de la queue de Paon ou de l'Arc-en-ciel. Je suppose qu'un homme d'esprit, de génie, d'une imagination féconde, se mette en tête de personnifier la matière du composé & les couleurs qui y surviennent, qu'étant ensuite parfaitement au fait, par ses observations, des combats qui se donnent entre le fixe & ce volatil, & des différents changements, ou des variations de couleurs qu'ils produisent, il lui prenne envie d'en fabriquer une fable, une fiction allégorique, un roman, qu'il remplira des actions de personnes feintes, que son imagination lui fournira ; lui sera-t-il difficile de donner à cette fiction l'air d'une histoire vraisemblable ? puisque suivant le témoignage d'Horace :

. . . . *Cui lecta patenter erit res,*

Nec facuitdia deseret hunc, nec lucidus ordo.

In Art. Poèt.

Ne suffira-t-il pas, pour parvenir à ce but, d'y faire entrer les lieux connus, qui conviendront d'une manière ou d'autre à ce que l'on veut exprimer allégoriquement ? qui empêchera même de supposer l'expédition dans un lieu éloigné & inconnu ? & si l'Auteur de la Fable veut qu'elle ne soit prise que pour une allégorie, il ne sera plus alors gêné par le vraisemblable ; il pourra donner dans le merveilleux tant qu'il lui plaira. Il supposera s'il veut des lieux & des peuples qui n'existent jamais, & ne s'attachera qu'à plaire, en conservant cependant toujours une allusion exacte dans les événements feints tant dans le caractère convenable aux acteurs, que dans la suite des variations d'état & de couleurs que subit sa matière dans les opérations.

Voilà l'origine des Fables ; & comme une fiction de cette espèce peut être variée à l'infini par une ou plusieurs personnes de génie, les Fables se sont extrêmement multipliées. De là tant d'ouvrages allégoriques composés sur la théorie & la pratique de l'Art Hermétique. Le Cosmopolite sentait bien combien



il est facile d'inventer sur une matière aussi féconde, lorsqu'il dit (*Præsat, in Ænigma Philosop.*) : *Vobis dico ut sitis simplices, & non nimium prudentes, donec arcanum inveneritis, quo habito necessario aderit prudentia, tunc vobis non decrit libros infinitos, scribendi facilitas.* Le Lecteur excusera, s'il lui plaît, cette digression ; si elle est hors de sa place, elle n'est pas hors de propos.

Revenons à la fable des Hespérides ; elle a tous les caractères dont je viens de parler. Hercule ayant vu & pris conseil de Nérée, & de Prométhée, n'est plus embarrassé pour réussir; il prend le chemin du Jardin des Hespérides, & instruit de ce qu'il doit faire, il se met en devoir d'exécuter son entreprise. A peine y est-il arrivé, qu'un Dragon monstrueux se présente à l'entrée. Il l'attaque, le tue, & cet animal tombe en putréfaction de la manière que je l'ai rapporté. L'allusion n'aurait pas été exacte, si ce monstre n'avait pas été supposé tué à l'entrée, la noirceur, suite de la corruption, étant la clef de l'œuvre, comme le prouvent Synesius (*De l'œuv. des Sages.*) : « Quand notre matière Hylec commence à ne plus monter & descendre, qu'elle tient de la substance, fumeuse, & se putréfie, elle devient ténébreuse, ce qui s'appelle robe noire, ou la tête du corbeau.... Cela fait aussi qu'il n'y a que deux éléments formels en notre pierre, savoir, la terre & l'eau ; mais la terre contient en sa substance la vertu & la siccité du feu ; & l'eau comprend l'air avec son humidité.... Remarquez que la noirceur est le signe de la putréfaction (que nous appelons Saturne) ; & que le commencement de la dissolution est le signe de la conjonction des deux matières.... Or, mon fils, vous avez déjà par la grâce de Dieu, un élément de notre pierre, qui est la tête noire, la tête de corbeau, qui est le fondement & la clef de tout le Magistère, sans lesquels vous ne réussirez jamais. » Morien s'exprime dans le même sens, & dit (*Entret. du Roi Calid.*) : « Sachez maintenant, ô magnifique Roi, qu'en ce Magistère rien n'est animé, rien ne naît, & rien ne croît qu'après la noirceur de la putréfaction, & » après avoir souffert, par un combat mutuel, de l'altération & du changement. Ce qui a fait dire au sage, que toute la force du Magistère n'est qu'après la pourriture. »

Nicolas Flamel (*Explicat. des fig.*), qui a employé l'allégorie du Dragon, dit aussi : « Au même temps la matière se dissout, se corrompt, noircit, & conçoit pour engendrer ; parce que toute corruption est génération, & l'on doit toujours souhaiter cette noirceur.... Certes qui ne voit cette noirceur durant les premiers jours de la pierre ! quelle autre couleur qu'il voit, il manque entièrement au Magistère, & ne le peut plus parfaire avec ce chaos ; car il ne travaille pas bien, ne putréfiant point. » Basile Valentin en traite dans ses douze Clefs ; Riplée dans ses douze Portes, enfin tous les autres Philosophes qu'il serait trop long de citer. Les Anciens ayant observé que la dissolution se faisait par l'humidité & la putréfaction, ou le noir étant leur Saturne, ils avaient coutume de mettre un



Triton sur le Temple de ce fils du Ciel & de la Terre ; & l'on sait que Triton avait un rapport immédiat avec Néree. Maïer (*Arcana arcanissima. 1. 2.*) nous assure que les premières monnaies furent frappées sous les auspices de Saturne, & qu'elles portaient pour empreinte une brebis & un vaisseau ; ce qui faisait allusion à la Toison d'or & au navire Argo.

Les Auteurs qui ont prétendu qu'Hercule, n'employa point la violence pour emporter les Pommes d'or, mais qu'il les reçut de la main d'Atlas, n'ont pas sans doute fait attention que la Fable dit positivement qu'il fallait, pour y parvenir, tuer ce Dragon effroyable qui gardait l'entrée du Jardin. Mais & ceux qui sont de ce sentiment, & ceux qui sont d'une opinion contraire, ont également raison. Les rôles pleins de supercherie que Péréside (*Schol. Apollon. I. 4. Argon.*) fait jouer à Hercule & à Atlas dans cette occasion, sont trop indignes d'eux, & trop mal combinés pour mériter qu'on en fasse mention. Hercule usa de violence en tuant le Dragon, dans le sens & de la manière que nous l'avons dit ; & l'on peut dire aussi qu'il reçut les Pommes de la main d'Atlas, en ce que ce prétendu Roi de Mauritanie ne signifie autre chose que le rocher dans lequel il fut changé, c'est-à-dire, le rocher ou la pierre des Philosophes, de laquelle se forme l'or des Sages, que quelques Philosophes ont appelé fruit du Soleil ou Pommes d'or.

Mais quelle raison les Philosophes anciens & modernes ont-ils pu avoir de feindre des Pommes d'or ? Cette idée doit venir assez naturellement à un homme qui fait que les filons des mines s'étendent sous terre à peu près comme les racines des arbres. Les substances sulfureuses & mercurielles se rencontrant dans les pores & les veines de la terre & des rochers, se coagulent pour former les minéraux & les métaux, de même que la terre & l'eau imprégnées de différents sels fixes & volatils, concourent au développement des germes, & à l'accroissement des végétaux. Cette allégorie des arbres métalliques est donc prise de la nature même des choses.

Presque tous les Philosophes Hermétiques ont parlé de ces arbres minéraux. Les uns se sont expliqués d'une façon, les autres d'une autre ; mais de manière que tous concourent à toucher au même but. « Le grain fixe, dit Flamel (*Loc. cit.*), est comme la pomme, & le mercure est l'arbre ; il ne faut donc pas séparer le fruit de l'arbre avant sa maturité, parce qu'il ne pourrait y parvenir faute de nourriture..... Il faut transplanter l'arbre, sans lui ôter son fruit, dans une terre fertile, grasse & plus noble, qui fournira plus de nourriture au fruit dans un jour, que la première terre ne lui en aurait fourni en cent ans, à cause de l'agitation continuelle des vents. L'autre terre étant proche du Soleil, perpétuellement échauffée par ses rayons, & abreuvée sans cesse de rosée, fait



végéter & croître abondamment l'arbre planté dans la Jardin Philosophique. » Quelque marqué que soit le rapport de cette allégorie de Flamel, avec celle du Jardin des Hespérides, celle du Cosmopolite est encore plus précise. « Neptune, dit-il (*Parabole*), me conduisit dans une prairie, au milieu de laquelle était un Jardin planté de divers arbres très remarquables. Il m'en montra sept entre les autres qui avaient leurs noms particuliers, & m'en fit remarquer deux de ces sept, beaucoup plus beaux & plus élevés : l'un portait des fruits qui brillaient comme le Soleil, & ses feuilles étaient comme de l'or ; l'autre produisait des fruits d'une blancheur qui surpasse celle des lys, & ses feuilles ressemblaient à l'argent le plus fin. Neptune appelait le premier *Arbre solaire*, & l'autre *Arbre lunaire*. » Un autre Auteur a intitulé son traité sur cette matière : *Arbor solaris*. On le trouve dans le sixième Tome du Théâtre chimique.

Après un rapport, si palpable, pourrait-on se persuader que ces allégories anciennes & modernes n'aient pas le même objet ? & si elles ne l'avaient pas en effet, comment serait-il arrivé que les Philosophes Hermétiques les ayant employées pour expliquer leurs opérations & la matière du Magistère, elles soient entre elles si conformes ? On dira peut-être, ce ne sont pas les Poètes qui ont puisé leurs fables chez les Philosophes ; ce sont ces derniers qui ont pris leurs allégories dans les fables des Poètes. Mais si les choses étaient ainsi, & que les Poètes n'aient eu en vue que l'histoire ancienne, ou la morale, comment la suite successive de toutes les circonstances des actions rapportées par les Poètes, & les circonstances de presque toutes les fables se trouvent-elles précisément propres à expliquer allégoriquement tout ce qui se passe successivement dans les opérations de l'œuvre ? & comment peut-on expliquer l'un par l'autre ? S'il n'y avait qu'une ou deux fables qui pussent s'y rapporter, on dirait peut-être qu'en leur donnant la torture à la manière des Mythologues portés pour l'historique ou le moral, on pourrait les faire venir au grand œuvre tant bien que mal ; mais qu'il n'y en ait pas une seule des anciennes Egyptiennes & Grecques qui ne puissent s'expliquer jusqu'aux circonstances mêmes qui paraissent les moins intéressantes aux autres Mythologues, & qui se trouvent nécessaires dans mon système ; c'est un argument que nos Mythologues auraient bien de la peine à résoudre.

Orphée & les anciens Poètes ne se sont cependant pas proposé de décrire allégoriquement la suite entière de l'œuvre dans chaque fable, & plusieurs Philosophes Hermétiques n'en ont aussi décrit que la partie qui les frappait le plus. L'un n'a eu en vue que de faire allusion à ce qui se passe dans l'œuvre du soufre ; l'autre dans les opérations de l'élixir ; un troisième n'a parlé que de la multiplication. Quelquefois, pour donner le change, ces derniers ont entremêlé des opérations de l'un & de l'autre œuvre. C'est ce qui les rend si inintelligibles



à ceux qui ne savent pas faire cette distinction ; c'est aussi ce qui fait qu'on trouve souvent des contradictions apparences dans leurs ouvrages, lorsqu'on les compare les uns avec les autres. Par exemple, un Philosophe Hermétique, en parlant des matières qui entrent dans la composition de l'élixir, dit qu'il en faut plusieurs, & celui qui parle de la composition du soufre, assure qu'il n'en faut qu'une. Ils ont raison tous deux ; il suffirait pour les accorder, de faire attention qu'ils ne parlent pas des mêmes circonstances de l'œuvre. Ce qui contribue à confirmer l'idée de contradiction que l'on y remarque, c'est que la description des opérations est souvent la même dans l'un & dans l'autre ; mais ils ont encore raison en cela, puisque Morien, l'un d'entre eux, nous assure avec beaucoup d'autres Philosophes, que le second œuvre, qu'il appelle disposition, est tout semblable au premier quant aux opérations.

On doit juger des fables de la même façon. Les travaux d'Hercule pris séparément, ne font pas allusion à tous les travaux de l'œuvre ; mais la conquête de la Toison d'or le renferme dans son entier. C'est pourquoi l'on voit reparaître plusieurs fois dans cette dernière fiction des faits différents en eux-mêmes quant aux lieux & aux actions, mais qui, pris dans le sens allégorique, ne signifient que la même chose. Les lieux par lesquels il était tout naturel que les Argonautes passassent pour retourner dans leur pays, n'étant plus propres à exprimer ce qu'Orphée avoir en vue, il en a feint d'autres qui n'ont jamais existé, ou a feint qu'ils avaient passé par des lieux connus, mais qu'il leur était impossible de trouver sur leur route. Cette remarque a lieu pour les autres, comme nous le verrons dans la suite. La propriété que Midas avait reçu de Bacchus de changer en or tout ce qu'il touchait, n'est qu'une allégorie de la projection ou transmutation des métaux en or. L'art nous fournit tous les jours dans le règne végétal des exemples de transmutation, qui prouve la possibilité de celle des métaux. Ne voyons-nous pas qu'un petit œil pris sur un arbre franc, & enté sur un sauvageon, porte des fruits de la même espèce que ceux de l'arbre d'où l'œil a été tiré ? Pourquoi l'art ne réussirait-il pas dans le règne minéral en fournissant aussi l'œil métallique au sauvageon de la Nature, & en travaillant avec elle. La Nature emploie un an entier pour faire produire à un pommier des feuilles, des fleurs & des fruits. Mais si au commencement de Décembre avant les gelées, on coupe d'un pommier une petite branche a fruit, & que l'ayant mise dans de l'eau dans une étuve, on la verra dans peu de jours pousser des feuilles & des fleurs. Que font les Philosophes ? ils prennent une branche de leur pommier Hermétique ; ils la mettent dans leur eau, & dans un lieu modérément chaud : elle leur donne des fleurs & des fruits dans son temps. La Nature aidée de l'art abrège donc la durée de ses opérations ordinaires. Chaque règne a ses procédés, mais ceux que la Nature met en usage pour l'un



justifie ceux de l'autre, parce qu'elle agit toujours par une voie simple & droite ; l'art doit l'imiter : mais il emploie divers moyens quand il s'agit de parvenir à des buts différents.

La fable des Hespérides est une preuve que le Philosophe Hermétique doit consulter la Nature avant de travailler, & imiter les procédés dans ses opérations, s'il veut, comme Hercule, réussir à enlever les Pommes d'or. C'est dans ce même Jardin que fut cueillie la pomme, première semence de la guerre de Troye. Vénus y prit aussi celles dont elle fit présent à Hippomene pour arrêter Atalante dans sa courte. Nous expliquerons cette dernière fable dans le Chapitre suivant, & nous réservons l'autre pour le sixième Livre.

CHAPITRE III.

Histoire d'Atalante.

La fable d'Atalante est tellement liée avec celle du Jardin des Hespérides, qu'elle en dépend absolument, puisque Vénus y prit les Pommes qu'elle donna à Hyppomene ; Ovide avait sans doute appris de quelque ancien Poète, que Vénus avait cueilli ces pommes dans le champ Danuséen de l'Isle de Chypre (*Méram. 1.10. Fab. II.*). L'inventeur de cette circonstance a fait allusion, à l'effet de ces pommes, puisque le nom du champ où l'on suppose qu'elles croissent, signifie, vaincre, dompter, de *subigo, domo*, qualité qu'ont les Pommes d'or du Jardin Philosophique ; ce qui est pris de la nature même de la chose, comme nous le verrons ci-après.

On a varié sur les parents de cette Héroïne, les uns la disant avec Apollodore fille de Jasus, & les autres filles de Schænée, Roi d'Arcadie. Quelques Auteurs ont même supposé une autre Atalante, fille de Métalion, qu'ils disent avoir été si légère à la course, qu'aucun homme, quelque vigoureux qu'il fût, ne pouvait l'atteindre.

M. l'Abbé Banier semble la distinguer de celle qui assista à la chasse du Sanglier de Calydon, mais les Poètes la font communément fille de Schænée, Roi de Schytre. Elle était vierge, & d'une beauté surprenante. Elle avait résolu de conserver sa virginité (*Ovid. Loc. cit.*), parce qu'ayant consulté l'Oracle pour savoir si elle devait se marier, il lui répondit qu'elle ne devait pas se lier avec un époux, mais qu'elle ne pourrait cependant l'éviter. Sa beauté lui attira beaucoup d'amans ; mais elles les éloignait tous par les conditions dures qu'elle imposait à ceux qui prétendaient à l'épouser. Elle leur proposait de disputer avec elle à la course, à condition qu'ils courraient sans armes ; qu'elle les suivrait avec un javelot, & que ceux qu'elle pourrait atteindre avant d'être arrivés au but, elles



les percerait de cette arme ; mais que le premier qui y arriverait avant elle, serait son époux. Plusieurs le tentèrent, & y périrent. Hyppomene, arrière-petit-fils du Dieu des Eaux (*Ibid.*), frappé lui-même de la valeur connue, de la beauté d'Atalante, ne fut point rebuté par le malheur des autres poursuivants de cette valeureuse fille. Il invoqua Vénus, & en obtint trois pommes d'or. Muni de ce secours, il se présenta pour courir avec Atalante aux mêmes conditions que les autres. Comme l'amant, suivant la convention, passait devant, Hyppomene en courant laissa tomber adroitement ces trois pommes à quelque distance l'une de l'autre, & Atalante s'étant amusée à les ramasser, il eut toujours l'avance, & arriva le premier au but. Ce stratagème l'ayant ainsi rendu vainqueur, il épousa cette Princesse. Comme elle aimait beaucoup la chasse, elle prenait souvent cet exercice. Un jour qu'elle s'y était beaucoup fatiguée, elle se sentit atteinte d'une soif violente auprès d'un Temple d'Esculape. Elle frappa un rocher, dit la fable, & en fit saillir une source d'eau fraîche, dont elle se désaltéra. Mais ayant dans la suite profané avec Hyppomene un Temple de Cybele, il fut changé en Lion, & Atalante en Lionne.

Quelque envie que l'on puisse avoir de regarder cette fiction comme une histoire véritable, toutes les circonstances ont un air si fabuleux, que M. l'Abbé Banier lui-même s'est contenté de rapporter ce qu'en disent divers Auteurs, sans en faire aucune application. Ceux qui trouvent dans toutes les fables des règles pour les mœurs, réussissent-ils mieux en disant que celle-ci est le portrait de l'avarice & de la volupté ? que cette vitesse à la course indique l'inconstance qui ne peut être fixée que par l'appât de l'or ? & que leur métamorphose en animaux, fait voir l'abrutissement de ceux qui se livrent sans modération à la volupté ? Quelque peu vraisemblables que soient ces explications, combien d'autres circonstances trouve-t-on dans cette fiction qui les démentent, & qui ne sauraient s'y ajuster ? Mais il n'en est aucune qui devienne difficulté dans mon système.

Atalante a Schænce pour père, ou une plante qui croît dans les marais, de *juncus* ; elle était vierge & d'une beauté surprenante, si légère à la courte, qu'elle parut à Hyppomene courir aussi vite que vole une flèche ou un oiseau ;

..... *Dum talia secum*

Exigit Hyppomenes, passu volat alite virgo.

Quæ quanquàm Scylthica non, segnius ire fagitta,

Aonio visa est juvenis.

Ovid. loc. cit.



L'eau mercurielle des Philosophes a toutes ces qualités ; c'est une vierge ailée, extrêmement belle (*Espagnet. Can. 58.*), née de l'eau marécageuse de la mer, ou du lac Philosophique. Elle a des joues vermeilles, & se trouve issue de sang royal, telle qu'Ovide, dans l'endroit cité, nous représente Atalante :

Inque puellari corpus candore, ruborem Traxerat.

Rien de plus volatil que cette eau mercurielle ; il n'est donc pas surprenant qu'elle surpasse tous ses Amans à la course. Les Philosophes lui donnent même souvent les noms de flèches & d'oiseaux. C'était avec de telles flèches qu'Apollon tua le Serpent Python ; Diane les employait à la chasse, & Hercule dans les combats qu'il avait à soutenir contre certains monstres ; la même raison a fait supposer qu'Atalante tuait avec un javelot, & non avec une pique, ceux qui couraient devant elle, Hyppomene fut le seul qui la vainquit, non seulement parce qu'il était descendu du Dieu des Eaux, par conséquent de même race qu'Atalante, mais avec le secours des pommes d'or du Jardin des Hespérides, qui ne sont autre chose que l'or ou la matière des Philosophes fixée & fixative. Cet or est seul capable de fixer le mercure des Sages en le coagulant, & le changeant en terre. Atalante court ; Hyppomene court à cause d'elle, parce que c'est une condition sans laquelle il ne pouvait l'épouser. En effet, il est absolument requis dans l'œuvre que le fixe soit premièrement volatilisé, avant de fixer le volatil ; & l'union des deux ne peut par conséquent se faire avant cette succession d'opérations ; c'est pourquoi l'on a feint qu'Hyppomene avait laissé tomber ses pommes de distance en distance.

Atalante enfin devenue amoureuse de son vainqueur, l'épouse, & ils vivent ensemble en bonne intelligence ; ils sont même inséparables, mais ils s'adonnent encore à la chasse ; c'est-à-dire, qu'après que la partie volatile est réunie avec la fixe, le mariage est fait ; ce fameux mariage dont les Philosophes parlent dans tous leurs Traités (*D'Espagnet. Can. 58. Morien, entretien du Roi Calid. 2. partie. Flamel. Désir désiré. L'Auteur anonyme du Traité, Consilium conjugii massoe Solis & Lunae ; Thesaurus Philosophiae & S tant d'autres.*). Mais comme la matière n'est pas alors absolument fixe, on suppose Atalante & Hyppomene encore adonnés à la chasse. La soif donc Atalante est atteinte, est la même que celle dont brûlaient Hercule & les Argonautes auprès du Jardin des Hespérides ; & ce prétendu Temple d'Esculape n'en diffère tout au plus que de nom. Hercule dans le même cas fit sortir, comme Atalante, une source d'eau vive d'un rocher, mais à la manière des Philosophes, donc la pierre se change en eau. Car, comme dit Synesius (*Sur l'œuvre des Philosophes.*), tout notre art consiste à savoir tirer l'eau de la pierre ou de noire terre, & à remettre cette eau sur sa terre. Riplée s'explique à peu près dans les mêmes termes : « Notre art produit



l'eau de la terre, & l'huile du rocher le plus dur. » « Si vous ne changez notre pierre en eau, dit Hermès (*Sept Chap.*), & notre eau en pierre, vous ne réussirez, pas. » Voilà la fontaine du Trévisan, & l'eau vive des Sages. Synesius que nous venons de citer, avait reconnu dans l'œuvre une Atalante & un Hyppomene, lorsqu'il dit (*Loc. cit.*) : « Cependant, s'ils pensaient m'entendre sans connaître la nature des éléments & des choses créées, & sans avoir une notion parfaite de notre riche métal, ils se tromperaient, & travailleraient inutilement. Mais, s'ils connaissent les natures qui *fuient*, & celles qui *suivent*, ils pourront, par la grâce de Dieu, parvenir où tendent leurs désirs. » Michel Maïer a fait un traité d'emblèmes Hermétiques, qu'il a intitulé en conséquence *Atalanta fugiens*, &c.

Ceux d'entre les Anciens qui ont dit Hyppomene était fils de Mars, ne sont point contraires dans le fond à ceux qui le disent descendu de Neptune, puisque le Mars Philosophique se forme de la terre provenue de l'eau des Sages, qu'ils appellent aussi leur mer. Cette matière fixe est proprement le Dieu des Eaux ; d'elle est composée l'Isle de Délos, que Neptune, dit-on, fixa pour favoriser la retraite & l'accouchement de Latone, qui y mit au monde Apollon & Diane ; c'est-à-dire la pierre au blanc & la pierre au rouge, qui sont la Lune & le Soleil des Philosophes, & qui ne diffèrent point Atalante changée en Lionne, & d'Hyppomene métamorphosé en Lion. Ils sont l'un & l'autre d'une nature ignée, & d'une force à dévorer les métaux imparfaits représentés par les animaux plus faibles qu'eux, & à les transformer en leur propre substance, comme fait la poudre de projection au blanc & au rouge, qui transmue ces bas métaux en argent ou en or, suivant sa qualité. Le Temple de Cybele où se fit la profanation qui occasionna la métamorphose, est le vase Philosophique, dans lequel est la terre des Sages, mère des Dieux Chylmiques.

Quoique Appollodore ait suivi une tradition un peu différente de celle que nous venons de rapporter, le fond en est le même, & s'explique aussi facilement. Suivant cet Auteur, elle fut exposée dès sa naissance dans un lieu désert, trouvée & élevée par des chasseurs ; ce qui lui fit prendre beaucoup de goût pour la chasse. Elle se trouva à celle du monstrueux Sanglier de Calydon, & ensuite aux combats & aux jeux institués en l'honneur de Pélias, où elle lutta contre Pelée, & remporta le prix. Elle trouva depuis ses parents, qui la pressant de se marier, elle consentit d'épouser celui qui pourrait la vaincre à la course, ainsi qu'on l'a dit.

Le désert où Atalante est exposée, est le lieu même où se trouve la matière des Philosophes, fille de la Lune, suivant Hermès (*Tab. Smarag.*) : *In depopulatis terris invenitur, Sol est ejus pater, & mater Luna*, comme Atalante avait Ménalion pour mère, qui semble venir de *Luna*. & de *seges*. Les chasseurs qui la trouvèrent, sont



les Artistes auxquels Raymond Lulle (*Theorica Testam. C. 18.*) donne le nom de Chasseurs dans cette circonstance même. *Cùm venatus fueris eam (materiam) à terra noli ponere in ea aquam, aut puverem, aut aliam quamcumque rem.* L'Artiste en prend soin, il la met dans le vase, & lui donne le goût de la chasse, c'est-à-dire, la dispose à la volatilisation ; quand elle fut en âge de soutenir la fatigue, & qu'elle fut exercée, elle assista à la chasse du Sanglier de Calydon, c'est-à-dire, au combat qui se donne entre le volatil & le fixe, où le premier agit sur le second, & le surmonte comme Atalante blessa le premier d'une *flèche* le fier animal, & fut cause de sa prise, c'est pourquoi on lui en adjugea la hure & la peau. A ce combat succède la dissolution & la noirceur, représentées par les combats institués en l'honneur de Pélias, comme nous le verrons dans le quatrième Livre. Enfin après y avoir remporté le prix contre Pelée, elle retrouva ses parents ; c'est-à-dire, qu'après que la couleur noire a disparu, la matière commence à se fixer, & à devenir Lune & Soleil des Philosophes, qui sont les père & mère de leur matière. Le reste a été expliqué ci-devant. Ce que je viens de dire de la guerre de Calydon semblerait exiger que j'entrasse dans un plus grand détail à ce Sujet ; mais cette fable n'étant pas de la nature de celles que ne me suis proposé d'expliquer dans ce second Livre, à cause de leur rapport plus apparent avec l'Art Hermétique, je n'en ferai pas une mention plus étendue.

CHAPITRE IV.

La Biche aux cornes d'or.

L'HISTOIRE de la prise de la Biche aux cornes d'or & aux pieds d'airain, est si manifestement une fable, qu'aucun Mythologue, je pense, ne se mettra en tête de la traiter autrement. M. l'Abbé Banier (*T. III. p. 276.*) a bien senti lui-même que des cornes, & qui plus est des cornes d'or données aune Biche, qui n'en porte d'aucune espèce, formaient une circonstance qui rend l'histoire au moins allégorique, & que les pieds d'airain devaient faire allusion à quelque chose ; mais il a rapporté simplement le fait des cornes sans y donner aucune explication, quelque envie qu'il eût de donner cette fiction pour une histoire véritable. Il aurait bien fait de se taire aussi sur les pieds d'airain. « Hercule, dit-il, ayant poursuivi pendant un an une Biche qu'Eurysthée lui avait ordonné de lui amener en vie, on publia dans la suite qu'elle avait les pieds d'airain ; expression figurée, qui marquait la vitesse avec laquelle elle courait. » Le Lecteur pensera-t-il avec ce Mythologue que des pieds d'airain soient très propres à donner de la légèreté à un animal & à augmenter sa vitesse ? Pour moi, si je voulais expliquer cette fable dans le système de ce savant, j'aurais supposé, au contraire, que l'Auteur de cette fiction avait feint ces pieds d'airain pour rendre le fait plus croyable ; non pas quant aux pieds d'airain en eux-



mêmes, mais pour donner à entendre figurativement, que cette Biche était d'une nature beaucoup plus pesante que les Biches ne le sont communément ; par conséquent bien moins légère à la course, & plus facile à être prise par un homme qui la poursuivait.

Mais cette difficulté levée, il reste encore celle des cornes d'or, celle de la poursuite d'une année entière ; celle de ne pouvoir être tuée par aucune arme, ni prise à la course par aucun homme qu'un Héros tel qu'Hercule, enfin toutes les autres circonstances de cette fiction. Une histoire de cette espèce deviendrait un conte puéril, & un fait très peu digne d'être mis au nombre des travaux d'un si grand Héros, s'il ne renfermait quelques mystères.

Cette Biche était, dit-on, consacrée à Diane. Elle habitait le mont Ménale, il n'était pas permis de la chasser aux chiens, ni à l'arc ; il fallait la prendre à la course, en vie, & sans perte de son sang. Eurystée commanda à Hercule de la lui amener. Hercule la poursuivit sans relâche un an entier, & l'attrapa enfin dans la forêt d'Artémise, consacrée à Diane, lorsque cet animal était sur le point de traverser le fleuve Ladon.

La Biche est un animal des plus vîtes à la course, & aucun homme ne pourrait se flatter de l'atteindre. Mais celle-ci avait des cornes d'or & des pieds d'airain ; elle en était moins leste, & par conséquent plus aisée à prendre ; & malgré cela il fallait un Hercule. Dans toute autre circonstance, celui qui se serait avisé de prendre une Biche consacrée à Diane, dans les bois de cette Déesse, &c. aurait infailliblement encouru l'indignation de la sœur d'Apollon, extrêmement jalouse de ce qui lui appartenait, & punissant sévèrement ceux qui lui manquaient. Mais dans celle-ci Diane semble avoir agi de concert avec Alcide, quoiqu'elle parût faire pour fournir matière aux travaux de ce Héros. Le Lion Néméen, le Sanglier d'Erymante en sont des preuves. Hercule qui lançait des flèches contre le Soleil même, aurait-il à craindre le courroux de Diane ? mais quelque téméraire qu'il eût pu être, lui qui était dans le monde pour le purger des monstres & des malfaiteurs qui l'infestaient, auraient-ils osé s'en prendre aux Dieux, s'il avait regardé ces Dieux comme réels, & s'il n'avait su qu'ils étaient de nature à pouvoir être attaqués impunément par des hommes ? Il brave Neptune, Pluton, Vulcain, Junon. Tous cherchent à lui nuire, à lui donner de l'embarras, & il s'en tire. Mais tels sont les Dieux fabriqués par l'Art Hermétique, ils donnent de la peine à l'Artiste ; mais celui-ci les poursuit tout à coup de flèches ou de massue, & vient à bout d'en faire ce qu'il se propose. Dans la poursuite qu'il fait de cette Biche, il n'emploie pas de telles armes ; mais l'or même dont les cornes de cet animal sont faites, & ses pieds d'airain favorisent son entreprise. C'est en effet ce qu'il faut dans l'Art chymique, où la



partie volatile, figurée par la course légère de la Biche, est volaille au point, qu'il ne faut rien moins qu'une matière fixe comme l'or pour la fixer. L'Auteur du Rosaire a employé figurativement des expressions qui signifient la même chose, lorsqu'il a dit : « L'argent-vif volatil ne sert de rien, s'il n'est mortifié avec son corps, ce corps est de la nature du *Soleil*. » « Deux animaux sont dans notre forêt, dit un ancien Philosophe Allemand (*Rythmi German.*) , l'un vif, léger, alerte, beau, grand & robuste ; c'est un Cerf ; l'autre est la Licorne. »

Basile Valentin, dans une allégorie sur le Magistère des sages, s'exprime ainsi : « Un âne ayant été enterré, s'est corrompu & putréfié ; il en est venu un cerf ayant des cornes d'or & des pieds d'airain beaux & blancs ; parce que la chose dont la tête est rouge, les yeux noirs & les pieds blancs, constitue le Magistère. » Les Philosophes parlent souvent du *laton* ou leton qu'il faut blanchir. Ce laton ou la matière parvenue au noir par la putréfaction, est la base de l'œuvre. Blanchissez le *laton*, & déchirez vos livres, dit Morien ; l'azoth & le *laton* vous suffisent. On a donc feint avec raison que cette Biche avait des pieds d'airain. De cet airain étaient ces vases antiques que quelques Héros de la fable offrirent à Minerve ; le Trépied dont les Argonautes firent présent à Apollon ; l'instrument au bruit duquel Hercule chassa les oiseaux du lac Stymphale ; la tour dans laquelle Danae fut renfermée, &c.

Tout dans cette fable a un rapport immédiat avec Diane. La Biche lui est consacrée ; elle habite sur le mont Ménale, ou pierre de la Lune, de *luna*, & de *lapis* ; elle fut prise dans la forêt Artémise qui signifie aussi Diane. La Lune & Diane ne sont qu'une même chose, & les Philosophes appellent Lune la partie volatile ou mercurielle de leur matière. *Lunam Philosophorum sive eorum mercurium, qui mercurium vulgarem dixerit, aut sciens fallit, aut ipse slitur* (*D'Espagn. Can. 44.*). Ils nomment aussi *Diane* leur matière parvenue au blanc : *Viderunt illam sine veste Dianam hisce elapsis annis {sciens loquor} multi & supremæ & infinx sortis homines*, dit le Cosmopolite dans la Préface de ses douze Traités. C'est alors que la Biche se laisse prendre, c'est-à-dire, la matière de volatile qu'elle était devient fixe. Le fleuve Ladon fut le terme de sa course, parce qu'après la circulation longue elle se précipite au fond du vase dans l'eau mercurielle, où le volatil & le fixe se réunissent. Cette fixité est désignée par le présent qu'Hercule en fait à Eurysthée ; car Eurysthée vient de *latus, amplus*, & de *sto, maneo*. Comme on a fait *firmiter stans*, ou *potens*, de *latus*, & de *robur*. C'est donc comme si l'on disait que l'Artiste, après avoir travaillé à fixer la matière lunaire pendant le temps requis, qui est celui d'un an, il réussit à en faire leur Diane, ou à parvenir au blanc, & lui donne ensuite le dernier degré de fixité signifié par Eurystée. Ce terme d'un an ne doit pas s'entendre d'une année commune, mais d'une année Philosophique, dont les saisons ne sont pas non



plus les saisons vulgaires. J'ai ' expliqué ce que c'était dans le Traité Hermétique qui se trouve au commencement de cet Ouvrage, & dans le Dictionnaire qui lui sert de Table.

Cette poursuite d'un an aurait dû faire soupçonner quelque mystère caché sous cette fiction. Mais les Mythologues n'étant pas au fait de ce mystère, n'ont pu y voir que du fabuleux. Chaque chose a un temps fixe & déterminé pour parvenir à sa perfection. La Nature agit toujours longuement, & quoique l'Art puisse abréger les opérations, il ne réussirait pas s'il en précipitait trop les procédés. Au moyen d'une chaleur douce, mais plus vive que celle de la Nature, on peut prématurer une fleur ou un fruit ; mais une chaleur trop violente brûlerait la plante, avant qu'elle eût pu produire ce qu'on en attendait. Il faut plus de patience & de temps dans l'Artiste, que de travail & de dépense, dit d'Espagnet (*Can. 35.*) . Riplée nous assure d'ailleurs (*12. Portes.*), & beaucoup d'autres, qu'il faut un an pour parvenir à la perfection de la pierre au blanc, ou la Diane des Philosophes, que cet Auteur appelle *chaux*. « il nous faut, dit-il, un an, pour que notre chaux devienne fusible, fixe, & prenne une couleur permanente. » Zacharie & le plus grand nombre des Philosophes disent qu'il faut 90 jours, & autant de nuits pour pousser l'œuvre au rouge après le vrai blanc, & 275 jours pour parvenir à ce blanc ; ce qui fait un an entier, auquel Trévisan ajoute sept jours.

Quelques Mythologues ont fait de cette fable une application assez extraordinaire. Hercule, disent-ils, figure le Soleil, qui fait son cours tous les ans. Mais quand il faut dire qu'elle est cette Biche que le Soleil poursuit, ils restent en chemin, tant il est vrai que toute explication fausse cloche toujours par quelque endroit.

CHAPITRE V.

Midas.

Quoique la fable de Midas ne renferme pas une seule circonstance qu'on puisse avec fondement regarder comme historique, M. l'Abbé Banier prétend que tout en est vrai (*Mythol. T. II. p. 596.*). « C'est ainsi, dit ce Mythologue, que les Grecs se plaisaient à travestir l'histoire en fables ingénieuses. Je dis l'histoire, car c'en est une véritable. » Les Auteurs de cette fiction ne pourraient-ils pas dire de M. l'Abbé Banier avec plus de raison : C'est ainsi que ce savant travestit en histoire ce qui ne fut jamais qu'un fruit de notre imagination ; car l'histoire prétendue de Midas est une fable pure. En effet, tous les Acteurs de la pièce ne sont-ils pas imaginaires? Nous avons donné Cybèle, mère de Midas, pour mère des Dieux, & il plaît à ce Mythologue d'en faire une Reine de Phrygie, fille de Dindyme &



de Méon, Roi de Phrygie & de Lydie. Silène était pour nous le nourricier du Dieu Bacchus qui n'exista jamais, il le métamorphose en Philosophe aussi célèbre par sa science que par son ivrognerie. Je sais bien que plusieurs anciens Auteurs sont de son sentiment, & qu'ils ne regardent cette ivresse dont on a tant parlé, que comme une ivresse mystérieuse, qui signifiait que Silène était profondément enseveli dans ses spéculations. Cicéron, Plutarque & bien d'autres encore avaient conçu de lui une idée à peu près semblable ; mais les uns ne parlent que d'après les autres, & lorsqu'on remonte à la source, on ne voit Silène que comme un véritable ivrogne, père nourricier du Dieu Bacchus.

La singularité même de l'aventure qui livra Silène, à Midas, & ce qui en résulta ne peut être regardé que comme une pure fiction. Y a-t-il apparence que Midas, en tant que le plus avare des hommes, eût prodigué du vin jusqu'à en remplir une fontaine pour engager Silène d'en boire avec excès, & l'avoir en sa possession ? Un avare n'aurait-il pas trouvé un moyen plus conforme à son avarice, & fallait-il user d'un stratagème aussi coûteux pour obtenir une chose aussi aisée ? Les façons dont Midas en usa envers Silène, suivant ce qu'en rapporte M. l'Abbé Banier (Loc. cit. p, 395.), détruisent même absolument l'idée de réalité. « Silène, dit ce Mythologue, rodait dans le pays, monté sur son âne, & s'arrêtait souvent près d'une fontaine pour cuver son vin, & se reposer de ses fatigues. L'occasion parut favorable à Midas : il fit jeter du vin dans cette fontaine, & mit quelques paysans en embuscade. Silène but un jour de ce vin avec excès, & ces paysans qui le virent ivre, se jetèrent sur lui, le lièrent avec des guirlandes de fleurs & le menèrent ainsi au Roi. Ce Prince, qui était lui-même initié aux mystères de Bacchus, reçut Silène avec de grandes marques de respect, & après avoir célébré avec lui les Orgies pendant dix jours & dix nuits consécutives, & l'avoir entendu discourir sur plusieurs matières, le ramena à Bacchus. Ce Dieu, charmé de revoir son père nourricier, dont l'absence lui avait causé beaucoup d'inquiétudes, ordonna à Midas de lui demander tout ce qu'il voudrait. Midas qui était extrêmement avare, souhaita de pouvoir convertir en or tout ce qu'il toucherait ; ce qui lui fut accordé. »

Si l'on en croit le même Auteur, Silène était donc un Philosophe très savant, dont Midas employa les lumières pour l'établissement de la Religion, & les changements qu'il fit dans celle des Lydiens. Et pour avoir un garant de la vérité de cette histoire prétendue, il cite Hérodote (*L. l. c. 14.*), à qui il fait dire ce qu'il ne dit pas en effet. Les autres explications sont si peu naturelles, & s'éloignent si fort du vraisemblable, que je ne crois pas devoir les rapporter.

Si Silène était un Philosophe, quelle raison peut avoir engagé de le supposer nourricier de Bacchus ? La Philosophie n'est-elle pas incompatible avec l'ivresse



? Un homme adonné habituellement à ce vice, n'est aucunement propre aux profondes spéculations que demande cette Science. puisque ce Philosophe prétendu avait coutume d'aller cuver son vin auprès de la fontaine où il fut pris, était-il nécessaire de prendre tant de meures pour s'en saisir ? Pensera-t-on avec le Scholiaste d'Aristophane & M. l'Abbé Banier, qu'on n'a feint que Midas avait des oreilles d'âne, que parce que ce Prince avait partout des espions qu'il interrogeait & écoutait avec attention ? Dira-t-on avec ce Mythologue, qu'il communiqua sa vertu aurifique au fleuve Pactole, parce qu'il obligeait ses sujets à ramasser l'or que les eaux de ce fleuve entraînaient ? Et s'il est vrai qu'il était extrêmement grossier & stupide (*T. II, p. 227.*), comment avait-il assez d'esprit pour entreprendre de donner des lois aux Lydiens, & d'instituer des cérémonies religieuses (*Ibid. p. 398.*) ? Pour s'accréditer parmi tes peuples, & se faire regarder comme un second Numa ? Pour conduire un commerce de manière à devenir si opulent, qu'on ait feint qu'il changeait tout en or ?

Telles sont les explications, ou plutôt les contradictions de ce savant Mythologue, qui sait ingénieusement faire usage de tous les Auteurs pour parvenir à son but. Dans un endroit Midas règne le long du fleuve Sangar ; dans l'autre, c'est le long du fleuve Pactole. Là, c'est un homme grossier & stupide qui mérite en conséquence qu'on feigne qu'il avait des oreilles d'âne : ici, c'est un homme d'esprit, un génie vaste & étendu, capable de grandes entreprises, digne d'être comparé à Numa ; & qui, ayant trouvé le secret de savoir tout par ses espions, avait par-là donné lieu de feindre qu'il portait des oreilles d'âne.

Les Poètes n'avaient pas trouvé un dénouement si ingénieux à cette fiction. Ovide (*Métam. 1. II. Fab. 4.*) nous dit qu'Apollon ne crut pas pouvoir mieux punir Midas, que de lui faire croître des oreilles d'âne, pour faire connaître à tout le monde le peu de discernement de ce Roi, qui avait adjugé la victoire à Pan sur ce Dieu de la Musique ; ce qui prouve assez clairement que les Historiens sont assez mal entrés dans l'esprit des Poètes en voulant nous donner Midas pour un homme d'esprit & de génie. Mais prenons la chose de la manière que les Poètes la racontent. Midas était, disent-ils, un Roi de Phrygie qu'Orphée avoir initié dans le secret des Orgies. Bacchus allant un jour voir ce pays-là, Silène son père nourricier se sépara de lui, & s'étant arrêté auprès d'une fontaine de vin dans un jardin de Midas, où croissaient d'elles-mêmes les plus belles roses du monde. Silène s'y enivra, & s'endormit. Midas s'en étant aperçu, & sachant l'inquiétude où l'absence de Silène avait jeté le fils de Sémélé ; il se saisit de Silène, l'environna de guirlandes de fleurs de toutes espèces, & après lui avoir fait l'accueil le plus gracieux qu'il lui fut possible, il le reconduisit vers Bacchus. Il fut enchanté de revoir son père nourricier ; &



voulant reconnaître ce bienfait de Midas, il lui promit de lui accorder tout ce qu'il lui demanderait. Midas demanda que tout ce qu'il toucherait devînt or : ce qui lui fut accordé. Mais une telle propriété lui étant devenue onéreuse, parce que les mets qu'on lui servait pour sa nourriture, se convertissaient en or dès qu'il les touchait, & qu'il était sur le point de mourir de faim, il s'adressa au même Dieu pour être délivré d'un pouvoir si incommode. Bacchus y consentit, & lui ordonna pour cet effet d'aller laver ses mains dans le Pactole. Il le fit, & communiqua aux eaux de ce fleuve la vertu fatale dont il se débarrassait.

Quand on sait ce qui se passe dans l'œuvre Hermétique, lorsqu'on travaille à l'élixir, la fable de Midas le représente comme dans un miroir. On peut se rappeler que quand Osiris, Denys ou Bacchus des Philosophes se forme, il se fait une terre. Cette terre est Bacchus que l'on feint visiter la Phrygie, à cause de sa vertu ignée, brûlante & sèche, parce que Phrygie, veut dire *terra torrida & arida*, de *torreo*, *arefacio*. On suppose que Midas y règne ; mais pour indiquer clairement ce qu'on doit entendre par ce Roi prétendu, on le dit fils de Cybèle ou de la Terre, la même qu'on regardait comme mère des Dieux, mais des Dieux Philosophico-Her-méciques. Ainsi Bacchus, accompagné de ses Bacchantes & de ses Satyres, donc Silène était le Chef, & Satyre lui-même, quitte la Thrace pour aller vers le Pactole qui descend du Mont Tmole ; c'est précisément comme si l'on disait le Bacchus Philosophique, ou le soufre après avoir été dissous & volatilisé, tend à la coagulation ; puisque *Thracia*, vient de *curro*, ou de *tumultuando clamo*, ce qui désigne toujours une agitation violente, telle que celle de la matière fixe quand elle se volatilise après sa dissolution. On ne pouvait guère mieux exprimer la coagulation que par le nom de Pactole, qui vient naturellement de *compactus*, *compingo*, assembler, lier, joindre l'un à l'autre. Par cette réunion se forme cette terre Phrygienne, ou ignée & aride, dans laquelle règne Midas. Ce qui était alors volatil est arrêté par le fixe, ou cette terre. C'est Silène sur le territoire de Midas. La fontaine auprès de laquelle ce Satyre se repose, est l'eau mercurielle. On feint que Midas y avait mis du vin, dont Silène but avec excès, parce que cette eau mercurielle, que le Trévisan appelle aussi fontaine (*Philosoph. des Métaux.*), & Raymond Lulle (*Dans presque tous ses Ouvrages.*) vin, devient rouge à mesure que cette terre devient plus fixe. Le sommeil de Silène marque le repos de la partie volatile, & les guirlandes de fleurs dont on le ceignit pour le mener à Midas, sont les différentes couleurs par lesquelles la matière passe avant d'arriver à la fixation. Les Orgies qu'ils célébrèrent ensemble avant de joindre Bacchus, sont les derniers jours qui précèdent la parfaite fixation, qui est elle-même le terme de l'œuvre. On pourrait même croire qu'on a voulu exprimer ce terme par le nom de Denys donné à Bacchus ; puisqu'il peut venir de *meta*, le Dieu qui est la fin ou le terme.



Les Poètes font des descriptions admirables du Pactole ; lorsqu'ils veulent peindre une région fortunée, ils la comparent au pays qu'arrose le Pactole, dans les eaux duquel Midas déposa le don funeste qui lui avait été communiqué. Crésus n'eût été sans le Pactole qu'un Monarque borné dans la puissance, & incapable de piquer la jalousie de Cyrus.

Suivant M. l'Abbé Batthelemi, (*Mém. de l'Acad. des Inscript. & belles-Lettres pour l'année 1747. jusque & compris l'année 1748. T.XXI.*) le Pactole n'a jamais été qu'une rivière très médiocre, sortie du Mont Tmolus, dirigée dans son cours au travers de la plaine, & même de la ville de Sardes, terminée par le fleuve Hemus. Homère, voisin de ces contrées, n'en parle pas, non plus qu'Hésiode, quoiqu'il soit attentif à nommer les rivières de l'Asie mineure. Longtemps avant Strabon le Pactole ne roulait plus d'or, & tous les siècles postérieurs n'ont point reconnu de richesses dans ce ruisseau si fortuné sous la plume des Poètes. Quoique plusieurs Historiens graves lui attribuent cette propriété, je ne vois pas sur quoi M. l'Abbé Barthelemi peut fixer l'époque de cette fécondité du Pactole au huitième siècle avant l'Ere Chrétienne, sous les ancêtres de Crésus, qui perdit son Royaume 545 ans avant Jésus-Christ. La Lydie pouvait être riche en or, indépendamment du Pactole, & les richesses que Cyrus y trouva ne prouvent point du tout qu'elles venaient de ce fleuve. On n'a jamais trouvé d'or sur le Mont Tmolus ; aucun Historien ne parle des mines de ce Mont. Je conclus donc de ces raisons, que le tout est une fable.

Pacchus est charmé de revoir son père nourricier, & récompense Midas par le pouvoir qu'il lui donne de convertir en or tout ce qu'il toucherait. Ce Dieu ne pouvait donner que ce qu'il possédait lui-même ; il était donc un Dieu aurifique. Cette propriété aurait dû occasionner aux Mythologues quelques réflexions, mais comme ils n'ont lu les fables qu'avec un esprit rempli de préjugés pour l'histoire ou la morale, ils n'y ont vu que cela. L'or est l'objet de la passion des avaricieux ; on feint que Midas demande à Denys le pouvoir d'en faire tout ce qu'il voudra ; on conclut qu'il est un avare, & le plus avare des hommes. Mais si l'on avait fait attention que c'est à Denys qu'il fait cette demande, & que ce Dieu la lui accorde de sa pleine autorité, sans recourir ni à Jupiter son père, ni à Pluton Dieu des richesses ; on aurait pensé naturellement que Bacchus était un Dieu d'or, un principe aurifique, qui peut transmuier lui-même, & communiquer à d'autres le même pouvoir de convertir tout en or, au moins tout ce qui est transmutable. lorsque les Poètes nous disent que tout devenait or dans les mains de Midas, jusqu'aux mets qu'on lui servait pour sa nourriture, on sait bien qu'on ne peut l'entendre qu'allégoriquement. Aussi est-ce une suite naturelle de ce qui avait précédé. Midas ayant conduit Silène à Bacchus ; c'est-à-dire, la terre Phrygienne, ayant fixé une partie du volatil, tout



est devenu fixe, & par conséquent pierre transmuante des Philosophes. Il reçoit de Bacchus le pouvoir de transmuier, il l'avait quant à l'argent ; mais il ne pouvoir obtenir cette propriété quant à l'or, que de Bacchus, parce que ce Dieu est la pierre au rouge, qui seule peut convertir en or les métaux imparfaits. Je l'ai expliqué assez au long dans le premier Livre, en parlant d'Osiris, que tout le monde convient être le même que Denys ou Bacchus.

On peut aussi se rappeler que j'ai expliqué les Satyres & les Bacchantes des parties volatiles de la matière, qui circulent dans le vase. C'est la raison qui a fait dire aux inventeurs de ces fictions, que Silène était lui-même un Satyre fils d'une Nymphe ou de l'Eau, & le père des autres Satyres ; car on ne pouvait, ce semble, mieux indiquer la matière de l'Art Hermétique, que par le portrait que l'on nous fait du bonhomme Silène. Son extérieur grossier, pesant, rustique & fait, ce semble, pour être tourné en ridicule, propre à exciter la risée des enfants, cachait cependant quelque chose de bien excellent, puisque l'idée qu'on a voulu nous en donner est celle d'un Philosophe consommé. Il en est de même de la matière du Magistère, méprisée de tout le monde, foulée aux pieds, & quelquefois même servant de jouet aux enfants, comme le disent les Philosophes ; elle n'a rien qui attirent les regards. On la trouve partout comme les Nymphes, dans les prés, les champs, les bois, les montagnes, les vallées, les jardins : tout le monde la voit, & tout le monde la méprise, à cause de son apparence vile, & qu'elle est si commune, que le pauvre peut en avoir comme le riche, sans que personne s'y oppose, & sans employer de l'argent pour l'acquérir.

Il faut donc imiter Midas, & faire un bon accueil à ce Silène, que les Philosophes disent fils de la Lune & du Soleil, & que la Terre est sa nourrice, aussi Séléne signifie la Lune, & l'on peut très bien avoir fait Silène de *Seléné*, en changeant le premier *e* en *i*, comme on a fait, *lira*, *plico*, *aries* & cent autres mots semblables. (*Vossius Etymolog.*) Les Ioniens changeaient même assez souvent le E en I, il n'y aurait donc rien de surprenant qu'on eût fait ce changement pour le nom de Silène.

Cette matière étant le principe de l'or, on a raison de regarder Silène comme le père nourricier d'un Dieu auriaque. Elle est même le nectar & l'ambrosie des Dieux. Elle est, comme Silène, fille de Nymphe, & Nymphe elle-même, puisqu'elle est eau ; mais une eau, disent les Philosophes, qui ne mouille pas les mains. La terre sèche, aride & ignée, figurée par Midas, boit cette eau avidement ; & dans le mélange qui se fait des deux, il survient différentes couleurs. C'est l'accueil que Midas fait à Silène, & les guirlandes de fleurs dont il le lie. Au lieu de nous donner Silène pour un grand Philosophe, on aurait



mieux rencontré, & l'on serait mieux entré dans l'esprit de celui qui a inventé cette fiction, si l'on avait dit que Silène était propre à faire des Philosophes, étant la matière même sur laquelle raisonnent & travaillent les Philosophes Hermétiques. Et si Virgile (*Eglog.* 6.) le fait raisonner sur les principes du monde. Sa formation & celles des êtres qui le composent ; c'est sans doute parce que si l'on en croit les disciples d'Hermès, cette matière est la même dont tout est fait dans le monde. C'est un reste de cette masse première & informe, qui fut le principe de tout (*D'Espagnet, Ench. Phys. réstit. Can.* 49.). C'est le plus précieux don de la Nature, & un abrégé de la quintessence céleste. Elien (*Variar. Hist.* 1. 3. c.12.) disait en conséquence, que quoique Silène ne fût pas au nombre des Dieux, il était cependant d'une nature supérieure à celle de l'homme. C'est-à-dire, en bon français, qu'on devait le regarder comme un être aussi imaginaire que les Dieux de la fable, & que les Nymphes dont Hésiode (*Théog.*) dit que tous les Satyres font Sortis.

Enfin Midas se défait du pouvoir incommode de changer tout en or, & le communique au Pactole en se lavant dans ses eaux. C'est précisément ce qui arrive à la pierre des Philosophes, lorsqu'il s'agit de la multiplier. On est alors obligé de la mettre dans l'eau mercurielle, où le Roi du pays, dit Trévisan (*Philoso. Des Métaux, 4. part.*), doit se baigner. Là, il dépouille sa robe de drap de fin or. Et cette fontaine donne ensuite à ses frères cette robe, & sa chair sanguine & vermeille, pour qu'ils deviennent comme lui. Cette eau mercurielle est véritablement une eau pactole, puisqu'elle doit se coaguler en partie, & devenir or Philosophique.

CHAPITRE VI.

De l'âge d'or.

Tout est embarras, tout est difficulté, & tout présente aux Mythologues un labyrinthe dont ils ne sauraient se tirer quand il s'agit de rapporter à l'histoire ce que les Auteurs nous ont transmis sur les temps fabuleux. Il n'en est pas un seul qui n'attribue l'âge d'or au règne de Saturne ; mais quand il faut déterminer & l'endroit où ce Dieu a régné, & l'époque de ce règne, & les raisons qui ont pu engager à le faire nommer le siècle d'or, on ne sait plus comment s'y prendre. On aurait bien plutôt fait d'avouer que toutes ces prétendues histoires ne sont que des fichons ; mais on veut y trouver de la réalité, comme s'il intéressait beaucoup de justifier aujourd'hui le trop de crédulité de la plupart des Anciens. Et l'on ne fait pas attention qu'en s'étayant de l'autorité de plusieurs d'entre eux, que l'on tient même pour suspects, on prouve aux Lecteurs qu'on ne mérite pas d'être cru davantage. Si l'on avait pour garants



des Auteurs contemporains, ou qui eussent du moins travaillé d'après des monuments assurés, & dont l'authenticité fût bien avérée, on pourrait les en croire ; mais on convient que toutes ces histoires nous viennent des Poètes, qui ont imité les fictions Egyptiennes. On sait que ces Poètes ont presque tous puisé dans leur imagination, & que les Historiens n'ont parlé de ces temps-là que d'après eux. Hérodote, le plus ancien que nous connaissons, n'a écrit que plus de 400 ans après Homère, & celui-ci longtemps après Orphée, Lin, &c. Aucun de ceux-ci ne dit avoir vu ce qu'il rapporte, ailleurs que dans son imagination. Leurs descriptions mêmes sont absolument poétiques. Celle qu'Ovide nous fait (*Métam, 1. I. Fab. 3.*) du siècle d'or, est plutôt un portrait d'un Paradis terrestre, & de gens qui l'auraient habité, que d'un temps postérieur au Déluge, & d'une terre sujette aux variations des saisons. « On observait alors, dit-il, les règles de la bonne foi & de la justice, sans y être contraint par les lois. La crainte n'était point le motif qui faisait agir les hommes : on ne connaissait point encore les supplices. Dans cet heureux siècle, il ne fallait point graver sur l'airain, ces lois menaçantes, qui ont servi dans la suite de frein à la licence. On ne voyait point en ce temps là de criminels trembler en présence de leurs Juges : la sécurité où l'on vivait, n'était pas l'effet de l'autorité que donnent les lois. Les arbres tirés des forêts, n'avaient point encore été transportés dans un monde qui leur était inconnu: l'homme n'habitait que la terre où il avait pris naissance, & ne se servait point de vaisseaux pour s'exposer à la fureur des flots. Les villes sans murailles ni fossés étaient un asile assuré. Les trompettes, les casques, l'épée étaient des choses qu'on ne connaissait pas encore, & le soldat était inutile pour assurer aux citoyens une vie douce & tranquille. La terre, sans être déchirée par la charrue, fournissait toutes sortes de fruits ; & ses habitants, satisfaits des aliments qu'elle leur présentait sans être cultivée, se nourrissaient de fruits sauvages, ou du gland qui tombait des chênes. Le Printemps régnait toute l'année ; les doux zéphyrus animaient de leur chaleur les fleurs qui naissaient de la terre : les moissons se succédaient sans qu'il fût besoin de labourer ni de semer. On voyait de toutes parts couler des ruisseaux de lait & de nectar ; & le miel sortait en abondance du creux des chênes & des autres arbres. »

Vouloir admettre avec Ovide un temps où les hommes aient vécu de la manière que nous venons de le rapporter, c'est se repaître de chimères, & d'êtres de raison. Mais quoique ce Poète l'ait dépeint tel qu'il devait être pour un siècle d'or, ce portrait n'est pas du goût de M. l'Abbé Banier. Des gens qui auraient vécu de cette manière, auraient été, selon lui (*Mythol.T. II. p, 110.*), des gens qui menaient une vie sauvage, sans lois & presque sans religion. Janus se présente, il les assemble, leur donne des lois ; le bonheur de la vie se manifeste, on voit naître un siècle d'or. La crainte, la contrainte qu'occasionnent des lois



menaçantes avaient paru à Ovide contraires au bonheur de la vie. Elles sont une source de félicité pour M. l'Abbé Banier. Mais enfin quelles raisons peuvent avoir eu les Anciens pour attribuer au règne de Saturne, la vie d'un siècle d'or ? Jamais règne ne fut souillé de plus de vices ; les guerres, le carnage, les crimes de toutes espèces inondèrent la terre pendant tout ce temps-là. Saturne ne monta sur le trône qu'en en chassant son père, après l'avoir mutilé. Que fit Jupiter de plus que Saturne, pour avoir mérité qu'on ne donnât pas à son règne le nom d'âge d'or ? Jupiter le traita à la vérité précisément & de la même manière que Saturne, avait traité son père. Jupiter était un adultère, un homicide, un incestueux, &c. Mais Saturne valait-il davantage ? N'avait-il pas aussi épousé sa sœur Rhée ? N'eut-il pas Philyre pour concubine, sans compter les autres ? Vit-on un Roi plus inhumain que celui qui dévore ses propres enfants ? Il est vrai qu'il ne dévora pas Jupiter ; mais il y allait à la bonne foi, & l'on ne doit pas lui en savoir gré : on lui présenta un caillou ; il l'avalait, & ne pouvant le digérer, il le rendit. Cette pierre, suivant Hésiode, fut placée sur le Mont Hélicon, pour servir de monument aux hommes. Beau monument bien propre à rappeler le souvenir d'un siècle d'or !

N'est-il pas surprenant qu'un tel paradoxe n'ait pas fait ouvrir les yeux aux Anciens, & que tous soient convenus d'attribuer un âge d'or au règne de Saturne ? M. l'Abbé Banier le donne à celui de Janus, qui régna conjointement avec Saturne. « Ce Prince, dit ce Mythologue (*Loc. cit.*), adoucit la férocité de leurs mœurs, les rassembla dans les villes & dans les villages, leur donna des lois, & sous son règne, ses sujets jouirent d'un bonheur qu'ils ne connaissaient pas : ce qui fit regarder le temps où il avait régné comme un temps heureux, & un siècle d'or. » Mais il n'y a pas moins de difficultés en prenant les choses de ce côté là. Il n'est même pas possible de faire vivre Saturne avec Janus. Les temps ne s'y accordent point du tout. Théophile d'Antioche nous assure, sur l'autorité de Tallus (*Lib.3.adv. Ant.*), que Chronos, appelé Saturne par les Latins, vivait trois cents vingt et un ans avant la prise de Troye ; ce qui, en admettant le calcul des Historiens mêmes, supposerait plus d'un siècle & demi entre lui & Janus. D'où il faudrait conclure, ou que Saturne n'alla jamais en Italie ou qu'il y alla longtemps avant le règne de Janus. Toute l'Antiquité atteste cependant la contemporanéité de ces deux Princes. On pourrait supposer, dit M. l'Abbé Banier avec quelques autres, qu'il s'agit d'un autre Saturne, & que celui qui était contemporain de Janus, était Stercès, père de Picus, qui après son apothéose fut nommé Saturne. Mais ces Auteurs ne font pas attention, que Janus ne partagea pas sa couronne avec Sercès ; que la fable dit que Janus régnait déjà, lorsque Saturne vint en Italie. On ne peut donc le dire de Stercès, puisqu'il régna avant Janus. Ce Saturne même qui, suivant Virgile (*Eneid. I. 8.*),



rassembla ces hommes sauvages, cette race indocile, dispersée sur les montagnes, qui leur donna des lois, & qui appella cette terre *latium*, parce qu'il s'y était caché, pour éviter la fureur de son fils, ne peut-être Stercès, père de Picus, puisque celui-ci était dans un âge fort tendre, lorsque son père mourut. Il l'entendait donc de Saturne, père des Jupiter.

Puisqu'il n'est pas possible de concilier roue cela, il est naturel de penser que l'inventeur de cette fable n'avait pas l'histoire en vue, mais quelque allégorie, dont les Historiens n'ont pas soupçonné le sens. Non, Saturne, Janus, Jupiter n'ont jamais régné ; parce que pour régner, il faut être homme, & tous ces Dieux dont nous, parlons n'existent jamais que dans l'esprit des inventeurs de ces fables, que la plupart des Peuples regardaient comme histoires réelles, parce que leur amour propre s'en trouvait extrêmement flatté. Il leur était infiniment glorieux d'avoir des Dieux pour les premiers de leurs ancêtres, ou pour Rois, ou enfin pour fondateurs de leurs villes. Chaque Peuple s'en flattait à l'envi, & se croyait supérieur aux autres, à proportion de la grandeur du Dieu, & de son antiquité. Il faut donc chercher d'autres raisons qui aient fait donner au prétendu règne de Saturne le nom de siècle ou d'âge d'or. J'en trouve plus d'une dans l'Art Hermétique, où ces Philosophes appellent *règne de Saturne* le temps que dure là noirceur, parce qu'ils nomment Saturne cette même noirceur ; c'est-à-dire, lorsque la matière Hermétique mise dans le vase, est devenue comme, de la poix fondue. Cette noirceur étant aussi, comme ils le disent, l'entrée, la porte & la clef de l'œuvre, elle représente Janus, qui règne par conséquent conjointement avec Saturne. On a cherché & l'on cherchera longtemps encore la raison qui faisait ouvrir la porte du Temple de Janus, lorsqu'il s'agissait de déclarer la guerre, & qu'on la fermait à la paix. Un Philosophe Hermétique la trouve plus simplement que tous ces Mythologues. La voici. La noirceur est une suite de la dissolution ; la dissolution est la clef & la porte de l'œuvre. Elle ne peut se faire que par la guerre qui s'élève entre le fixe & le volatil, & par les combats qui se donnent entre eux. Janus étant cette porte, il était tout naturel qu'on ouvrît celle du Temple qui lui était consacré, pour annoncer une guerre déclarée. Tant que la guerre durait, elle demeurait ouverte, & on la fermait à la paix, parce que cette guerre du fixe & du volatil dure jusqu'à ce que la matière soit absolument devenue toute fixe. La paix se fait alors. C'est pourquoi la Tourbe dit, *fac pacem inter inimicos, & opus completum est*. Les Philosophes ont même dit figurativement, *ouvrir, délier*, pour dire *dissoudre*, & *fermer, lier*, pour dire *fixer*. Macrobe dit que les Anciens prenaient Janus pour le Soleil. Ceux qui entendaient mal cette dénomination, l'attribuaient au Soleil céleste qui règle les saisons ; au lieu qu'il fallait l'entendre du Soleil Philosophique ; & c'est une des raisons qui fit appeler son



règne *siècle* d'or.

Pendant la noirceur donc nous avons parlé, ou le règne de Saturne, l'âme de l'or, suivant les Philosophes, se joint avec le mercure ; & ils appellent en conséquence ce Saturne, *le tombeau du Roi*, ou du Soleil. C'est alors que commence le règne des Dieux, parce que Saturne en est regardé comme le père ; c'est donc en effet l'âge d'or, puisque cette matière devenue noire contient en elle le principe aurifique, & l'or des Sages. L'Artiste se trouve d'ailleurs dans le cas des sujets de Janus & de Saturne ; dès que la noirceur a paru, il est hors d'embarras & d'inquiétude. jusque-là il avait travaillé sans relâche, & toujours incertain de la réussite. Peut-être avait-il *erré* dans les bois, les forêts , & sur les montagnes, c'est-à-dire, travaillé sur différentes matières peu propres à cet Art ; peut-être même avait-il *erré* près de deux cents fois en travaillant comme Pontanus (*Epist.*) sur la vraie matière, il commence alors à sentir une joie, une satisfaction & une véritable tranquillité, parce qu'il voit ses espérances fondées sur une base solide. Ne serait ce donc pas un âge vraiment d'or, dans le sens même d'Ovide, où l'homme vivrait content, & le cœur & l'esprit pleins de satisfaction ?

CHAPITRE VII.

Des Pluies d'or.

Les Poètes ont souvent parlé des pluies d'or, & quelques Auteurs Païens ont eu la faiblesse de rapporter comme vrai, qu'il tomba une pluie d'or à Rhodes, lorsque le Soleil y coucha avec Vénus. On pardonnerait cela aux Poètes ; mais que Strabon nous dise (*Liv. 14.*) qu'il plut de l'or à Rhodes, lorsque Minerve naquit du cerveau de Jupiter, on ne saurait la lui passer. Plusieurs Auteurs nous assurent à la vérité, qu'en tel ou tel temps il plut des pierres, du sang, ou quelque liqueur qui lui ressemblait, des insectes. Bien des gens protestent même encore aujourd'hui avoir vu pleuvoir des petites grenouilles ; qu'elles tombaient en abondance sur leurs chapeaux, mêlées avec une pluie d'orange ; qu'ils en avaient vu une si grande quantité, que la terre en était presque couverte. Sans entrer dans la recherche des causes physiques de tels phénomènes, & sans vouloir les contredire ou les approuver, parce qu'ils ne viennent pas au sujet que je traite, je dirai seulement que cela peut être ; mais quant à une pluie d'or, on aurait beau le certifier, je ne crois personne assez crédule pour le croire sans l'avoir vu. Il faut donc regarder cette histoire comme une allégorie.

On peut appeler en *effet pluie d'or*, une pluie qui produirait de l'or, ou une matière propre à en faire, comme le Peuple dit assez communément qu'il pleut



du vin, lorsqu'il vient une pluie dans le temps qu'on la désire, soit pour attendrir le raisin, soit pour le faire grossir. C'est précisément ce qui arrive par la circulation de la matière Philosophique dans le vase où elle est renfermée. Elle se dissout, & ayant monté en vapeurs au haut du vase, elle s'y condense, & retombe en pluie sur celle qui reste au fond. C'est pour cela que les Philosophes ont donné quelquefois le nom *d'eau de nuée* à leur eau mercurielle. Ils ont même appelé Vénus cette partie volatile, & Soleil la matière fixe. Rien n'est si commun dans leurs ouvrages que ces noms. « Notre Lune, dit Philalèthe, qui fait dans notre œuvre la fonction de femelle, est de race de Saturne ; c'est pourquoi quelques-uns de nos Auteurs envieux l'ont appelle *Vénus*. » D'Espagnet a parlé plusieurs fois de cette eau mercurielle sous le nom de *Lune* & de *Vénus*, & a parfaitement exprimé cerce conjonction du Soleil & de Vénus, lorsqu'il a dit (*Can. 27.*) : « La génération des enfants est l'objet & la fin du légitime mariage. Mais pour que les enfants naissent sains, robustes & vigoureux, il faut que les deux époux le soient aussi, parce qu'une semence pure & nette produit une génération qui lui ressemble. C'est ainsi que doivent être le Soleil & la Lune avant d'entrer dans le lit nuptial. Alors se consommera le mariage, & de cette conjonction naîtra un Roi puissant, dont le Soleil sera le père, & la Lune la mère. » Il avait dit (*Can. 44*) que la Lune des Philosophes est leur Mercure, & qu'ils lui ont donné plusieurs noms (*Can. 46.*) , entre autres ceux de terre subtile, d'eau-de-vie, d'eau ardente & permanente, d'eau d'or & d'argent, enfin de *Vénus Hermaphrodite*. Cette épithète seule explique assez clairement de quelle nature & substance était formée cette prétendue Déesse, & l'idée qu'on devait y attacher, puisque le nom d'Hermaphrodite a été fait selon toutes les apparences de Hermès, *Mercurius*, & d'Aphros, *Spunta*, comme si l'on disait écume de mercure. C'est sans doute pour cela que la Fable dit Hermaphrodite fils de Mercure & de Vénus. On a feint que cette conjonction du Soleil & de Vénus se fit à Rhodes, parce que l'union du Soleil & du Mercure Philosophiques ne se fait que quand la matière commence à rougir; ce qui est indiqué par le nom de cette Isle, qui vient de *rosa*. La matière fixe ou l'or Philosophique, qui après s'être volatilisée retombe alors en forme de pluie, a donc pris avec raison le nom de pluie d'or ; sans cette pluie l'enfant Hermétique ne se formerait pas.

Une pluie semblable se fit voir lorsque Pallas naquit du cerveau de Jupiter, & cela par la même raison ; car Jupiter n'aurait pu accoucher d'elle, si Vulcain ou le feu Philosophique ne lui avait servi de sage-femme. Si l'on regarde Pallas dans cette occasion comme la Déesse des Sciences & de l'Etude, on peut dire, quant à l'Art Hermétique, qu'on aurait en vain la théorie la mieux raisonnée, & la matière même du Magistère appelée Vierge, fille de la Mer, ou de l'Eau, ou de Neptune, & du marais Tritonis, on ne réussira jamais à faire l'œuvre si l'on



n'emploie le secours de Vulcain ou du feu Philosophique. Quelques Poètes ont feint en conséquence que Pallas ayant résisté vigoureusement à Vulcain, qui voulait lui faire violence, la semence de celui-ci étant tombée à terre, il en naquit un monstre, qui fut nommé Erichon, ayant la figure humaine depuis la tête jusqu'à la ceinture, & celle d'un Dragon dans toute la partie inférieure. Cet Elichon est le résultat des opérations des Artistes ignorants, qui mettent la main à l'œuvre sans savoir les principes, & veulent travailler malgré Minerve. Ils ne produisent que des monstres, même avec le secours de Vulcain.

M. l'Abbé Banier prétend (*T. III. p.39.*) que cet Erichonius fut réellement un Roi d'Athènes, qui succéda à un nommé Amphiction son compétiteur, par lequel il avait été vaincu. Cet Amphiction avoir succédé à Cranaus, & celui-ci à Cécrops, qui vivait, suivant les interprètes des marbres d'Arondel, la chronologie de Censorin, & de Denys d'Halycarnasse, 400 ans avant la prise de Troye. M. l'Abbé Banier rejette cette chronologie, parce qu'elle n'est pas propre à confirmer son système, & assure que ces Auteurs reculent trop l'arrivée de Cécrops dans la Grèce. Il détermine donc cette arrivée à 330 ans avant la guerre de Troye (*Ibid. p.37.*). Mais ce Mythologue a oublié son propre calcul quelques pages après, où parlant de l'arrivée de Deucalion dans la Thessalie, il en fixe l'époque à la neuvième année du règne de Cécrops, *c'est-à-dire*, dit notre Auteur (*Ibid. p.42.*), *vers l'an 215 ou 220 avant la guerre de Troye*. Ce qui fait une erreur de 110 ans au moins dans sa chronologie même. Mais quand on lui passerait cela, l'en croira-t-on sur sa parole, lorsqu'il dit (*Ibid. p.40.*) qu'Erichonius n'avait passé pour être fils de Minerve & de Vulcain, que parce qu'il avait été exposé dans un Temple qui leur était consacré ? Une telle exposition pouvait-elle fournir matière à la Fable, qui donne à Erichonius une origine tout-à-fait infâme ? Il n'est dans cette fiction aucune circonstance qui ait le moindre rapport à cette exposition. La suite même de la Fable, qui dit que Minerve voyant cet enfant né avec des jambes de serpents, en donna le soin à Aglaure, fille de Cécrops, qui, contre la défense de Minerve, eut la curiosité de regarder dans la corbeille où il était enfermé, & en fut punie par une passion de jalousie contre sa sœur, dont Mercure était amoureux. Qu'ayant un jour voulu empêcher ce Dieu d'entrer dans là chambre où sa Sœur Hersé était, il la frappa de son caducée, & la changea en rocher. Cette fuite de la fiction montre bien que c'est une pure fable, qu'on ne peut expliquer qu'allégoriquement. Pallas, Vulcain, Mercure & les filles de Cécrops ne peuvent être supposés avoir vécu ensemble, quand même on regarderait les uns & les autres comme des personnes réelles : je crois qu'on n'exigera pas que j'en donne la preuve. Mais si l'on fait attention au rapport que cette fable peut avoir avec l'Art Hermétique, on y trouve d'abord deux Dieux & une Déesse qui lui appartiennent tellement,



qu'ils y font absolument requis, savoir la science de cet Art, & la prudence pour la conduite du régime du feu & des opérations ; en second lieu, le feu Philosophique, ou Vulcain ; ensuite le mercure des Sages. Si l'Artiste anime & pousse trop ce feu, c'est Vulcain qui veut faire violence à Pallas, que les Philosophes ont souvent pris pour la matière. Malgré la résistance de cette vierge, Vulcain agit toujours, il ouvre la matière des Philosophes, & la dissout. Cette dissolution ne peut se faire que par cette espèce de combat entre la matière Philosophique, appelée Vierge, comme nous l'avons prouvé plus d'une fois, & le feu. Mais qu'en résulte-t-il ? un monstre, qu'on nomme Ericthonius, parce que ce nom même désigne la chose, c'est-à-dire la contestation & la terre. On ne sera pas étonné que ce soit un monstre, quand on se rappellera tous les autres de la Fable, Cerbère, l'Hydre de Lerne, les différents Dragons dont il est fait mention dans les autres Fables, & qui signifient la même chose qu'Ericthonius ; c'est-à-dire, la dissolution, & la putréfaction, qu'on dit avec raison fils de Vulcain & de la Terre, puisque cette putréfaction est celle de la terre Philosophique même, & un effet de Vulcain, ou du feu des Sages.

C'est donc la semence de Vulcain qui produit Ericthonius. Et si l'on dit qu'Aglaure fut chargée par Minerve d'en avoir soin, sans qu'il lui fût permis de regarder ce que la corbeille contenait, on sent bien qu'une condition telle que celle-là, qui rendait la chose impossible, ne peut avoir été inventée qu'en vue d'une allégorie, de même que sa métamorphose en rocher. C'est en effet une suite de l'allusion au progrès de l'œuvre Hermétique. Aglaure lignifie éclat, splendeur, & les Philosophes appellent de ce nom leur matière parvenue au blanc à mesure qu'elle quitte la noirceur ; cet intervalle du blanc au noir est le temps de l'éducation d'Ericthonius. Et si Mercure la changea en rocher, c'est que la matière même se coagule, & devient pierre lorsqu'elle parvient à cet état de blancheur éclatante dont nous venons de parler ; c'est pourquoi les Philosophes l'appellent alors leur *Pierre au blanc*, leur *Lune*, &c. Le Mercure étant l'agent principal, produit cette métamorphose. On suppose ce Dieu amoureux d'Hersé, sœur d'Aglaure, parce que hersé signifie la rosée, & que le Mercure Philosophique circule alors dans le vase, & retombe comme une rosée.

D'une troisième pluie d'or naquit un Héros ; mais un Héros bien plus fameux qu'Ericthonius. Danaé fut renfermée dans une tour d'airain par son père Acrise, parce qu'il avait appris de l'Oracle que, l'enfant qui naîtrait de sa fille, le priverait de la couronne & de la vie, & il ne voulut entendre à aucune proposition de mariage pour elle. Jupiter fut épris d'amour pour cette belle prisonnière. La tour était bien fermée & bien gardée ; mais l'amour est ingénieux. Jupiter accoutumé aux métamorphoses, se transforma en pluie d'or, & se glissa par ce moyen dans le sein de Danaé, qui de cette visite conçut



Persée.

Persea quem pluvio Danae conceperat auro.

Ovid. Métam. 1. 6.

Ce fils de Jupiter étant devenu grand, entre autres exploits, coupa la tête à Méduse, & s'en servit pour pétrifier tout ce à quoi il la présentait. Des gouttes du sang qui découlait de la plaie de Méduse, naquit Chrysaor, père de Géryon, à crois corps ; quelques-uns disent à crois têtes.

L'explication de cette fable sera très aisée à qui voudra se rappeler celles que nous avons données des autres pluies d'or. On conçoit aisément que Danaë & la tour sont la matière & l'airain des Philosophes qu'ils appellent *cuiore*, *laton*, ou *laiton* ; que la pluie d'or sont les gouttes d'eau d'or, ou la rosée aurifique qui montent dans la circulation, & retombent sur la terre, qui est au fond du vase. On pourrait dire même avec les Mythologues, que Jupiter est pris pour l'air; mais il faut l'entendre ici de la couleur grise appelée Jupiter, parce que la pluie d'or se manifeste pendant le temps que la matière passe de la couleur noire à la grise. Persée est le fruit qui naît de cette circulation. Je ne vois pas trop sur quel fondement M. l'Abbé Banier tire l'étymologie de Persée du mot hébreu *Paras* ; il est vrai qu'il signifie *Cavalier* ; & que Persée monta sur un cheval. Mais pourquoi les Grecs auraient-ils été chercher dans la langue Hébraïque les noms que la langue Grecque leur fournissait abondamment ? Des gouttes du sang de Méduse naquit Chrysaor, & de celui-ci Géryon. C'est comme si l'on disait que de l'eau rouge des Philosophes, que Pythagoras nomme *sang* (*Et des quatre parts s'élève airain, rouille, fer, safran, or, sang & pavot. Et la Tourbe : Sachez que notre œuvre a plusieurs noms : fer, airain, argent, rouge sanguin & rouge très hautain, &c. la Tourbe.*), avec bien d'autres Adeptes, & Raymond Lulle avec Riplée, vin rouge, naît l'or, ou le soufre philosophique. On sait d'ailleurs que Chrysaor vient du grec *aurum*. Cet or dissous dans sa propre eau rouge comme du sang, produit l'élixir ou Géryon, à trois corps ou trois têtes, parce qu'il est composé de la combinaison exacte des trois principes soufre, sel & mercure. J'expliquerai plus au long cette fable dans le chapitre de Persée. J'aurais pu en mettre quelques autres dans ce second Livre ; mais par celles-ci on peut juger des autres. Je ne me suis pas proposé de faire une Mythologie entière ; il suffit, pour prouver mon système, d'expliquer les principales & les plus anciennes. J'aurai d'ailleurs occasion d'en passer en revue un grand nombre dans le Livre suivant, qui traitera de la généalogie des Dieux.



Fin de la première Partie & du second Livre.